24,372/A/1

L x 18/8

Barnard
11/11/28
200 f.
13 Kod.

57532

TRAITÉ
DE
LA MATIERE MEDICALE,
OU
DE L'HISTOIRE,
DES VERTUS, DU CHOIX
ET DE L'USAGE
DES REMEDES SIMPLES.

Par M. GEOFFROY, Docteur en Médecine de la Faculté de Paris, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Londres, Professeur de Chymie au Jardin du Roi, & de Médecine au Collége Royal.

*Traduit en François par M. *** Docteur en Médecine.*

TOME QUATRIE'ME.

TRAITE' DES VEGETAUX,

SECTION I.

DES MEDICAMENS EXOTIQUES.

A PARIS,

Chez JEAN DE SAINT & CHARLES SAILLANT, rue saint Jean de Beauvais.

M. DCC. XLIII.

Avec Approbation, & Privilége du Roy.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

SUITE DES MEDICAMENS *EXOTIQUES.*

DES RESINES SOLIDES.

ARTICLE I.

Des Réſines Animé, & Copal.

ON emploie quelquefois dans les Boutiques les mêmes Réſines ſous les noms d'*Animé* & de *Copal*; & quelques Auteurs les prennent indiſtinctement l'une pour l'autre, quoiqu'elles ſoient bien différentes. Guillaume Piſon dans l'*Hiſtoire Naturelle du Bréſil*, obſerve que le mot de

Copal chez les Americains signifie toutes les Résines & les Gommes odorantes. Hernandez rapporte aussi la même chose dans son *Histoire de la nouvelle Espagne.* Il ajoute de plus, que les Espagnols distinguent les Résines odorantes, & qu'ils ne donnent le nom de *Copal* qu'à celles qui sont blanches; & les noms d'*Animé*, d'*Encens étranger* ou *Indien* à celles qui tirent sur le brun. Or on n'a pas seulement donné le nom d'*Animé* aux Résines odorantes de couleur citrine tirant sur le brun, qui viennent d'Orient, ou plutôt de la partie d'Ethiopie qui est la plus près de l'Arabie; mais les Portugais l'ont encore donné à quelques Résines que l'on trouve dans le Bréfil & dans d'autres provinces d'Amérique. C'est pourquoi les Boutiques ont ensuite distingué deux sortes de Résines *Animé*; savoir, celle d'Orient ou d'Ethiopie, & celle d'Occident ou d'Amérique.

L'Animé d'Orient ou d'Ethiopie, ANIMUM & ANIMUM des Portugais, que l'on appelle mal-à-propos dans les Boutiques *Gomme Animé*, est une Résine transparente, en grands morceaux de différente couleur, tantôt blancs, tantôt roussâtres, tantôt bruns, & semblables en quelque façon à la Myrrhe; qui répand une odeur

agréable quand on la brûle. On l'apportoit autrefois de l'Ethiopie qui est voisine de l'Arabie, selon le témoignage de Garzias, & non pas du Brésil. Il est rare d'en trouver à présent dans les Boutiques: car on lui substitue celle d'Occident, ou la Résine que l'on appelle *Courbaril*.

Quelques-uns croient que la Résine Animé d'Orient étoit connue des anciens Grecs, & que c'est ce que Dioscoride & Galien appellent *Myrrha minea*, à cause de la ressemblance des mots: d'autres prétendent que c'est le *Cancamum*, d'autres le *Bdellium*. Mais on n'a rien de certain sur cela: car il y a tant de sortes de Résines qui ne different que par l'odeur & le goût, & dont on ne peut décrire éxactement les différentes qualités, qu'il n'est pas étonnant qu'il y ait une si grande confusion parmi ces marchandises, surtout depuis qu'on ne nous apporte plus celles qui étoient connues des Grecs, & qu'on leur en substitue de nouvelles qu'ils ne connoissoient pas, & que l'on vend souvent sous l'ancien nom.

Nous ne savons pas encore quel est l'arbre qui fournit la Résine Animé orientale. Paul Herman croit que c'est la même espéce que celui qui donne l'Animé

occidentale, dont nous allons rapporter la description,

L'Animé Occidentale, la Résine de Courbaril, Joticacica & Jetugica, *Brasilienſ.* eſt une Réſine blanche, qui tire un peu ſur la couleur de l'Encens, ou d'un blanc citrin ; tranſparente, plus huileuſe que la Réſine Copal, & qui n'eſt pas ſi blanche ni ſi luiſante que l'Orientale; d'une odeur très-ſuave & très-agréable, qui ſe conſume facilement étant miſe ſur les charbons. On nous l'apporte de la nouvelle Eſpagne, du Bréſil & des Iſles d'Amérique. Elle découle d'un arbre qui s'appelle Arbor siliquosa ex Virginia, lobo fuſco, ſcabro, *C. B. P.* 404. Arbor siliquosa, ex qua Gummi Anime elicitur, *Ejuſd. ibid.* Jetaiba, *Piſ.* 122. *& Marcgr.* 101. Arbor Brasiliensis siliquosa & gummifera, Gummi Anime simili; Lobus ex Wingandecaow, *J. B.* 1. 2. 436. Courbaril bifolia, flore pyramidato; *Plum. n. Pl. Am. gen.* 49. Cet arbre doit être mis au rang des plus hauts de l'Amérique : il eſt des plus utile; parceque ſon bois eſt excellent pour toute ſorte d'ouvrages, & qu'il dure long-tems : il eſt dur & ſolide, preſque rougeâtre, couvert d'une écorce épaiſſe, raboteuſe, ridée, & de couleur de Chataigne, tirant ſur le

noir. Ses branches s'étendent de tout côté au loin & au large ; elles sont partagées en plusieurs rameaux, & garnies d'un très-grand nombre de feuilles, fort semblables à celles du Laurier, mais plus solides, plates, au nombre de six, attachées deux à deux à chaque queue ; de sorte qu'elle représente fort bien la marque d'un pié de chévre. Elles sont pointues à leur sommet, arrondies à leur base, & un peu courbées du côté qu'elles se regardent ; elles sont un peu acerbes au goût, d'un verd gai & un peu foncé, luisantes, & percées d'une infinité de petits trous comme le Millepertuis, ou plutôt transparentes, lorsqu'on les regarde à la lumiére. Les fleurs sont au sommet des petites branches, en papillon, tirant sur le pourpre, ramassées en pyramide. Leur pistile se change en un fruit ou une gousse longue d'environ un pié, large de deux pouces, obtuse aux deux bouts, un peu applatie sur les côtés, & marquées de deux côtes rondes sur le dos. Cette gousse ne s'ouvre point d'elle-même, comme les autres qui s'ouvrent en deux dans leur longueur, & qui laissent tomber leurs graines lorsqu'elles sont mûres. Celle dont il s'agit, reste entiére, & n'a qu'une cavité : elle est composée

d'une écorce épaisse, dure comme celle de la Chataigne, & de la même couleur; de sorte qu'elle paroît vernissée, quoiqu'elle soit un peu raboteuse. Sa cavité intérieure est toute remplie de petites fibres réunies comme par paquets, & parsemées de farine jaunâtre, séche, douce, & assez agréable au goût: entre ces fibres sont plongées & renfermées quatre ou cinq graines fort semblables aux osselets des Pignons, mais quatre fois plus grandes; car elles sont composées d'une petite peau, comme la Chataigne, mince, polie, & d'une couleur brune claire. Cette peau est si bien attachée à la chair, qu'on ne peut l'en séparer que difficilement, à moins qu'on ne se serve d'un couteau.

Cet arbre est assez commun dans toutes les Isles d'Amérique: ses fruits sont mûrs & tombent aux mois de May & de Juin. Les Négres les recueillent avec empressement; ils aiment fort cette légere farine douce que ces fruits renferment. Il découle de cet arbre une larme ou une résine transparente, tantôt blanchâtre, tantôt jaunâtre, fort semblable au Succin par sa couleur & sa dureté: les Brésiliens l'appellent JETAICICA, & les Portugais lui donnent le nom d'*Animé*. Lorsqu'on

la met sur les charbons ardens, elle donne un parfum très-suave; mais elle se consume très-facilement.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Résine Animé, distillées dans la cornue, il est sorti d'abord ℥ij. ʒij. gr. xij. de flegme limpide, un peu acide, qui avoit la douce odeur du Geniévre; ensuite acide, de couleur rousse, enfin brun empyreumatique: ℥xxvj. ʒj. d'huile, soit limpide & jaunâtre, soit grossiére, butireuse & rousse.

La masse qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. ʒijß. laquelle étant calcinée pendant huit heures au feu de réverbére, s'est dissipée en fumée & en flamme, & il n'est resté que ʒj. gr. xxv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de sel salé.

Dans le Bréfil, non-seulement les Médecins, mais encore le peuple se sert familiérement de cette Résine, surtout pour les maux de tête qui viennent de froid. Sa seule fumigation sert pour fortifier, non-seulement la tête, mais encore toutes les autres parties du corps qui ont été attaquées du froid. Cette Résine dissoute dans de l'huile ou de l'esprit-de-vin, est utile pour les nerfs, soit qu'on les en frote, soit qu'on l'y applique en forme de

Cérat ou d'Emplâtre. On l'emploie encore dans la goutte, la paralysie, la contraction, les luxations, les contusions, &c.

La Résine Copal, que l'on appelle improprement Gummi Copal, *Off.* est une Résine solide, transparente, de la couleur de l'eau, ou qui tire tant soit peu sur le citrin; odorante, mais moins que l'Animé. On l'apporte de la nouvelle Espagne. Elle étoit inconnue aux Grecs & aux Arabes, & elle ne nous est connue que depuis la découverte du nouveau monde.

Il y a plusieurs arbres qui portent la Résine Copal. François Hernandez en compte & en décrit huit espéces. La principale s'appelle Copalli Quahuitl, Copallifera prima, *Hernand.* 45. C'est un grand arbre, dont les feuilles sont semblables pour la figure & la grandeur à celles de Chêne, mais plus longues; le fruit est arrondi, de couleur de pourpre. Il découle de cet arbre une liqueur blanche, transparente, & résineuse quelquefois d'elle-même; quelquefois on la fait sortir par des scarifications: elle forme bientôt de petites masses solides, dures & transparentes: son odeur est agréable quand on la brûle. Les Américains avoient coutume de brûler ce par-

fum en l'honneur de leurs Dieux; & ils firent la même chose à l'égard de ceux qui s'emparérent les premiers de l'Amérique, les honorant de la même maniére que leurs Dieux.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Résine Copal ont donné ℥iij. ʒiv. gr. xxx. de flegme acide rousâtre, & d'une odeur empyreumatique : ℥xxj. ʒiv. d'huile subtile d'abord & limpide, ensuite rousâtre & épaisse, & enfin butireuse.

Le *caput mortuum* qui est resté dans la cornue, pesoit ℥iv. ʒj. gr. xliij. lequel étant calciné dans un creuset au feu de réverbére, a laissé ʒv. gr. xxvj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation vij. gr. de sel salé.

On l'emploie très-rarement dans la Médecine : on la dit cependant utile dans les maladies froides de la tête ; mais on s'en sert fréquemment pour faire des Vernis.

ARTICLE II.

Du Benjoin.

LE Benjoin, BENZOINUM, BELZOINUM, BELZOE, BELZOIM, BENJOINUM, BENIVIVUM, BENIVI, & ASSA DULCIS, *Off.* est une Résine sèche, dure, fragile, inflammable, formée de différentes miettes ou petits morceaux brillans, tantôt jaunes, tantôt blanchâtres, réunis ensemble, & qui font une masse d'un goût résineux & gras, d'une odeur suave & pénétrante, surtout lorsqu'on la brûle au feu.

On en trouve de deux sortes dans les Boutiques. Le premier s'appelle AMYGDALOIDES; il est pâle, ou d'un rouge-brun; il contient des grains blancs comme des Amandes. L'autre est noirâtre; il n'a point de taches, ou très-peu. On l'apporte du Royaume de Siam, & des Isles de Java & de Sumatra. On regarde comme le meilleur celui qui est transparent, qui contient des Amandes, qui répand une douce odeur, & qui n'est pas souillé par des parties hétérogénes.

Garzias fait voir que cette Résine étoit inconnue des anciens Grecs & Arabes.

L'arbre qui donne le Benjoin, s'appelle BELZOINUM, *C. B. P.* 503. ARBOR BENZOINI, *Grim. Ephem. Germ. dec.* 11. *an.* 1. [LAURUS FOLIIS ENERVIBUS, obversè ovatis, utrinque acutis, integris, annuis, *Lin. H.Cliff.* 154.] C'eſt un grand arbre fort ample, & fort beau, comme le dit Garzias : ſes feuilles ſont ſemblable à celles du Citronnier ou du Limonnier, plus petites cependant, moins luiſantes, & blanchâtres en deſſous. [Ses fleurs ſont ſemblables à celles du Laurier ; c'eſtpourquoi M. Linnæus a placé cet arbre parmi les Lauriers. Elles ſont au nombre de cinq, renfermées dans une envelope commune, qui n'a point de pédicule, compoſée de quatre feuilles, laquelle reſſemble fort à celle qui entoure les fleurs du Cornouillier. Chacune de ces fleurs a un pédicule auſſi long que l'envelope, & un calyce propre, découpé en ſix quartiers jaunes & très-étroits, huit ou neuf étamines de la longueur du calyce, placées autour d'un embryon ovoide, ſurmonté d'un ſtyle ſimple. Cet embryon occupe le fond du calyce, & les étamines naiſſent de ſes bords.] Ses fruits, au rapport de Ronſius, ſont des Noix de la groſſeur des Muſcades, arrondies, applaties, compoſées d'une écorce

charnue, moins épaisse que celle des Noix ordinaires; raboteuses en dehors & cendrées, vertes en dedans; & d'une coque un peu applatie, cendrée, dont la substance est plus mince & plus tendre que celle de la Noisette. Cette coque renferme une amande blanchâtre, ou verdâtre intérieurement, & couverte d'une peau rougeâtre & ridée.

Dans le livre qui a pour titre *Hortus Amstelodamensis*, on trouve la description & l'estampe d'un certain arbre qui naît dans la Virginie, sous ce nom : ARBOR VIRGINIANA, CITRIÆ, vel LIMONIÆ FOLIO, BENZOINUM FUNDENS, qui est le même que celui dont nous parlons, & qui n'en différe que par le lieu où il naît.

Voici ce que Grimmius rapporte sur la maniére dont les habitans de l'Isle de Sumatra recueillent la Résine du Benjoin. Quand l'arbre qui porte le Benjoin, a cinq ou six ans, on fait des incisions en longueur, un peu obliquement jusqu'au bois dans la partie supérieure, à la couronne du tronc, vers l'origine des branches. C'est de-là que coule cette excellente Résine, qui est d'abord blanche, tenue, glutineuse & transparente, & qui se fige & se durcit peu-à-peu à l'air, &

devient jaune & rougeâtre. Si on la sépare dans le tems convenable, elle est belle & brillante : mais si elle reste trop long-tems à l'arbre, elle devient grossiére, un peu brune ; & il s'y mêle des ordures. On n'en retire pas plus de trois livres du même arbre. Les habitans ne laissent pas croître ces arbres au-delà de six ans ; mais aussitôt qu'ils ont enlevé toute la Résine qui y étoit attachée, ils les coupent ou ils les arrachent comme inutiles, & pour faire place à des plantes plus jeunes. Car les jeunes arbres donnent beaucoup plus de Résine & bien plus excellente, que celle des vieux arbres.

Le Benjoin donne dans l'analyse chymique beaucoup d'huile, soit subtile, limpide, de couleur d'or, & pénétrante ; soit épaisse, & de la consistence du Beurre ; une assez grande portion de flegme acide, peu de terre, & point de sel fixe. Le sel acide mêlé avec quelque portion de terre & d'huile, forme un sel essentiel, lequel s'éleve du marc résineux par la sublimation en fleurs de sel, ou que l'on retire par la décoction dans l'eau commune. Ce sel se dissout dans l'eau bouillante comme les autres sels essentiels ; & lorsque l'eau se refroidit, il forme un amas de pointes salines qui

tombent au fond de l'eau. Une livre de Benjoin fournit par la sublimation une once & demie, ou même deux onces de fleurs salines, & par la décoction une once.

Le principal usage du Benjoin est pour les parfums & les fumigations. Pris intérieurement, il excite l'expectoration, & il est d'un grand secours dans l'asthme, dans l'engorgement des poumons, & dans la toux invéterée. On en recommende surtout les fleurs pour ces maladies : car elles excitent les sueurs. On mêle utilement le Benjoin avec les Emplâtres pour l'appliquer extérieurement, pour fortifier la tête, l'estomac, & pour le relâchement des nerfs. On en emploie aussi la teinture, pour laver & déterger les tubercules, & guérir les rougeurs du visage.

On prépare dans les Boutiques, des fleurs, de l'huile & de la teinture de Benjoin. Les fleurs se sublimentainsi :

℞. Benjoin grossiérement concassé, q.v. Mêlez-le dans une marmite de terre vernissée, en ajustant au dessus un chapiteau d'un double papier, formé en manière de pyramide. Mettez sous cette marmite peu-à-peu un feu doux de charbon ou de cen-

dres. De cette maniére il se sublimera des fleurs très-belles, blanchâtres & brillantes comme de la Soie, qui s'attacheront au papier. Toutes les heures on changera de chapiteau de papier, & on en mettra un autre. On ramassera les fleurs avec une petite plume, & on les gardera dans une phiole de verre bien bouchée. On réitérera la sublimation, & on continuera l'opération, jusqu'à ce que ces fleurs soient ternies d'une graisse jaune.

On donne ces fleurs depuis iij. gr. jusqu'à ℈ß. pour une prise, dissoutes dans une liqueur convenable, ou sous la forme de bol, dans l'asthme, les tubercules & l'ulcére des poumons.

La masse résineuse & friable qui reste, se distille dans la cornue avec deux ou trois fois autant de sable; & elle donne une huile dorée, limpide, mais en petite quantité, ensuite une huile rousâtre, & enfin une huile épaisse & noire: lesquelles substances huileuses peuvent être distillées de nouveau & rectifiées avec de l'eau. On donne à cette huile rectifiée une vertu balsamique, vulnéraire & sudorifique,

On fait la teinture par le moyen de l'Esprit-de-vin. Quelques gouttes de cette teinture jettées dans l'eau, la rendent trouble & laiteuse ; c'est pourquoi quelques-uns l'appellent *Lait virginal.*

℞. Fleurs de Benjoin, & sel de Succin, ana ʒß.
Safran, ℈j.
Gomme Ammoniaque, ℈ij.
Conserve d'Enula Campana, ʒij.
M. F. un Electuaire : partagez-le en quatre parties, que l'on donnera dans l'asthme de six heures en six heures

On emploie le Benjoin dans la Poudre céphalique odorante *de Charas*, les Trochisques d'Alipta, ou Mélange musqué, l'Onguent ou Pommade des Boutiques, l'Emplâtre céphalique, l'Emplâtre stomachique *du même Auteur*, & dans la Poudre pour embaumer les corps morts, *du même Auteur.*

On emploie les fleurs de Benjoin dans les Pilules balsamiques *de Richard Morton.*

ARTICLE III.

Du Camphre.

LE Camphre s'appelle CAMPHORA & CAPHURA, *Off.* CAPHUR, *Arab.* Καφυρα, *Græc. recent. & Aët.* On nous apporte deux Résines sous ce nom. L'une est grossiére : c'est le *Camphre brut*, qui est en masses friables, composées de plusieurs petits grains à demi transparens, roussâtres ou grisâtres, semblables à des grains de sel ; d'une odeur pénétrante, d'un goût âcre, & remplies d'ordures.

L'autre qui est le Camphre rafiné, est une substance résineuse, un peu grasse, & un peu fléxible sous les dents, blanche, transparente, légere, en pains ou en masses orbiculaires applaties, un peu concaves, luisantes, longues de cinq ou six doigts, & épaisses d'un ou deux ; d'un goût âcre, un peu amer, aromatique, qui enflâme toute la bouche, qui cause cependant un certain sentiment de froid ; de l'odeur pénétrante du Romarin, mais plus forte. Le Camphre est si volatil, qu'étant exposé à l'air, il se diminue peu-à-peu, & se dissipe. Il s'enflâme

auſſi aiſément, & ne laiſſe aucune terre ou charbon après l'inflammation :

Ces deux eſpéces de Camphre ſont la même choſe, & elles ne différent entre elles que par la purification qui ſe fait par la ſublimation, comme nous le dirons plus bas. On rejette la premiére eſpéce ; & on choiſit le Camphre qui eſt blanc, tranſparent, & luiſant. On l'apporte tout brut de la partie occidentale du Japon, & des Iſles voiſines, en Hollande, où on le purifie, & d'où on le tranſporte dans toute l'Europe. Les Indiens diſtinguent deux ſortes de Camphre ; ſavoir, celui du Japon ou de la Chine, qui eſt très-uſité parmi les peuples orientaux auſſi-bien que parmi nous ; & le Camphre de Borneo ou de Sumatra, que nous n'avons pas encore vû, & qui eſt très-rare & très-précieux chez les Indiens mêmes.

L'arbre dont on tire le Camphre ordinaire ou du Japon, s'appelle Camphora Offic. *C. B. P.* 500. Arbor Camphorifera Japonica, foliis laurinis, fructu parvo, globoſo, calyce breviſſimo, *Breyn.* 2°. *Prodr. & H. Amſtel.* [Laurus foliis ovatis, utrinque acuminatis, trinerviis, nitidis, petiolis laxis, *Lin. H. Cliff.* 154.] Cet arbre qui eſt une vraie eſpéce de Laurier, eſt ſi haut

& si étendu, lorsqu'il est dans sa vigueur, qu'il peut le disputer aux Tilleuls & aux Chênes. Son tronc est cylindrique, droit, couvert d'une écorce lisse, unie & verdâtre, lorsque cet arbre est jeune; inégale, raboteuse, bosselée & cendrée, lorsqu'il est vieux. Son bois est blanc, & rougeâtre en séchant, d'un tissu peu serré, composé de fibres grossiéres, panaché en ondes noirâtres comme le bois de Noyer, & d'une odeur aromatique très-agréable. Ses branches sont chargées de feuilles semblables à celles du Laurier, larges de deux travers de doigt, longues de quatre, terminées en pointes longues & étroites aux deux bouts, un peu ondées & crépues à leur circonférence, d'un verd foncé, luisantes & lisses en dessus, verdâtres ou cendrées en dessous : elles sont seules à seules dispersées alternativement & sans ordre, portées chacune sur une queue d'un pouce de longueur, légerement creusées en gouttiére, & qui donne naissance à une côte purpurine, de laquelle sortent des nervures qui s'étendent obliquement jusque sur les bords de la feuille. Ces feuilles étant froissées ont une odeur forte de Camphre, ainsi que tout le reste de l'arbre. Des aisselles des feuilles s'éleve un pédicule long de

deux pouces, terminé par une grape de plusieurs petites fleurs blanches d'une seule piéce en forme de tuyau, partagé en cinq & rarement en six parties arrondies; ayant neuf étamines courtes, garnies de sommets, & un pistile tendre qui en occupe le centre. Ces fleurs sont suivies de bayes de couleur de pourpre foncé quand elles sont mûres, luisantes, ligneuses, de la grosseur d'un Pois, arrondies, portées chacune sur un calyce très-court, oblong, tendre, d'une saveur moyenne entre le Camphre & le Girofle, & d'une odeur beaucoup plus pénétrante que celle des feuilles. L'amande renfermée dans ces bayes est blanchâtre, de la grosseur d'un grain de Poivre, couverte d'une peau noire, luisante: elle est huileuse, & se sépare en deux lobes. Le bois de cet arbre est employé pour plusieurs ouvrages, à cause de son odeur.

Le Camphre est disperse par toutes les parties de l'arbre. On ne l'en retire pas par l'incision comme les autres Résines, mais par une méthode particuliére. C'est l'ouvrage des payſans (dit Kæmpfer) dans la Province de Satsuma & les Isles Gotho. Ils coupent les racines & le bois en petits morceaux; ils les font bouillir avec de l'eau dans une vessie de fer, sur

laquelle ils placent un grand chapiteau d'argile, pointu, rempli de chaume; ou, comme le rapporte Paul Herman, ils placent un chapiteau fait de chaume ou de natte: la Réſine ſe ſublime comme de la ſuie blanche; ils la détachent en ſecouant le chapiteau, & ils en font des maſſes.

Mais comme ce Camphre, tel que les Hollandois l'apportent des Indes, eſt encore groſſier, & qu'il eſt en maſſes friables & jaunâtres, ſalies par de la terre & des ordures, il a beſoin d'être purifié, ou, comme l'on dit, d'être rafiné. Voici comment ils font cette opération, que Jean Fréderic Gronove décrit dans ſon Traité ſur le Camphre.

Les Hollandois pilent le Camphre brut, tel qu'on l'apporte des Indes; ils le purifient, & en ôtent la craſſe & les ordures en le paſſant par un crible. Alors ils en mettent une livre & demie, ou deux ou trois livres dans un matras ou vaiſſeau de verre, qui n'eſt pas fort haut, & dont le fond eſt plat & le col étroit: ils ne le rempliſſent pas entiérement; ils le placent enſuite ſur le ſable, ſans l'enfoncer.

Le vaiſſeau qui contient le ſable, n'a pas le fond égal, mais il ſe termine peu-à-peu en cone. Ils font au deſſous un feu

violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre bouille comme de l'eau. Lorsqu'il se fond, ils mettent sur ce matras plusieurs morceaux d'étoffe cousus ensemble, percés au milieu pour laisser passer le col du matras, sur lequel ils mettent ensuite un cone * de fer blanc un peu plus long que le col du matras.

Lorsque le Camphre est entièrement fondu & qu'il bout fortement, ils diminuent le feu, soit en retirant les charbons ardens, soit en les couvrant de cendres ; de sorte qu'il reste une chaleur moderée. Une demi-heure après que l'ébullition a cessé, ils ôtent l'étoffe & le cone, & ils laissent seulement un papier gris qui répond au diamétre du matras, & qui est percé au milieu; de peur qu'il ne soit refroidi trop subitement par l'air extérieur, & qu'il ne se brise : ils couvrent le col du matras avec un cone de papier, & ils gardent ainsi le Camphre fondu, en conservant pendant quelques heures un dégré de feu moderé.

Le Camphre est délivré par cette digestion, de quelques particules huileuses & trop subtiles ; de sorte qu'on en peut faire des masses plus denses & plus séches.

Après l'avoir laissé en digestion pen-

* On lit dans le texte *Conum ex Blito. Blith* est un mot Hollandois, qui signifie une matière semblable à notre Fer blanc.

dant quelques heures, ils recommencent à faire un feu violent, qu'ils continuent jusqu'à ce que le Camphre s'éleve à la partie supérieure du matras; alors ils apportent une très-grande précaution, pour empêcher que le col du matras ne se rempliſſe & ne se rompe: c'eſtpourquoi ils introduiſent continuellement une baguette de bois ou de fer, pour conſerver le col ouvert.

Lorſque tout le Camphre s'eſt ſublimé, ils retirent tout le feu, & laiſſent refroidir les vaiſſeaux; & s'il y a quelque craſſe, on la voit qui eſt reſtée au fond du matras: on le caſſe après qu'il eſt refroidi, pour en ôter le Camphre purifié, qui a la figure de maſſes ou de pains orbiculaires, de la figure du matras; & s'il reſte quelque ordure à la ſuperficie de ces pains, ils l'ôtent avec un couteau, en coupant & non en raclant, afin qu'ils ſoient blancs & tranſparens.

Il y a, comme nous l'avons dit, une autre ſorte de Camphre que les Orientaux eſtiment beaucoup, qui s'appelle *Camphre de Borneo* ou *de Sumatra.*

Il ne différe pas réellement du précedent, mais ſeulement par la figure: il eſt en petites lames très-minces, ou en miettes très-petites, tel qu'on le tire du

bois de l'arbre du Camphre, ſans aucune préparation.

L'arbre qui le porte, s'appelle Arbor Liono dicta, *Sladi ;* Arbor Camphorifera Sumatrana, foliis Caryophylli aromatici, longiùs mucronatis, fructu majori oblongo, calyce ampliſſimo Tulipæ figuram quodammodò repræſentante, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Il convient beaucoup avec le précedent par ſa figure extérieure; cependant il eſt plus petit & plus greſle. Son tronc eſt gros d'environ ſept travers de doigt ; il eſt fongueux, & rempli d'une moëlle qui n'eſt pas fort différente de celle du Sureau ; il a pluſieurs nœuds comme le Roſeau. Mais ſes fruits ſont entiérement différens de ceux du précédent : ils ſont de la groſſeur d'une petite Aveline, oblongs, arrondis, couverts d'une peau mince ; mais ils en ont encore une autre comme les Avelines, qui eſt très-belle & panachée de différentes couleurs, comme de rouge, de pourpre, de jaune, & de verd. Cette peau couvre tout le fruit : elle s'ouvre en haut comme une Tulipe. Ces fruits confits ſont fort agréables, & ils ont le goût & l'odeur ſubtile du Camphre. Cet arbre croît en abondance dans les Iſles de Borneo & de Sumatra, & ſurtout dans la forêt qui eſt

près

près de Baros, dans la partie occidentale de Sumatra.

On trouve le Camphre sur cet arbre, sous la forme de très-petites larmes, mais en fort petite quantité; puisque deux ou trois arbres coupés en fournissent à peine deux ou trois onces: c'est pourquoi il est fort cher; & une livre coute autant dans le Japon, que cent livres de Camphre du Japon.

Quand on sait que cette espéce d'arbre est remplie du Camphre, on le coupe en morceaux, on le fend & on l'expose au soleil pour le faire sécher. Lorsqu'il est sec, on le réduit en de petites particules; & on en ôte les petits morceaux de Camphre, que l'on nettoie en le passant par un crible. Il différe de celui du Japon, en ce qu'il ne se dissipe pas, & ne se consume pas de lui-même; puisque, selon le rapport de Guillaume Ten Rhyne, cent livres de ce Camphre exposées à l'air pendant six ans, diminuent à peine du poids de six livres, & qu'au contraire cent livres de Camphre du Japon exposées à l'air pendant le même tems, se dissipent totalement. Mais on ne sait pas si ce Camphre est meilleur que celui du Japon pour l'usage de la Médecine: &

Ten Rhyne dit dans Breyn, qu'il n'a pû en faire l'épreuve.

Si on brûle à l'air libre le Camphre purifié, il ne laisse ni cendres ni terre ; mais il se dissipe tout en flamme : il n'en reste qu'une petite portion qui se change en une suie noire. Il ne donne aucune marque d'acidité, en quoi il différe du Benjoin & de plusieurs autres Résines. Mais si on le distille dans des vaisseaux fermés, il ne se résout pas en ses principes ; il fait comme le Soufre, il se change en fleurs, & se sublime. Il se dissout dans l'Esprit-de-vin & dans les liqueurs huileuses, comme les autres Résines. Si on verse beaucoup d'eau sur le Camphre dissout par l'Esprit-de-vin, il recouvre sa premiére forme, & il se fige à la superficie de l'eau comme de la neige.

Il se dissout aussi, ou plutôt il se fond dans l'Esprit de Nitre & l'Eau Régale ; en quoi il différe des autres Résines, qui se durcissent dans les liqueurs acides.

L'huile de Vitriol très-forte le dissout aussi, mais il ne se change pas en huile : il se fond dans l'Esprit de sel, & il se change en partie en une huile visqueuse & blanche, & en partie il se sublime. Il résiste entiérement à la force du Sel de

Tartre & de l'Esprit de sel Ammoniac.

On peut conclure de là que c'est une Résine particuliére, & tellement composée de particules huileuses & acides si fines, que les sels acides ne se manifestent que par la seule déflagration.

Ni Dioscoride, ni Galien, ni aucun des anciens n'ont fait mention du Camphre avant Aëtius : mais les Arabes l'ont connu & employé.

Les Auteurs ne conviennent pas entre eux de la qualité du Camphre : les uns disent qu'il est chaud ; d'autres disent qu'il est froid.

Plusieurs assurent qu'il est froid, parcequ'il éteint & détruit quelquefois les feux de l'amour, qu'il guérit les ophtalmies, les inflammations, & même la brûlure ; & qu'étant mis sur les parties enflammées, il y cause un sentiment de froid. Les autres au contraire soutiennent qu'il est chaud ; & les preuves qu'ils en apportent, c'est sa grande inflammabilité, son odeur aromatique très-pénétrante, son goût très-âcre, la subtilité & la volatilité de ses parties. Ce dernier sentiment est le plus probable.

Le Proverbe qui dit que l'odeur du Camphre rend les hommes impuissans, (ce qu'on exprime ainsi : *Camphora per*

nares castrat odore mares.) n'en est pas plus vrai pour être très-commun : car on a observé que beaucoup de gens qui travaillent le Camphre pendant presque toute leur vie dans le Japon, pour gagner de quoi vivre, & que ceux qui le purifient en Hollande depuis plusieurs années, n'en sont pas moins propres au mariage, & qu'au contraire ils ont beaucoup d'enfans.

Il est vrai, & on ne peut le nier, qu'il y a eu quelques personnes dont la force de la nature a été affoiblie & détruite par un trop long usage du Camphre : mais il y en a aussi qui s'étant servi de cette Résine contre les feux de la concupiscence, se sont plaints qu'ils en étoient encore plus tourmentés qu'auparavant.

C'est pourquoi, quoique le Camphre ait la vertu de rafraîchir dans beaucoup de maladies, comme dans les inflammations des yeux, l'érésypele, le redoublement de la fiévre, cependant il n'opére pas cet effet par lui-même, mais seulement par accident, en adoucissant l'acrimonie des humeurs âcres & corrosives, en empéchant la stagnation, & résolvant la coagulation, & en chassant par les pores de la peau, ou par les

voies ordinaires, les particules qui ont été dissoutes; de sorte qu'ayant ôté la cause de l'inflammation, la chaleur & la douleur de la partie disparoissent. C'est ce que nous éprouvons tous les jours de l'Esprit-de-vin, & des autres remédes que l'on appelle chauds par eux-mêmes.

On emploie le Camphre intérieurement & extérieurement. Pris intérieurement, il est anodin & diaphorétique; il résiste aux poisons, & à la malignité des humeurs: c'estpourquoi l'on en fait un fréquent usage dans la peste, les fiévres putrides, & les maladies qui ont un caractére de malignité. Il excite les régles & les urines, il guérit la suffocation utérine; & alors on le fait prendre en substance, ou l'on fait boire une eau hystérique dans laquelle on l'a éteint après l'avoir allumé; ou même on le dissout par le moyen de quelqu'huile, & on le mêle dans des décoctions pour faire des lavemens. Il remédie aux ulcéres de la matrice, des reins, & de la vessie. On le recommende aussi dans la gonorrhée & les fleurs blanches. La dose est depuis iij. gr. jusqu'à ℈j. sous la forme de bol, ou dissout avec s. q. d'huile d'Amandes douces.

Enfin Jean Groenvelt, Docteur en

Médecine de Londres, dans son *Traité de la sûreté de l'usage interne des Cantharides*, vante le Camphre comme un très-puissant correctif des Cantharides. Il assure qu'il appaise d'une maniére surprenante les ardeurs d'urines qui viennent de l'usage interne que l'on a fait des Cantharides. Nous en parlerons plus au long en traitant des Cantharides.

On emploie extérieurement le Camphre dissout le plus souvent dans de l'Esprit-de-vin, soit pour la paralysie, les douleurs du rhumatisme & de la goutte; soit pour appaiser les inflammations, les éréfypeles; pour résoudre les tumeurs, empêcher la pourriture, prévenir la gangrenne, & même pour les brûlures. On le mêle aussi quelquefois dans les frontaux, les fomentations, les collyres, les onguens & les cérats.

On attribuë aussi au Camphre appliqué extérieurement la vertu fébrifuge: c'est pourquoi dans les fiévres intermittentes on en met ʒj. dans un nouet que l'on suspend près de l'estomac.

Il faut observer que le trop grand usage du Camphre appésantit la tête, cause des veilles, dispose le sang à l'inflammation. C'est pourquoi il ne faut l'employer qu'avec précaution & avec modération.

℞. Racines de Pétasite, de Bistorte en poudre, & Camphre, ana ʒj.
Corne de Cerf, philosophiquement pp. ʒij.
M. F. un poudre, dont la dose est ʒj. dans la peste & les fiévres malignes.

℞. Camphre, gr. xv.
Huile de Canelle, gout. iij.
Laudanum, gr. j.
Conserve de fleurs de Romarin, ſ. q.
M. F. un bol pour exciter la sueur.

℞. Camphre, gr. xij.
Conserve de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol pour la suppression des régles.

℞. Camphre, Castoreum, Assa fetida, ana gr. v.
Myrrhe, Aloës en poudre, ana gr. x.
Huile de Succin, gout. iij.
Conserve de Ruë, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Camphre ʒij.
Térébenthine de Veniſe, ʒij.
Sang-dragon, ʒiij.
M. éxactement. F. des Pilules, dont la dose est ʒß. dans la gonorrhée.

℞. Eau de Fenouil, ℥ij.
Esprit-de-Vin camphré, ʒß.
M. F. un collyre pour l'ophtalmie,

le glaucome, & la cataracte qui commence.

℞. Teinture de Myrrhe & d'Aloës, ℥iv.
Esprit-de-Vin camphré, ℥j.

Ce mélange est excellent pour détérger les ulcéres & les plaies putrides, fétides, & qui tirent vers le sphacéle.

℞. Sucre de Saturne, ℥ß.
Camphre, ℥ß.
Huile de Lin, & Huile d'Œufs, ana ℥j.
M. F. un liniment pour la brûlure.

℞. Huile de Lombrics, ℥iij.
Esprit-de-Vin camphré, ℥j.
Huile de Térébenthine, ℥ß.
Esprit de Sel Ammoniac, ℥j.
M. F. un liniment pour la paralysie, & les douleurs de rhumatisme.

L'Esprit-de-vin camphré se fait en dissolvant ℥jß. de Camphre dans ℔j. d'Esprit-de-vin, dans un grand vase de verre fermé, exposé au soleil, ou sur le sable tiéde. On fait de la même maniére l'Eau-de-Vie camphrée.

On prépare ainsi l'Huile de Camphre dans les Boutiques :

℞. Camphre grossiérement concassé, ℥iij.
Esprit de Nitre; ℥vj.
Digérez ensemble dans un vaisseau

de verre bien fermé, au bain Marie, en agitant de tems en tems, jusqu'à ce que le Camphre soit entiérement dissout. Alors séparez l'huile qui nage sur l'esprit, & qui pese ʒiv. On recommende cette huile pour empêcher la carie des os, & pour procurer l'exfoliation des tendons.

On emploie le Camphre dans la Confection d'Hyacinthe, de *Joubert*; les Trochisques de Camphre, les Trochisques blancs, de *Rasès*; les Trochisques de Roses, les Pilules hystériques, de *Charas*; la Poudre de Sperniole, de *Crollius*; le mélange de Tribus, ou le Diaphorétique dans les maladies aiguës, de *Paracelse*; l'Onguent de Céruse, le Dessicatif rouge, le Cérat Santalin, l'Emplâtre styptique, l'Emplâtre pour les ganglions, de *Charas*; & le Diabotanum, de *M. Blondel.*

Outre cette espéce de Camphre, on tire d'autres substances qui lui sont analogues, de différentes plantes des Indes Orientales; dont la principale se fait dans l'Isle de Ceylan. On la retire de l'écorce de la racine du Canellier; laquelle étant séparée de la matiére ligneuse, se met dans une vessie garnie de son chapiteau, & que l'on distille avec beaucoup d'eau. De cette maniére on retire

de l'eau, de l'huile & du Camphre qui nage sur l'huile, que l'on en sépare aisément en pressant avec les mains. Ce Camphre du Canellier surpasse de beaucoup l'autre par la suavité de son odeur, & on le croit supérieur pour ses vertus ; mais on en apporte très-peu. On retire de la même maniére une huile & du Camphre de toutes les autres espéces de Canellier, des racines de Zédoaire de Ceylan qui sent le Camphre, de la Menthe de Ceylan, du Jonc odorant d'Arabie & de Perse, & d'autres plantes ; mais on n'en fait aucun usage.

ARTICLE IV.

De la Caragne.

LA Caragne, CARANNA, *Off.* est une substance résineuse, concrére, tenace, ductile comme la Poix, lorsqu'elle est récente ; mais dure & friable, quand elle est vieille ; d'un gris noirâtre en dehors, brune intérieurement ; d'un goût résineux, un peu amer, qui approche un peu de celui de la Myrrhe ; d'une odeur pénétrante, lorsqu'on la brûle. On l'apporte de l'Amérique, & surtout de la nouvelle

Espagne, en masses qui sont envelopées dans des feuilles de Jonc. On doit choisir celle qui est récente, d'une odeur pénétrante, naturelle, & qui n'est pas salie par des ordures, ou falsifiée par d'autres Résines. Monard fait mention d'une certaine espéce de Caragne transparente comme le Cristal, & d'une odeur très-pénétrante, que l'on ne trouve pas présentement dans les Boutiques.

L'arbre d'où découle cette Résine, s'appelle CARANNA Monard. *C. B. P.* 503. TLAHUELILOCA QUAHUITL, c'est-à-dire, arbre de la Folie, appellé Caragne, ARBOR INSANIÆ, CARAGNA NUNCUPATA, *Hernand.* 56. C'est un grand arbre, dit Hernandez, dont les tiges sont fauves, lisses, brillantes, odorantes : ses feuilles sont rondes, semblables à celles de l'Olivier, disposées en forme de croix. Il ne dit rien des fleurs, ni des fruits. Paul Herman dit que ses fruits sont semblables à des petites Pommes.

Cette Résine étant distillée, donne une huile essentielle, subtile, âcre, rouge & fort odorante ; c'est de cette huile que dépend sa vertu de résoudre les tumeurs, d'appaiser les douleurs, & de fortifier les nerfs. On ne l'emploie qu'extérieurement, dans la goutte, la douleur de la

sciatique, les fluxions & les douleurs des dents, sous la forme d'Emplâtres; ou seule, ou mêlée avec de la Térébenthine de Chio, l'huile de Muscade, ou amollie par quelqu'autre huile. On l'applique sur les temples dans le mal de dent, sur la future coronale dans le mal de tête, sur l'estomac pour la foiblesse de ce viscére. On la brûle aussi pour corriger la malignité de l'air.

℞. Caragne, ℥j.
Cire jaune, ℥ß.
Huile de Bouillon blanc, f. q.
M. F. un Emplâtre contre la goutte.

ARTICLE V.

De la Résine Elémi.

ON trouve deux sortes d'Elémi ou d'Elemmi dans les Boutiques : l'un vrai, qui est celui d'Ethiopie ; & l'autre bâtard, qui vient d'Amérique. Le nom de Gomme qu'on leur donne, ne leur convient pas ; puisque ce sont de vraies Résines qui s'enflâment aisément, & qui se dissolvent dans l'huile.

Le vrai Elémi, ou celui d'Ethiopie, est une Résine jaunâtre, ou d'un blanc qui

tire tant soit peu sur le verd, solide extérieurement, quoiqu'il ne soit pas entiérement sec ; mol & gluant intérieurement, formé en morceaux cylindriques, qui brûle lorsqu'il est mis sur le feu ; d'une odeur forte qui n'est pas désagréable, & qui approche de celle du Fenouil. Ces morceaux cylindriques sont ordinairement envelopés de grandes feuilles de Roseaux ou de Palmier. On en trouve aujourd'hui rarement dans les Boutiques.

Nous n'avons rien de certain sur l'arbre dont cette Résine découle : peut-être que le tems éclaircira son origine.

Plusieurs prétendent que la Résine Elémi est une larme de l'Olivier d'Egypte, & que c'est d'elle dont Théophraste & Dioscoride ont fait mention, & dont Pline dit qu'on fait un remède que les Grecs appellent *Enhæmon*, dont l'effet est singulier pour réunir les plaies. Mais ce qui rend cette conjecture encore plus vrai-semblable, c'est ce que dit C. Bauhin des Oliviers francs, & des sauvages, qui donnent une Larme qui est presque semblable à l'Elémi ; & c'est ce qui est confirmé par le témoignage d'André Baccius, dont je rapporterai les paroles tirées du l. v. *des Vins de la Pouille.* La grandeur & l'ancienneté des Oliviers

de la Pouille, dit-il, est surprenante : ils sont aussi grands que les Chênes, ce qui prouve leur fécondité ; ce que je ne vois pas dans les Oliviers de Tivoli, ni dans ceux des Sabins. Je crois que les chaleurs continuelles de la Pouille sont cause qu'il découle des Oliviers de ce pays une gomme excellente, que les Chirurgiens appellent *Gomme Elémi.* C'est une matière grasse, & d'une odeur pénétrante comme la Myrrhe ; de sorte que je crois qu'on doit l'estimer, non-seulement parcequ'on l'emploie dans les Onguens, & qu'étant appliquée simplement comme un Cérat, elle dissipe les tumeurs, elle mondifie les ulcères sordides, elle fait naître les chairs, & procure la cicatrice ; mais encore parcequ'étant jettée sur les charbons, elle répand une odeur très-agréable, & qui surpasse la bonne odeur de l'Encens & de la Myrrhe, appellée *Stacte.*

L'Elémi d'Amérique est une espéce de résine quelquefois blanchâtre, tantôt verdâtre, tantôt jaunâtre, transparente, approchant de la résine du Pin ; de consistence tantôt plus molle, tantôt plus séche ; d'une odeur résineuse, désagréable. On en trouve partout dans les Boutiques. On estime celle qui est récente,

transparente, un peu verte, grasse, gluante, odorante. On l'apporte du Brésil, de la nouvelle Espagne, & des Isles d'Amérique.

L'arbre qui la porte, s'appelle Icicariba Brasilienſ. *Marcgr.* 98. Icicariba, & illius gummi Icica, ſive Elemmi, *Piſon.* 122. Arbor Brasiliensis, gummi Elemi ſimile fundens, foliis pinnatis, floſculis verticillatis, fructu Olivæ figurâ & magnitudine, *Raii Hiſt.* 1546. C'eſt un grand arbre qui vient & s'éleve comme le Hêtre. Son tronc n'eſt pas fort gros; ſon écorce eſt liſſe & cendrée; ſes feuilles ſont compoſées de deux & quelquefois de trois paires de petites feuilles, terminées à l'extrémité par une ſeule, ſemblables à celles du Poirier, longues de trois doigts, terminées en pointe, épaiſſes comme du parchemin; d'un verd-gai, & luiſantes; ayant une côte qui les partage dans toute leur longueur, & des nervures qui s'étendent obliquement. Vers la baſe des feuilles compoſées, ſortent pluſieurs petites fleurs ramaſſées en grape, ou par anneau; elles ſont fort petites, à quatre feuilles ou pétales, vertes, en forme d'étoile; & ces petites feuilles vertes ſont bordées d'une ligne blanche. Le milieu de la fleur eſt occupé par quel-

ques petites étamines jaunâtres. Ces fleurs étant tombées, il leur succéde des fruits de la grosseur & de la figure d'une Olive, & de la couleur de la Grenade. Ils renferment une pulpe, qui a la même odeur que la résine de cet arbre ; car si l'on fait une incision à l'écorce, il en découle pendant la nuit une résine très-odorante, ayant l'odeur de l'Anis nouvellement écrasé, & que l'on peut recueillir le lendemain ; elle a la consistence de la Manne, & est d'une couleur verte, un peu jaunâtre, & elle se manie aisément. Si l'on presse un peu l'écorce extérieure de cet arbre sans l'ouvrir, il donne aussitôt une odeur vive.

Dans l'analyse chymique, de ℔iij. d'Elémi très-pur distillé à la cornue il est sorti ℥iij. ʒij. gr. lxvj. d'une liqueur qui avoit d'abord le goût & l'odeur de cette résine ; ensuite acide, & qui donnoit la couleur rouge à la teinture de Tourne-sol : ℥vj. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile limpide rousâtre : ℥xxix. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile grossiére & brune.

La masse noire comme du charbon, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥iij. ʒvij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset au feu de réverbére pendant 16. heures, jusqu'à ce quelle ne don-

nât plus de fumée, a tellement perdu de ſon poids, qu'elle ne peſoit plus que ʒiij. gr. lx. & ſa couleur noire a été changée en rouſſe. On a tiré de ces cendres par la lixiviation, xviij. gr. de ſel fixe ſalé. La perte des parties de cette Réſine dans la diſtillation a été de ʒiv. gr. xlviij. & dans la calcination de ʒiij. ʒij. gr. xlviij.

Cette Réſine n'a donné aucune marque de ſel alkali: d'où il eſt clair qu'elle eſt compoſée preſque comme toutes les autres, d'un ſel acide ſubtil, & d'une huile ſubtile & groſſiére, fort unis enſemble.

L'une & l'autre Réſine Elémi appliquée extérieurement réſout les tumeurs, déterge les ulcéres, adoucit & appaiſe les douleurs internes, réſiſte très-bien à la corruption; & on les recommende ſurtout pour les plaies & les contuſions de la tête & des tendons. On les emploie très-rarement pour l'intérieur. Cependant quelques-uns les vantent comme diurétiques, priſes intérieurement.

On ſe ſert de l'Elémi pour faire le Baume digeſtif d'Arcæus, qui eſt très en uſage parmi les Chirurgiens pour les plaies de la tête, & dont voici la deſcription.

℞. Elémi, Térébenthine de Sapin, ana ℥jß.
Vieux suif de Bouc fondu, ℥ij.
Graisse de Porc vieille & fondue, ℥j.
M. F. s. l. un liniment.

On l'emploie dans l'Emplâtre *d'André de la Croix*, l'Emplâtre *de Paracelse*, & l'Emplâtre pour l'encloüeure de pié de cheval, de *Charas*.

On apporte d'Amérique pour le vrai Elémi, beaucoup de Résines jaunâtres, blanchâtres ou grises : mais on les en distingue facilement par leurs vertus & leur odeur, qui sont bien inférieures à celles du vrai Elémi.

ARTICLE V.

De la Larme, que l'on appelle communément Gomme de Lierre.

LA Résine de Lierre appellée improprement Gomme de Lierre des Boutiques, Δάκρυον τῆς Κισσῆς, *Dioscor.* est une substance résineuse, séche, dure, compacte, d'une couleur de rouille de fer foncée : elle paroît transparente & rouge, quand on la brise en petits morceaux, & parsemée de miettes rougeâtres ; elle a un goût un peu âcre, légerement astrin-

gent, & tant soit peu aromatique : elle est sans odeur, si ce n'est lorsqu'on l'approche de la flamme ; car elle répand alors une odeur agréable qui approche de celle de l'Encens, & une flamme claire & qu'on a peine à éteindre. On l'apporte de Perse & des pays orientaux.

Jean Bauhin a trouvé sur un Lierre près de Genéve une Résine de cette nature ; rouge, odorante, transparente, âcre au goût, & inflammable.

Jean Rai dit que l'on en a trouvé une semblable à Wocester en Angleterre.

Pierre Pomet dit aussi que l'on en a recueilli un gros morceau à Montpellier, sur un vieux Lierre en arbre. Mais cette Résine se trouve très-rarement dans ces pays froids.

La plante d'où découle cette larme, s'appelle HEDERA ARBOREA, *C. B. P.* 305. & *I. R. H.* 613. Elle prend différente forme, selon le lieu où elle croît, & selon son âge : c'est ce qui fait qu'on lit dans les Auteurs anciens tant de diverses sortes de Lierre.

On a coutume de mettre cette plante au nombre de celles qui ont besoin d'être soutenues & appuyées sur quelque chose, quoiqu'elle se soutienne quelquefois d'elle-même, & qu'elle s'éleve si bien

qu'elle paroît n'avoir aucun rapport avec le Lierre rempant, surtout dans le tems qu'elle porte des fruits. Ses rameaux sont sarmenteux & gresles ; ils s'élevent & s'étendent beaucoup, en rampant & s'attachant par leurs fibres cheveluës aux arbres voisins & aux murailles qui leur servent comme d'échalas, s'insinuant dans les jointures des pierres où ils jettent de profondes racines. Son écorce est cendrée, ridée pour la plus grande partie, verte dans les jeunes branches. Son bois est dur, & blanc. Ses feuilles sont toujours vertes, placées sans ordre, portées par des queues d'une demie palme ou d'une palme, différentes selon les différens âges de la plante.

Car tandis qu'elle rempe & qu'elle est soutenue, ses feuilles sont remplies de nervures, d'un verd foncé en dessus, & luisantes ; d'un verd tirant un peu sur le jaune en dessous ; terminées par cinq angles tout au plus, dont deux sont plus saillans aux deux côtés ; il y en a toujours un à l'extrémité de la feuille. Mais plus cette plante vieillit, moins il y a d'angles, & ils sont plus obtus : les feuilles deviennent plus grandes, plus vertes & plus uniformes pour la couleur ; au lieu que dans la jeunesse

de cet arbre elles ſont petites, noires, marquées de taches blanches dans la longueur des nervures, & quelquefois rougeâtres en deſſous.

Mais lorſqu'il ſe ſoutient de lui-même, les feuilles s'arrondiſſent, les angles des côtés s'effacent, & il ne reſte que celui qui eſt à l'extrémité; ces feuilles ont une ſaveur aſtringente & âcre. Les fleurs naiſſent en maniére de Paraſol en grand nombre à l'extrémité des ſarmens; elles ſont en roſe, compoſées chacune de ſix pétales de couleur herbacée. Elles ont auſſi ſix ſommets jaunâtres, du milieu deſquels s'éleve un piſtile, qui ſe change dans la ſuite en une baye preſque ronde, égale à celle du Geniévre; noire, quand elle eſt mûre, comme applatie des deux côtés, marquée d'un cercle en maniére de nombril, qui n'a pas le même éclat que le reſte de la baye, & qui eſt comme un couvercle placé ſur un petit vaſe, dont le centre a un ſtylet noir, & un peu ſaillant. Cette baye contient dans des loges ſéparées par des membranes un peu pulpeuſes, une, deux, trois, quatre ou cinq graines oblongues, convéxes d'un côté, applaties de l'autre, couvertes d'une peau mince, moëlleuſes en dedans, ſemblables au

Ris écrasé avec sa coque, ou à une pâte dont on fait le pain de ménage.

Le Lierre croît partout dans la France, le long des arbres dans les forêts, dans les champs, dans les jardins, & sur les murailles.

Dans l'analyse chymique, de ℔iij. ℥xij. de feuilles de Lierre distillées dans la cornue on a tiré ℔j. ℥xiij. de flegme d'abord limpide, d'une odeur un peu aromatique; d'un goût d'abord un peu âcre, un peu amer, & enfin acide: ℥vj. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur acide, âcre, empyreumatique, rousâtre, trouble, qui a donné des marques d'un sel acide & urineux: ℥iij. ʒiv. d'huile d'abord limpide & jaunâtre, ensuite épaisse.

La masse noire qui est restée, pesoit ℥ix. ʒv. La perte des parties dans cette distillation a été d'environ ℥xj. Cette masse noire étant calcinée au feu de réverbére n'a laissé que ℥ij. de cendres, qui ont donné par la lixiviation ʒvj. gr. xv. de sel alkali fixe.

On voit par cette analyse, que les feuilles de Lierre contiennent quelques particules subtiles & âcres, & un sel essentiel qui n'est pas différent de la Crême de Tartre; savoir, un sel salé mêlé avec une huile épaisse. C'est par ces par-

ties âcres, subtiles & irritantes, que les feuilles de Lierre terrestre attirent & font suppurer : & c'est par leur huile grossiére, temperée par les sels acides & alkalis, qu'elles détergent, qu'elles sont incrassantes, & empêchent l'inflammation.

La larme de Lierre distillée dans la cornue au poids de ℔ij. a donné ℥iij. ʒvj. de flegme limpide, qui avoit l'odeur de cette Résine, d'un goût acide : ensuite ℥j. ʒvj. gr. vj. d'une liqueur acide rousâtre : enfin ʒij. gr. liv. de liqueur alkaline qui fermentoit avec les acides, très-limpide : ℥ij. ʒvj. gr. xviij. d'huile jaunâtre : ℥vij. gr. xxiv. d'huile rousâtre & fluide, qui paroissoit contenir un peu d'acide.

La masse noire qui est restée, pesoit ℥x. ʒv. laquelle étant calcinée pendant 26. heures dans un creuset, est devenue rousâtre, & n'a plus pesé que ℥vij. gr. lx. On a retiré de ces cendres viij. gr. de sel fixe alkali. La perte dans la distillation a été de ℥v. ʒv. gr. xxvij.

La Résine contient une huile plus tenue que les feuilles ; elle a plus de sel alkali, & moins de sel acide. Quoiqu'elle laisse plus de charbon que les feuilles, elle donne cependant moins de cendres ou de terre inutile : d'où l'on peut conclure que la Résine contient une moindre quantité

de terre ; mais que les sels & les huiles sont unis trop intimement, pour pouvoir être séparés par un feu fermé.

Tout Lierre, dit Dioscoride, est âcre, astringent, blesse les nerfs. On fait rarement usage des feuilles de cette plante pour l'intérieur du corps, mais souvent pour l'extérieur, & pour dessécher & arrêter le pus sereux & âcre qui découle des vieux ulcéres, pour garantir les cautéres d'inflammation, pour les tenir ouverts, & pour attirer par la vertu d'attraction les eaux qui y coulent.

On applique tous les jours la feuille de Lierre pour guérir les ulcéres putrides du nez, pour appaiser la douleur des oreilles qui suppurent. Les anciens recommendoient les feuilles de Lierre cuites dans du Vin pour les brûlures & les ulcéres malins, pour résoudre les gonflemens & les duretés de la rate : ils les faisoient cuire avec du Vinaigre, ou ils les piloient toutes crues avec du pain, & les appliquoient sur le côté.

On fait de petites boules avec le bois du Lierre ; & on les met dans les cautéres avec un heureux succès ; car ce bois attire très-bien : & on ne renouvelle ces globules qu'une fois le mois.

Les anciens employoient rarement les

les bayes intérieurement ; parcequ'ils croyoient qu'étant avalées, elles excitoient puiſſamment le vomiſſement & les ſelles. Mais les nouveaux ayant fait quelques expériences, emploient ces bayes mûres & pulvériſées, en petite doſe ; & ils les recommendent à cauſe de leur vertu diaphorétique & antipeſtilentielle. C'eſtpourquoi Boyle aſſure dans ſes *Expériences phyſiques*, qu'elles ont été très-utiles dans une certaine peſte qui régnoit à Londres ; on les pulvériſoit dans du Vinaigre, ou on les prenoit dans du Vin blanc, pour exciter la ſueur. Palmarius eſt du même avis dans ſon *Traité de la peſte & des maladies contagieuſes*, p. 453. Quelques-uns les recommendent auſſi dans l'hydropiſie aſcite.

Les anciens placent auſſi la Réſine de Lierre parmi les dépilatoires ; mais l'expérience ne prouve pas qu'elle ait cette vertu : de ſorte qu'ou il y a quelque erreur dans leurs manuſcrits, ou ils ont entendu quelqu'autre choſe. On lui attribue la vertu balſamique, ou de déterger & conſolider les plaies : elle réſout les tumeurs.

Les Perſes l'emploient parmi les aſtringens externes. Nous ne l'employons qu'à l'extérieur. C. Hoffman & S. Pauli croient

que l'usage interne de toutes les parties du Lierre en arbre, n'est pas sans danger, à cause de leur acrimonie.

La Résine du Lierre est employée dans l'Onguent d'Althæa, de *Charas.*

Article VII.

Du Labdanum.

Le Labdanum, Ladanum vel Labdanum, *Off.* Λάδανον, *Græc.* Loden & Laden, *Arab.* est une substance résineuse, dont on trouve deux espéces dans les Boutiques: l'une en grandes masses, molles, qui approchent de la consistence d'Emplâtre ou d'Extrait; gluantes, lorsqu'on les manie avec les doigts, d'une odeur agréable, d'un roux noirâtre; enveloppées dans des vessies, ou dans des peaux: c'est ce que l'on nomme communément *Labdanum en masses ou en pains.* L'autre est en pains entortillés & roulés, secs, durs, fragiles, qui s'amollissent cependant à la chaleur du feu; mêlés d'un petit sable noir, de couleur noire, d'une odeur foible: on les appelle communément dans les Boutiques *Labdanum*

in tortis. On trouve cette derniére eſpéce plus fréquemment.

On doit choiſir le Labdanum pur, d'une odeur forte, mais douce ; inflammable, & qui étant mis ſur le feu répand une odeur agréable ; qui s'amollit facilement par la chaleur. On rejette celui qui eſt mêlé de ſable & d'ordures. On l'apporte de l'Iſle de Créte, & d'autres Iſles de l'Archipel. Les anciens Grecs l'ont connu.

Cette Réſine découle en Eſté, des feuilles d'une plante qui s'appelle CISTUS LADANIFERA CRETICA, flore purpureo, *Corol. I. R. H.* 19. LADANUM CRETICUM, *P. Alp. Exot.* 88. C'eſt un arbriſſeau branchu, touffu & couché ſur la terre, haut d'un ou de deux piés. Sa racine eſt ligneuſe, blanchâtre en dedans, noirâtre en dehors, longue d'un pié, fibrée & chevelue : elle pouſſe beaucoup de rameaux durs, ſouvent de la groſſeur du pouce, bruns, quelquefois cendrés, couverts d'une écorce gerſée ; qui ſe partagent en d'autres petits rameaux d'un rouge foncé, dont les plus jeunes ſont velus, & d'un verd blanchâtre. Les feuilles y naiſſent oppoſées deux à deux, d'un verd foncé, oblongues, ondées à leur bord, rudes, garnies de côtes & de plu-

fleurs nervures: elles sont longues d'un pouce, larges de huit ou neuf lignes, terminées en pointe mousse, portées par une queue large d'une ligne, & longue de trois ou quatre; d'un goût herbacé, un peu styptique. L'extrémité des rameaux est garnie de fleurs en rose, composées de cinq pétales d'un pouce de longueur, différemment & inégalement pliés, arrondis, de couleur de pourpre, plus étroits & marqués d'une tache noire vers leur base. Le milieu de ces fleurs est occupé par un nombreux amas d'étamines jaunes, garnies de sommets bruns. Le calyce est composé de cinq feuilles longues de sept ou huit lignes, ovalaires, veinées & velues en dehors, terminées par une longue pointe recourbée. Du milieu de ce calyce s'éleve un pistile verd, qui se change ensuite en un fruit qui a plusieurs capsules; sphérique, brun, d'un demi-pouce de diamétre, & divisé en dix loges, où sont contenues quantité de semences menues, anguleuses & rousses.

Cette plante vient en abondance dans les montagnes qui sont auprès de la Canée, autrefois Cydon capitale de l'Isle de Créte.

M. Tournefort a observé une autre espéce de Cistus, ou plutôt une variété,

qui croît dans le Pont, & qui eſt entiérement ſemblable à celui dont il s'agit; mais ſa fleur eſt beaucoup plus grande. Il s'appelle CISTUS LADANIFERA, orientalis, flore purpureo majore, *Corol. R. H.* 19.

Du tems de Dioſcoride on recueilloit de deux maniéres le Labdanum ſur cette plante. Quand les boucs & les chévres, en broutant les branches du Ciſte, enlévent une matiére graſſe, avec leur barbe & le poil de leurs jambes auſquelles elle s'attache par ſa viſcoſité, les payſans les peignent: ils paſſent cette liqueur, & ils en font des maſſes qu'ils conſervent. D'autres ſe ſervent de cordes, qu'ils traînent ſur ces arbriſſeaux; & ils en emportent la viſcoſité pour former des maſſes de Labdanum. C'eſt de-là que quelques Parfumeurs ont voulu diſtinguer le Labdanum tiré par la barbe des chévres, & celui qui eſt ramaſſé avec des cordes. Mais du tems de Belon il n'y avoit qu'une maniére de le recueillir, de même qu'à préſent, ſelon le rapport de M. Tournefort.

Les Grecs ont un inſtrument particulier pour faire cette récolte; il eſt ſemblable à un rateau qui n'a point de dents, & ils l'appellent du mot ερυασιρι. Ils y attachent pluſieurs languettes ou

courroies de cuir grossier, & qui n'a pas été préparé : ils les passent & repassent dans les plus grandes chaleurs sur les arbrisseaux du Labdanum ; afin que l'humeur résineuse qui est sur les feuilles, s'attache à ces cuirs, d'où ils la retirent en les raclant avec des couteaux. C'est-pourquoi c'est un travail très-pénible & très-fatigant ; & il n'y a que les payſans qui l'entreprennent, puisqu'il faut être exposé sur les montagnes à la chaleur la plus brûlante de la Canicule. Cependant on dit qu'un ouvrier qui travaille assiduement, peu recueillir plus de trois livres ou ℥xlviij. de Labdanum en un jour. Le tems le plus propre pour cet ouvrage est celui de la plus grande chaleur de la Canicule, lorsque l'air est brûlant par l'ardeur du soleil, & qu'il n'est point agité par les vents : car c'est alors que cette liqueur transpire abondamment, & qu'elle est plus pure ; car lorsqu'il fait du vent, elle est salie par beaucoup de poussiére & d'ordures. Il n'est pas facile d'avoir un Labdanum pur des habitans du pays ; l'avidité sordide du gain les porte à y mêler un certain sable noir, très-fin & ferrugineux, que l'on trouve dans ce pays, qui en augmente beaucoup le poids.

Les femmes Grecques portent souvent

dans leurs mains des boules faites de Labdanum seulement, ou mêlé avec de l'Ambre, pour leur servir d'amusement, & les flairer.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Labdanum en pains ont donné ℥ij. ʒij. gr. xlviij. de flegme rousâtre, d'une odeur agréable, & d'un goût aigre : ʒiijß. de liqueur brune, qui coaguloit la solution d'un sel alkali ou du Sublimé corrosif, & qui bouillonnoit avec les acides : ʒiv. gr. xxiv. d'huile odorante, limpide, & rousâtre : ℥j. ʒiij. d'huile brune, épaisse, & un peu empyreumatique.

La masse noire qui est restée, pesoit ℥xxvj. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 8. heures au feu de réverbére, a acquis une couleur fauve ; & étant encore calcinée pendant 6. heures, est devenue rougeâtre : mais alors elle ne paroissoit être autre chose qu'un sable insipide, dont on n'a presque point tiré de sel fixe. Ce sable avoit été sûrement mêlé avec le Labdanum.

Ainsi on voit par cette analyse, que le Labdanum est composé d'une huile subtile & d'une huile grossiére, unies avec un sel essentiel Ammoniacal. Mais il faut encore remarquer que deux livres de Labdanum contiennent environ ℥xxiv.

de sable, & que par conséquent à peine y a-t-il ℥iv. de Labdanum pur & vrai dans une livre de Labdanum commun, ou, comme on l'appelle, *in tortis*. Ce sable est ferrugineux ; ainsi il n'est pas surprenant qu'il acquiere par la calcination une couleur rouge, telle que celle que l'on découvre dans le Safran de Mars.

Le Labdanum appliqué extérieurement amollit, cuit, atténue & résout ; mais intérieurement il est astringent, il fortifie, & il appaise les douleurs : cependant on en fait usage moins fréquemment pour l'intérieur du corps.

On le prescrit au poids de ʒj. pour fortifier l'estomac, pour aider la digestion, contre la férosité trop abondante & les catarrhes, & dans les dyssenteries. On le vante dans l'intempérie froide du cerveau, appliqué sur la tête ; dans la foiblesse de l'estomac, étant placé sur sa région ; dans le mal de dents, mis sur les temples. On le recommende pour les vieux ulcéres fistuleux accompagnés de tumeur & de dureté, & pour guérir les maladies de la matrice. On le mêle dans les fumigations odorantes ; & on en prépare des boules ou des pommes contre l'air pestilentiel.

℞. Labdanum pur, ʒj.
Noix Muſcade, ʒß.
Cardamome, ℈j.
Maſtic, gr. viij.
Jalap en poudre, ℈j.
Huile de Canelle, gout. vj.
Syrop de Stéchas, ſ. q.
F. une maſſe de Pilules, dont la doſe eſt de xv. ou xx. gr. que l'on prendra à l'heure du ſommeil pour les catarrhes qui viennent d'une cauſe froide.

℞. Labdanum très-pur, ʒj.
Corail rouge pp. ℈j.
Gelée de Coings, ʒij.
M. F. un bol pour la foibleſſe de l'eſtomac, & la dyſſenterie.

℞. Labdanum, ʒß.
Storax Calamite, ʒiij.
Benjoin, ʒij.
Bois d'Aloës, Canelle, Santal citrin, ana ℈ij.
Clous de Girofle, Marum, Lavande, Ecorces de Citron, ana ʒß.
Camphre, ℈j.
Storax liquide, ſ. q.
M. F. une maſſe dans le mortier chaud, en ajoutant, ſi l'on veut, une très-petite quantité d'Ambre & de Muſc.

On fera une boule avec cette masse que l'on portera dans les mains, ou que l'on pendra au col, pour empêcher la contagion de l'air corrompu.

Les Parfumeurs préparent de la manière suivante une huile odorante de Labdanum.

℞. Labdanum gras & excellent, ℔j. Réduisez-le en de très-petits morceaux. F. bouillir pendant une demi-heure, dans ℥j. d'Eau Rose & ℥iv. d'Huile d'Amandes douces. Passez la liqueur huileuse.

On emploie le Labdanum dans les Baumes apoplectiques ; dans l'Emplâtre céphalique, de *Charas ;* dans l'Emplâtre stomachique, *du même Auteur ;* dans l'Emplâtre pour les hernies, du *Prieur de Cabriéres ;* dans les Trochisques, Pastilles, ou Oiselets de Chypre, de *Charas.*

ARTICLE VIII.

Du Mastic.

LE Mastic, MASTICHE, MASTIX & RESINA LENTISCINA, *Off.* Πιτύη σχινίνη, ἡ Μαστίχη, *Dioscor.* MASTECH, *Arab.* est une Résine séche, transparente d'un jaune-pâle, en larmes ou en grumeaux,

de la grosseur d'un petit Pois ou d'un grain de Ris ; fragile, qui se casse bien vîte sous la dent, & s'amollit cependant par la chaleur comme de la cire ; qui s'enflâme sur les charbons ; qui répand une odeur agréable, & qui a un goût légerement aromatique, résineux, & un peu astringent.

Il faut choisir le Mastic blanc ou pâle, ou citrin, transparent, sec, fragile, craquant, odorant. On ne fait aucun cas de celui qui est noir, verd, livide, ou impur.

On nous l'apporte de Chio, Isle de l'Archipel, où l'on en recueille d'excellent, & en grande quantité.

On vend dans les Boutiques sous le nom de *Mastic* quelques masses résineuses, séches, grossiéres, faites de Mastic, & d'autres Résines ; mais elles sont entiérement inutiles pour l'usage de la Médecine. On les réserve pour coller les pierres, & en remplir les fentes.

Le Mastic découle de lui-même, ou par l'incision que l'on fait à un arbre du genre des Térébinthes, qui s'appelle Lentisque, LENTISCUS VULGARIS, *C. B. P.* 399. Sa racine est ferme, partagée en plusieurs, brune, dure & fibrée ; & pousse des tiges pliantes, de la hauteur de celles

du Noiſetier ou du Coignaſſier, nombreuſes & branchues; ſur leſquelles naiſſent des feuilles compoſées de pluſieurs feuilles rangées par paire ſur une côte creuſée en gouttiére, & terminée par une petite pointe molle; elles ſont liſſes, luiſantes, longues d'un pouce, pointues aux deux bouts, étroites, réſineuſes, fermes, d'un verd-gai, d'une odeur forte, & d'un goût un peu aigrelet & aſtringent. Il s'éleve quelquefois ſur ces feuilles des follicules ou de petites veſſies, remplies de petits moucherons, de même que ſur les feuilles du Térébinthe ou de l'Ormeau. L'eſpéce de Lentiſque qui porte des fleurs à étamines, ne donne jamais de fruits; & celle qui porte des fruits, n'a point d'étamines. Les fleurs ſont à étamines, attachées enſemble en maniére de grapes; elles ſont rougeâtres, & elles naiſſent de l'aiſſelle des feuilles. Les fruits ſont ramaſſés en grapes, un peu arrondis, rougeâtres, noirâtres lorſqu'ils ſont mûrs, longs de deux lignes, ayant une coque dure, couverte d'une membrane ſucculente & réſineuſe: l'amande intérieure eſt blanche & odorante.

Cette plante n'eſt différente du Térébinthe que par ſes feuilles qui ſont atta-

chées par conjugaison à une côte, le plus souvent sans feuille impaire qui les termine. Elle est commune dans le Languedoc, l'Italie, l'Espagne, l'Isle de Chio, & les autres Isles de l'Archipel.

Belon assure que le Lentisque ne donne la Résine que l'on appelle Mastic, que dans l'Isle de Chio. Cependant elle naissoit autrefois en Egypte; puisque Galien, *Liv. 2. à Glaucon*, recommende le Mastic d'Egypte. Quelques-uns disent qu'il en découle aussi des Lentisques d'Italie : & Gassendi rapporte dans la *vie de Peyresc*, qu'il découle du Mastic en Provence, près de la ville de Toulon. Mais le Mastic que l'on trouve aujourd'hui dans les Boutiques, ne vient que de l'Isle de Chio. On y cultive, dit Belon, les Lentisques avec autant de soin, d'exactitude, & de dépenses, que si c'étoient des Vignes ; & avec raison, puisque les principales richesses de cette Isle consistent dans le Mastic : & si on ne les cultivoit avec soin, ils donneroient peu de Résine. Effectivement il en vient une si grande quantité dans cette Isle, que le Grand Seigneur retire tous les ans trois cens cistes ou 84375. livres de Mastic : car chaque ciste contient 281. ℔. & ℥iv. Les habitans font des incisions aux Lentisques, dans les mois

d'Août & de Septembre ; le Mastic en découle, & se forme en grains.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Mastic il est sorti ℥j. ʒvij. gr. liv. de flegme limpide, acide, odorant : ℥ij. ʒj. gr. xij. de liqueur brune plus acide, & qui avoit un peu d'amertume : ʒj. gr. xlij. de liqueur limpide, rousâtre, un peu acide & un peu alkaline, qui a rendu trouble la solution de Sublimé corrosif : ʒj. d'huile limpide jaunâtre : ʒij. d'huile un peu rousse : ℥ij. ʒj. gr. x. d'huile, brune, limpide & fluide : & ℥xx. d'huile plus épaisse, presque de la consistence du Miel, & de couleur brune.

La masse qui est restée dans la cornue ; pesoit ℥iij. laquelle étant calcinée au feu de réverbére dans un creuset, a laissé ʒiij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥ij. ʒj. gr. xxvj. & dans la calcination de ℥ij. ʒv.

On doit conclure de cette analyse, que le Mastic est composé de beaucoup d'huile dense & épaisse, de beaucoup plus de sel acide, d'une très-petite portion de sel alkali & de terre ; & qu'il contient très-peu de parties subtiles & volatiles.

Les habitans de l'Isle de Chio, soit les

hommes, soit les femmes & les enfans, ont presque toujours du Mastic dans la bouche, pour fortifier les dents & les gencives, & pour corriger l'haleine de la bouche : ils ont aussi coutume d'en mêler & d'en faire cuire avec le pain, pour le rendre plus délicat au goût.

Le Mastic est recommendé en Médecine pour beaucoup d'usages : il est légerement aromatique, on le place parmi les astringens & les stomachiques. Il est très-bon, lorsqu'il faut dessécher, affermir & fortifier les fibres des viscéres qui sont trop humides, trop lâches & trop foibles : il adoucit de plus l'acrimonie des humeurs, soit en enveloppant les pointes des sels, soit en humectant les membranes. Il est utile dans le crachement de sang & la toux invéterée, pris intérieurement depuis ʒß. jusqu'à zß. Il est encore utile à l'estomac, il l'affermit & le fortifie ; il aide la digestion, & arrête le vomissement : cependant il excite des rots, si on ne le prend pas avec modération. Il guérit les catarrhes & les diarrhées, & il adoucit l'acrimonie des purgatifs : étant mâché, il resserre & affermit les gencives : si on le mâche long-tems, il excite la salivation. S. Pauli recommende l'usage du Mastic contre les catarrhes & l'oüie dure :

il le préfere même à la Pyréthre & au Tabac ; parcequ'il excite autant & plus de salive, & qu'il est d'une odeur & d'un goût agréable. Il assure qu'étant mâché il guérit la surdité, en attirant dans la bouche par la trompe d'Eustachi, la matiére qui étoit dans le conduit auditif, & qui causoit le mal.

Le Mastic appaise la colique, le vomissement & les nausées, appliqué extérieurement sur la région de l'estomac; il arrête la superpurgation & le flux de ventre, placé sur la région ombilicale; & mis sur les temples, il guérit le mal de dents & les fluxions.

℞. Grains de Mastic choisi : broyez-les dans les dents comme de la cire, pour exciter la salivation, dans les catarrhes & la difficulté de l'oüie.

℞. Mastic, ʒß.
F. cuire dans ℔iij. d'eau jusqu'à la diminution du tiers : donnez cette liqueur dans la diarrhée pour boisson ordinaire.

℞. Vieille Conserve de Roses, ʒj.
Mastic choisi, ʒß.
Diacode, ſ. q.
M. F. un bol pour les toux violentes, & les catarrhes.

℞. Maſtic, 3ß.
Jalap en poudre, gr. x.
Elixir des Propriétés, ou Baume du Pérou, ſ. q.
F. des Pilules, que l'on fera prendre le ſoir pour le catarrhe,

On emploie le Maſtic dans la Poudre de Roſes, la Poudre contre l'avortement, de *Charas;* l'Hicra picra, de *Galien;* l'Electuaire du ſuc de Roſes, les Trochiſques de Karabé, d'Hédicroon, les Pilules *ſine quibus* ; les Pilules polychreſtes, ſtomachiques de Rhubarbe, d'Ammoniac *de Quercetan,* univerſelles *de Poterius;* l'Huile de Maſtic; l'Onguent Martiatum, le ſtyptique, le mondificatif de Réſine; le Cérat ſtomachique, l'Emplâtre céphalique, ſtomachique, diaphorétique; Manus-Dei, divin *de Paracelſe*, de Charpy, d'Oxicroceum, & pour les fractures, de *Charas.*

Toutes les parties du Lentiſque, ſes bourgeons, ſes feuilles & ſes fruits, l'écorce des branches & des racines ſont aſtringentes, ſelon Dioſcoride. On exprime un ſuc de la racine de l'écorce, ou des feuilles bouillies dans l'eau, ou même des feuilles vertes pilées, qui eſt bon pour les hémorragies, les flux de ventre & la dyſſenterie : on le prend en boiſſon. Il eſt encore utile, appliqué extérieurement,

contre les chûtes de la matrice & des intestins.

Jean-Baptiste de Wenckh, Docteur en Médecine de Stirie, recommende fort la vertu astringente, fortifiante & balsamique du bois du Lentisque, dans les *Ephemerides d'Allemagne, Dec. III. ann. 9. & 10.* On en vante la décoction sous le titre d'Or potable végétal, comme une Panacée singuliére, pour guérir la goutte & les catarrhes, pour fortifier l'estomac, pour aider la digestion, & pour dissiper les vents & les rots, pour appaiser les vomissemens opiniâtres, pour exciter les urines, chasser les calculs, en un mot pour aider toutes les fonctions du corps, en rétablissant le ton des fibres, & en adoucissant l'acrimonie des sels. Cette même décoction affermit les dents chancelantes, & resserre les gencives.

℞. Bois de Lentisque coupé en petits morceaux, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
F. macerer pendant trois ou quatre jours dans un vaisseau fermé. On en donnera la colature pour boisson ordinaire.

℞. Bois de Lentisque, ℥v.
Eau commune, ℔vj.
Macérez pendant trois jours, ensuite

faites bouillir doucement jusqu'à la diminution d'un tiers. On donnera ʒviij. de cette décoction le matin à jeun, & le soir en se couchant.

On prépare des cure-dents avec le Lentisque, qui sont recommendés de tout tems pour fortifier les gencives.

On tire une huile du fruit mûr du Lentisque, que l'on emploie utilement quand on veut resserrer, comme dans la chûte de l'anus & de la matrice.

ARTICLE IX.

De l'Oliban, ou de l'Encens.

L'Encens ou l'Oliban, OLIBANUM; THUS & THUS MASCULUM, *Off.* Λίβανος, *Theophr. & Dioſc.* Λιβανωτὸν, *Hippoc.* THUS vel TUS, *Latin.* RONDER, CONDER, & KATETH, *Arab.* est une substance résineuse, d'un jaune pâle ou transparent, en larmes semblables à celles du Mastic, mais plus grosses. L'Encens est sec & dur; d'un goût un peu amer, modérément âcre & résineux, non désagréable; d'une odeur pénétrante. Lorsqu'on le jette sur du feu, il devient aussitôt ardent, & répand une flamme vive, & qui a peine à s'éteindre; il ne coule point

comme le Maſtic. Lorſqu'on le met ſous les dents, il ſe briſe auſſitôt en petits morceaux; mais il ne ſe réunit pas comme le Maſtic, & on ne peut pas le rouler comme lui dans la bouche, parcequ'il s'attache aux dents. Les gouttes d'Encens ſont tranſparentes, oblongues & arrondies: quelquefois elles ſont ſeules; quelquefois il y en a deux enſemble, & elles reſſemblent à des teſticules ou à des mammelles, ſelon qu'elles ſont plus ou moins groſſes. C'eſt de-là que ſont venus les noms d'*Encens mâle* & d'*Encens femelle.* Quelquefois auſſi il y a quatre ou cinq gouttes de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline, ou même plus groſſes, qui ſont quelquefois attachées à l'écorce de l'arbre d'où elles ont découlé. Les Grecs appellent *Manne d'Encens* les miettes ou les petites parties qui ſe ſont formées de la colliſion des grumeaux. On eſtime l'Encens qui eſt blanchâtre, tranſparent, pur, brillant, ſec. L'Encens a été connu non-ſeulement des Grecs & des Arabes, mais auſſi de preſque toutes les nations & dans tous les tems; & ſon uſage a été très-célébre & très-fréquent dans les ſacrifices: car autrefois on les faiſoit avec de l'Encens, & on s'en ſervoit comme l'on s'en ſert encore à préſent pour exci-

ter une odeur agréable dans les temples. Cette coutume a passé parmi toutes les nations, dans toutes les Religions, & dans tous les tems.

Les Auteurs ne conviennent pas du pays natal de l'Encens. Quelques-uns disent qu'il n'y a que l'Arabie qui le produise; & encore, que ce n'est pas ce pays-là tout entier, mais seulement la partie que l'on appelle *Saba*. D'autres disent que l'Ethiopie, dont quelques peuples s'appellent aussi Sabéens, porte aussi cette Résine odoriférante.

Nous sommes encore moins certains de l'arbre qui porte l'Encens. Théophraste assure qu'il n'est pas grand, qu'il est haut de cinq coudées, branchu, & que ses feuilles sont semblables à celles du Poirier. D'autres cependant, dit-il, soutiennent qu'il est semblable au Lentisque; & d'autres, qu'il a l'écorce & les feuilles du Laurier. Diodore de Sicile lui donne la figure de l'Acacia d'Egypte, & les feuilles de Saule. Garzias dit aussi que l'arbre de l'Encens n'est pas fort haut, & que ses feuilles sont semblables à celles du Lentisque: & Thevet au contraire dit qu'il ressemble aux Pins qui portent de la Résine.

Dans l'analyse chymique, lbij. d'Encens

distillées dans la cornue ont donné ℥vij. ʒvij. gr. xxiv. de flegme acide, un peu auſtére, odorant, rouſsâtre : ℥j. ʒij. gr. lxvj. de flegme, ſoit acide, ſoit urineux & roux : ℥j. ʒij. gr. xxiv. d'huile limpide, fluide, odorante & jaunâtre : ℥v. ʒiij. d'huile brune, épaiſſe : ℥vj. ʒv. gr. xxx. d'huile épaiſſe, & de la conſiſtence du Miel.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥v. ʒvij. gr. xliij. laquelle étant calcinée pendant 15. heures dans un creuſet, eſt devenue brune, & peſoit ℥j. ʒiij. gr. vj. On a retiré de ces cendres par la lixiviation gr. xxij. de ſel fixe alkali. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. xxix. & dans la calcination elle a été de ℥iv. ʒiv. gr. xxxvij. par où il eſt conſtant que l'Encens contient plus de terre & un peu plus de ſel ammoniacal que le Maſtic, & que les parties ſalines & huileuſes de l'Oliban ſont mêlées très-intimement & unies très-étroitement.

On recommende l'uſage interne de l'Encens pour différentes maladies de la tête & de la poitrine, auſſi-bien que pour les flux de ventre & de la matrice, pour la toux, le crachement de ſang, la diarrhée & la dyſſenterie : car il adoucit &

tempére les sucs trop âcres du corps, & surtout la lymphe qui est salée. La dose est depuis ℈j. jusqu'à ʒj. ou ʒij. Il passe pour un spécifique singulier contre la pleurésie, surtout celle qui est épidémique. Quercetan *dans sa Pharmacopée* vante contre cette maladie une Pomme creusée que l'on remplit de ʒj. d'Encens en poudre, que l'on recouvre ensuite, & que l'on fait cuire sous la cendre. Il la fait prendre au malade, & lui donne ℥iij. d'eau de Chardon-beni : ensuite il le fait bien couvrir pour le faire suer. Riviére *dans ses Observations* assure qu'il a vû guérir par ce remède plusieurs personnes que la pleurésie avoit réduites à l'extrémité. Il causoit ou des sueurs abondantes, ou il purgeoit facilement. J'ai donné souvent ce remède avec un heureux succès après deux ou trois saignées ; mais il ne m'a pas toujours réussi. S'il n'excite pas la sueur après la premiére prise, il faut le réiterer six heures après.

On emploie l'Encens extérieurement dans les fumigations de la tête pour les catarrhes, le vertige, le corryza, comme aussi pour la chûte de l'anus ; & dans ce dernier cas, la fumigation se fait dans une chaise percée. Il est utile pour les plaies de la tête & des nerfs : il

remplit les ulcéres de chair, & il les fait cicatriſer. C'eſt pourquoi on le mêle dans pluſieurs Onguens & Emplâtres vulneraires, & conſolidans.

L'huile que l'on diſtille de l'Encens, paſſe chez quelques-uns pour un reméde très-efficace pour la phthiſie.

On prépare encore avec l'Encens une liqueur *per deliquium*: on met de l'Encens en poudre dans un blanc d'œuf cuit & chaud, que l'on place dans un cellier: car l'Encens ſe réſout en une liqueur qui eſt bonne pour ôter les taches du viſage, & remplir les cavités des cicatrices.

Matthiol recommende un reméde fait avec l'Encens, comme très-excellent contre la chaſſie & la rougeur des yeux. On le prépare ainſi: On met au bout d'un ſtilet un grain d'Encens, on l'allume à une bougie, & on l'éteint dans ℥iv. d'Eau Roſe; on recommence trente fois la même choſe: enſuite on paſſe cette eau au travers d'un linge blanc; & on en frote les coins des yeux avec une plume, le ſoir lorſque le malade eſt prêt de ſe coucher. Mais ſi la rougeur & les larmes ſont accompagnées d'une violente douleur, on ajoute une égale quantité de lait de femme.

Dioſcoride croit que l'uſage interne immoderé

immoderé de l'Encens n'eſt pas ſans danger : car il aſſure que ſi on en avale lorſqu'on ſe porte bien, il excite la folie. Mais Galien & les autres Médecins gardent un profond ſilence ſur ce danger de l'Encens, & on ne découvre rien de nuiſible dans l'uſage que l'on en fait tous les jours.

℞. Encens en poudre, 3ß.
Fleurs de Soufre, 3j.
Mettez-les dans ſ. q. de Gingembre confit, ou dans de la Conſerve d'Ache. F. un bol pour l'aſthme.

℞. Encens mâle, 3j.
Trochiſques d'Agaric, ℈iv.
M. avec du ſuc d'Hyſſope. F. dix pilules, contre la toux qui vient de pituite ou de catarrhe. Le malade n'en prendra qu'une tous les ſoirs à l'heure du ſommeil.

℞. Encens, Maſtic, ana 3ij.
Bol d'Arménie, 3j.
Corail rouge pp. Corne de Cerf brûlée, ana 3ß.
Pierre Hématite, ℈ij.
Toutes ces drogues étant bien pulvériſées, on les mêlera enſemble, & on en fera une poudre, dont la doſe eſt 3jß. dans la dyſſenterie.

On emploie l'Encens dans la Poudre de

Sperniole, de *Crollius*; la Thériaque, le Mithridat, les Trochisques de Karabé, les Pilules de Cynoglosse, les Pilules contre la gonorrhée, de *Charas*; l'Onguent Martiatum, le Mondificatif de Résine, les Emplâtres de Bétoine, divin, céphalique, diaphorétique, de Charpy, d'Oxicroceon, contre la rupture, pour les fractures, de Grenouilles avec le Mercure, styptique, de *Charas*.

Autrefois on avoit coutume d'apporter avec l'Encens, l'écorce de l'arbre de l'Encens, qui a la même vertu que cette Résine, mais qui est plus astringente; elle n'est plus en usage aujourd'hui.

Il y a une autre chose que quelques-uns appellent *Ecorce de l'Encens*, ou *Parfum*, ou *Encens des Juifs*; parcequ'ils s'en servoient souvent dans leurs temples. C'est une masse séche, un peu résineuse, rougeâtre, en écorce, qui a l'odeur pénétrante du Storax liquide, faite des écorces de l'arbre appellé *Rosa Mallas*, que l'on fait bouillir, & que l'on exprime après que l'on en a tiré le Storax liquide. Nous avons parlé de cet arbre à l'*article du Storax*. Cette écorce ne sert que pour brûler.

ARTICLE X.

De la Sandaraque.

LE mot *Sandaracha* a été donné à trois différentes substances : 1°. à une certaine espéce d'Arsenic rouge que les Grecs appelloient Σανδαραχη ; c'est pourquoi on l'appelle à présent *Sandaraque des Grecs*, pour la distinguer des autres espéces : 2°. à la Résine du Genièvre, que les Arabes appellent *Sandarach* ou *Sandarax*, & que leurs interprétes ont appellé *Sandaraque des Arabes* : 3°. à une substance qui tient le milieu entre le Miel & la Cire, que l'on trouve souvent à part dans les endroits vuides des ruches ; & c'est la nourriture des abeilles lorsqu'elles travaillent : & on l'appelle *Sandaracha*, *Erithace* & *Cærinthus*, comme Pline le rapporte. Cette derniére espéce n'est point en usage, & elle n'est point connue dans les Boutiques. Nous avons déja parlé de la premiére espéce qui est la Sandaraque des Grecs, ou la Sandaraque minérale. Nous parlerons ici de la Sandaraque des Arabes.

Ainsi la Sandaraque, le Vernix, la

Gomme ou Réſine de Genévrier, SANDARACHA, VERNIX, & GUMMI JUNIPERINUM, *Off.* Κόμμι Αρκευθίδος, *Græc.* SANDARAX, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, inflammable, tranſparente; d'un jaune pâle ou citrin, en gouttes ſemblables au Maſtic; d'un goût réſineux; d'une odeur pénétrante & ſuave, quand on la brûle; qui ne ſe diſſout pas dans l'eau, mais ſeulement dans l'huile ou l'eſprit-de-vin. On eſtime celle qui eſt brillante, tranſparente, jaunâtre. On nous l'apporte des côtes d'Afrique par Marſeille.

Cette Réſine découle d'elle-même dans les pays chauds, ou par les inciſions que l'on fait à l'écorce du Genévrier en arbre, & du Cédre qui s'appelle *Cedrus baccifera*. La Sandaraque qui découle de ce Cédre, a une odeur un peu plus ſuave quand on la brûle; & c'eſt pourquoi elle eſt plus eſtimée: mais on en trouve très-rarement dans les Boutiques.

Le grand Genévrier ou le Genévrier en arbre, JUNIPERUS VULGARIS ARBOR, *C. B. P.* ne différe du Genévrier ordinaire, ou du petit Genévrier, que par la grandeur & par le pays où il naît. Car ſouvent il eſt ſeulement garni d'une grande quantité de branches: quelquefois il a la hauteur d'un arbre. Son tronc cepen-

dant n'eſt pas fort gros. Son écorce eſt raboteuſe, rougeâtre, & tombe par lambeaux; ſon bois eſt dur, auſſi un peu rougeâtre, ſurtout lorſqu'il eſt ſec: il a une odeur agréable de Réſine. Ses rameaux ſe partagent en un grand nombre de tiges garnies de feuilles très-pointues, très-étroites, roides, piquantes, luiſantes, & toujours vertes. Aux mois d'Avril & de May, il ſort des aiſſelles des feuilles, des chatons longs de deux ou trois lignes, panachés, de couleur de pourpre & de ſafran, formés de pluſieurs écailles, dont le bord inférieur eſt garni de trois ou quatre véſicules, remplies d'une pouſſiére dorée & très-fine. Ces fleurs ſont ſtériles. Les fruits naiſſent en grand nombre ſur les autres eſpéces de Genévrier, qui n'ont point d'étamines. Ces fruits ſont des bayes ſphériques, deux fois plus groſſes qu'un grain de Poivre, avec une eſpéce de nombril à trois ſillons, vertes d'abord, noires quand elles ſont mûres, & couvertes d'une pouſſiére bleue, remplies d'une pulpe rouſsâtre; d'un goût âcre, aromatique, réſineux, doux. Ces bayes contiennent chacune trois oſſelets oblongs, anguleux, durs, renfermant une graine oblongue; & chacun de ces oſſelets eſt garni d'une véſicule pleine d'un

suc résineux. Ces fruits ne sont mûrs qu'à la seconde année ; de sorte que l'on voit quelquefois sur le même arbre les fruits de trois différentes années. Il y a quelques espéces de Genévrier en arbre, dont les bayes ne sont pas sphériques, mais oblongues & arrondies : dans d'autres les bayes sont rousâtres.

Le Genévrier est commun dans tous les pays de l'Europe ; il croît dans les forêts & sur les montagnes. Toutes les parties du Genévrier sont odorantes & employées en Médecine ; savoir, les racines, le bois, les feuilles, les bayes, & la résine : nous en parlerons ailleurs ; il ne s'agit ici que de la Résine.

Le Cédre, CEDRUS BACCIFERA PRIMA, seu CEDRUS folio Cupressi, major, fructu flavescente, *C. B. P.* 487. OXYCEDRUS LYCIA, *Dod. Pempt.* 853. est un petit arbre, haut de trois coudées, d'une odeur agréable de Cyprès. Son tronc est tortu, garni de plusieurs rameaux fléxibles & plians, couvert d'une écorce raboteuse. Ses feuilles sont petites, charnues, composées de plusieurs rangs de quatre feuilles jointes ensemble, de même que dans le Cyprès. Ses fleurs sont semblables à celles du Genévrier ordinaire, jaunes, attachées à l'extrémité des rameaux com-

me dans le Cyprès, & ſtériles. Les fruits naiſſent ſur d'autres branches de ce même arbre. Ce ſont des bayes de la groſſeur de celles du Myrthe, ou même plus grandes, ſphériques, ſemblables en quelque façon, par leurs petites tubéroſités, à des cones de Cyprès, vertes d'abord, enſuite tirant ſur la couleur de pourpre; qui s'amolliſſent un peu en meuriſſant; d'un goût & d'une odeur ſemblables aux bayes de Geniévre; renfermant trois, quatre ou même un plus grand nombre de petits oſſelets, canelés, oblongs, réſineux, remplis d'une graine oblongue, blanche, ſemblable en quelque maniére à celle du Ris. Cet arbriſſeau fleurit au Printems, & conſerve long-tems ſon fruit verd, de même que le Genévrier. Quand il eſt nouvellement élevé de ſa ſemence, & encore tendre, ſes feuilles ſont entiérement différentes; car elles reſſembleroient aux feuilles du Genévrier, ſi elles n'étoient plus courtes & un peu plus molles. Mais lorſqu'il a trois ou quatre ans, il commence à porter des feuilles rondes, & ſemblables à celles du Cyprès; de ſorte que les rameaux inférieurs ſont chargés de feuilles piquantes & pointues; & les rameaux ſupérieurs, de feuilles obtuſes & arrondies.

Cette plante donne d'elle-même dans les pays chauds, de la Réfine fort ſemblable à celle du Genévrier. Elle croît dans le Languedoc & dans les Alpes.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Sandaraque diſtillées dans la cornue il eſt ſorti ℥ij. ʒiij. gr. xviij. de flegme limpide, acide, & de l'odeur du Geniévre: ʒvij. gr. lx. de flegme rouſsâtre, ſoit acide, ſoit urineux: ℥xvj. ʒij. gr. lxx. d'huile rouſsâtre, tranſparente, fluide: ℥vj. ʒvij. gr. ij. d'huile plus épaiſſe & de la conſiſtence du Miel.

La maſſe noire qui eſt reſtée au fond de la cornue, peſoit ℥ij. ʒiv. gr. xviij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 12. heures, a laiſſé ʒiv. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation gr. iv. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. & dans la calcination, de ℥ij. gr. xviij.

On voit par cette analyſe, que la Sandaraque approche du Maſtic; qu'elle contient cependant plus de ſel Ammoniacal, & que ſes parties huileuſes ſont plus ſubtiles.

On attribue à la Sandaraque preſque les mêmes vertus qu'au Maſtic. On l'emploie cependant plus rarement pour

l'intérieur du corps. La dose est depuis ℈j. jusqu'à ʒj. Prise intérieurement, elle guérit les hémorragies & les vieilles diarrhées, elle déterge & consolide les ulcéres internes. Appliquée extérieurement, elle arrête le sang; elle guérit les plaies & les ulcéres putrides, elle adoucit les douleurs des membres; elle est d'un grand secours dans la résolution des nerfs causée par des humeurs froides. On en recommende la fumigation pour les catarrhes. Dissoute dans l'huile Rosat ou dans quelque autre huile, elle est utile pour les douleurs & les tumeurs des hémorrhoïdes, & c'est un puissant secours dans les crevasses des mains & des piés, produites par le froid.

℞. Sandaraque, ʒiij.
Mastic, ʒj.
Benjoin, ʒß.
Succin rapé, ʒij.
M. F. un poudre, pour faire des fumigations dans les catarrhes & le coryza.

On emploie la Sandaraque dans l'Emplâtre diaphorétique & styptique *de Charas*.

La Sandaraque s'appelle *Vernis à écrire*, parcequ'elle sert à faire une poudre dont on frote le papier, pour l'empécher de

boire, & pour rendre les lettres plus belles. On s'en sert aussi pour préparer un Vernis liquide, en la faisant dissoudre dans l'huile de Lin, de Térébenthine, d'Aspic, ou dans de l'Esprit-de-vin; quoique l'on fasse encore un autre Vernis liquide avec de la raclure de Succin dissoute dans l'huile de Lin ou d'Aspic.

ARTICLE XI.

Du Sang-Dragon.

LE Sang-Dragon, SANGUIS DRACONIS, *Off.* Κιννάβαρις, *Dioſc.* Αἷμα Δρακοντος, *Græc. recent.* ALACHNEN, *Arab.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, friable, qui ſe fond aiſément au feu, inflammable; d'un rouge foncé de couleur de ſang, lorſqu'elle eſt pilée; tranſparente, quand elle eſt étendue en lames minces; ſans goût & ſans odeur, ſi ce n'eſt lorſqu'on la brûle: car alors elle répand une odeur qui approche beaucoup de celle du Storax liquide.

On trouve dans les Boutiques deux ſortes de Sang-Dragon; ſavoir, le dur, qui eſt formé en grumeaux ou en petites maſſes de la longueur d'un pouce, & de

la largeur d'un demi-pouce, envelopées dans des feuilles longues, étroites presque comme celles de Jonc ou de Palmier : c'eſt ce que l'on appelle chez les Apoticaires *Larmes* ou *Gouttes de Sang-Dragon*. Il y en a auſſi en maſſes ou en pains, qui eſt moins pur, & mêlé d'écorces, de bois, de terre, ou d'autres corps hétérogénes. L'autre eſpéce de Sang-Dragon, que l'on trouve quelquefois dans les Boutiques, eſt fluide, mol, tenace, réſineux, inflammable, d'une couleur de ſang très-foncée. Lorſqu'on le brûle, il approche de l'odeur de celui qui eſt ſolide; il eſt cependant moins agréable. Il ſe ſéche avec le tems, & devient ſemblable à celui qui eſt ſolide.

On trouve auſſi très-ſouvent un faux Sang-Dragon dans les Boutiques, qu'il eſt très-facile de diſtinguer du véritable. Ce ſont des maſſes gommeuſes, rondes, applaties, d'une couleur rouge-brune & ſale, compoſées de différentes eſpéces de Gommes, auſquelles on donne la teinture avec du vrai Sang-Dragon, ou avec le bois du Bréſil. Ces maſſes ne s'enflâment point, mais elles font des bulles, & elles pétillent ; elles s'amolliſſent & ſe diſſolvent dans l'eau, qu'elles rendent mucilagineuſe comme les Gommes :

on doit les rejetter entiérement. On estime le Sang-Dragon que l'on apporte en gouttes pures, brillantes, d'un rouge-brun, inflammables, envelopées dans des feuilles, & qui étant pulvérisées font paroître une couleur d'écarlate brillante.

Les anciens Grecs connoissoient ce suc résineux sous le nom de *Cinnabre*, comme nous l'avons déja dit à l'*article du Cinnabre & du Vif-Argent*. Ce mot de *Cinnabre* a été donné par abus à notre Cinnabre minéral, que les Grecs appelloient *Minium*: c'est par le même abus que l'on a donné peu-à-peu le nom de *Minium* à la Chaux rouge du Plomb.

Dans les tems de Dioscoride, quelques-uns pensoient que le suc dont nous parlons, étoit le sang desséché de quelque Dragon. Dioscoride à la vérité rejette ce sentiment; mais il ne dit pas ce que c'est que ce suc. Il y a long-tems que ceux qui ont écrit sur la Matiére Médicale, conviennent que ce suc découle d'un arbre.

Monard assure que cet arbre s'appelle *Dragon*, à cause de la figure d'un Dragon que la nature a imprimée sur son fruit. Mais ne peut-on pas dire que c'est à cause du nom de l'arbre, que l'on a cherché & imaginé cette figure de Dragon dans ce fruit? Quoi qu'il en soit,

les Botaniſtes font mention de quatre eſpéces de plantes qui portent le nom de Sang-Dragon des Boutiques.

La premiére eſpéce s'appelle DRACO ARBOR, *Cluſ. Hiſt.* 1. *C. B. P.* 505. PALMA PRUNIFERA, foliis Yuccæ, è qua Sanguis Draconis, Offic. *Commel. H. Amſtel.* C'eſt un grand arbre, qui reſſemble de loin au Pin : tant ſes rameaux ſont égaux & toujours verds. Son tronc eſt gros, haut de huit ou neuf coudées, partagé en différens rameaux, dénués de feuilles vers le bas & terminés à leur extrémité par un grand nombre de feuilles, longues d'une coudée, larges d'un pouce d'abord, diminuant inſenſiblement de largeur, & ſe terminant en pointe; partagées dans leur milieu par une côte épaiſſe & ſaillante, comme dans les feuilles d'Iris. Ses fruits ſont ſphériques, de quatre lignes de diamétre, jaunâtres & un peu acides ; ils contiennent un noyau ſemblable à celui du petit Palmier. Son tronc qui eſt raboteux, ſe fend en pluſieurs endroits, & répand dans le tems de la Canicule une liqueur, qui ſe condenſe en une larme rouge, molle d'abord, enſuite ſéche & friable ; & c'eſt le vrai & naturel Sang-Dragon des Boutiques. Cet arbre croît dans les Iſles Ca-

naries, surtout dans celle du Port-saint, près de Madére.

La seconde espéce est appellée Palma Amboinensis Sanguinem Draconis fundens altera, foliis & caudice undique spinis longis, acutissimis, nigris armata, *D. Sherard. Dale Pharmacol. suppl.* Arundo farcta Indiæ orientalis, Sanguinem Draconis manans, *Hist. Oxon.* Palma-pinus, sive conifera, *J. B.* 1. 398. Arundo Rotang, *Bont.* Rotani Dsjerenang, *Ind.* Arundo farcta seu Palma conifera spinosa, *Kæmpfer. Amæn. exot.* 552. Cet arbre est haut de trois toises tout au plus, hérissé de toute part d'épines d'un brun foncé, droites, longues presque d'un pouce, applaties & minces. Son tronc s'éleve jusqu'à la hauteur de trois aulnes, de la grosseur du bras; simple, droit, jaunâtre, garni d'épines horisontales fort nombreuses vers le bas: il est noueux par des intervales d'un empan, & ses nœuds ne sont pas apparens, étant entouré par les bases des branches feuillées; elles forment un tuyau par leur base, & naissent chacune d'un nœud, de maniére que la branche feuillée inférieure embrasse toujours par le bas celle qui est au dessus; ce qui fait que ses nœuds ne paroissent

pas, à moins qu'on en ôte ces enveloppes. Ces baſes de branches feuillées ou ces eſpéces de tuyaux forment la plus grande partie de la ſurface extérieure du tronc; car lorſqu'elles ont été enlevées, on voit la partie intérieure & médullaire du tronc dont la ſurface eſt luiſante, de couleur brune, d'une ſubſtance mollaſſe, fibrée, plus ferme vers le ſommet, charnue, bonne à manger, ſans goût, & très-blanche. Ses branches feuillées ſont clair-ſemées & ſans ordre ſur le tronc, & plus rapprochées vers le ſommet: les plus extérieures ſont plus longues, comme dans les Palmiers; les intérieures qui naiſſent ſucceſſivement, ſont plus courtes & imparfaites. Les branches feuillées ſont longues d'une aune, garnies de feuilles rangées par paire de chaque côté, & nues à leurs partie inférieure. La côte de ces branches feuillées eſt liſſe, un peu applatie, plus épaiſſe à ſon origine, & inſenſiblement plus mince, verte en deſſus, pâle & jaunâtre en deſſous, creuſée en gouttiére de chaque côté, d'où partent les feuilles: elle eſt hériſſée d'épines courtes clair-ſemées, recourbées, jointes deux à deux comme des cornes. Les feuilles que les Botaniſtes appellent ordinairement des aîles, ſont comme celles du

Roseau, vertes, longues d'une coudée, larges d'un demi-pouce, terminées par une longue pointe, menues & pendantes, ayant quelques épines en dessous, & trois nervures qui s'étendent dans toute la longueur, & dont celle du milieu est plus grosse, & les deux autres plus gresles: d'où elles prennent autant de plis, & par où elles se rapprochent en se séchant.

Les fruits naissent d'une façon singuliére, ramassés en grapes sur une tige qui vient de l'aisselle des branches feuillées, & qui sur le tronc sort à la distance d'une palme des branches feuillées. Ces grapes sont renfermées dans une graine composée de deux feuillets opposés, minces, canelés, bruns, qui forment une longue pointe aiguë. L'un de ces feuillets est plus bas & plus externe; il a deux empans de longueur, & plus d'un pouce & demi de largeur; il est armé sur le dos d'épines applaties, longues d'un pouce, & qui forment un angle droit: l'autre feuillet qui est plus haut, regarde le tronc; il est nud & plus court. La grape a neuf pouces de longueur, & est composée de quatre, cinq ou six petites grapes qui accompagnent la tige dans toute sa longueur; & chaque petite grape se trouve séparée par d'autres feuillets semblables

aux précédens, insensiblement plus courts & plus étroits ; de sorte que les premiers embrassent & couvrent les derniers en maniére d'écailles. Ces grapes se divisent en branches ou pédicules courts, gros, fermes, courbés & posés près l'un de l'autre, & alternativement ils sont garnis de petites éminences écailleuses, & qui ne tombent pas, & ils portent chacun un fruit dont la base est formée de six découpures ou petits feuillets minces ; membraneuses, de couleur brune, (qui servoient de calyce à la fleur :) trois sont extérieures, très-courtes, larges & arrondies ; les autres s'élevent dans les intervales des précédentes, & sont plus longues, plus étroites & terminées en pointe.

Le fruit est arrondi, ovoide, plus gros qu'une Aveline, couvert d'écailles très-luisantes, rangées de façon qu'il représente un cone de Sapin renversé ; car les pointes des écailles supérieures couvrent les intervalles qui se trouvent entre les inférieures ; d'où il en résulte un arrangement régulier en échiquier. Le sommet de ce fruit est chargé de trois styles gresles, secs, un peu roides, & recourbés en dehors.

Les petites écailles sont très-menues,

un peu dures, collées fortement ensemble, de couleur de pourpre, dont les bords sont bruns ; terminées en angle droit par leur pointe : sous ces écailles on trouve une membrane charnue, blanchâtre, qui envelope un globule charnu, d'un verd pâle avant sa maturité, pulpeux, plein de suc, d'un goût de légumes, & fort astringent, qui se répand très-promtement de la langue aux gencives & à toute la bouche, & qui disparoît aussitôt. Bontius a tâché de donner une estampe de cette grape sous le nom Malaïen du genre de *Rotang* ; mais cette figure est defectueuse & imparfaite. J. Bauhin en propose une presque semblable, sous le titre de *Palma-Pinus*. Mais ni l'un ni l'autre n'en savoient pas l'usage.

Les Orientaux, les Malaïes, & les peuples de l'Isle de Java tirent le suc résineux du fruit de cet arbre de la maniére suivante, comme le rapporte Kæmpfer, *Amœn. exot.* On place les fruits sur une claye posée sur un grand vaisseau de terre, lequel est rempli d'eau jusqu'à moitié. On place sur le feu ce vaisseau légerement couvert ; afin que la vapeur de l'eau bouillante amollisse le fruit, & le rende flasque : par ce moyen la matiére sanguine qui ne paroissoit pas dans

ce fruit coupé, en sort par cette vapeur chaude, & se répand sur la superficie des fruits. On l'enléve avec de petits bâtons, & on la renferme dans des follicules faites de feuilles de Roseau pliées, qu'on lie ensuite avec du fil, & que l'on expose à l'air, jusqu'à ce qu'elle soit desséchée.

D'autres tirent ce suc résineux par la simple décoction du fruit: ils le font bouillir, jusqu'à ce que l'eau en ait tiré tout le suc rouge; ils jettent ensuite le fruit, & ils font bouillir & évaporer cette eau, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un suc épais, qu'ils renferment pareillement dans des follicules.

La troisiéme espéce de Sang-Dragon s'appelle EZQUA-HUITL, seu SANGUINIS ARBOR, *Hernand.* 59. C'est un grand arbre, dit Hernandez, qui a les feuilles du Bouillon-blanc, grandes, & anguleuses: il en découle une liqueur appellée Sang-Dragon. Cet arbre croît dans la nouvelle Espagne.

La quatriéme espéce s'appelle DRACO ARBOR INDICA SILIQUOSA, Populi folio, ANGSANA vel ANGSAVA Javanensibus; *Commel. H. Med. Amst. rarior.* 213. Cet arbre qui croît dans Java, & même dans la ville de Batavia, est grand; son

bois est dur, & son écorce rougeâtre. Ses feuilles sont placées sans ordre, portées par des queues longues & gresles; elles sont semblables aux feuilles du Peuplier, mais plus petites, longues de deux pouces, larges à peine d'un pouce & demi, pointues, molles, lisses, luisantes, d'un beau verd-gai qui tire sur le jaune, d'un goût insipide. Ses fleurs sont petites, jaunes, odorantes, un peu amères. Ses fruits sont portés par de longs pédicules; ils sont d'une couleur cendrée, durs, ronds, applatis, & cependant convéxes des deux côtés dans leur milieu, membraneux à leur bord, garnis de petites côtes saillantes. Chaque fruit contient deux ou trois graines oblongues, recourbées, rougeâtres, dures, lisses, luisantes, qui ressemblent un peu à des reins ou à des petits Haricots. Commelin assure que ce fruit ne ressemble pas mal à celui que Monard a décrit, sur lequel il dit que la nature a imprimé la figure d'un petit Dragon. Car quand on enléve la peau extérieure, on voit plusieurs veines distribuées & entrelassées; de sorte qu'il semble que l'on voye un Dragon, tel qu'on a coutume de se l'imaginer en regardant la flamme du feu, les nuées & autres choses semblables. Quand on fait une in-

cision au tronc ou aux branches de cet arbre, il en découle une liqueur qui se condense aussitôt en des larmes rouges, que l'on nous apporte en globules enveloppés dans du Jonc.

Je ne puis dire en quoi consiste la différence des sucs que l'on tire de ces différentes plantes, si toutefois il y en a quelqu'une; car on ne distingue point ces sucs dans les Boutiques.

Le vrai Sang-Dragon ne se dissout point dans l'eau, mais dans l'Esprit-de-vin & dans les substances huileuses. La fumée qu'il répand, lorsqu'on le brûle, est un peu acide, & comme celle du Benjon. C'est une Résine composée de beaucoup d'huile grossiére & d'un sel acide, mêlés ensemble: elle contient peu de parties volatiles huileuses, comme on peut le conclure de ce quelle n'a ni goût, ni odeur.

Le Sang-Dragon a une vertu incrassante, dessicative & astringente; & on l'emploie avec utilité intérieurement depuis ʒß. jusqu'à ʒj. pour la dyssenterie, les hémorragies, les flux de ventre violens, & les ulcéres internes. Appliqué extérieurement, il dessèche les ulcéres, il agglutine les lévres des plaies, il affermit les dents ébranlées, & il fortifie les gencives.

℞. Sang-Dragon, Corail rouge, ana ʒj.
M. F. une poudre, que l'on partagera en six prises, dont on en donnera une de quatre heures en quatre heures, ou de six heures en six heures, dans les crachemens de sang, ou les hémorragies.

℞. Sang-Dragon, ʒj.
Cryſtaux d'Alun de Roche, ʒij.
Conſerve de Roſes rouges, ʒiij.
M. F. un Electuaire, dont la doſe eſt ʒj. que l'on réiterera de quatre heures en quatre heures dans les grandes hémorragies.

℞. Sang-Dragon, Corail rouge, Terre du Japon, Bol d'Arménie lavé, ana ʒß.
Conſerve de Coings. ſ. q.
M. F. un Electuaire pour la dyſſenterie.

℞. Sang-Dragon, ʒiij.
Camphre, ʒij.
Térébenthine de Veniſe, ʒij.
M. F. des Pilules pour la gonorrhée la doſe eſt ʒß.

On emploie le Sang-Dragon dans la Poudre dyſſentérique, & les Pilules pour arrêter la gonorrhée, de *Charas*; l'Emplâtre ſtyptique, celui pour l'encloüeure de pié de cheval, & celui d'Albâtre, du *même Auteur.*

Les Peintres s'en servent pour faire un Vernis rouge, dont on a coutume de peindre les boëtes, & les petits coffres de la Chine.

ARTICLE XII.

Du Storax solide.

IL y a deux sortes de Storax dans les Boutiques; savoir, le liquide, & le solide : ils sont différens, & tirent leur origine de différens arbres. Nous avons déja parlé du liquide ; il s'agit à présent du Storax solide.

Le Storax, STYRAX SOLIDUS, vel STORAX, *Off.* Στύραξ, *Dioſc. & Græc. veter.* ASTARAC, vel ASTORAC & LEBNI, *Avicen.* est une substance résineuse, dont les anciens Grecs ont distingué deux espéces, & qui sont encore distinguées à présent dans les Boutiques; savoir, le Storax Calamite, & le Storax ordinaire ou en masses.

Le Storax Calamite, ou en larmes, STYRAX CALAMITA, *Off.* Στύραξ Καλαμίτης, *Græc.* est une substance résineuse, brillante, solide, un peu grasse, qui s'amollit sous les dents, composée de grumeaux ou de miettes blanchâtres & rous-

sâtres ; d'un goût réſineux, un peu âcre, agréable ; d'une odeur très-pénétrante, ſurtout lorſqu'on le jette ſur les charbons; qui ſe fond auſſitôt au feu ; qui s'enflâme lorſqu'on l'approche de la flamme, & qui forme une lueur très-claire.

On l'apportoit autrefois de Pamphilie dans des Roſeaux, ſelon le témoignage de Galien ; c'eſt pourquoi on l'a appellé Calamite : il étoit très-eſtimé.

Le Storax commun, ou en maſſes, la Réſine du Storax, STYRAX VULGARIS, ſeu in glebas compactus, *Off.* STYRAX RUBER, *Quorumd.* eſt une ſubſtance en maſſes ; réſineuſe, d'un jaune rougeâtre ou brun ; brillante, graſſe, un peu gluante, qui jette comme une liqueur mielleuſe ; parſemée de quelques miettes blanchâtres, & qui a le même goût & la même odeur que le Storax Calamite.

Ces deux eſpéces de Réſine ne différent pas l'une de l'autre. La premiére eſpéce eſt la larme du Storax, qui découle goutte à goutte des petites fentes ou des inciſions de cet arbre, & qui a été ſechée auſſitôt & recueillie promtement. L'autre eſt un ſuc qui coule plus abondamment de plus grandes inciſions, qui ne s'épaiſſit qu'après beaucoup de tems ; de ſorte que le contact de l'air chaud

chaud la rend rousse ou noire, avant qu'elle se séche.

On choisit les larmes du Storax ou les morceaux qui sont purs, brillans, odorans, sans être mêlés d'aucune sciure de bois ou d'autres ordures. On nous apporte le Storax de la Syrie & des autres pays des Indes, par Marseille.

Enfin on vend dans les Boutiques une certaine sciure de bois un peu résineuse, qui a l'odeur du Storax, que l'on appelle *Sarrilles* du Storax. Elle est inutile pour la Médecine, & on doit la rejetter.

Quelques Arabes, & surtout Sérapion, confondent le Storax liquide, qu'ils appellent *Miha*, dont nous avons deja parlé, avec le Storax solide ou le Storax des Grecs. Cependant Avicenne les a distingués, en parlant du Storax liquide sous le nom de *Miha*, & du Storax sec ou des Grecs, tantôt sous le nom d'*Astorac*, tantôt sous celui de *Lebni*.

P. Eginette, Nicolas Myrepse, & quelques Grecs font mention d'un certain Storax *Stacte*, que plusieurs personnes regardent comme une Résine particuliére & bien différente du Storax: d'autres au contraire croient que ce n'est autre chose que la Résine liquide du Storax, que l'on a ramassée & recueillie avant qu'elle fût

séche, dont Dioscoride a fait mention. Peut-être aussi que les Grecs ont donné ce nom au Storax liquide, ou au *Miha* des Arabes. Il est fort difficile de décider cette question, qui est d'ailleurs de peu de conséquence.

L'arbre d'où découle le Storax, s'appelle Styrax folio Mali cotonei, *C. B. P.* 452. *I. R. H.* 598. Il est de la grandeur d'un Olivier, & se trouve dans les forêts de la Provence, autour de la *Chartreuse de Monrieu, à Baugencier, à Soliers*, & entre la Sainte-Baume & Toulon. Il ressemble au Coignassier par son tronc, son écorce, & ses feuilles; lesquelles naissent alternativement, & sont arrondies & terminées en pointes; longues d'un pouce & demi, & un peu moins larges; vertes & luisantes en dessus, blanches & velues en dessous. Ses feuilles viennent sur les nouvelles branches, quatre, cinq, ou six ensemble: elles sont blanches, odorantes, semblables aux fleurs de l'Oranger, mais d'une seule piéce; formant un tuyau court par le bas, & découpées en maniére d'étoile par le haut en cinq ou six quartiers, d'un demi-pouce de longueur, aigus, larges de deux lignes. Leur calyce est creux en forme de petite cloche, long de deux lignes; & leur pis-

tile est arrondi & attaché à la partie postérieure de la fleur en maniére de clou, & devient un fruit de la grosseur & de la figure d'une Noisette : il est blanchâtre, charnu, douceâtre dans le commencement, ensuite un peu amer ; il contient un ou deux noyaux très-durs, lisses, luisans, d'un rouge-brun, qui renferment une amande blanche, grasse, huileuse ; d'une odeur qui approche beaucoup de celle de la Résine de Storax, & d'un goût âcre & désagréable. Ces arbres ne donnent que très-peu ou point du tout de Résine en Provence ; mais on en retire beaucoup de ceux qui viennent dans les pays plus chauds. Le Storax dont on se sert dans les Boutiques, est tiré des arbres qui naissent en Syrie & en Cilicie.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Storax pur il est sorti ℥ij. ʒvij. gr. xlviij. de flegme limpide, rousâtre, acide, d'une odeur résineuse de Storax : ℥j. ʒv. gr. xxxvj. d'huile essentielle, limpide, rousâtre : ℥ij. ʒij. d'huile épaisse, de la consistence du Miel, mêlée avec un sel essentiel, volatil, ou semblable aux fleurs salines de Benjoin : (trois ou quatre jours après, cette substance butireuse s'est presque toute fondue en huile.) Enfin il est

sorti ʒiij. ziij. d'huile fluide, rousse, un peu empyreumatique.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ʒix. ʒv. laquelle étant calcinée dans le creuset pendant 20. heures, de noire qu'elle étoit, est devenue rousse; & elle pesoit ʒj. ziv. On en a retiré par la lixiviation vij. gr. de sel fixe salé. La quantité des parties qui se sont perdues dans la distillation, a été du poids de ʒiv. gr. lx. & dans la calcination, de ʒviij. & zj.

On voit par-là que le Storax est une Résine composée d'une grande quantité d'huile grossiére, d'une moindre quantité d'huile plus fine, d'une portion médiocre de sel acide, & de peu de terre & de sel alkali. Il contient moins de sel essentiel volatil, que le Benjoin, & plus d'huile tenue.

Le Storax est un peu plus pénétrant que le Benjoin, parcequ'il contient plus d'huile très-subtile : cependant il est moins déterſif, parcequ'il contient moins de sel essentiel. Ainsi, quoiqu'on puisse l'employer utilement dans l'asthme humoral & la toux opiniâtre, pour dissiper l'engorgement des poumons, & pour résoudre leurs tubercules, cependant on lui préfere le Benjoin comme plus efficace.

On recommende le Storax à cause de sa douce odeur, pour fortifier le cerveau, pour récréer les esprits animaux, & pour en calmer les mouvemens déreglés : c'est pourquoi on l'emploie utilement dans les antidotes cordiales. Il résiste aux poisons qu'on dit qui nuisent par leur vertu rafraîchissante ; quoique l'on y découvre une vertu anodine, par laquelle il appaise les douleurs de tête & la toux invéterée, en adoucissant l'acrimonie des humeurs par ses parties huileuses. C'est par ces mêmes parties qu'il est utile pris intérieurement à la dose de ℈ß. jusqu'à. ʒß. dans l'enrouëment, dans la pésanteur & les fluxions de la tête : extérieurement en fumigation, il fortifie la tête, il est utile dans le vertige & les catarrhes : appliqué sur la région de l'estomac, il le fortifie & aide la digestion ; il remédie à la paralysie, & aux douleurs qui viennent de froid. On l'emploie fréquemment avec le Benjoin, pour faire des parfûms & des fumigations.

℞. Storax Calamite, Benjoin, ana ℈j.
Jus de Réglisse, ℈ß.
Laudanum, gr. ß.
Elixir des Propriétés, ſ. q.
M. F. des Pilules, que l'on donnera à l'heure du sommeil dans le mal de

tête, le coryza, les catarrhes & la toux invéterée.

℞. Storax, ʒß.
Baume du Pérou, ʒß.
M. F. un liniment, pour froter les membres paralytiques, ou qui ſont attaqués de rhumatiſme.

On prépare avec le Storax une huile odorante très-ſuave, en le macérant dans ſ. q. d'eau commune pendant trois jours, en diſtillant d'abord l'eau, enſuite une huile jaune. Cette huile eſt excellente pour les ulcéres internes, & ſurtout pour ceux de la poitrine: on en donne huit ou dix gouttes pour une doſe.

On peut faire des fleurs de Storax, comme l'on en fait de Benjoin, & qui ont la même efficacité: mais elles ſont peu uſitées. On fait auſſi une teinture de Storax par le moyen de l'Eſprit-de-vin, de la même maniére que la teinture de Benjoin, & qui eſt propre pour les mêmes choſes.

On emploie le Storax dans la Poudre de Joie, de *Charas*; la Poudre céphalique odorante, la Thériaque, le Mithridat, le Diaſcordium, les Trochiſques d'Alipta muſqués, le Baume apoplectique, l'Onguent ou Pommade des Boutiques, l'Onguent Martiatum, l'Emplâtre céphali-

que, & ſtomachique, de *Charas*; & dans les Trochiſques, Paſtilles ou Oiſelets de Chypre, du *même Auteur*.

ARTICLE XIII.

De la Tacamaque.

LA Tacamaque, TACAMAHACA, *Off.* eſt une ſubſtance réſineuſe, ſéche, d'une odeur pénétrante, dont on trouve deux eſpéces dans les Boutiques. L'une qui eſt plus excellente, que l'on appelle communément *Tacamaque ſublimée*, ou *en coque*, eſt une Réſine concréte, graſſe cependant & un peu molle, pâle, tantôt jaunâtre, tantôt verdâtre, que l'on recueille dans des coquilles faites de fruits de Cucurbite, & que l'on couvre de feuilles; d'une odeur aromatique, très-pénétrante & très-ſuave, qui approche de celle de la Lavande & de l'Ambre gris; d'un goût réſineux, aromatique. On en trouve très-rarement dans les Boutiques.

L'autre eſpéce eſt la Tacamaque vulgaire, qui eſt en grains, ou en morceaux blanchâtres, jaunâtres, rouſsâtres, verdâtres, ou de différentes couleurs, à demi tranſparens; d'une odeur pénétrante, qui approche de l'odeur de la premiére eſpéce,

mais qui est moins agréable. Les Espagnols l'ont apportée les premiers de la nouvelle Espagne en Europe ; auparavant elle étoit entiérement inconnue. On en recueille aussi dans d'autres Provinces de l'Amérique, & dans l'Isle Madagascar.

L'arbre d'où découle cette Résine ou par elle-même, ou par l'incision que l'on fait à son écorce, s'appelle ARBOR POPULO SIMILIS RESINOSA ALTERA, *C. B. P.* 430. TECOMAHACA, *Hernand.* 55. TACAMAHACA FOLIIS CRENATIS, lignum ad ephippia conficienda aptum, *Pluk. Phyt.* C'est un grand arbre qui ressemble un peu au Peuplier ; il a beaucoup d'odeur. Ses feuilles sont arrondies, médiocres, terminées en pointe & dentelées. Les Auteurs ne font aucune mention de ses fleurs. Ses fruits naissent à l'extrémité des menues branches ; ils sont petits, arrondis, de couleur fauve, & renferment un noyau qui différe peu de celui de la Pêche. Il découle naturellement de cet arbre des larmes résineuses pâles, qui par leur odeur & la finesse de leurs parties forment la plus excellente Tacamaque : mais le suc résineux qui découle des incisions de l'écorce, prend différentes couleurs selon les différentes parties de l'écorce, sur les-

quelles il se répand ; & étant épaissi par l'ardeur du soleil, il forme des morceaux de Résine, tantôt jaunes, tantôt roussâtres, & tantôt brunes, & panachés de paillettes blanchâtres : mais on préfére la premiére.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Tacamaque ont donné ℥iij. ʒv. de flegme, qui d'abord avoit une agréable odeur, & qui étoit un peu acide, ensuite moins odorant, & d'un goût acide & piquant : ℥ij. ʒv. gr. liv. d'huile limpide, roussâtre & fluide : ʒxij. ʒj. gr. xxxvj. d'une huile plus épaisse, ou de la consistence du Miel, & de couleur brune : ℥vij. ʒij. gr. liv. d'une huile concréte, & de la consistence du Beurre.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. ʒiij. gr. xlvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 15. heures, n'a laissé que ʒj. de cendres d'un brun-rougeâtre, & dont on n'a tiré aucun sel fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. ʒv. gr. xxv. & dans la calcination, de ℥ij. ʒij. gr. xlvij.

On voit par-là, que cette Résine contient beaucoup de sel acide, mais subtil, uni avec une huile tenue, une médiocre portion d'huile plus épaisse, très-peu ou point du tout de terre ; & c'est pour cela que

cette Réſine a des parties très-fines, ſi bien mêlées avec des parties groſſiéres, qu'il en réſulte un compoſé d'une odeur très-pénétrante.

On emploie rarement la Tacamaque intérieurement. Quelques-uns la recommendent pour les maladies de la poitrine: mais on en fait un fréquent uſage extérieurement. On la preſcrit utilement pour appaiſer quelque douleur que ce ſoit des parties externes, ſurtout celles qui viennent d'humeurs froides & de vents: elle réſout & fait meurir les tumeurs; elle détourne les fluxions des yeux & des autres parties du viſage, étant miſe ſur un linge en forme d'Emplâtre, & appliquée ſur les temples ou derriére les oreilles; ou en fumigation, & on en reçoit l'odeur par les narines. Appliquée ſur le nombril, elle appaiſe la paſſion hyſtérique, & les ſuffocations de la matrice: ſi on en met ſur la région de l'eſtomac, elle le fortifie, elle aide la digeſtion, elle diſſipe les vents, & excite l'appétit. Potérius ſurtout la vante comme un ſpécifique éprouvé dans les douleurs de l'eſtomac. Michaelis s'en ſervoit heureuſement dans les fiévres malignes, lorſque les malades ſe plaignoient d'anxiété. Etmuller en recommende l'Emplâtre, pour appaiſer le vomiſſement.

Appliquée sur la tête, elle en diminue le mal, & empêche les catarrhes: elle est utile dans les plaies des nerfs, des tendons & des articulations. Hocsteterus rapporte *dans ses Observations*, qu'il a guéri de la surdité, en appliquant un Emplâtre de Tacamaque sur la tête, après l'avoir fait raser.

℞. Tacamaque, ℥j ß.
Storax Calamite, ℥ß.
Huile de Noix muscade, s. q.

M. F. un Emplâtre, pour appliquer sur l'estomac lorsqu'il est douloureux & foible, & dans les douleurs de colique.

℞. Tacamaque, Labdanum, ana ℥ß.
Castoreum, ℥ß.
Huile de Succin, s. q.

M. F. un Emplâtre, pour appliquer sur l'ombilic, dans la passion hystérique & la suffocation de la matrice.

℞. Tacamaque, Caragne, ana q. v.
Dissolvez dans s. q. d'huile essentielle de Lavande.

F. un liniment, dont on frotera les parties attaquées de paralysie ou de douleurs de rhumatisme.

On emploie la Tacamaque dans l'Emplâtre céphalique odorant, de *Charas*;

dans les Emplâtres céphaliques, ſtomachiques, pour la matrice, *du même Auteur*; dans l'Emplâtre Diabotanum, de *Mr Blondel*; & dans l'Emplâtre de Maſtic, de la *Pharmacopée de Londres.*

DES SUCS GOMMEUX.

Article I.

De la Gomme Arabique, de celle du Sénégal, & de celle de notre Pays.

LA Gomme Arabique, Gummi Arabicum, *Off.* Κόμμι Ἀκακίας ἀκανθης, *Dioſc.* Κόμμι propriè dictum, & Κόμμι Θηβάικὸν, *Gal.* Gummi Babylonicum, Gummi Sarracenicum, *Quorumd.* eſt un ſuc en grumeaux de la groſſeur d'une Aveline ou d'une Noix, & même plus gros, en forme de petite boule, quelquefois longs & cylindriques, de la figure des vers; d'autres fois tortillés, & imitant la figure d'une chenille repliée ſur elle-même; tranſparens, d'un jaune pâle, ou même entiérement jaunes, ou brillans; ridés ordinairement à leur ſuperficie,

fragiles & brillans en dedans, comme du verre : ils s'amollissent dans la bouche, & s'attachent aux dents ; ils donnent à l'eau dans laquelle on les dissout, une viscosité gluante, & sont sans goût. On apporte la Gomme Arabique, d'Egypte, d'Arabie, & des côtes d'Afrique.

On estime celle qui est blanche, ou d'un jaune pâle ; transparente, brillante, sèche, qui n'est point souillée d'aucune ordure.

On en apporte aussi en morceaux plus grands, rousâtres, sordides, que l'on ne réserve que pour les méchaniques.

Il est assez constant que la Gomme proprement dite, la Gomme Thébaïque ou Egyptiaque des Grecs, la Gomme Arabique de Sérapion, est un suc gommeux qui découle d'un arbre épineux que l'on appelle *Acacia*.

Mais quelques-uns ont douté si la Gomme que l'on appelle aujourd'hui Gomme *Arabique* dans les Boutiques, est la même chose que la Gomme des Grecs ; ou si elle n'est pas plutôt la Gomme des Pommiers, des Cerisiers & des Pruniers. Mais toutes les Gommes que l'on nous apporte par Marseille, d'Egypte ou des côtes d'Afrique, ne peut être la Gomme de ces arbres ; puisqu'on ne les trouve point dans ces pays. D'ail-

leurs les Acacias se trouvent en abondance dans ces pays, & ils y donnent beaucoup de Gomme, comme Belon & P. Alpin le témoignent.

De plus, les fruits & les épines que l'on trouve dans les caisses de Gomme Arabique, sont des fruits des Acacias d'Egypte : d'où l'on peut conclure que si l'on ne retire pas cette Gomme de l'Acacia seulement, du moins on en retire la plus grande partie.

L'arbre d'où découle ce suc gommeux, s'appelle ACACIA FOLIO SCORPIOIDES LEGUMINOSÆ, *C. B. P.* 392. ACACIA VERA, *J. B.* 1. 429. ACACIA SANT AKAKIA, *P. Alpin. de Plant. Ægypt.* 15. ACACIA ÆGYPTIA, *Fab. Column. in Recch. observ.* 866. ACACIA ÆGYPTIACA foliis Scorpioides leguminosæ, siliquis albis compressis, isthmo interceptis, floribus luteis, *H. Lugd. Bat.* C'est un grand arbre & fort branchu, dont les racines se partagent en plusieurs rameaux, & se répandent de tout côté, & dont le tronc a souvent un pié d'épaisseur, & égale en hauteur ou surpasse les autres espéces d'Acacia ; il est ferme, garni de branches, & armé de fortes épines. Ses feuilles sont très-menues, conjuguées & rangées par paire sur une côte de deux pouces de lon-

gueur; elles sont d'un verd obscur, longues de trois lignes, larges à peine d'une ligne. Ses fleurs viennent dans les aisselles des côtes qui portent les feuilles, & sont ramassées en un bouton sphérique, porté sur un pédicule d'un pouce de longueur: elles sont de couleur d'or, & sans odeur; d'une seule piéce, en maniére de tuyau gresle, renflé à son extrémité supérieure, & découpé en cinq quartiers. Elles sont garnies d'une grande quantité d'étamines, & d'un pistile qui devient une gousse, semblable en quelque façon à celle du Lupin, longue de cinq pouces plus ou moins, brune ou roussâtre, applatie, épaisse d'une ligne dans son milieu, plus mince sur les bords, large inégalement, & rétrecie si fort par intervalle, qu'elle représente quatre, cinq, six, huit, dix, & un plus grand nombre d'espéces de pastilles applaties, liées ensemble comme par un fil. Elles ont un demi-pouce dans leur plus grande largeur, & la partie intermédiaire a à peine une ligne: l'intérieur de chacune est rempli par une semence ovalaire, applatie, dure, mais moins que celle du Caroubier; de couleur de Chataigne, marquée d'une ligne tout-autour comme les graines de Tamarins, & envelopée d'une

espéce de mucilage gommeux, astringent, un peu acide & rousâtre. Cet arbre se trouve fréquemment en Egypte auprès du grand Cayre, selon le témoignage d'Augustin Lippi dans ses *lettres manuscrites à M. Fagon.*

On pile les gousses d'Acacia, lorsqu'elles sont encore vertes, pour en exprimer un suc, que l'on fait épaissir, & que l'on appelle *suc* d'Acacia, dont nous parlerons en son lieu.

Il découle des fentes de l'écorce, du tronc & des rameaux de l'Acacia une humeur visqueuse qui se durcit avec le tems; & c'est une Gomme qui n'est pas différente du suc gommeux qui découle de lui-même des Pruniers, des Pommiers, des Cerisiers, ou d'autres arbres de notre pays. Il se forme souvent des grumeaux de différente grandeur & de différente figure, quelquefois même en gouttes longues, cylindriques, recourbées, & de la figure des vers ou des chenilles: c'est ce qu'on appelle *Gomme vermiculaire*, que les anciens estimoient beaucoup, quoiqu'elle ne différe de l'autre que par la seule figure.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Gomme Arabique choisie ont donné ʒiij. ʒv. de flegme limpide, sans goût & sans

odeur : ℥x. ʒiij. gr. liv. d'acide rouſsâtre : ℥j. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur alcaline : ℥j. ʒv. gr. xxiv. d'huile, ſoit ſubtile, ſoit épaiſſe.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥vij. ʒv. laquelle étant calcinée dans un creuſet au feu de réverbére pendant 30. heures, a laiſſé ℥j. gr. xxxvj. de cendres griſes, dont on a retiré ʒiij. gr. xxxvj. de ſel fixe alkali.

La Gomme Arabique n'a ni goût, ni odeur: elle ſe diſſout dans l'eau, & non dans l'Eſprit-de vin, ou l'huile. Elle ſe change en charbon dans le feu; elle ne s'y enflâme pas : par où il eſt clair qu'elle eſt compoſée d'un ſel ſalé, uni avec une huile groſſiére & une portion aſſez conſidérable de terre.

Par ſes parties mucilagineuſes elle adoucit la lymphe âcre, elle épaiſſit celle qui eſt trop tenue; elle appaiſe le mouvement trop violent des humeurs. On la donne utilement dans les maladies de la gorge, dans l'enrouëment, la toux, les catarrhes ſalés, le crachement de ſang, la ſtrangurie, & l'ardeur de l'urine. La doſe eſt depuis ℈j. juſqu'à ʒij. Elle convient auſſi, lorſque le mucus qui couvre les parties internes, a été enlevé, comme dans la gorge, l'eſtomac, les inteſtins,

la veſſie, l'urétre : car elle couvre les conduits par ſon mucilage, & elle les préſerve de l'acrimonie corroſive des humeurs. De plus, on l'emploie utilement avec les remédes âcres & irritans, pour en émouſſer & tempérer la violence. Elle arrête le ſang, étant appliquée ſur les plaies. Il faut la piler dans un mortier chaud, ſi l'on veut la bien pulvériſer.

Non-ſeulement on la donne intérieurement en poudre ; mais encore on la diſſout dans une liqueur convenable, & on la fait avaler.

℞. Gomme Arabique, ʒj.
Jus de Réglisſe, ʒß.
Sucre Candi, ʒß.
Eau de fleurs d'Orange, ſ. q.
M. F. des Trochiſques ou des Rotules contre l'aſpérité du goſier, l'enrouëment & la toux continuelle.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Réglisſe en poudre, ϑj.
M. F. une poudre contre les ardeurs d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
Diſſolvez dans ℥iij. d'eau de Scabieuſe, ℥iij.
Délayez Thériaque, ϑj.
Diacode, ʒß.
Eau ſpiritueuſe de Canelle, ʒj.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées la nuit, contre la toux qui fatigue beaucoup, lorsqu'on est dans le lit.

℞. Gomme Arabique, ʒj.
F. bouillir dans ℔ij. d'eau d'Orge, jusqu'à ce qu'elle soit dissoute. Faites une émulsion avec cette dissolution, & avec graines de Melons, de Pavots blancs, d'Amandes douces pelées, ana ʒß.
Ajoutez-y Syrop d'Althæa, ʒiij.
Le malade en boira par verrées dans toute sorte d'ardeur d'urine.

℞. Gomme Arabique, ʒß.
F. dissoudre dans s. q. d'eau de Pouliot ou de Coquelicot.
Ajoutez à la solution, de l'Huile de Lin récemment tirée, ʒj.
Syrop de Guimauve, ou de Consoude, ʒij.
M. F. un looch pour la toux catarrhale, & le crachement de sang.

On emploie la Gomme Arabique dans le Looch de santé réformé, de *Charas*; le Suc de Réglisse noir, *du même Auteur*; la Poudre des trois Santaux, la Poudre Adragant froide, la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, les Trochisques blancs *de Rasès*, les Trochis-

ques de Karabé, les Trochisques de Gordon, les Trochisques de Camphre. On l'emploie encore pour différens usages méchaniques.

La Gomme du Sénégal, Gummi Senega vel Senica, *Off.* est une autre sorte de Gomme entiérement semblable à la Gomme Arabique. On l'appelle *Gomme du Sénégal*, parcequ'on l'apporte de la Province des Négres située sur le bord du fleuve Sénégal. On en trouve présentement une grande quantité dans les Boutiques, & en plus grands morceaux que la Gomme d'Arabie. Mais nous ne savons pas de quel arbre elle découle, à moins que ce ne soit de quelque espéce d'Acacia. On en vend souvent des morceaux blancs & transparens, pour la véritable Gomme Arabique: on ne peut les en distinguer en aucune maniére, & ces Gommes ne paroissent point différentes pour les vertus & les qualités. Les Négres se nourrissent souvent de cette Gomme bouillie avec du lait.

La Gomme de notre pays, Gummi nostras, *Off.* ne paroît pas différente de celle d'Arabie. Elle découle des Cerisiers, des Pruniers, des Pommiers, des Pêchers, & d'autres arbres semblables. Elle a les mêmes vertus que la Gomme Arabique,

Mais on préfere celle-ci à toutes les autres pour les usages de la Médecine; parceque ses vertus sont connues & approuvées par un long usage.

La Gomme du Sénégal & celle de notre pays sont réservées seulement pour les méchaniques.

ARTICLE II.

De la Gomme Adragant.

LA Gomme Adragant, TRAGACANTHA, TRAGACANTHUM & DRAGACANTHUM, *Off.* Τραγακανθα, *Dioſc.* CHITICA, ITICA, CHATETH, ALCUTED, ALCHATAD, *Arab.* eſt un ſuc gommeux, qui eſt tantôt en filets longs, cylindriques, tortillés de différente maniére, qui reſſemblent à de petits vers, ou à des bandes roulées & pliées de différente maniére : tantôt ce ſuc eſt en grumeaux blancs, tranſparens, quelquefois jaunâtres ou noirâtres; il eſt ſec, quoiqu'un peu gluant, ſans odeur, & ſans goût.

On apporte la Gomme Adragant de l'Iſle de Créte, de l'Aſie & de la Grece. On doit choiſir celle qui reſſemble à des

vermisseaux, qui est blanche, semblable à la colle de poisson, qui n'est souillée d'aucune ordure. On rejette celle qui est rousâtre, noirâtre; & on la réserve pour les méchaniques.

La Gomme Adragant découle d'elle-même, ou par l'incision que l'on fait au tronc & aux branches d'une plante qui s'appelle TRAGACANTHA CRETICA INCANA, flore parvo, lineis purpureis striato, *Corol. inst. R. H.* 29. Ses racines sont brunes, plongées profondément dans la terre, & partagées en plusieurs branches: elles donnent naissance à des tiges épaisses d'un pouce, longues de deux ou trois piés, couchées en rond sur la terre: elles sont fermes, d'une substance spongieuse, remplies d'un suc gommeux, & entrelassées de différentes fibres, les unes circulaires, les autres longitudinales, & d'autres qui s'étendent en forme de rayon, du centre à la circonférence.

Ces tiges sont couvertes d'une écorce ridée, brune, épaisse d'une ligne, & se partagent en un nombre infini de rameaux, hérissés d'épines; lesquels sont dénués de feuilles à leur partie inférieure qui paroît sèche & comme morte; & la partie supérieure est chargée de beaucoup de feuilles, composées de sept

ou huit paires de petites feuilles attachées sur une côte d'un pouce de longueur : ces petites feuilles sont longues de deux ou trois lignes, larges d'une demi-ligne, arrondies, terminées en pointe mousse, blanches & molles : la côte qui les porte, se termine en une épine longue, roide, aigüe & jaunâtre ; & sa base est large, membraneuse, garnie de deux ailerons, par le moyen desquels elle embrasse les tiges. Les fleurs sortent à l'extrémité des rameaux, de l'aisselle de ces côtes feuillées : elles sont légumineuses, longues de quatre lignes, légerement purpurines, dont l'étendart qui est plus long que les autres parties, est arrondi, un peu échancré, & panaché de lignes blanches.

[Les étamines sont au nombre de dix filets, dont neuf sont réunis ensemble dans presque toute leur longueur : ils sont égaux, droits, chargés de sommets arrondis, & forment une gaîne membraneuse qui envelope l'embryon ; laquelle est entr'ouverte en dessus dans sa longueur, & cette ouverture est fermée par le dixiéme filet. Le pistile est un embryon long, dont la base creusée en dessus répand une liqueur miellée : cet embryon se termine en un style gresle,

un peu redressé, chargé d'un petit stigmate obtus.] Le calyce a la forme d'un petit coqueluchon; il est long de trois lignes, partagé en cinq parties, velu & couvert d'un duvet blanchâtre. Quand les fleurs sont tombées, il leur succéde des gousses velues, renflées, & partagées en deux loges, remplies de petites graines de la figure d'un rein.

Cet arbrisseau croît dans l'Isle de Créte, & dans plusieurs endroits de l'Asie. M. Tournefort en a trouvé une grande quantité, & d'où découloit beaucoup de suc gommeux, dans les vallées qui sont auprès du mont Ida. Dans le mois de Juillet il est tellement rempli de ce suc, que non-seulement les vaisseaux de l'écorce en sont pleins, mais encore les pores de la substance ligneuse, comme on le voit lorsqu'on coupe des rameaux. Mais quand les fibres ligneuses se séchent & se rident par la trop grande chaleur, elles expriment le suc avec tant de violence que ses vaisseaux s'entr'ouvrant, il sort de ces fentes en maniére de filets, ou de bandes plus ou moins longues selon la grandeur de l'ouverture & l'abondance du suc gommeux, lequel se fige bientôt après. Si on foule aux piés l'écorce des rameaux, ou si les bêtes la déchirent

en la mordant, il en découle beaucoup de suc.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Gomme Adragant ont donné ℥iij. ʒvij. de flegme limpide, sans odeur, & sans goût: ℥x. gr. xlviij. de liqueur flegmatique, rousâtre, d'une odeur empyreumatique; d'un goût un peu acide, un peu amer, comme de noyaux de Pêches; laquelle a donné des marques d'un acide violent: ℥j. ʒij. gr. lx. de liqueur légerement rousâtre, soit acide, soit urineuse alkaline: ℥j. ʒij. gr. lvj. d'une huile rousâtre, soit subtile, soit épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, qui étoit compacte & comme du charbon, pesoit ℥viij. laquelle étant calcinée pendant 28. heures, a laissé ℥j. de cendres grises, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xxx. de sel alkali fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vij. ʒij. gr. lij. & dans la calcination, de ℥vij.

Ainsi la Gomme Adragant a les mêmes principes & presque en même quantité que la Gomme Arabique; elle contient cependant un peu plus de sel acide, moins d'huile, & un peu plus de terre. Elle ne se dissout point dans l'huile, ni

dans l'Esprit-de-vin. Lorsqu'on la macére dans l'eau, elle s'enfle; elle se raréfie; & elle se convertit en une mucosité dense & épaisse, qui a peine à se dissoudre dans une grande quantité d'eau. C'est pourquoi les Apoticaires s'en servent fréquemment pour faire des poudres, & pour réduire le Sucre en trochisques, en pilules, en rotules, en petits gâteaux & en tablettes; puisqu'une petite quantité de cette mucosité suffit pour réduire en masse une grande quantité de poudre.

La Gomme Adragant épaissit les humeurs; elle en diminue le mouvement: elle enduit d'une mucosité les parties irritées ou excoriées, & par conséquent elle en adoucit les douleurs. C'est pourquoi on la prescrit souvent dans la toux séche & âcre, dans l'enrouëment, & les autres maladies de la poitrine qui viennent d'une lymphe âcre.

On l'emploie aussi fréquemment dans les maladies qui viennent de l'acrimonie de l'urine, comme dans la dysurie, la strangurie, & l'ulcération des reins. On en unit la poudre avec les autres remédes incrassans & adoucissans; ou on la réduit en mucilage avec l'Eau Rose, l'Eau de fleurs d'Orange, ou quelqu'autre Eau

convenable. La dose est depuis ℈ß. jusqu'à ʒij. On l'emploie rarement à l'extérieur : quelques-uns la recommendent pour les crevasses des mains, des piés & des mammelles : mais elle est alors peu utile, & même très-souvent nuisible; car étant appliquée à la peau & desséchée par la chaleur, elle sépare les lévres des petites plaies, & elle les déchire davantage.

Elle entre dans la Poudre de Sympathie composée, qui convient dans les plaies avec contusion, fracture des os, & autres semblables symptomes, lorsqu'il est besoin de suppuration. On compose cette Poudre de Sympathie avec partie égale de Vitriol Romain calciné au soleil, & de poudre de Gomme Adragant, bien mêlés ensemble. Cette Poudre ne ferme pas aussitôt les plaies; au contraire elle les déterge, & alors elle excite la suppuration. Car la Gomme Adragant diminue l'astriction du Vitriol.

℞. Jus de Régliſſe, Cachou, ana ʒj.
Sucre Candi, ʒiij.
Opium, gr. ij.
Mucilage de Gomme Adragant épais, ſ. q.
M. F. des Trochiſques, pour mettre

sur la langue, pour absorber les humeurs catarrhales, & appaiser la toux. Ou bien :

℞. Gomme Adragant concassée, ſ. q. F. digerer dans ſ. q. d'eau de Scabieuſe, juſqu'à ce que cette eau ait acquis la conſiſtence de Syrop. Alors,

℞. De ce Mucilage, ℥iij.
Eau de fleurs d'Orange, ℥j.
Huile d'Amandes douces, ℥j.
Syrop d'Althæa, ℥ij.
M. F. un looch.

℞. Mucilage clair de Gomme Adragant, ℥ij.
Huile de Lin, ℥j.
Syrop de Jujubes & de Diacode, ana ℥j.
M. F. un looch.

On emploie la Gomme Adragant dans la Poudre Diatragacanth rafraîchiſſante, dans la Poudre aromatique de Roſes, la Poudre Diarrhodon, la Poudre des trois Santaux, les Trochiſques blancs de Raſes, les Trochiſques de Karabé, les Trochiſques de Camphre.

ARTICLE III.

De la Manne solutive.

MAN, ou *Manna*, est un mot Hebreu, Chaldaïque, Arabe, Grec, & Latin, que l'on donne à quatre sortes de substance. Les Hebreux, les Chaldéens, les Arabes, & les nouveaux Grecs ont donné ce nom à un certain suc épais & mielleux, qu'ils s'imaginoient tomber du ciel sur les feuilles de quelques arbres, & qu'ils appelloient *Miel céleste*. Dans la suite les Hebreux donnérent le même nom à la nourriture que Dieu leur envoya du ciel dans le desert ; parcequ'elle étoit semblable à la Manne qu'ils connoissoient déja. Car c'étoit de petits grains ronds, blancs, de la figure & de la grosseur du Coriandre, qui tomboient du ciel tous les matins comme la rosée, & qui se fondoient ensuite, & se dissipoient dès que le soleil étoit levé.

On ne pourroit peut-être avancer sans témérité, que la Manne dont les Israélites ont été nourris par un bienfait de Dieu dans le desert pendant tant d'années, étoit la même que celle qui est

très-connue par tout l'Orient. Mais si ce n'est pas la même chose, c'est du moins le même nom. Lorsque cette rosée céleste, dit Saumaise, commença à tomber pour la premiére fois en faveur des Israélites qui étoient dans le desert, comme ils ne savoient ce que c'étoit, ils se dirent les uns aux autres: *Man-hu.* C'est de la Manne; à cause de la ressemblance qu'ils voyoient qu'elle avoit avec la Manne qu'ils connoissoient. Ils ne demandoient pas ce que c'étoit, en parlant de la sorte, comme quelques-uns le prétendent; car ils prononcérent que c'étoit véritablement de la Manne. Mais comme la Manne qu'ils connoissoient, étoit plutôt une espéce d'assaisonnement qu'un aliment; Moyse à la vérité ne les détrompa point, en leur disant que ce n'étoit pas de la Manne: mais il leur déclara que ce seroit-là désormais leur nourriture, les laissant penser tout ce qu'ils voudroient.

Outre cela, le nom de Manne, *Manna*, a été fort en usage chez les anciens Grecs, mais dans un sens bien différent; car c'est le nom qu'ils ont donné à de petits grains d'Encens, quoiqu'ils ont connu ce suc mielleux, qu'ils appelloient communément Δροσόμελι, Ἀερόμελι, Ελαιόμελι, c'est-à-dire *Miel de rosée, Miel céleste, Huile mielleuse.*

Enfin quelques Botaniſtes ont donné le nom de *Manne* à la graine d'une certaine herbe bonne à manger, qui s'appelle GRAMEN DACTYLOIDES ESCULENTUM, *C. B. P.* 8. GRAMEN MANNÆ, *Matth.* MANNA CŒLESTIS GERMANIS, *Geſn.* GRAMEN MANNÆ ESCULENTUM, *Adverſ. Lob.*

Nous avons déja traité de la Manne d'Encens : il ne s'agit point ici de la Manne céleſte, ni de la graine que l'on appelle *Manne*. Il ne nous reſte donc à éxaminer que ce ſuc mielleux, dont on fait un grand uſage en Médecine.

Preſque tous les Grecs anciens, les Latins, & les Arabes en ont fait mention. Il paroît qu'Ariſtote a eu en vûe ce Miel céleſte, lorſqu'il parle ainſi des abeilles : „ Elles compoſent leurs rayons du ſuc „ des fleurs, & font leur cire des larmes „ qui découlent des arbres. " Et dans le livre *des Secrets admirables* : „ On dit „ qu'en certains endroits, vers la Cappadoce, on tranſporte du Miel ſans „ rayons, qui eſt comme de l'huile. „ On rapporte qu'à Trébiſonte, ville du „ Pont, il naît du *Buis* un Miel d'une „ odeur très-forte, &c. On dit que dans „ la Lydie on ramaſſe ſur les arbres beaucoup de miel, dont on forme dans le

„ pays des pastilles sans le secours de la „ cire, qui sont si dures que l'on n'en „ peut rien avoir que l'on ne les broye fort„ tement. On fait aussi dans la Thrace „ un Miel qui n'est pas si dur, mais „ qui est en grumeaux & par petits „ grains. "

Il paroît que Théophraste son disciple a eu une plus grande connoissance de ce Miel. Car non-seulement il a parlé du Miel céleste dans le 3. livre de l'*Histoire des Plantes*, chap. 9. où il s'explique ainsi: „ Le Chêne est un arbre qui pro„ duit beaucoup de choses; ce qui est en„ core confirmé, si comme le dit Hésiode, „ il porte le Miel & les abeilles. Cette „ liqueur donc se forme dans l'air, & se „ repose plus volontiers sur les feuilles „ du Chêne, que sur aucun autre. " Il en a parlé encore *dans un fragment de son livre sur les abeilles*, que Photius nous a conservé *dans sa Bibliothéque.* Il y distingue trois sortes de Miel: le premier, qui est composé du suc des fleurs par les abeilles: le second, qui se forme dans l'air, lorsque la vapeur qui s'est élevée de la terre vient à tomber, après avoir été digerée par le soleil; ce qui arrive particuliérement au tems de la moisson, & ce qui convient à notre Manne: le

troisiéme, qui naît dans des cannes, & qui est le même que notre Sucre.

Dioscoride rapporte que l'Eléomeli coule d'un certain arbre autour de Palmire en Syrie : il ajoute que c'est une huile plus épaisse que le Miel, & d'une saveur douce ; & il assure que deux verrées de cette huile dans une *Hémine* * d'eau purge la bile, & guérit les crudités ; ce qui convient assez avec notre Manne grasse.

Galien, dans le liv. 3. *des Alimens*, ch. 39. distingue le Miel qui vient des plantes, d'avec celui qui vient des animaux ; & il parle ainsi du premier. „ Il vient sur „ les feuilles des plantes : ce n'en est ni „ le suc, ni le fruit, & il n'en fait point „ partie ; mais c'est une espéce de rosée. „ Il ne tombe pas ni aussi assiduement, „ ni aussi abondamment que la rosée. Je „ me souviens qu'un jour en Esté, comme „ l'on avoit trouvé une grande quantité „ de Miel sur les feuilles des arbres, sur „ les arbrisseaux, & sur l'herbe, les gens „ de la campagne chantoient en dansant „ & en témoignant leur joie : *Jupiter fait „ pleuvoir du Miel.* La nuit qui avoit pré- „ cedé, avoit été froide pour une nuit „ d'Esté ; (car on étoit alors en Esté ;)

* Selon plusieurs Auteurs le mot Κοτύλη, ou *Hemina* signifie une chopine.

„ & le jour précedent, le ciel avoit été „ fort chaud & fort sec. Or les habiles „ Interprétes de la nature croyoient que „ les exhalaisons qui s'étoient élevées de „ la terre & des eaux, après avoir été „ atténuées & digerées par la chaleur du „ soleil, avoient été réunies & condensées „ par le froid de la nuit suivante. Ce pro- „ dige qui arrive rarement chez nous, „ arrive souvent chaque année sur le mont „ Liban. On étend alors des peaux sur „ la terre, on secoue ensuite les arbres ; „ & après avoir ramassé le Miel qui en „ est tombé, on en remplit des cruches „ & des vases de terre. On appelle ce „ Miel, *Miel de rosée, & Miel céleste.*"

Il paroît qu'Hippocrate a voulu parler de ce suc mielleux du mont Liban dans le *Livre des ulcéres.* „ Pour guérir „ les ulcéres, (dit-il) on met un autre „ médicament dans le Vin ; savoir, un peu „ de Miel de Cédre, &c." Il l'appelle *Miel de Cédre*, parcequ'on le recueille sur les Cédres de cette montagne, comme on a coutume de recueillir la Manne de Briançon dans le Dauphiné sur le Meléze.

Amynthas, au rapport d'Athénée, parle ainsi du Miel céleste dans le livre 1. *des habitations d'Asie :* „ On le cueille avec les „ feuilles sur lesquelles il est ; ensuite on

„ le prépare & on le façonne à peu près „ comme une masse de Syrie : quelques- „ uns en font de petites boules ; & lorf- „ qu'on en veut prendre, on en casse de „ petites parcelles : après les avoir fait „ fondre dans l'eau & les avoir passées, „ on les boit dans des tasses de bois que „ l'on appelle *Tabetes*. Elles ont le goût „ de Miel délayé dans de l'eau, & même „ elles sont encore plus agréables. " Tout cela convient assez bien à notre Manne, ou à la Manne que l'on emploie dans les Boutiques.

Pline parle de ce suc mielleux d'une maniére fort agréable, mais avec peu de vérité. „ Au point du jour (dit-il) on „ trouve les feuilles des arbres couvertes „ d'un Miel en rosée : & si quelqu'un a „ été à l'air de grand matin, il s'apper- „ çoit que ses habits sont impregnés de „ cette liqueur, & que ses cheveux se „ collent l'un contre l'autre, soit que ce „ soit comme la sueur du ciel, ou une es- „ péce de salive des astres, ou un suc de „ l'air qui se décharge. "

Les Poëtes Latins en ont aussi fait mention. *Les Chênes*, dit Virgile, Ecl. iv. *donneront un Miel abondant, semblable à la rosée. On voyoit couler le Miel du Chêne*, dit Ovide, liv. 1, des Metamorph.

Les Arabes comprennent sous le nom de Miel céleste, le Tereniabin, la Manne, & le Sacchar Alhuzar ou Alasser ; & ils parlent avec tant d'obscurité de ces différentes espéces de Miel, que l'on ne sauroit démêler ce qu'ils veulent dire. Avicenne appelle Manne toute sorte de rosée douce qui tombe du ciel sur les pierres ou sur les arbres, & qui s'épaissit en consistence de Miel, ou se durcit comme la Gomme, tel qu'est le Tereniabin, le Siracon & le Miel que l'on apporte du mont Casserien, en Rob ; (peut-être entend-il le Miel gras & liquide du mont Liban, qui a la consistence d'un Syrop épais.) „ Le Tereniabin, ou le Trungibin (dit-il ailleurs) est une rosée qui „ tombe pour l'ordinaire dans le Carasséni, dans les pays qui sont au-delà du „ fleuve : dans notre pays il tombe le plus „ souvent sur l'Alhagi. Le Sacchar Alasser est une Manne qui tombe sur l'Alhuzar, en forme de grains de sel. "

Sérapion dit que le Tereniabin est une rosée qui tombe du ciel, & qui est semblable à un Miel dur & grené. „ On l'appelle (dit-il) *Miel de rosée* : il tombe „ ordinairrment sur les arbres dans une „ région de l'Orient appellée *Corasséni*. „ Ces arbres ont des feuilles semblables

„ aux Epines vertes, & des fleurs rouges, „ & qui ne portent jamais de fruit.“

La Manne dont parle ici Sérapion, n'eſt peut-être pas différente de celle que l'on ramaſſe ſur l'Alhagi, comme Avicenne vient de le dire. Je paſſe ſous ſilence les autres Auteurs Arabes, des écrits deſquels on ne peut rien tirer de certain ſur la nature de la Manne & ſes différentes eſpéces. Il eſt ſeulement certain qu'ils ont connu ce ſuc appellé *Manne* ou *Miel céleſte*, de même que les Latins & les Grecs.

Il ſe préſente ici deux queſtions à éxaminer. La premiére eſt, ſi cette roſée ou Miel céleſte, tel que quelques anciens l'ont imaginée, a jamais éxiſté.

La ſeconde, ſi notre Manne tombe du ciel ſur les arbres & ſur les plantes, ou ſi elle naît du ſein même des arbres & des plantes.

Quant à la premiére queſtion, j'avouerai ingenuëment que je n'ai jamais connu cette eſpéce de roſée. On n'a jamais remarqué, du moins à mon avis, qu'il fût tombé du ciel un ſuc mielleux ſur les fleurs, ſur les feuilles, ni ſur les pierres. Quant au ſuc qui ſe trouve renfermé dans beaucoup de fleurs, il tire ſon origine des organes intérieurs de la plante.

Le suc liquide ou concret que l'on remarque quelquefois sur les feuilles, est un suc qui est sorti par les pores des feuilles, ou qui est tombé des feuilles des autres arbres. Enfin s'il paroît quelquefois sur les pierres des gouttes d'une liqueur mielleuse, ou cette liqueur est tombée des feuilles des arbres voisins, où elle y a été apportée de quelqu'autre maniére. Bodœus à Stapel, dans les *notes sur l'histoire des Plantes de Théophraste*, rapporte une observation au sujet d'une Manne excellente, très-blanche, abondante, & aussi douce que le Sucre, que l'on avoit trouvée sur des Saules, sur des pierres & sur la terre. De gros moucherons qui étoient en fort grand nombre la venoient déposer en si grande quantité, qu'à considerer le nombre des gouttes qui tomboient de l'endroit du Saule où elles avoient été ramassées, on auroit dit que c'étoit une rosée. Cette liqueur déposée goutte à goutte sur les feuilles & sur les pierres, se durcissoit en fort peu de tems, & se changeoit en une Manne très-pure, qui avoit la blancheur, la douceur, la consistence & la vertu de la meilleure Manne; & plusieurs la ramassoient pour s'en servir. On laissoit perdre ce qui étoit tombé à terre & dans

des endroits sales. Il est vrai-semblable ou que ce suc mielleux avoit été produit sur ces Saules mêmes, ou que ces moucherons l'avoient recueilli sur les autres plantes, & qu'ils s'en étoient remplis tellement, qu'ils étoient obligés de le déposer en différens endroits tel qu'ils l'avoient pris. Cela est d'autant plus probable, que l'on remarquoit dans ces moucherons certaines parties de leurs corps qui sortoient plus en dehors que les autres; ou l'on voyoit de petits trous par où découlloit en abondance de petites gouttes très-blanches, comme si c'eût été de la sueur.

Pour ce qui est de l'autre question, les Savans se sont partagés en différentes opinions. Presque tous les anciens, soit Grecs, soit Arabes, ont crû que la Manne que l'on recueille sur les arbres, étoit formée des vapeurs de la terre; qui ayant été élevées par la chaleur du soleil se condensoient assez près de la terre par le froid de la nuit, de même que la rosée ou la gelée blanche; ou que c'étoit un suc excellent qui s'élevoit en vapeur de la terre dans les chaleurs de l'Esté; qu'il se digeroit dans l'air, & se changeoit en une liqueur douce, qui étant condensée par le froid de la nuit, tomboit en forme de rosée sur

les feuilles des arbres & des arbrisseaux. Ange Palea & Barthélemi de Lavieux-ville Franciscains, qui ont donné un Commentaire sur Mésué l'an 1543. ont été les premiers qui ont écrit que la Manne étoit un suc épaissi du Frêne, soit de l'ordinaire, soit de celui qu'on appelle *Frêne sauvage.*

Donat-Antoine Altomarus, Médecin & Philosophe de Naples, qui a été fort célebre vers l'an 1558. a confirmé ce sentiment par les observations suivantes. „ La Manne est donc proprement (dit il) „ le suc ou l'humeur des arbres nommés „ ci-dessus, que l'on recueille tous les ans „ pendant plusieurs jours de suite dans „ la Canicule. Car ayant fait couvrir les „ Frênes de toiles ou d'étoffes de laine „ pendant plusieurs jours & plusieurs „ nuits, ensorte que la rosée ne pouvoit „ tomber dessus, on ne laissa pas d'y trou-„ ver & d'y recueillir de la Manne pen-„ dant ce tems-là. Or cela n'auroit pû „ être, si elle ne provenoit pas des ar-„ bres mêmes."

2°. Tous ceux qui recueillent la Manne, reconnoissent qu'après l'avoir ramassée, il en sort encore des mêmes endroits, d'où elle découle peu-à-peu, & s'épaissit ensuite par la chaleur du soleil.

3°. De plus, on rapporte qu'aux troncs des Frênes il s'éleve souvent sur l'écorce comme de petites véficules, ou tubercules remplis d'une liqueur blanche, douce, & épaisse, qui se change en une excellente Manne.

4°. Si on fait des incisions dans ces arbres, & que dans l'endroit où elles ont été faites, on y trouve le même suc épaissi & coagulé; qui osera douter après cela que ce ne soit le suc de ces arbres, qui a été porté à leurs branches & à leurs tiges?

5°. Cela est encore confirmé par le rapport de ceux du pays, qui assurent avoir vû de leurs propres yeux des cigales ou d'autres animaux qui avoient percé l'écorce de ces arbres, & en succoient les larmes qui en découloient; & que les ayant chassés, il étoit sorti une nouvelle Manne par ces trous & ces ouvertures.

6°. J'ai connu des hommes dignes de foi, qui m'ont assuré qu'ils avoient coupé plusieurs fois des Frênes sauvages pour en faire des cerceaux; & qu'après les avoir fendus & les avoir exposés au soleil, ils avoient trouvé dans le bois même une assez grande quantité de Manne.

7°. Ceux qui font du charbon, ont souvent remarqué que la chaleur du feu

fait sortir de la Manne des Frênes voisins.

Le même Auteur observe encore que, quoiqu'il vienne beaucoup de Manne sur le Frêne, il ne s'en trouve jamais sur les feuilles du Frêne sauvage ; qu'il ne s'en trouve que très-rarement sur ses branches ou sur ses rejettons, & que l'on n'en recueille que sur le tronc même ou sur les branches un peu grosses. La cause de cela est peut-être que comme ce Frêne sauvage ne croît que sur des pierres, & dans des lieux arides & montueux, il est plus sec de sa nature : c'est pourquoi il ne contient point une si grande quantité d'humidité ; & cette humidité n'est point assez subtile ni assez déliée, pour arriver jusqu'aux feuilles & aux petites branches. De plus cet arbre est raboteux & plein de nœuds ; de sorte qu'avant que le suc arrive jusqu'à ses feuilles & à ses petits rejettons, il est totalement absorbé entre l'écorce du tronc & des grosses branches.

Il ajoute que l'on recueille encore de la Manne tous les ans des Frênes qui en ont donné sans discontinuer pendant 30. ou 40. ans ; de sorte qu'il se trouve toujours des gens qui les achétent dans l'espérance d'en tirer ce revenû annuel. Il y a aussi quelques arbres qui croissent dans le même lieu & qui sont de la même

espéce, sur lesquels cependant on ne trouve point de Manne.

Ces observations de Donat-Antoine Altomarus ont été confirmées par Goropius dans son livre qui a pour titre *Niloscopium*, & par Lobel, Pena, la Coste, Corneille, Consentin, Paul Boccone, & plusieurs autres qui s'en sont plus rapporté à leurs yeux qu'à l'autorité des Auteurs.

La Manne est donc une espéce de Gomme, qui d'abord est fluide lorsqu'elle sort des différentes plantes, & qui ensuite s'épaissit & se met en grumeaux sous la forme de sel essentiel huileux.

On la trouve non-seulement sur les Frênes, mais quelquefois aussi sur le Meléze, le Pin, le Sapin, le Chêne, le Genévrier, l'Erable, l'Olivier, le Figuier, & plusieurs autres arbres.

Elle est de différente espéce, selon sa consistence, sa forme, le lieu où on la recueille, & les arbres d'où elle sort. Car l'une est liquide & de consistence de Miel: l'autre est dure & en grains; on l'appelle *Manne en grains*. Celle-ci est en grumeaux, ou par petites masses, & on l'appelle *Manne en marons*. Celle-là est en larmes, ou ressemble à ces gouttes d'eau pendantes ou à des stalactites; elle s'ap-

pelle alors *Vermiculaire* ou *Bombycine*. On distingue encore la Manne orientale, qui vient de la Perse & de l'Arabie; la Manne Européenne, qui croît dans la Calabre & à Briançon; la Manne de Cédre, de Frêne, du Meléze; la Manne Alhagine, & plusieurs autres.

Par rapport au lieu d'où on apporte la Manne, on la divise en Orientale & Européenne. La premiére nous est apportée de l'Inde, de la Perse, & de l'Arabie: & elle est de deux sortes; la Manne liquide qui a la consistence de Miel, & la Manne dure. Plusieurs on fait mention de la Manne liquide. Robert Constentin & Belon rapportent qu'on l'appelle en Arabie *Tereniabin*, qui est un nom fort ancien. Ils croient que c'est le Κέδριον Μελι d'Hippocrate, ou le Miel Cédrin, & la rosée du mont Liban, dont Galien fait mention.

Belon *dans ses Observations* remarque que les Moines ou les Caloyers du mont Sina ont une Manne liquide qu'ils recueillent sur leurs montagnes, & qu'ils appellent *Tereniabin* pour la distinguer de la Manne dure. Garzias & Césalpin disent que l'on trouve aussi cette Manne chez les Indiens, & même en Italie sur le mont Apennin; & qu'elle est sembla-

ble au Miel blanc purifié, & se corrompt facilement. Cette Manne liquide ne différe de la Manne dure que par sa fluidité: car celle qui est solide, a d'abord été fluide; elle ne s'épaissit point, si le tems est humide. On ne nous en apporte plus à présent.

Avicenne, Garzias & Acosta parlent encore de plusieurs espéces de Manne dure, qui ne sont pas distinguées avec assez de soin. Cependant on en compte particuliérement trois espéces; savoir, celle que l'on appelle Manne en grains, *Manna Mastichina*; parcequ'elle est par grains très-durs, comme les grains de Mastic: celle que l'on appelle Bombycine, *Manna Bombycina*, qui s'est durcie en larmes ou en grumeaux longs & cylindriques, semblables à des Vers à soie, & qui est par petites masses, telle qu'étoit la Manne d'Athenée, ou le Miel céleste des anciens que l'on apportoit en masses. Telle est encore aujourd'hui la Manne que l'on apporte par grumeaux, appellée communément *Manne en marons*.

La Manne Européenne est de plusieurs sortes; savoir, celle d'Italie ou de Calabre, & de Sicile, & celle de France ou de Briançon. Ces espéces de Manne ne sont point liquides.

Si on considére les arbres sur lesquels on recueille la Manne, elle a encore différens noms. L'une s'appelle *Cédrine*; c'est celle dont Hippocrate, Galien & Belon font mention. L'autre est nommée *Manne de Chêne*, dont parle Théophraste: Celle-ci, Manne de Frêne, qui est fort en usage parmi nous: celle-là, Manne du Meléze, que l'on trouve dans le territoire de Briançon : une autre Alhagine, dont ont parlé quelques Arabes & Rauvolfius.

De toutes ces espéces de Manne, nous ne faisons usage que de celle de Calabre ou de Sicile, que l'on recueille dans ces pays-là sur quelques espéces de Frêne.

La Manne de Calabre, MANNA CALABRA, *Off.* est un suc mielleux, qui est tantôt en grains, tantôt en larmes par grumeaux, & de figure de stalactites ; friable, blanc, lorsqu'il est récent ; qui devient rousâtre à la longueur du tems, & se liquefie, & acquiert la consistence de Miel par l'humidité de l'air, & qui a le goût agréable du Sucre avec un peu d'acreté. La meilleure Manne est celle qui est blanche ou jaunâtre, légere, en grains ou par grumeaux creux, douce & agréable au goût, & la moins malpropre. On rejette celle qui est grasse, mielleuse,

noirâtre & sale. C'est mal-à-propos que quelques-uns préférent celle dont la substance est grasse & mielleuse, & que l'on appelle pour cela *Manne grasse*; puisque ce n'est souvent qu'une Manne gâtée par l'humidité de l'air; ou bien parceque les caisses où elle a été apportée, ont été mouillées par l'eau de la mer, ou par l'eau de la pluie, ou de quelqu'autre maniére. Souvent même cette Manne grasse n'est autre chose qu'un Sucre épais, mêlé avec du Miel & un peu de Scammonée. C'est ce qui fait que cette Manne grasse & mielleuse purge fortement. On rejette aussi certaines masses blanches, mais opaques, dures, pésantes, qui ne sont point en stalactites. Ce n'est que du Sucre & de la Manne que l'on a fait cuire ensemble, jusqu'à la consistence d'un Electuaire solide. Mais il est aisé de distinguer cette Manne artificielle, de celle qui est naturelle; car elle est compacte, pésante; d'un blanc opaque, & d'un goût tout différent de celui de la Manne.

Dans la Calabre & la Sicile, la Manne coule d'elle-même ou par incision, de deux espéces de Frênes. L'un s'appelle le Frêne de la petite espéce, HUMILIOR sive ALTERA FRAXINUS Theophrasti, MINORE ET TENUIORE FOLIO, *C. B. P.* 416. ORNUS,

Lugd. 83. Ce n'eſt pas tant une eſpéce particuliére de Frêne, qu'une différence qui ſe rencontre dans ſa figure. Ses feuilles ſont aîlées & partagées en pluſieurs ſegmens fort menus, ſerrés & pointus; mais dentelées comme les feuilles du Frêne vulgaire. Ses branches ſont inégales, remplies d'un grand nombre de petits tubercules d'où ſortent les queues des feuilles.

L'autre eſpéce de Frêne s'appelle Frêne à la feuille ronde, Fraxinus rotundiore folio, *C. B. P.* 416. Ornus, *Quorumd.* Ce n'eſt-là non plus qu'une différence. Ses feuilles ſont conjuguées, & reſſemblent aux feuilles des Piſtachiers: elles ſont arrondies, plus petites que celles du Frêne ordinaire, dentelées autour. Leur moitié intérieure juſqu'au bas de la côte eſt ſouvent plus courte que leur moitié extérieure; ce qui arrive ordinairement au Térébinthe & aux Piſtachiers.

Dans la Calabre & la Sicile pendant les chaleurs de l'Eſté, à moins qu'il ne tombe de la pluie, la Manne ſort des branches & des feuilles de cet arbre, & elle ſe durcit par la chaleur du ſoleil en grains ou en grumeaux. Celle qui coule d'elle-même, s'appelle *Spontanée*: celle qui ne ſort que par inciſion, eſt appellée par

par les habitans de la Calabre, *Forzata* ou *Forzatella*; parcequ'on ne peut l'avoir qu'en faisant une incision à l'écorce de l'arbre. On appelle *Manna di fronde*, c'est-à-dire, *Manne des feuilles*, celle que l'on recueille sur les feuilles, & *Manna di corpo*, celle que l'on tire du tronc de l'arbre.

Dans la Calabre, la Manne coule d'elle-même par un tems serein depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin de Juillet, du tronc & des grosses branches des arbres. Elle commence à couler à midi environ, & elle continue jusqu'au soir sous la forme d'une liqueur très-claire; elle s'épaissit ensuite peu-à-peu, & se forme en grumeaux qui durcissent, & deviennent blancs. On ne les ramasse que le matin du lendemain, en les détachant avec des couteaux de bois, pourvû que le tems ait été serein pendant la nuit; car s'il survient de la pluie ou du brouillard, la Manne se fond & se perd entiérement. Après que l'on a ramassé les grumeaux, on les met dans des vases de terre non vernissés; ensuite on les étend sur du papier blanc, & on les expose au soleil, jusqu'à ce qu'ils ne s'attachent plus aux mains. C'est-là ce qu'on appelle la Manne choisie du tronc de l'arbre.

Sur la fin de Juillet, lorsque cette liqueur cesse de couler, les payſans font des inciſions dans l'écorce des deux ſortes de Frêne juſqu'au corps de l'arbre: alors la même liqueur découle encore depuis midi juſqu'au ſoir, & ſe transforme en grumeaux plus gros. Quelquefois ce ſuc eſt ſi abondant, qu'il coule juſqu'au pié de l'arbre, & y forme de grandes maſſes qui reſſemblent à de la Cire ou à de la Réſine. On les y laiſſe pendant un ou deux jours, afin qu'elles ſe durciſſent. Enſuite on les coupe par petits morceaux, & on les fait ſécher au ſoleil. C'eſt-là ce qu'on appelle la Manne tirée par inciſion, *Forzata*, & *Forzatella*. Sa couleur n'eſt pas ſi blanche: elle devient rouſſe, & ſouvent même noire, à cauſe des ordures & de la terre qui y ſont mêlées.

La troiſiéme eſpéce de Manne eſt celle que l'on recueille ſur les feuilles du Frêne, & que l'on appelle *Manna di fronde*. Au mois de Juillet & au mois d'Août, vers le midi, on la voit paroître d'elle-même, comme de petites gouttes d'une liqueur très-claire, ſur les fibres nerveuſes des grandes feuilles, & ſur les veines des petites. La chaleur fait ſécher ces petites gouttes, & elles ſe changent en petits grains blancs, de la groſſeur du

Millet ou du Froment. Quoique l'on ait fait autrefois un grand usage de cette Manne recueillie sur les feuilles, cependant on en trouve très-rarement dans les Boutiques d'Italie, à cause de la difficulté de la ramasser.

Les habitans de la Calabre mettent de la différence entre la Manne tirée par incision des arbres qui en ont déja donné d'eux-mêmes, & la Manne tirée par incision des Frênes sauvages qui n'en donnent jamais d'eux-mêmes. On croit que cette derniére est bien meilleure que la premiére, de même que la Manne qui coule d'elle-même du tronc, est bien meilleure que les autres. Quelquefois, après que l'on a fait l'incision dans l'écorce des Frênes, on y insére des pailles, des fétus, ou de petites branches. Le suc qui coule le long de ces corps, s'épaissit, & forme de grosses gouttes pendantes ou stalactites, que l'on ôte quand elles sont assez grandes. On en retire la paille, & on les fait sécher au soleil. Il s'en forme des larmes très-belles, longues, creuses, légéres, & comme canelées en dedans; blanchâtres, & tirant quelquefois sur le rouge. Quand elles sont séches, on les renferme bien précieusement dans des caisses. On en fait très-grand cas, & avec

raiſon ; car elles ne contiennent aucune ordure. On les appelle communément chez nous *Manne en larmes*. Après la Manne en larmes on fait plus de cas dans nos Boutiques de la Manne de Calabre, & de celle que l'on recueille dans la Pouille près du mont Garganus, appellé aujourd'hui mont Saint-Ange, quoiqu'elle ne ſoit pas fort ſéche, & qu'elle ſoit un peu jaune. On place après celle-là la Manne de Sicile, qui eſt plus blanche & plus ſéche. Enfin la moins eſtimée eſt celle qui vient dans le territoire de Rome, appellée *la Tolfa* près de *Civita-vecchia*, qui eſt ſéche, plus opaque & plus péſante, & qui eſt moins chére.

Par l'analyſe chymique, de ℔ij. de Manne choiſie, diſtillée au B. V. on a tiré ℥ij. ʒvj. gr. xlviij. de flegme limpide, ſans odeur & ſans ſaveur, qui cependant a rendu un peu rouge la teinture du Tourne-ſol. Enſuite la maſſe qui eſt reſtée, après avoir été ſechée, réduite en poudre, & diſtillée dans une cornue, a donné ℥j. ʒj. de liqueur limpide, & manifeſtement acide : ℥ix. ʒv. de liqueur rouſsâtre, empyreumatique, non-ſeulement acide, mais encore un peu urineuſe : ℥ij. d'huile très-ſubtile & rouſsâtre : ℥ij. ʒiv. d'une huile groſſiére, réſineuſe & en grumeaux,

La masse noire qui est restée au fond de la cornue, pesoit ℥vj. ʒv. gr. xij. Elle étoit dure, compacte, & sans saveur. Ayant été calcinée pendant 8. heures au feu de réverbére, jusqu'à ce qu'il n'en sortît plus de fumée, il en est resté ʒvj. gr. vj. de cendres noirâtres, dont on a tiré par la lixiviation ʒij. de sel alkali fixe. Les parties qui se sont perdues dans cette distillation, ont été de ℥vij. ʒij. gr. xij. & dans la calcination, de ʒv. ʒvij. gr. vj.

La Manne est donc composée de sel essentiel ou de tartre très-abondant, & d'une petite partie de sel Ammoniac, enveloppés d'une grande quantité de soufre, tant subtil que grossier.

Galien n'a point connu la vertu laxative de la Manne, quoiqu'il paroisse que Dioscoride ne l'ait pas ignorée : car il dit que l'Eleomeli purge la bile & les humeurs crues. Actuarius est le premier parmi les Grecs, qui fasse mention de la vertu solutive de la Manne : „ La Casse „ noire (dit-il) & la Manne purgent très- „ doucement. Si on ne prend que trois „ ou quatre gros de Casse, elle n'est pas „ capable d'ébranler le ventre. Il faut en- „ core prendre la Manne en plus grande „ quantité, & elle purge la bile jaune.“

Les Arabes lui ont donné la vertu de

purger doucement, d'adoucir la gorge & la poitrine, & de nettoyer l'eſtomac. Les nouveaux Médecins font un très-grand uſage de la Manne, pour lâcher doucement le ventre, pour purger les humeurs ſéreuſes, & pour chaſſer les matiéres épaiſſes & viſqueuſes des premiéres voies. Elle paſſe pour le purgatif le plus doux que l'on peut donner en toute ſûreté aux vieillards, aux enfans, & même aux femmes enceintes & délicates.

Elle convient particuliérement, dit Rolfincius, aux maladies froides, aux compléxions mixtes, dans les pays temperés. Elle adoucit l'acrimonie des humeurs, & elle diſſout celles qui ſont épaiſſes & viſqueuſes; c'eſt pourquoi on l'emploie heureuſement dans les catarrhes, & dans la toux qui vient d'une pituite fluide & âcre, dans le commencement de la maladie; car elle précipite auſſitôt cette humeur par les inteſtins. Elle eſt encore d'un grand ſecours dans les maladies de la poitrine, ſurtout lorſque les poumons ſont remplis d'une pituite tenace & viſqueuſe, comme dans l'aſthme humoral. Elle eſt très-utile dans les maladies qui viennent de la bile, dans celles où il y a de l'inflammation, comme dans la pleuréſie, la péripneumonie, la tenſion du

bas ventre, causées par une bile épaisse, & qui fermente; parcequ'elle dissout les humeurs & les évacue par les selles, quoique quelques-uns disent le contraire.

Elle est nuisible, dit Rolfincius, aux tempéramens chauds, & aux maladies qui naissent de chaleur, à moins qu'on n'y mêle des acides, comme les Tamarins: Autrement elle se change en bile, & fomente une cacochimie chaude & séche. Rondelet & Duret croient qu'elle est dangéreuse pour les tempéramens bilieux. En effet, il ne faut point leur donner cette sorte de Médecine, à moins qu'il ne soit nécessaire de purger. Mais quand il faut le faire, on ne sauroit employer un purgatif plus sûr & plus doux, en le tempérant, comme il convient avec des acides, comme les Tamarins, la Crême de tartre, le Suc de limon, ou le Nitre purifié, le sel Polychreste, ou même la pulpe de Casse.

Mésué dit qu'elle opére lentement; c'est pourquoi il avertit de la mêler avec d'autres purgatifs: c'est ce qui a été pratiqué par les nouveaux Médecins qui la prescrivent avec la Casse, le Séné, la Rhubarbe, &c. Elle a encore cet inconvénient, qui est qu'elle fermente aisément; ou, comme dit Hoffman, elle a

je ne sçai quoi de venteux. C'est pourquoi il conseille de ne la donner qu'après l'avoir fait bouillir. Cependant il faut, selon l'avertissement de Rolfincius, que la décoction en soit légere, de peur qu'elle ne perde sa force par l'évaporation de ses parties légeres & subtiles. On objecte enfin qu'elle dissout les humeurs, & n'évacue que celles qui sont séreuses; d'où il s'en suit une grande sécheresse; & une grande soif dans les maladies. Toutes ces raisons ont rendu depuis peu la Manne suspecte à des Praticiens très-habiles.

Mais si on examine si scrupuleusement tous les purgatifs, il ne s'en trouvera aucun qui n'ait ses inconvéniens; puisque selon le témoignage de Galien, ils semblent tous en quelque façon contraires à la nature: ce qu'il faut surtout entendre des hydragogues, qui agissent non-seulement en picotant les membranes des intestins, mais encore particuliérement en faisant fermenter, & en dissolvant la masse du sang & la lymphe.

Puis donc qu'il est nécessaire d'employer les purgatifs, & même quelquefois les hydragogues, on doit préferer la Manne à tous les autres; parcequ'elle a beaucoup plus de vertu, & que de tous les hydragogues c'est celui qui fait moins de

mal. On peut adoucir l'acrimonie qu'elle peut avoir, en y mêlant des Tamarins ou de la Casse; elle sera temperée, si on la fait bouillir un tant soit peu avec ces autres purgatifs. S'il faut, pour ainsi dire, lui donner de l'aiguillon, & la rendre plus efficace, on y joindra du Séné ou de la Rhubarbe. Mais rien ne lui donne plus de vertu que quelques grains de Tartre stibié distribués en plusieurs doses, un grain pour chaque dose. Par ce moyen on procurera une abondante évacuation d'humeurs bilieuses sans aucune incommodité, sans nausée, sans vomissement, & sans tranchées. Ainsi la Manne sera un reméde doux & bienfaisant, pourvû qu'on l'employe comme les autres purgatifs en tems & lieu, & en la maniére convenable.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Crystal minéral, ʒj.
F. fondre dans un bouillon altérant. Donnez au malade, pour lui lâcher doucement le ventre.

℞. Manne choisie, ℥ij.
Tamarins, ʒj.
F. bouillir dans ℥xij. de petit lait. Passez, & partagez en deux prises, que vous donnerez à une heure de distance l'une de l'autre.

℞. Manne de Calabre, ʒjß.
Rhubarbe choisie, Sel végétal, ana ʒj.
F. bouillir légérement dans ʒvj. de décoction de Chien-dent & de Chicorée sauvage. Ajoutez à la colature le suc exprimé d'une Orange ou d'un Citron.

℞. Moëlle de Casse avec les noyaux, ʒj.
Manne de Calabre, ʒjß.
Sel Polychreste, ʒj.
F. bouillir dans ʒvij. d'eau de Chicorée. Ajoutez à la colature Syrop de Pommes composé, ou de fleurs de Pêchers, ʒj.
F. prendre le matin à jeun, & donnez un bouillon deux heures après.

℞. Moëlle de Casse récente avec les pepins, ʒiij.
Manne de Calabre, ʒij.
F. bouillir dans ʒxij. de décoction d'Orge. Dissolvez dans la colature vj. gr. de Tartre stibié.
Partagez en deux verres, que l'on prendra à quatre heures de distance l'un de l'autre, & un bouillon entre les deux.

℞. Manne de Calabre, ℥iij.
Tartre ſtibié, gr. v.
Diſſolvez dans ℔ij. d'eau claire.
Paſſez, & donnez par verrées.

℞. Manne de Calabre, ℥ß. ou ʒvj.
Lait de Vache, ℥iij.
F. bouillir, & donnez la colature aux enfans.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Sel commun, ʒß.
Diſſolvez dans ℥iv. d'eau bouillante.
Pilez dans cette liqueur vj. Amandes améres : ajoutez ℥iv. de lait de Vache.
Paſſez en exprimant, & donnez cette liqueur chaude.

℞. Feuilles de Séné, ʒijß.
Canelle, Coriandre, ana ʒß.
Réglisſe ratiſſée & écraſée, ʒij.
Sel végétal, ʒj.
Macérez pendant 6. heures dans ℥viij. d'eau claire.
F. fondre dans la colature ℥ijß. de Manne de Calabre. Clarifiez avec un blanc d'œuf & ʒß. de bon Vinaigre.
F. une potion.

℞. Manne de Calabre, ℥ij.
Feuilles de Séné, ʒij.
Rhubarbe coupée par petits mor-

ceaux, Sel Polychreſte, ana ʒj. Macérez pendant deux heures dans ℔ß. de bouillon de Veau, fait avec les feuilles d'Alleluia, d'Oſeille, de Cerfeuil, de Pimprenelle, de Laitue, de Pourpier, & de Chicorée ſauvage, de chaque une poignée. On pilera dans la colature l'écorce extérieure de pluſieurs Citrons coupée par petits morceaux. On paſſera la liqueur une ſeconde fois, & on la fera prendre chaude au malade.

℞. Manne de Calabre, & Catholicon double, ana ʒj. F. bouillir dans ʒvj. d'eau de Plantain. On en donnera la colature dans les diarrhées & les dyſſenteries.

℞. Miel céleſte, ʒjß. Catholicon double, ʒj. F. bouillir légerement dans ʒvj. de décoction de Chien-dent. Ajoutez à la colature ʒj. d'huile d'Amandes douces. F. prendre dans les coliques & l'inflammation des viſcéres, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger.

Dans les Opiates purgatifs & altérans on peut employer la Manne à la place de Conſerve.

℞. Manne choisie, ʒiij.
Jalap en poudre, gr. xij.
Poudre Cornachine, ϑj.
Aquila alba, gr. x.
Syrop de Nerprun, f. q.
M. F. un bol hydragogue.

℞. Manne choisie & Safran de Mars pp. à la rosée du mois de May, ana ʒß.
Myrrhe, Safran Oriental, & Aquila alba, ʒij.
Aloës lavé, Crême de Tartre, & Gomme Ammoniac, ana ʒiij.
Diagréde, ʒjß.
M. avec Syrop de Chicorée, composé de Rhubarbe, f. q.
F. f. l. une masse de Pilules mésenteriques, dont la dose est ʒß. tous les jours, ou ʒj. tous les trois ou tous les quatre jours.

On emploie la Manne dans l'Electuaire Diacarthame, dans l'Hydragogue excellent, de *De Renou*; dans la Confection Hamech réformée, de *Charas*.

Outre la Manne de Calabre, nous avons encore celle de France nommée *Manne de Briançon* ou *du Meléze*; parcequ'elle découle près de Briançon en Dauphiné, d'un arbre qui porte le nom de Meléze. Elle est blanche & divisée en

grumeaux, tantôt de figure sphérique de la grosseur de la Coriandre, tantôt un peu longs & gros. Elle est douce & agréable, d'un goût de Sucre, & un peu résineux. On en fait rarement usage à Paris : elle est bien moins bonne que la Manne d'Italie, car elle purge beaucoup moins.

La Manne du Meléze est le suc nourricier d'un arbre appellé Larix folio deciduo conifera, *J. B.* Nous en avons donné la description, quand nous avons parlé des espéces de Térébenthine. Depuis le vingt de Juin jusqu'à la fin d'Août, la Manne paroît en différens tems sur les feuilles : ce qui n'arrive que quand l'année est chaude & séche ; car il ne paroît point de Manne quand la saison est pluvieuse. On a de la peine à la séparer des feuilles du Meléze, où elle est attachée fortement. Les payſans vont le matin abbatre à coups de haches les branches de cet arbre ; & les ayant mis par morceaux, ils les gardent à l'ombre sous les arbres. Le suc qui est encore alors trop mou pour pouvoir être recueilli, s'épaissit & se durcit dans l'espace de 24. heures. Alors on le ramasse, on l'expose au soleil, afin qu'il se séche entiérement, & on en sépare autant que l'on peut les

petites feuilles qui s'y trouvent mêlées.

Quelques-uns assurent que cette Manne est une espéce de rosée. Mais Lobel & Pena rapportent qu'ayant serré dans un cellier des branches de Meléze en Esté, on y avoit apperçu le lendemain de la Manne. Cette expérience montre évidemment que cette Manne est le suc du Meléze, & non une rosée du ciel.

On fait usage en Orient d'une autre espéce de Manne qui vient d'un petit arbrisseau nommé Alhagi, ALHAGI MAURORUM, *Rauvolfii Histor. Lugd.* 94. GENISTA-SPARTIUM SPINOSUM, foliis Poligoni, *C. B. P.* 394. Cet arbrisseau est de la hauteur d'une coudée & plus : de sa racine médiocrement longue & brune s'élevent de petites tiges droites, menues, de la grosseur environ de deux lignes ; molles, vertes, blanchâtres, d'où sortent alternativement de tous côtés de petites branches presque sans nombre, cylindriques, hérissées de toute part d'un grand nombre d'épines de la longueur d'un pouce, très-pointues, gresles & pliantes. Au pié de chaque épine est attachée une feuille ovalaire de quatre lignes de longueur, sur une ligne & demie de largeur, & d'un verd de mer. Les fleurs sont très-petites, légumineuses, légere-

ment purpurines, & ont l'étendart ou le pétale supérieur réfléchi en dehors: chaque fleur sort du milieu d'une épine verte, dont le pistile se change en une gousse d'un pouce de long environ, cylindrique, courte, & de la grosseur d'une ligne & demie, composée de plusieurs parties renflées, & comme jointes par articulation: elle est divisée en autant de petites loges semblables à celle du Pié d'oiseau; de couleur d'écarlate, blanchâtre, & qui s'ouvre en deux. Dans chaque loge est renfermée une graine rouge, ovoide, de figure de rein, de la longueur environ d'une ligne. Toute la plante a un goût astringent: elle croît abondamment en Egypte, en Arménie, en Géorgie, en Perse, autour du mont Ararat, & d'Ecbatanes, & dans quelques Isles de l'Archipel. On la trouve souvent environnée de cuscute.

Au rapport d'Augustin Lippi, elle jette quelquefois en Egypte une larme rouge, astringente, semblable au Sang-Dragon.

Rauvolfius & Tournefort disent que l'on recueille la Manne sur ses feuilles, sa tige & ses branches, surtout en Perse. Ces peuples l'appellent *Trunschibin*, & les Arabes *Tereniabin* & *Trun-*

gibin. Elle sort par petites gouttes dans les mois les plus chauds de l'Esté: ces gouttes se durcissent ensuite, & se changent en grains rousâtres, semblables à la Coriandre. Ceux qui les ramassent, en forment une masse où sont mêlées les feuilles, les petites épines, & d'autres ordures. Elle ne seroit pas d'une moindre vertu que la Manne de la Calabre, si elle étoit nettoyée des ordures & des feuilles. On en donne dans le pays jusqu'à la dose ʒxxiv. ou ʒiij. parcequ'elle contient très-souvent plus de feuilles que de suc.

Le célebre Tournefort ne doute point que ce ne soit la même chose que le *Tereniabin* de Sérapion & d'Avicenne, qui ont écrit que cette Manne tomboit du ciel comme une rosée sur certains arbrisseaux chargés d'épines.

DES GOMMES RESINES.

ARTICLE I.

De la Gomme Ammoniac.

ON a donné le nom d'*Ammoniac* à deux sortes de substances ; savoir, à un certain Sel, soit naturel, soit fait par l'art, & à un Suc concret tiré d'une certaine plante. Nous avons parlé du Sel dans la Minéralogie : il s'agit présentement du Suc.

La Gomme Ammoniac, AMMONIACUM & GUMMI ARMONIACUM, *Off.* Αμμωνιακὸν, *Dioſc.* Αμμωνιακὸν θυμίαμα, *Gal.* GUTTA HAMMONIACA, *Latin.* RAXACH & ASSACH. *Arab.* eſt un ſuc concret, qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine ; il s'amollit & devient gluant dans les mains lorſqu'on le manie. Il eſt tantôt en gros morceaux formés de petits grumeaux ; rempli de taches blanches ou rouſsâtres, parſemées dans ſa ſubſtance de couleur ſale, & preſque brune ; de ſorte que l'on peut fort bien le comparer au mélange de couleurs que l'on voit dans le Benjoin amydgaloïde : tantôt cette

Gomme eſt en larmes ou en petits grumeaux compactes & ſolides, ſemblables à de l'Encens, jaunâtres & bruns en dehors, blancs ou jaunâtres en dedans, luiſans & brillans. Sa ſaveur eſt douce d'abord, enſuite un peu amére: ſon odeur eſt pénétrante, & approche de celle du Galbanon; mais elle eſt plus puante, elle s'étend facilement ſous les dents ſans ſe briſer, & elle y devient plus blanche: jettée ſur les charbons ardens, elle s'enflâme, & elle ſe diſſout dans le vinaigre ou dans l'eau chaude. On nous l'apporte d'Aléxandrie qui eſt en Egypte.

Pour l'uſage intérieur on préfere le Suc en larmes aux gros morceaux. On doit choiſir celles qui ſont grandes, pures, ſéches, qui ne ſont point mêlées de ſable, de terre, ou d'autres choſes étrangéres. On eſtime auſſi les gros morceaux qui ſont naturels, & mêlés de pluſieurs grains purs. S'ils ſont remplis d'ordures, on les purifie, en les faiſant diſſoudre dans du Vinaigre: on les paſſe enſuite, & on les fait épaiſſir; mais cette préparation emporte beaucoup de ſes parties tenues & volatiles.

Dioſcoride donne le nom de θρῖσμα au Suc Ammoniac qui eſt pur & en larmes; & le nom de θυμα à celui qui eſt im-

pur, & qui contient de la terre ou du sable. Il dit que c'est la liqueur d'un arbre du genre de la Férule, qui naît dans cette partie de la Lybie, qui est près du temple de Jupiter Ammon. Cet arbrisseaux, dit-il, s'appelle Ἀγασυλλίς : Pline l'appelle *Metopion.*

La Gomme Ammoniac découle comme du lait ou d'elle-même, ou par l'incision que l'on fait à une plante ombellifére, dont on n'a pas encore la description. Les graines que l'on trouve souvent dans les morceaux de cette Gomme, le font bien voir ; car elles sont foliacées, & semblables à celles d'Anet, mais plus grandes. La plante qui les porte, croît dans cette partie de l'Afrique qui est au couchant de l'Egypte, & que l'on appelle aujourd'hui Royaume de Barca, où il y a eu autrefois un temple très-célebre dédié à Jupiter Ammon, d'où est venu le nom de cette Gomme.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Gomme Ammoniac choisie il est sorti par la distillation ℥vj. ʒj. gr. xxxiv. de flegme limpide, rousâtre, odorant, & un peu acide : ℥j. ʒvj. de flegme urineux : ℥ij. ʒv. gr. xlviij. d'huile limpide, jaunâtre, odorante : ℥vij. ʒij. d'huile épaisse rousâtre & brune.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. ʒvij. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 20. heures, a laissé ℥j. gr. xij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation lxj. gr. de sel alkali fixe. La perte des parties dans cette distillation a été de ℥v. ʒij. & dans la calcination, de ℥vij. ʒvj. gr. lx.

On voit par cette analyse, que la Gomme Ammoniac est composée de beaucoup de soufre, soit grossier, soit subtil, mêlé avec un sel de Tartre un sel ammoniacal, & très-peu de terre.

La Gomme Ammoniac amollit les parties dures, incise les humeurs épaisses, résout celles qui sont visqueuses & tenaces, dissipe les congestions, est utile aux asthmatiques, guérit les tubercules cruds des poumons; résout les squirrhes du foie, du mésentére, de la rate & de la matrice; fait revenir les régles supprimées, léve les obstructions, dissipe les matiéres tophacées des articulations, & quelquefois elle lâche doucement le ventre. On la donne en substance depuis ℈ß. jusqu'à ʒj. sous la forme d'émulsion, d'électuaire, de bol ou de pilules. On l'emploie extérieurement pour résoudre les squirrhes, les matiéres tophacées, les écrouelles, les tumeurs les plus dures & les plus rebelles.

℞. Gomme Ammoniac choisie, ʒß.
Dissolvez dans un mortier avec eau
d'Hyssope, ʒiv.
Vin blanc, ʒij.
On en donnera la colature en deux
doses, dans l'asthme.

℞. Gomme Ammoniac,
Fleurs de Benjoin, ana ʒß.
Baume de Soufre anisé, s. q.
M. F. un bol, pour dissoudre l'engor-
gement des poumons.

℞. Gomme Ammoniac très-pure, ʒiß.
Fleurs de Benjoin, ʒj.
Poudre de Cloportes, ʒiij.
Extrait de Safran, Baume du Pérou,
ana ℈ß.
Baume de Soufre térébenthiné, s. q.
M. F. des Pilules, que Richard Mor-
ton recommende fort dans la phthi-
sie écrouelleuse qui commence. La
dose en est de xij. gr. trois fois le
jour.

℞. Gomme Ammoniac, Aloës lavé,
ana ʒj.
Myrrhe, Feuilles de Séné en poudre,
Safran, ana ʒß.
Syrop d'Absynthe, s. q.
M. F. des Pilules pour les obstructions
de la matrice & des viscéres. La dose
est ℈j. tous les jours le matin à jeun

℞. Gomme Ammoniac, Poudre de Cloportes, ana gr. xx.
Ethiops minéral, ʒß.
Conserves de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol, que l'on donnera tous les jours pour les écrouelles, en purgeant tous les quatre jours avec le bol ſuivant.

℞. Gomme Ammoniac, Aquila alba, ana r. xv.
Trochiſques Alhandal, gr. x.
Syrop de fleurs de Pêcher, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Gomme Ammoniac, Aloës, Safran de Mars apéritif, ana ʒj
Canelle, Noix muſcade, ana ʒß.
Tartre vitriolé, ʒij.
Conſerve de fleurs de Souci, ʒiij.
Syrop d'Abſynthe, ſ. q.
M. F. un Electuaire. La doſe eſt ʒij, deux fois le jour dans la ſuppreſſion des régles, & dans les obſtructions du foie & de la matrice.

℞. Gomme Ammoniac, Crême de Tartre, ana ʒj.
Séné en poudre, ʒvj.
Diaphorétique minéral, ʒiij.
Trochiſques d'Agaric, ʒij.
Trochiſques d'Alhandal, ℈ij.
Diagréde, ℈j.

Electuaire Catholique, ou Bénédicte laxative, ʒij.
Syrop de fleurs de Pêcher, f. q.
F. un Electuaire, dont la dose est de ʒiij. de deux jours l'un, dans les vieilles obstructions du mésentére.

℞. Gomme Ammoniac, Emplâtre de Cigue, ana p. e.
M. F. un Emplâtre pour appliquer extérieurement dans le squirrhe du foie, de la rate, & du mésentére.

℞. Gomme Ammoniac, q. v.
Huile de Clous de Girofle, & Huile d'Amande douces, ana p. e. f. q.
M. F. un liniment, pour résoudre les tumeurs écrouelleuses, & les matiéres tophacées des articulations.

On tire de la Gomme Ammoniac par la cornue une huile jaunâtre ou rousâtre, recommendée dans l'asthme & la difficulté de respirer. Il vient ensuite une huile noire, utile pour résoudre les tumeurs écrouelleuses.

On emploie la Gomme Ammoniac dans les Pilules Ammoniaques, de *Quercetan;* les Pilules fétides, tartareuses, de *Bontius;* les Pilules de Sagapenum, de *Camille;* les Pilules mésentériques, de *Charas;* l'Electuaire apéritif purgatif, l'Electuaire antihydropique, du *même Auteur;*

Auteur ; l'Emplâtre Diachylon composé avec les Gommes, l'Emplâtre de Cigue, de Mélilot, Divin, d'Oxycroceon, Magnétique d'*Angelus Sala*, & l'Opodeltoch *de Paracelse*, dont voici la description.

℞. Huile commune, ℔j ß.
Litharge préparée, ʒix.
Pierre Calaminaire préparée, ʒij.
F. bouillir jusqu'à la consistence d'Emplâtre. Ajoutez alors Cire jaune, ℔j.
Huile de Laurier, ʒiij.
Galbanum, Opopanax, ana ʒiij.
Myrrhe, Encens, Mastic, ana ʒij.
Gomme Ammoniac, Bdellium, ana ʒj.
Racines d'Aristoloche ronde, ʒij.
Safran de Mars astringent, Mumie, Pierre d'Aiman préparée, Magistére de Corail blanc & rouge, Térébenthine de Venise, ana ʒß.
Huile grossiére de Succin, Camphre, ana ʒj.
Safran Oriental, ʒß.
F. un Emplâtre, s. l.

ARTICLE II.

De l'Assa fœtida.

ON donne dans les Boutiques le nom d'*Assa* à deux sortes de suc concret, dont l'un s'appelle *Assa dulcis* ; & c'est le

Benjoin dont nous avons déja parlé parmi les Résines. L'autre est l'Assa fœtida, qui s'appelle ainsi à cause de sa grande puanteur ; & c'est celle dont il s'agit ici.

Assa fœtida, *Off.* Σίλφιον, *Dioscor. & Theophr.* Οπος, *Hippocr.* Οπος Μηδικὸς, Παρθικὸς, Κυρεναϊκὸς, *Nonnull.* Laser & Laserpitium, *Plin. & Latin.* Althit, *Avic.* Σκορδόλασαρον, *Quorumd. rec. Græc.* Hingh, *Persar. & Indor.* Stercus Diaboli, *Nonnull.* est une espéce de Gommerésine compacte, molle & obéissante comme la cire, composée de différens grumeaux brillans, en partie blanchâtres ou jaunâtres, en partie rousâtres, de couleur de chair ou de violette. Elle est en gros morceaux ; d'une odeur puante, qui approche de l'Ail, mais plus forte ; d'un goût amer, âcre & mordicant. On en trouve deux espéces dans les Boutiques : l'une impure, brune & sale ; l'autre pure, rougeâtre, transparente, qui contient plusieurs belles larmes blanches. On nous l'apporte de Perse & des Indes Orientales. On estime celle qui est récente, pénétrante & fétide, qui n'est pas trop grasse, qui est remplie de larmes ou de grumeaux purs & brillans. On doit rejetter celle qui est vieille, grasse, noire, opaque, souillée de sable, d'écorces & d'autres choses semblables.

Ce Suc a été célebre chez les anciens, non-seulement en qualité de remède; mais encore pour les sauces & les ragoûts. On en distinguoit deux espéces, par rapport au lieu où il naissoit. L'un s'appelloit *Cyrénaïque;* on le recueilloit dans la Cyrénaïque, Province d'Afrique; c'étoit le meilleur. L'autre se nommoit *Persan & Mede;* on l'apportoit de Médie & de Perse; c'étoit le plus commun & le moins cher. Le Cyrénaïque répandoit une odeur forte de Myrrhe, selon Dioscoride: celui de Perse étoit plus puant, & il approchoit de l'odeur d'Ail ou de Porreau; c'est-pourquoi on l'appelloit *Scordolasarum.* Son odeur n'étoit pas beaucoup différente de celle du Sagapenum; puisque Dioscoride dit que l'odeur du Sagapenum tient le milieu entre l'odeur de l'Assa fœtida & du Galbanum, & que l'on falsifie l'Assa fœtida avec le Sagapenum. L'Assa fœtida Cyrénaïque étoit donc différente de celle de Perse, en ce que son odeur étoit moins puante, qu'elle ne rendoit pas l'haleine puante, comme la commune, & que son odeur ne restoit pas long-tems dans la bouche.

Du tems de Pline on ne trouvoit déja plus d'Assa fœtida Cyrénaïque. On ne trouva alors dans cette Province qu'une

seule tige de Laserpitium, que l'on envoya à l'Empereur Neron ; & il y avoit long-tems que l'on ne portoit point d'autres Laser à Rome que celui qui croissoit en abondance dans la Perse, la Médie ou l'Arménie, comme il y naît encore aujourd'hui.

Il y a eu une grande dispute parmi les Auteurs sur l'Assa fœtida *des Boutiques*; savoir, si c'étoit le Silphium, le Laser & le Suc Cyrénaïque des anciens, ou non. Voici les raisons qui en faisoient douter : 1°. C'est que le Laser étoit si estimé des anciens, que les Cyrénéens offrirent une plante de Silphium à Battus leur fondateur, pour lui marquer leur respect, & leur reconnoissance; & qu'on frapa une medaille qui représentoit Battus d'un côté & les Cyrénéens de l'autre qui lui offroient le Royaume & le Silphium. C'est de-là que sont venus ces proverbes : *Le Silphium de Battus ; il est digne du Silphium.* Ces mêmes Cyrénéens offroient tous les ans à Apollon de Delphes une plante de Silphium qu'ils prenoient dans leurs terres, comme étant ce qu'elles produisoient de plus précieux.

2°. C'est que l'on plaçoit parmi les assaisonnemens les plus agréables au goût, & parmi les remédes les plus excellens,

le Laſer, ſoit le Cyrénaïque, ſoit celui de Perſe & de Médie, comme Pline le témoigne, liv. 19. chap. 15. 570. T. 3. „ Après les Truffes & les Champignons, „ le fameux *Laſerpitium* tient le premier „ rang. Les Grecs l'appellent Silphion. „ On l'a trouvé dans la Province Cyrénaï„ que. Son ſuc s'appelle *Laſer*: il eſt céle„ bre tant en Médecine que pour les uſa„ ges particuliers que l'on en fait, & il „ eſt eſtimé au poids de l'argent. Il y a „ déja beaucoup d'années que l'on n'en „ trouve plus dans ce pays, &c. Et il y a „ long-tems que l'on ne nous apporte que „ le Laſer qui naît en abondance dans la „ Perſe, la Médie & l'Arménie; mais il eſt „ bien au deſſous du Cyrénaïque. "

3°. Pluſieurs Auteurs ont dit que l'excellent Silphium; ſavoir, le Cyrénaïque, avoit une douce odeur & un goût agréable; en quoi il paroiſſoit bien différent de notre Aſſa fœtida, qui ſent mauvais, qui eſt très-puante, & que tous les Européens déteſtent de telle ſorte, qu'ils la nomment *Stercus Diaboli.*

Mais ſi le Silphium a été tant eſtimé des Cyrénéens, des Grecs & des Latins, l'Aſſa fœtida ne l'eſt pas moins des Perſes & de preſque tous les Aſiatiques; car ils l'appellent *le manger des Dieux*: & on

eſſuie les fatigues les plus pénibles pour la recueillir, qui conſiſtent à errer pendant pluſieurs jours ſur les lieux les plus eſcarpés des montagnes, à l'ardeur la plus brûlante du ſoleil.

Le Silphium n'étoit pas plus agréable au goût que l'Aſſa fœtida, puiſqu'il répandoit une odeur ſi puante & ſi forte, que quelques-uns l'ont appellé *Κάκοσμον Φυτάριον*, c'eſt-à-dire, *la plus puante des plantes.* Les Indiens au contraire qui mangent familiérement de l'Aſſa fœtida, y trouvent une bonne odeur & un goût exquis.

D'ailleurs il ne faut pas en juger ſelon notre goût. Car il eſt évident qu'il y a beaucoup de choſes qui ont plû aux anciens, ſoit par leur goût, ſoit par leur odeur, qui ſont préſentement déſagréables, & qui nous paroiſſent très-puantes. Nous ſavons au contraire, que la plûpart des anciens ont eu en exécration l'odeur du Citron. Cette diverſité bizarre de goûts regne encore aujourd'hui. Il y en a qui ont tant d'horreur pour l'Ail, qu'ils ne peuvent ſouffrir l'haleine de ceux qui en ont mangé; tant s'en faut qu'ils puiſſent en goûter. Cependant d'autres le regardent comme un aſſaiſonnement ſi excellent, qu'ils le prodiguent dans tous leurs mets: tant il eſt vrai que l'on

ne doit pas disputer des goûts. Notre siécle a vû la même inconstance sur les odeurs. Les aromates que l'on faisoit il y a cinquante ans avec le Musc, & qui étoient si agréables, sont tellement mis en oubli, qu'il arrivera peut-être que la postérité ne saura ce que c'étoit; car il lui sera très-difficile de concilier avec son ancienne suavité la puanteur ou l'odeur nuisible qu'elle croira y trouver.

On ne doit pas juger autrement de l'excellent Silphium Cyrénaïque, auquel quelques-uns ont certainement attribué par comparaison une odeur douce & un goût agréable. Dioscoride dit que le Suc Cyrénaïque est moins puant que celui de Perse; mais il ne lui ôte pas totalement l'odeur puante. Il dit qu'il n'étoit différent de celui de Perse qu'en ce qu'il ne rendoit pas l'haleine si mauvaise, que son odeur ne restoit pas si long-tems dans la bouche, & qu'il répandoit une exhalaison très-douce.

Puis donc que presque tout le monde convient que la Perse est le lieu natal du Laser & de l'Assa fœtida; que l'usage que les Indiens en font aujourd'hui, est le même que celui que les anciens faisoient du Laser; que l'estime que l'on fait de l'un & de l'autre, est la même; que l'on

prépare à préſent l'Aſſa en Perſe préciſément de la même maniére que l'on faiſoit autrefois le ſuc du Silphinm ; & enfin que le ſuc du Silphium Cyrénaïque ne différe de celui de Perſe que parceque ſa puanteur eſt moindre : il faut conclure que le Silphium, le Laſer, le ſuc Cyrénaïque des anciens & l'Aſſa fœtida des Boutiques ne ſont pas des ſucs de différens genres, & qu'il y a entr'eux peu de différence.

La plante que les Grecs appelloient *Silphium*, & les Latins *Laſerpitium*, avoit, ſelon Théophraſte & Dioſcoride, une groſſe racine, une tige ſemblable à celle de la Férule, laquelle tige s'appelloit *Maſpetum*. La feuille étoit ſemblable à celle de l'Ache ; la graine étoit large & feuillée : c'eſt pourquoi quelques-uns donnoient à la feuille le nom de φυλλον : & le ſuc qui découloit de la tige & de la racine, étoit appellé par quelques Grecs Οπος par excellence, c'eſt-à-dire, le *Suc des Sucs*. D'autres le nommoient Οπος Σιλφιε, & les Latins lui donnoient le nom de *Laſer*.

On employoit toutes les parties de cette plante pour l'uſage de la Médecine & pour la cuiſine. Non-ſeulement les anciens diſtinguoient ce ſuc par rapport aux pays

d'où on l'apportoit, mais encore par rapport à la partie d'où il sortoit: ainsi celui qui venoit de la tige, s'appelloit καυλίας; celui de la racine, ῥιζίας : celui-ci étoit le plus vil. Il y a, dit Théophraste, de certaines mesures selon lesquelles on coupe la racine. On réserve ce qu'il faut pour la coupe prochaine, & l'on coupe le reste. Ces mesures s'observent encore en Perse, comme nous le verrons bientôt.

Tant s'en faut que les Auteurs qui ont écrit de ce Suc & de cette plante, en ayent éclairci l'histoire, qu'au contraire ils l'ont rendue plus obscure. Garzias lui donne la feuille du Coudrier. Jacques Bontius fait venir ce même Suc de deux plantes; savoir, d'une certaine plante sarmenteuse, presque semblable au Saule aquatique, & d'une autre plante dont les racines sont très-grosses, qui ressemblent à des Raiforts, & dont les feuilles sont comme celles du Tithymale. Un nommé Mandeslo dit que l'une est un arbrisseau sarmenteux, & dont les feuilles sont petites & semblables à celles du Ris; & que l'autre a la feuille de Navet, de couleur verte, & semblable à la feuille de Figuier. D'autres veulent que ce soit une espéce de *Phyllirea*. Mais

personne n'avoit rien dit de certain sur cette plante, jusqu'à Engelber Kæmpfer, qui dans son voyage de Perse & des Indes, désirant ardemment de connoître cette plante, fit 40. ou 50. mille de chemin avec beaucoup de fatigues, & en publia enfin une description éxacte & une histoire véritable, dans son livre qui a pour titre *Amœnitates exoticæ*.

Cette plante, de même que son suc, sont souvent appellés indifféremment dans la Perse *Hingiseh*, & dans les Indes *Hiing*. Cependant le mot *Hingiseh* est plus en usage, pour marquer la plante; & celui de *Hiing*, pour désigner la larme qui en découle. Ainsi l'Hingiseh, *Persis*, Umbellifera, Levistico affinis, foliis instar Pœoniæ ramosis, caule pleno maximo, semine foliaceo, nudo, solitario, Brancæ ursinæ vel Pastinacæ simili, radice Assam fœtidam fundente, *Kæmpf. amœn. exot. fasc.* 3. 535. est une plante dont la racine dure plusieurs années, grande, pésante, nue, noire en dehors, lisse lorsqu'elle est dans une terre limoneuse, raboteuse, & en quelque facon ridée quand elle est dans le sable; simple le plus souvent comme la racine du Panais; ordinairement partagée en deux, ou en un plus grand nombre de branches

un peu au dessous de son colet, qui sort de terre, & est garni, comme la queue de Pourceau, de fibrilles droites, semblables à des crins, roides, & d'un roux-brun. L'écorce de la racine est charnue, pleine de suc, se séparant aisément dans le tems que l'on tire la racine de la terre; lisse & humide en dedans. Cette racine est d'une substance pésante, solide comme celle de la Rave, très-blanche, pleine d'un suc gras très-blanc, très-puant, & qui frape vivement les narines, d'une odeur de Porreau. Le suc que l'on en retire, est appellé *Hingh* par les Persans, & Assa fœtida par les Européens. Les feuilles sortent du sommet de cette racine sur la fin de l'Automne au nombre de six, sept, plus ou moins, selon la grosseur de la racine: elles sont dans leur vigueur pendant l'Hyver, & elles se sechent vers le milieu du Printems. La feuille est branchue, plate, de la longueur d'une coudée, de la figure le plus souvent d'une feuille de Pivoine; de la même substance, de la même couleur, & aussi lisse que celle de la Livêche; de la même odeur que le suc, mais plus foible; d'un goût amer, âcre, aromatique, & puant. Cette feuille est composée d'une queue & d'une côte.

La queue a un empan & plus, de longueur, plus menue que le doigt, canelée en quelque façon, garnie de nervures, verte, creusée en gouttiére près de la base, cylindrique dans le reste.

La côte porte cinq lobes inégalement opposés, rarement sept, de la longueur de plus d'une palme, obliques, & dont les inférieurs sont plus longs que les supérieurs. Ces lobes se divisent de chaque côté en plusieurs lobules, dont le nombre n'est pas constant; ils sont d'inégale grandeur, oblongs & en quelque maniére ovalaires; plus longs & très-étroits dans quelques plantes, séparés les uns des autres jusqu'à la côte, & fort écartés, de sorte qu'ils paroissent en petit nombre, solitaires, & comme autant de feuilles: dans d'autres plantes ils sont plus larges, plus courts & comme unis ensemble, étant moins divisés. Les sinuosités ou les découpures sont le plus souvent ovalaires ou orbiculaires, par le jeu de la nature qui met quelquefois tant de différence dans les feuilles des plantes de la même espéce, qu'à peine paroissent-elles en être. Ces lobes s'élevent obliquement; ils sortent par dessous des côtés de la côte par un principe court: leur couleur est d'un

verd de mer; ils sont lisses, sans suc, roides, cassans, un peu concaves en dessous, garnis d'une seule nervure qui sort de la côte, & s'étend inégalement dans toute leur longueur : il est rare qu'il y ait des nervures latérales qui accompagnent celle du milieu.

La grandeur de ces lobes n'est pas constante; on peut leur donner trois pouces de longueur, & plus ou moins d'un pouce de largeur.

Avant que la racine meure, ce qui arrive le plus souvent lorsqu'elle est fort vieille, il en sort un faisceau de feuilles d'une tige simple, droite, cylindrique, canelée en quelque maniére, lisse, verte, de la longueur d'une brasse, d'une brasse & demie, & même davantage; de la grosseur de sept ou huit pouces vers le bas; diminuant insensiblement, & se terminant en un petit nombre de rameaux qui portent des fleurs en Parasol, comme les plantes Férulacées. Cette tige est revétue des bases des feuilles, placées alternativement à des intervalles d'une palme. Ces bases sont larges, membraneuses, renflées; & elles embrassent la tige inégalement, & comme en sautoir : lorsqu'elles sont tombées, elles laissent des vestiges que l'on prendroit

pour des nœuds. Cette tige est remplie de moëlle qui n'est pas entrecoupée par des nœuds ; elle est très-abondante, très-blanche, fongueuse, entremêlée d'un petit nombre de fibres courtes, vagues & étendues dans toute la longueur.

Les Para-sols sont portés sur des pédicules gresles, longs d'un pié, d'un empan, & même plus courts, lesquels se partagent en 10. 15. 20. brins écartés en rond, chacun desquels soutient à son extrémité un petit para-sol formé par 5. ou 6. filets de deux pouces de longueur, chargés de semences nues & droites. Ces semences sont applaties, feuillées, d'un roux-brun, de figure ovalaire, semblables à celles de la Berce ou du Panais de Jardin, mais plus grandes, plus noires ; garnies de poils en quelque maniére, ou rudes ; marquées de trois canelures, dont l'une est au milieu, & parcoure toute la longueur : les deux autres sont sur les bords, & s'étendent en se courbant aux deux extrémités. Ces semences ont une légere odeur de Porreau ; leur goût est désagréable, fort amer : la substance intérieure qui est proprement la vraie semence, est noire, applatie, pointue, ovalaire. Kæmpfer n'a pas vû les fleurs ; mais il dit, selon le rapport qu'on lui en a

fait, qu'elles ſont très-petites, pâles, blanchâtres; & il ne doute point qu'elles ne ſoient à cinq pétales.

Cette plante naît dans la Perſe; & toute l'Aſſa fœtida que l'on apporte en Europe, ne vient que de ce ſeul pays. Cependant on ne la trouve pas partout, mais ſeulement en deux endroits de ce Royaume, ſavoir dans les champs & les montagnes qui ſont autour de la ville de *Heraat*, dans la Province de *Coraſaan*, & dans la Province de *Laar*, ſur le ſommet des montagnes qui s'étendent depuis le fleuve *Cuur* juſqu'à la ville de *Congo*, le long du golfe Perſique, loin du rivage de deux ou trois paraſanges, & même davantage, (la paraſange contient 3600. pas géométriques).

De plus, cette plante ne porte pas du ſuc dans tous les endroits de ces deux pays: mais auprès de *Heraat*, c'eſt celle qui ſe trouve dans les deſerts champêtres; & dans la Province de *Laar* il n'y a que celle qui croît ſur les montagnes voiſines du territoire & de la ville de *Diſguun*, qui en fourniſſent. Toutes celles qui naiſſent dans ces pays en-deçà ou en-delà des lieux dont nous venons de parler, n'ont point de ſuc, ou ſi peu qu'il ne vaut pas la peine d'être recueilli;

& quand même il seroit abondant, on ne le recueilleroit pas. On dit que la plante qui est au-delà de *Disguun*, est douce, & a presque perdu sa puanteur; de sorte que les troupeaux de chévres la broutent avec avidité, & s'en engraissent d'une maniére surprenante. Cette plante se plaît dans les terres arides, sabloneuses & pierreuses, entremêlées de limon. On en trouve rarement dans une terre humide ou grasse.

Quelques-uns distinguent deux espéces de cette plante: l'une maigre, & qui fournit peu de larmes, d'une odeur & d'une vertu foible; elle s'appelle *Hus jeh*: l'autre fournit un suc abondant, gras, fétide, & par conséquent plus excellent. Mais Kæmpfer assure qu'elles ne différent que par rapport aux lieux où elles naissent.

On dit que la racine de cette plante vit très-long-tems, & même autant que les hommes; ce qui fait qu'elle acquiert quelquefois une grosseur monstrueuse.

On rapporte que selon la nature du terroir, & si elle ne s'éleve pas dans son premier âge en Férule (ce qui arrive quelquefois,) elle devient longue d'une aune & de la grosseur de la cuisse: lorsqu'elle est à son moyen âge, elle est

de la groſſeur de la jambe ou du bras; & ſi elle n'a qu'un an, elle eſt ſeulement de la groſſeur du pouce : ſa longueur eſt toujours proportionnée à ſa groſſeur. On ne trouve aucune racine, qui ne donne du ſuc avant que la Férule paroiſſe : mais ſi on l'abandonne à ſon propre ſort, elle s'éleve en tige tôt ou tard, & elle produit de la graine; enſuite le ſuc de la racine s'épuiſe, la plante ſéche, & elle meurt totalement.

Toute l'Aſſa fœtida découle à préſent par l'inciſion que l'on fait à la racine. On n'en retire plus des tiges, ſoit par l'art, ni autrement : ainſi la diviſion des anciens de l'Aſſa qui vient de la tige ou de la racine, ne ſert de rien. La racine qui a moins de quatre ans, donne peu de ſuc, & on ne la coupe point : mais plus elle eſt vieille & grande, plus elle donne de lait. Coupée tranſverſalement, elle couvre ſon diſque de ſon ſuc laiteux : lorſqu'on l'éxamine attentivement, on voit qu'elle produit deux ſubſtances, l'une plus ferme & fibreuſe, l'autre plus ſpongieuſe, molle, & de même nature que l'autre. La racine étant deſſéchée, toute la ſubſtance la plus molle ſe diſſipe; il ne reſte que celle qui eſt fibreuſe, qui ſe change en une moëlle qui eſt comme de

l'étoupe, tandis que l'écorce ridée perd un peu de sa grandeur. Le suc qui coule de ses petites vésicules, étant récent est très-blanc, très-liquide & gras, fort semblable à de la Crême de lait, & il n'a par conséquent rien de gluant : mais étant exposé au soleil ou à l'air, il devient brun & visqueux. La puanteur est la marque de la vertu de l'Assa ; plus elle est puante, & meilleure est-elle : mais cette puanteur est très-vive, lorsqu'elle est récente ; on ne peut en aucune maniére la comparer avec la puanteur de celle qui se trouve en Europe. Kæmpfer assure qu'un gros d'Assa fœtida récente répand plus de puanteur que cent livres de celle qui est vieille & séche, & telle que nos Droguistes la vendent.

Théophraste, dans son *histoire des Plantes*, rapporte qu'il y a certaines mesures selon lesquelles on coupe la racine de cette plante. Et en effet on les observe encore à présent dans la Perse, lorsqu'on coupe cette racine pour en tirer le suc. Voici la maniére d'en faire la récolte, telle que Kæmpfer la rapporte ; elle se fait en quatre opérations ou en quatre courses par les habitans des villages voisins, sur le sommet des montagnes d'Hingifer.

I. Ceux qui la recueillent, se rendent en troupe sur le haut des montagnes à la mi-Avril, qui est le tems que les feuilles des plantes deviennent pâles, perdent de leur vigueur, & sont prêtes à se sécher : ils s'écartent & se séparent fort loin les uns des autres dans ces vastes montagnes; de sorte que ceux qui sont convenus de faire cette récolte en commun, soit que ce soit une ou plusieurs familles, ou des villages entiers, ou enfin d'autres sociétés, s'emparent les uns d'un certain terrain des montagnes, les autres d'un autre, selon qu'ils se le sont distribué. Une société de quatre ou cinq hommes a coutume de se charger d'environ deux mille piés de cette plante. Chacun d'eux travaille avec émulation & avec joie. D'abord ils creusent la terre qui environne la racine, & la découvrent un peu avec un hoyau d'une palme de haut, dont il sont tous armés.

2°. Ils arrachent de la racine les queues des feuilles, en les tortillant avec la main. Ils nettoient encore le colet de la racine des fibres entortillées, qui ressemblent à une coëffure hérissée ; lesquelles étant ôtées, cette racine paroît comme un crane ridé.

3°. Ils la recouvrent de terre avec la

main ou le hoyau. Ils font de petits fagots des feuilles qu'ils ont arrachées, & des autres herbes, s'il y en a; & ils les placent sur la racine, en mettant une pierre par dessus; de peur que le vent, qui est souvent très-violent dans ces montagnes, n'emporte les fagots, & ne les disperse fort loin. Cette couverture est nécessaire pour préserver la racine des rayons du soleil; parceque dès qu'elle en est frapée, elle pourrit en un jour. Les racines étant ainsi préparées, (ce qui se fait ordinairement en trois jours,) les ouvriers quittent les montagnes, & s'en retournent à leurs maisons.

II. Trente ou quarante jours après ils retournent de nouveau sur les montagnes, & chacun prend sa premiére place, pour retirer des racines le tribut de son premier travail. Ils se munissent des instrumens nécessaires; savoir, d'un couteau bien afilé pour couper la racine, d'une spatule de fer grosse comme le poing, large par le bout, pour arracher la larme; d'un petit vase ou d'une petite coupe, qu'ils attachent à leur ceinture, pour y mettre la liqueur à mesure qu'ils la retirent; & de deux corbeilles qu'ils portent sur les épaules, pour y mettre le suc qu'ils ont recueilli, & l'emporter chez eux.

Il faut remarquer que chaque société partage en deux le canton qui lui est échu pour sa récolte, & que par conséquent elle partage aussi toutes les racines en deux classes, pour travailler à l'une en laissant l'autre alternativement de deux jours l'un : car après avoir tiré le suc d'une racine, il lui faut un jour, soit pour en fournir de nouveau, soit pour laisser un peu épaissir celui qu'elle a déja donné.

Aussitôt que les ouvriers sont arrivés, ils courent chacun à leurs racines; ils les découvrent, & ôtent avec la main toute la terre qui pourroit leur nuire dans leur travail. Ensuite ils coupent transversalement le sommet de la racine; de sorte que le tronc représente un disque, sur lequel se rend la liqueur sans être exposé à s'écouler, laquelle on doit recueillir deux jours après.

Ensuite ils mettent encore la racine à couvert des ardeurs du soleil; mais avec cette précaution, que le fagot d'herbe ne pose pas sur le disque; c'est pour cela qu'ils en font comme un arc, sans quoi il consumeroit tout le suc qui se rend sur le disque.

Le lendemain ils vont dans un autre endroit, ils coupent la racine de la même maniére, & la couvrent avec grand soin.

Le troisiéme jour ils retournent au premier endroit, ils découvrent la racine, & recueillent avec leur spatule la liqueur qui s'est déposée sur le disque; & à mesure qu'ils la retirent, ils la versent dans le vase qui est attaché à leur ceinture. Ensuite ayant écarté toute la terre qui empêcheroit de couper la racine de nouveau, ils coupent la superficie du disque qui est séche, ils en emportent le moins qu'ils peuvent, & ils en enlévent à peine l'épaisseur d'une paille d'Avoine; car il suffit d'emporter la superficie extérieure qui bouchoit les pores, afin que le suc puisse couler de nouveau.

Les ouvriers vuident de tems en tems leurs petits vases, & ils déposent le suc gommeux dans de plus grands, ou sur des feuilles placées sur la terre pour le faire mieux durcir au soleil. De cettte maniére il acquiert une couleur différente de celle qui est naturelle, selon que les parties sont molles, & qu'elles reçoivent inégalement les rayons brûlans du soleil. La racine étant couverte, le travail est fini. Le quatriéme jour ils retournent aux racines du second endroit. Ils recueillent le suc gommeux; ils écartent la terre, ils coupent la racine & la recouvrent: & c'est en quoi se passe la se-

conde opération ; coupant alternativement les racines trois fois, & en recueillant deux fois le suc.

Alors ils laissent ces racines huit ou dix jours sans y toucher, & ils emportent toute leur récolte dans des corbeilles sur leurs épaules à la maison. Chaque société de quatre ou cinq hommes recueille environ cinquante livres de ce suc. Le suc que l'on recueille dans cette premiére récolte, n'est pas le meilleur; au contraire c'est le moins estimable.

III. Après que l'on a laissé à ces racines huit ou dix jours pour recouvrer leur suc, on fait une nouvelle récolte. On commence par les racines de la premiére classe; on les découvre, on écarte la terre, on recueille le suc, on coupe la surface, on la recouvre. Le lendemain on fait les mêmes opérations aux racines de la seconde classe, & ainsi alternativement trois fois de suite; & enfin on les couvre de nouveau, & on les laisse.

IV. Trois jours après on retourne à ces racines, & on en coupe trois fois alternativement les deux classes. Enfin on ne les coupe plus, on les laisse exposées à l'air & aux rayons du soleil; ce qui les fait bientôt mourir. C'est ainsi que finit ordinairement la récolte d'Hingifer. Car si

les racines sont fort grandes, c'est-à-dire, si elles ont plus de vingt ans, on ne les quitte pas sitôt, mais seulement après qu'elles ont été épuisées.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. d'Assa fœtida choisie il est sorti ℥v. ʒiij. de flegme laiteux, de l'odeur d'Ail, & acide: ʒj. ʒvij. de flegme rousâtre, soit acide, soit urineux: ʒij. ʒij. gr. xxxvj. d'huile fétide, jaunâtre, fluide & limpide: ℥xj. ʒv. gr. xxiv. d'huile rousse & d'une consistence épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ix. ʒij: laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 30. heures, à laissé ʒij. ʒiv. gr. xxxvj. de cendres grises, dont on a retiré xij. gr. de sel fixe salé. La quantité des parties qui se sont perdues dans la distillation, a été de ʒij. ʒiv. gr. xij. & dans la calcination, de ℥vj. ʒv. gr. xxxvj.

On voit par cette analyse, que l'Assa fœtida est composée de beaucoup de soufre fétide, soit subtil, soit grossier; d'une assez grande portion de sel acide; d'une petite quantité de sel volatil urineux, & d'un peu de terre: d'où il resulte un composé salin sulfureux, dont une grande portion se dissout dans l'Esprit-de-vin, & la plus grande partie dans l'eau chaude.

Les

Les anciens Médecins ont donné beaucoup de belles qualités au Laser: ils disent qu'étant pris intérieurement il guérit la paralysie & les maladies des nerfs; qu'il excite les régles & l'urine; qu'il fert beaucoup pour aider la digestion; qu'il récrée l'esprit, & le délivre de la tristesse; qu'il détruit le venin des traits & des serpens; qu'il engraisse les corps, & qu'il guérit la peste & les maladies malignes; qu'il est utile dans l'hydropisie, la jauniſſe, la pleurésie, les contractions spasmodiques, l'asthme, la difficulté de respirer, la toux, & l'enrouëment; qu'étant appliqué extérieurement, il résout les gonflemens de la rate; & qu'étant mis sur la vulve, il excite les régles; qu'étant mêlé avec de la cire, il tire des piés les clous, après les avoir déchaussés tout-autour avec le fer; qu'il est fort bon dans les plaies empoisonnées, dans les bleſſures d'animaux venimeux, dans les ulcéres qui ne sont pas mûrs, dans les charbons qui croiſſent autour de l'anus, dans les douleurs de la goutte & du rhumatisme.

Garzias & d'autres assurent qu'il n'y a aucun reméde simple dans toutes les Indes, qui soit plus en usage que l'Assa fœtida, soit dans la Médecine, soit pour

assaisonner les viandes. Car presque tous les Indiens, & surtout les Banéanes, ont coutume de la mêler dans leurs potages & parmi leurs légumes. Ils en frotent d'abord leurs chaudrons, & ils ne se servent d'aucun autre assaisonnement dans tous leurs mets. Ils prennent aussi de l'Assa comme un reméde pour se guérir du dégoût, pour fortifier l'estomac, dissiper les vents, & s'exciter à l'amour.

Cependant Galien, l. 8. *des Simples*, prononce que toutes les parties du Silphium sont venteuses, & par conséquent difficiles à digerer : mais si on les applique extérieurement, elles sont plus efficaces; & surtout le suc, auquel il attribue une grande vertu d'attraction, & de plus celle d'amollir & de fondre les excroissances.

Pline accuse aussi le Laser mêlé avec les nourritures, comme étant difficile à digerer. Il dit qu'il produit des vents & des rots, & qu'il est nuisible pour les urines. De plus il en craint l'usage dans le mal de dents, fondé sur une expérience célebre d'un homme qui se précipita à cause de cela d'un lieu fort élevé. Il ajoute encore, que si on en frote les narines d'un taureau, il devient furieux. C'est pour-

quoi on ne doit pas l'appliquer téméraire-rement à l'extérieur.

En Europe, non-seulement on rejette bien-loin l'Assa fœtida des assaisonnemens, mais encore on l'emploie rarement dans les remédes, à cause de sa puanteur. Cependant on l'emploie utilement dans les coliques venteuses & dans les maladies hystériques, soit extérieurement, soit intérieurement. Elle convient aussi pour faire sortir les régles, les lochies & l'arriére-faix: elle excite puissamment la transpiration & les sueurs: elle chasse les humeurs malignes du centre à la circonférence; c'est pourquoi elle est fort utile dans les fiévres malignes, la petite vérole & la rougeole: elle remédie encore aux maladies des nerfs & à la paralysie.

On la prescrit depuis gr. xij. jusqu'à ʒj. ou même jusqu'à ʒij. On la recommende dans l'asthme prise dans un œuf à la coque, & on la vante comme très-efficace contre la vertu de l'Opium & des autres narcotiques. Par son odeur, elle délivre les femmes de la suffocation hystérique: appliquée extérieurement, elle amollit & résout puissamment; c'est pourquoi on la recommende pour résoudre les tumeurs de la rate.

On prépare une Teinture antihystérique avec l'Assa fœtida & l'Esprit-de-vin tartarisé, dont la dose est de ʒij.

℞. Assa fœtida, ʒß.
Sel Ammoniac, gr. xviij.
Extrait de Coquelicot, ſ. q.
M. F. un bol, pour exciter la transpiration.

℞. Assa fœtida, Myrrhe, ana ϑj.
Extrait de Safran, gr. ij.
Conserve de fleurs de Souci, ſ. q.
M. F. un bol, pour exciter les régles.

℞. Assa fœtida, ϑj.
Castoreum, gr. vj.
Succin préparé, gr. xx.
Extrait de Méliſſe, ſ. q.
M. F. un bol, pour donner dans la paſſion hystérique.

℞. Assa fœtida, graine de Geniévre, Castoreum, ana ʒß.
Miel, ʒivß.
F. un Electuaire, dont la dose est ʒj. contre le sommeil qui dure trop longtems, après avoir pris de l'Opium ou d'autres narcotiques.

On emploie l'Assa fœtida dans la Poudre hystérique *de Charas*, les Trochisques de Myrrhe, le Baume uterin, & l'Emplâtre pour la matrice.

ARTICLE III.

Du Bdellium.

ON n'eſt pas bien aſſuré de ce que c'eſt que le Βδέλλα & le Βδέλλιον des anciens Grecs, ni ſi cette drogue eſt parvenue juſqu'à nous.

Dioſcoride diſtingue trois ſortes de Bdellium. Le premier eſt la larme d'un arbre du pays des Sarraſins; & c'eſt une gomme tranſparente, & comme la colle de taureau, graſſe en dedans, qui ſe fond facilement, ſans bois & ſans ordures, amére au goût, odorante lorſqu'on la brûle, de la couleur de l'ongle. La ſeconde eſpéce eſt ſordide, noire, en groſſes maſſes, de l'odeur de l'Aſpalathe, & que l'on apporte des Indes. La troiſiéme eſpéce vient de la ville de Pétra : elle eſt ſéche, réſineuſe, livide; mais elle tient le ſecond rang pour la vertu.

Galien, l. 1. *des Remédes ſimples*, fait mention de deux ſortes de Bdellium; l'un de Scythie, qui eſt plus noir & plus réſineux; l'autre d'Arabie, dont la couleur eſt plus claire, qui eſt humide, & qui s'amollit facilement.

Voici ce que Pline dit du Bdellium:

„ La Bactriane est près de-là, le Bdellium „ y est très-fameux. C'est un arbre noir de „ grandeur d'un Olivier, qui a la feuille „ de Chêne, le fruit & la forme du Fi„ guier sauvage. Les uns en appellent la „ gomme *Brochon*; les autres, *Malachran*; „ les autres, *Maldacon*; & celle qui est „ noire & en masses, *Hadrobolon*. Or elle „ doit être transparente, semblable à de „ la Cire, odorante, grasse lorsqu'on la „ frote entre les doigts, amére au goût, „ sans acreté. Elle naît encore dans l'Ara„ bie, dans les Indes, dans la Médie & „ à Babylone. Quelques-uns donnent le „ nom de *Peraïcum* à celle que l'on ap„ porte de la Médie: celle-ci est plus fra„ gile & plus amére, elle est en croutes; „ mais celle des Indes est plus humide & „ plus gommeuse. "

On voit par-là combien l'histoire du Bdellium est incertaine dans les écrits des anciens. Les Arabes ne l'ont pas mieux éclaircie, puisque Sérapion établit deux sortes de Bdellium: l'un de Judée, qu'Avicenne nomme *Mochel Judaïcum*, & qui paroît être le Bdellium de Dioscoride: l'autre est le fruit d'une certaine plante semblable au Palmier. Avicenne appelle celui-ci *Mochel Mecchense*.

Les nouveaux Auteurs ne sont pas non

plus d'accord sur cela : car quelques-uns croient, selon le témoignage de Matthiol, que la Myrrhe est le vrai Bdellium. Il y en a d'autres, dit Clusius, qui croient que l'Animé est le vrai Bdellium. Les autres, selon le témoignage d'Olivus, entendent par le mot de *Bdellium*, des Escarboucles ; d'autres, du Cristal. C. Bauhin dans Matthiol rapporte six différentes espéces de Bdellium.

1°. Celui qui est en gros morceaux, & roux, qui saute en plusieurs grumeaux quand on le brise, & qui est médiocrement brillant.

2°. Celui qui est en petits morceaux, un peu brun, roux en dedans, qui se partage comme en deux parties lorsqu'on le brise, qui est transparent, compacte, pliant, gluant, gras, & qui laisse tomber des larmes blanches lorsqu'il est dans un lieu chaud.

3°. Le noir, qui est intérieurement d'un noir roux, gluant, & qui a une odeur qui tient le milieu entre l'Encens & la Gomme des Cerisiers.

4°. Celui qui est aussi noir, mais qui est de couleur fauve en dedans, d'une couleur de pourpre, fort transparent, mol, gluant, semblable à la Gomme de Cerisier, & qui en a le goût.

5°. Celui qui a la couleur & le goût semblables au précedent, mais qui est parsemé en dedans de taches pâles ou blanchâtres.

6°. Celui qui est pâle ou blanc, dont les grumeaux sont oblongs, médiocres, en grand nombre ; formé de longues gouttes condensées ; amer, désagréable, & plus âcre que toutes les autres espéces.

Samuel Dale décrit *dans sa Pharmacologie* deux espéces de Bdellium. „ La „ premiére (dit-il) est une substance gom- „ meuse & résineuse, grasse comme de „ la Cire, tenace, gluante, de couleur de „ fer tirant sur le noir, qui approche de „ la Myrrhe, dont elle imite l'odeur & „ le goût. On l'apporte de l'Arabie, de „ la Médie & des Indes. La seconde es- „ péce est une substance résineuse, un peu „ dure, noirâtre, friable, en gouttes dur- „ cies, qui a l'odeur & le goût de la pré- „ cedente. " On l'apporte de Ganea.

Pierre Pomet, *dans son histoire des Drogues*, observe que l'on trouve dans les Boutiques plusieurs espéces de Gomme sous le nom de *Bdellium:* tantôt c'est une Résine d'Amérique, qui découle de l'arbre appellé *Courbaril*, & que l'on nomme Animé ; tantôt c'est la résine d'un autre arbre qui s'appelle *Caninga* ou *Cassia*

Caryophyllata ; tantôt c'est la Résine du *Costus corticosus*, que l'on nomme Gomme *Alouch* ; ou bien ce sont d'autres Résines moins connues.

Mais ce que l'on trouve dans nos Boutiques pour le vrai Bdellium, n'est pas différent de la premiére espéce décrite par Samuel Dale. C'est une Gomme-résine en morceaux de différente figure & de différente grosseur. Extérieurement elle ressemble quelquefois à la Myrrhe ordinaire ; elle est de couleur de fer, rougeâtre, quelquefois d'un brun un peu rousâtre : intérieurement elle est en quelque façon transparente, semblable à la colle forte, & fragile ; elle s'amollit dans la bouche, & s'attache aux dents : elle est d'un goût un peu amer, plus foible cependant que celui de la Myrrhe ; d'une odeur qui n'est pas désagréable, surtout lorsqu'on la met sur le feu : elle s'enflâme & brûle opiniatrement, en pétillant & faisant du bruit : on voit alors quelquefois de petits grains qui sortent de côté & d'autre de sa substance. On la trouve souvent mêlée avec la moitié de Myrrhe dans les caisses dans lesquelles on l'apporte, & quelquefois avec la Gomme du Sénegal. Si cette substance n'est pas le plus excellent Bdellium de Dioscori-

de, du moins elle en approche beaucoup.

Il n'y a rien de certain sur l'arbre qui porte le Bdellium. Selon la description de Pline, il est noir, de la grandeur d'un Olivier; il a la feuille de Chêne, & le fruit du Figuier sauvage. Les autres le font ressembler à l'arbre de la Myrrhe: & Thevet assure qu'il a vû deux mille arbres de Myrrhe & de Bdellium qui croissoient ensemble dans la même forêt. Lobel & Pena disent qu'ils ont trouvé parmi les autres marchandises plusieurs branches de cet arbre; leur substance étoit solide, leur écorce dure, noirâtre & hérissée de plusieurs épines dures & grossiéres. C'est pourquoi Samuel Dale demande si c'est l'arbre qui s'appelle Arbor lactescens aculeata, foliis quernis, Americana, (Bdellifera fortè,) sive arbor Bdellium ferens in America, *Pluk. Phyt. Tab.* 145.

Une partie du Bdellium se dissout dans l'eau, & l'autre dans l'Esprit-de-vin ou dans l'huile; il s'enflâme & répand une grande lumiére & durable, quoiqu'en le brûlant il pétille un peu, à cause de la partie saline-aqueuse mêlée avec la Résine. Toute sa substance se dissout dans l'Esprit-de-vin tartarisé, dans les liqueurs alkalines, dans le Vin ou le Vinaigre.

On donne au Bdellium la vertu emolliente, & même très-puissante, lorsqu'il est récent. Il est aussi fort discussif, résolutif, & détersif, mais dans différens âges. Si l'on veut résoudre, il faut prendre celui qui est de moyen âge; si l'on veut seulement déterger, alors le plus vieux est le meilleur. On l'emploie rarement à l'intérieur; cependant on le recommende dans les maladies de la poitrine, la toux, la difficulté de respirer, les abcès du poumon, pour exciter l'urine & chasser les calculs. Plusieurs personnes vantent fort les Pilules de Bdellium à la dose de ʒj. dans le flux hémorrhoïdal; & surtout Solenander, Foreste & Riviére. Car il arrête puissamment ce flux, principalement si on y joint la fumigation du Bdellium recue par l'anus. Extérieurement il amollit & résout les tumeurs; il fait meurir les abcès, & il guérit les plaies récentes.

℞. Excellent Bdellium, ʒxij.
Graine d'Ammi, ʒiij.
Myrobolans Chébules, Indiens, Bellirics, Embliques, Coquille de Venus calcinée, Succin pp. ana ʒijß.
M. F. une masse de Pilules avec ſ. q. de Miel Rosat. La dose est ʒj. dans le flux hémorrhoïdal.

On emploie le Bdellium dans le Mithridat *de Damocrate*, les Trochisques de Cyphi, les Pilules fétides, l'Onguent des Apôtres, l'Emplâtre Diachylon avec les Gommes, l'Emplâtre divin *de Paracelse*, le Stiptique, le Diabotanum *de M. Blondel.*

Article IV.

De l'Euphorbe.

L'Euphorbe, Euphorbium, *Off.* Ἐυφόρβιον, *Dioſc.* Euforbion & Forbion, *Arab.* eſt une Gomme-réſine en gouttes ou en larmes, d'un jaune-pâle ou de couleur d'or, brillantes, tantôt rondes, tantôt oblongues, branchues & caverneuſes; d'un goût très-âcre, brûlant, qui cauſe des nauſées; ſans odeur. On l'apporte en Barbarie des pays de l'Afrique les plus éloignés de la mer, par la ville de *Salé*, d'où on le tranſporte en Europe. On choiſit celui qui eſt pur, ſec, pâle ou jaunâtre, âcre, & qui étant touché légerement de la langue, allume le feu dans toute la bouche.

Dioſcoride rapporte que l'Euphorbe a été découvert du tems de Juba Roi de Lybie. Mais Pline dit que c'eſt Juba lui-

même qui l'a découvert, & qu'il lui a donné le nom de son Médecin, qui s'appelloit Euphorbe, & qui étoit frere du célebre Antoine Musa Médecin de Cesar Auguste. Cependant Saumaise observe dans son Traité *de Homonimis*, qu'il est fait mention de l'Ευφόρβη ἀκάνθη dans un Auteur qui est bien plus ancien que Juba; savoir, dans le Poëte Meléagre qui vivoit du tems de Menippe le Cynique, dans son poëme Grec intitulé Στέφανος.

La plante d'où découle l'Euphorbe, s'appelle EUPHORBIUM ANTIQUORUM VERUM, *Commel. H. Med. Amst.* 23. SCHADIDACALLI, *H. Malab.* 2. 81. C'est un arbrisseau qui dans les terres sabloneuses est haut de dix piés & plus. Sa racine est grosse, plongée perpendiculairement dans la terre, & jette des fibres de tout côté; elle est ligneuse intérieurement, couverte d'une écorce brune en dehors, & d'un blanc de lait en dedans. Sa tige qui est simple, a trois ou quatre angles; elle est comme articulée & entrecoupée de différens nœuds; les bords anguleux sont échancrés entre les nœuds; & les angles sont garnis d'épines roides, pointues, droites, brunes & luisantes, placées deux à deux: elle est composée d'une écorce épaisse, verte, brune, & d'une pulpe hu-

mide, blanchâtre, pleine de lait, & sans partie ligneuse. Elle se partage en plusieurs branches dénuées de feuilles, à moins qu'on ne veuille donner le nom de feuilles à quelques petites appendices, rondes, épaisses, laiteuses, placées sur les bords, seules à seules, & sous les épines, & portées sur des queues courtes, épaisses, applaties, vertes & laiteuses. Les fleurs naissent principalement du fond des sinuosités qui se trouvent sur les bords anguleux & entre les épines. Elles sont au nombre de trois ensemble, portées sur un petit pédicule d'environ un demi-pouce, cylindrique, verd, laiteux, épais & droit. La fleur du milieu est la plus grande, & s'épanouit la premiére; les autres ensuite, lesquelles sont sur la même ligne, portées sur de très-petits pédicules, ou même elles n'en ont point du tout.

Ces fleurs sont composées d'un calyce d'une seule piéce, renflé, ridé, coloré, partagé en cinq quartiers, & qui ne tombe pas; & de cinq pétales de figure de Poire, convéxes, épais, placés dans les échancrures du calyce, & attachés par leur base au bord du calyce. Du milieu de ces fleurs s'élevent des étamines au nombre de cinq ou six, fourchues, rouges par le haut, sans ordre. Le pistile

est un style simple qui porte un petit embryon, arrondi, triangulaire, & chargé de trois stigmates. Lorsque les fleurs paroissent, les appendices feuillées ou ces petites feuilles tombent. Il succéde à ces fleurs, des fruits ou des capsules à trois loges; applaties, laiteuses, vertes d'abord, & qui rougissent un peu dans la suite en partie, d'un goût astringent; lesquelles contiennent trois graines rondes, cendrées extérieurement, blanchâtres intérieurement. On trouve souvent dans les sacs de peau dans lesquels on apporte l'Euphorbe, des fragmens de cette plante, des capsules séminales & des fleurs desséchées. Toute la plante est remplie d'un suc laiteux & âcre qui en découle en abondance, en quelqu'endroit qu'on y fasse une incision. Il croît dans l'Afrique, le Malabar & aux Indes Orientales. Il paroît que les peuples du Malabar ne savent pas la maniére de recueillir cette Gomme.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. d'Euphorbe ont donné ℥iij. ʒij. de liqueur limpide, d'une odeur désagréable, telle que celle qui exhale de l'huile d'Olive distillée, d'un goût âcre & un peu brûlant, sans acide ou alkali manifeste. Ce goût lui vient d'un certain esprit subtil,

analogue aux liqueurs que l'on retire de l'Ellébore, du Safran & d'autres plantes ſemblables. Il eſt ſorti enſuite ℥iij. ʒvij. gr. liv. de flegme acide, limpide, rouſsâtre, d'une odeur & d'un goût empyreumatique : ℥j. ʒiij. gr. xij. de liqueur rouſſe, qui a donné des marques d'un acide & d'un alkali volatil urineux très-violent : ℥xj. ʒij. gr. xviij. d'huile brune, ſoit fluide, ſoit d'une conſiſtence épaiſſe.

La maſſe noire & compacte qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. ʒij. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 19. heures, a laiſſé ℥ij. ʒiij. de cendres rouſsâtres, dont on a retiré ʒij. gr. lviij. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iij. ʒvj. gr. lx. & dans la calcination ℥v. ʒvij.

Les anciens ne diſent rien des vertus médicinales de l'Euphorbe. Les habitans du Malabar, ſelon les Auteurs de l'*Hortus Malabaricus*, préparent avec ſa racine un Emplâtre en y ajoutant un peu d'Aſſa fœtida, que l'on applique utilement ſur le ventre des enfans pour faire mourir les vers. Son écorce pilée & priſe avec de l'eau lâche le ventre. Le tronc & les branches étant pilées & bouillies dans l'eau, ſont d'un grand ſecours dans les

douleurs de la goutte, en exposant la partie malade à la fumée ou à la vapeur de cette décoction.

Hippocrate ne fait aucune mention du suc de l'Euphorbe. Galien & Dioscoride n'ont rien laissé sur sa vertu purgative. Les nouveaux Grecs & les Arabes lui attribuent une grande vertu de tirer la sérosité de tout le corps. C'est le plus âcre & le plus ardent de tous les hydragogues; il ne purge pas sans faire de peine, & il cause la défaillance, une sueur froide, & souvent des ulcéres dans les intestins. C'est pourquoi C. Hoffman avertit que l'usage intérieur de l'Euphorbe n'est point sûr, pas même lorsque les viscéres sont refroidis. Mésué défend aussi de le donner intérieurement, comme étant un remède nuisible, si ce n'est après l'avoir mêlé avec des remédes qui puissent émousser son acreté, qui est très-grande.

Fernel dit que l'on corrige les dangers de l'Euphorbe, en le faisant macerer pendant un jour dans l'huile d'Amandes douces, le plongeant ensuite dans un limon, que l'on recouvre ensuite, & que l'on fait cuire; & lorsqu'on veut en faire usage, on le donne depuis vj. gr. jusqu'à x. avec du Mastic, de la Canelle & de l'Aspic:

mais lorſque le corps commence à en être troublé, il faut donner auſſitôt une potion rafraîchiſſante & adouciſſante. D'autres le réduiſent en poudre fine, & le renferment dans un coing, & ils le font cuire au four. D'autres le tempérent avec du Vinaigre, du ſuc de Limon ou de Grenade, ou dans le flegme de Vitriol. Mais toutes ces corrections ſont peu ſûres; & nous croyons avec Ludovic, Hoffman, Wedelius, Timæus & d'autres, qu'il ne faut pas employer ce purgatif, ou du moins qu'il faut ſeulement l'employer dans les maladies dans leſquelles les membranes des viſcéres ſont attaquées de paralyſie, & ne peuvent être ébranlées que par des remédes très-forts & très-irritans, comme dans les affections ſoporeuſes, la léthargie, l'apopléxie, la paralyſie: & alors il faut le donner depuis ij. ou iij. grains juſqu'à vj. ou viij.

Sérapion & Avicenne obſervent que ſi l'on en prend le poids de trois dragmes, il fait mourir en trois jours, après avoir rongé les inteſtins & l'eſtomac.

Les particules de l'Euphorbe ſont ſi ſubtiles, que ſa ſeule odeur fait éternuer: ſi on frote les narines de ſon huile, il en découle beaucoup d'humeurs aqueuſes: ſi on en prend la poudre en guiſe de ta-

bac, il excite une si forte irritation, que souvent il produit une très-grande hémorrhagie, & il enflâme quelquefois les membranes du cerveau.

Appliqué extérieurement, il incise les humeurs épaisses & visqueuses, il les digére; & ce qui est encore plus, il cause de la rougeur, il excite l'inflammation, & quelquefois il cause des ulcéres. C'est pourquoi Mésué le recommende comme utile dans la résolution des nerfs, dans leur convulsion, leur engourdissement, leur tremblement, & toutes leurs autres maladies qui viennent de froid. On le broye avec de l'huile de Violier, & on en frote les parties malades. Il assûre que si l'on en frote le foie & la rate, il en guérit les douleurs qui viennent de froid ou de vents; & si l'on en frote le derriére de la tête, il est utile dans la léthargie, & pour ceux qui perdent la mémoire: selon Fernel, il est encore utile pour la sciatique & la paralysie. On le mêle alors avec des linimens & des onguens. Herman dissout les tumeurs squirrheuses en peu de jours, avec de l'Euphorbe dissout dans de l'huile.

On vante l'usage de l'Euphorbe comme excellent dans la carie des os & la piqûre des nerfs. Etant pulvérisé, on en

saupoudre les os cariés, ou seul, ou mêlé avec partie égale de racine d'Iris de Florence, ou d'Aristoloche ronde, ou d'autres remédes semblables.

℞. Euphorbe choisi, ℈j.
Térébenthine de Venise, ʒß.
Un peu de Cire. F. un Onguent, que l'on appliquera tout chaud sur le nerf piqué.

On s'en sert pour préparer une huile qui s'appelle Huile d'Euphorbe. On l'emploie dans les Pilules d'Euphorbe de *Quercetan*, les Pilules fétides, & dans le grand Philonium, ou le Philonium Romain.

Son acrimonie très-violente est cause qu'on ne le pulvérise qu'avec beaucoup de peine. Les Apoticaires qui savent cela, le font pulvériser par des payſans ou des gens de basse condition, & ils les avertissent de détourner le visage de dessus le mortier. Cependant ils ne sont jamais hors d'atteinte de sa violence : car sa poudre fine, & sa vapeur s'élevant en haut, frape si fort les narines & le cerveau, que l'éternuëment, l'acrimonie, la chaleur & la douleur viennent tout à la fois.

ARTICLE V.

Du Galbanum.

LE Galbanum, GALBANUM, *Off.* Χαλβάνη, *Dioſc.* CHENE, *Arab.* eſt une ſubſtance graſſe, ductile comme de la Cire, à demi-tranſparente, brillante, dont la nature tient en quelque maniére le milieu entre la Gomme & la Réſine; car elle s'allume au feu comme la Réſine, & elle ſe diſſout dans l'eau comme les Gommes, & non dans les huiles. Sa couleur eſt blanchâtre & preſque tranſparente lorſqu'elle eſt récente, enſuite jaunâtre ou rouſſe; d'un goût amer, âcre; d'une odeur forte & puante.

On trouve deux eſpéces de Galbanum dans les Boutiques. L'un eſt *en larmes*, & l'autre *en pains*. On eſtime celui qui eſt récent, pur, gras, médiocrement viſqueux, inflammable, formé de grumeaux blanchâtres & brillans. On rejette celui qui eſt brun, ſordide, mêlé de ſable, de terre ou de bois. On l'apporte de Syrie par Marſeille.

Les anciens Grecs ont connu cette larme. Dioſcoride dit qu'elle découle d'une certaine Férule qui s'appelloit *Metopion*.

En effet elle découle d'elle-même, ou par l'inciſion que l'on fait à une certaine plante férulacée ou ombellifére, qui s'appelle Oreoselinum Africanum Galbaniferum, fruteſcens, Aniſi folio, *I. R. H.* Ferula Africana, Galbanifera, Liguſtici foliis & facie, *P. Bat.* Anisum Africanum frutescens, folio & caule colore cæruleo tinctis, *Plukn.* t. 12. Oreoselinum Anisoides arborescens, Liguſtici foliis & facie, flore luteo, Capitis-bonæ-ſpei, *Breyn.* 2°. *Prodr.* Sa racine eſt groſſe, ligneuſe, pâle, partagée en quelques branches ou fibres; ſes tiges ſont de la groſſeur d'un pouce: elles s'élevent à la hauteur de plus de deux ou trois coudées; elles ſubſiſtent, & ſont ligneuſes, rondes, genouillées, remplies d'une moëlle blanchâtre un peu dure, & partagées en quelques rameaux. Chaque eſpace qui eſt entre les nœuds des tiges & des rameaux, eſt couvert d'un feuillet membraneux, d'où ſortent les feuilles ſemblables à celles de l'Anis, mais plus amples, plus fermes, & découpées plus aigu; de couleur de verd de mer; d'une ſaveur & d'une odeur âcres. Les tiges, les rameaux & les feuilles ſont couvertes d'une roſée de la même couleur. Les fleurs naiſſent au ſommet des tiges diſpoſées en para-ſol; elles ſont

petites, à cinq pétales, en rose, de couleur jaune. Quand elles sont tombées, il leur succéde des graines presque rondes, applaties, d'un brun-roussâtre, canelées & bordées tout-autour d'une aîle mince & membraneuse; elles ont un goût âcre, aromatique, & piquant. Toute cette plante est remplie d'un suc visqueux, laiteux, clair, qui se condense en une larme qui répond au Galbanum par tous ses caractéres; il découle de cette plante en petite quantité par l'incision, & quelquefois de lui-même des nœuds des tiges qui ont trois ou quatre ans. Mais on a coutume de couper la tige à deux ou trois travers de doigt de la racine; & le suc découle goutte à goutte: quelques heures après il s'épaissit & se durcit, & on le recueille. Cette plante croît dans la Perse & dans différens pays de l'Afrique, surtout dans la Mauritanie.

La plante qui s'appelle FERULA GALBANIFERA, *Lob. Icon.* 779. FERULAGO latiore folio, est bien différente de celle dont il s'agit. Car cette Férule de Lobel ne produit point le Galbanum, comme M. Tournefort l'a observé, mais une autre sorte de Gomme fort rouge, & dont l'odeur n'est pas trop forte.

Dans l'analyse chymique, Ibij. de Gal-

banum choisi ont donné ℥iij. ʒij. de flegme rousâtre, odorant, un peu acide : ℥iij. ʒv. gr. xxxiv. de liqueur acide, rousse : ʒvij. gr. xxxvj. de liqueur brune, empyreumatique, en partie acide, & en partie alkaline : ℥j. ʒvij. gr. xxx. d'huile fluide & brune : ℥v. ʒv. d'huile épaisse, & d'un verd-brun : ℥vij. d'huile de la consistence du Miel.

La masse qui est restée dans la cornue, pesoit ℥vij. ʒj. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée pendant 20. heures dans un creuset a laissé ʒv. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation xiij. gr. de sel fixe, qui n'étoit pas purement alkali. La perte des parties dans cette distillation a été de ℥ij. ʒiv. & dans la calcination, de ℥vj. ʒiij. gr. lx. L'huile étant purifiée par des distillations réiterées, est devenue d'un très-beau bleu.

Le Galbanum se dissout dans le Vin & le Vinaigre, & même dans l'eau chaude; & difficilement dans l'huile, ou l'Esprit-de-vin. Il est composé d'un sel tartareux, & d'une huile épaisse fétide.

Le Galbanum pris intérieurement a les mêmes vertus que la Gomme Ammoniac, quoiqu'il soit plus foible. Il dissout la pituite qui est tenace ; c'est pourquoi il est utile pour l'asthme & la toux invéterée :

invéterée : il dissipe les vents, il remédie aux douleurs de colique ; il ouvre les obstructions de la matrice ; il excite les mois, & les purgations après l'accouchement ; il chasse le fétus & l'arriére-faix ; il soulage les maladies hystériques qui viennent d'obstruction de la matrice. On le recommende aussi contre les poisons coagulans. Sa fumigation est utile dans la suffocation de la matrice, & dans les redoublemens épileptiques. Appliqué extérieurement, il incise, il attire puissamment, il amollit & fait meurir ; c'est pour cela qu'on le mêle dans plusieurs Emplâtres pour faire meurir les bubons & les charbons, & pour résoudre les tumeurs squirrheuses. Appliqué sur l'ombilic, il adoucit les maladies hystériques ; il arrête les mouvemens spasmodiques des intestins, les convulsions des membres, & la paralysie : on l'étend sur du Chamois, & on l'applique sur la partie malade.

℞. Galbanum, Gomme Ammoniac, ana ℥ij.
Vitriol de Mars de Riviére, ℥ß.
Diagréde, ℥x.
Syrop de Nerprun, f. q.

M. F. une masse de Pilules, dont la dose est depuis v. gr. jusqu'à ℈j. pour la suppression des mois, & pour les

purgations qui se sont arrêtées après l'accouchement, pourvû qu'il n'y ait point d'inflammation.

℞. Galbanum, Assa fœtida, Myrrhe, ana ʒj.
Camphre, Sel de Succin, ana ℈ß.
Borax, ℈ij.
Syrop d'Armoise, s. q.
M. F. une masse de Pilules. La dose est ℈j. dans la passion hystérique, & lorsque les purgations se sont arrêtées après l'accouchement.

℞. Galbanum, Assa fœtida, Myrrhe, ana ʒß.
Castoreum, ℈j.
M. F. des Trochisques, pour faire des fumigations dans les accès hystériques.

℞. Galbanum, s. q.
Dissolvez dans l'huile de Succin & d'Aspic, ana s. q.
F. un liniment, dont on frotera les parties convulsives & paralytiques.

On prépare avec le Galbanum, le Galbanetum Theophrasti de *Paracelse*, qui passe pour un excellent remède, appliqué extérieurement dans la contraction des nerfs, les maladies spasmodiques, les coliques convulsives, & la paralysie des membres. Voici comment on le doit faire.

℞. Galbanum, ℔j.
Gomme de Lierre, ℥iij.
Huile de Térébenthine, ℔ß.
Huile de Laurier, d'Aſpic, ana ℥j.
Digerez pendant deux ou trois jours : diſtillez enſuite dans la cornue. Gardez la liqueur diſtillée pour l'uſage.

On emploie le Galbanum dans la Thériaque, le Mithridat, le Diaſcordium, l'Onguent des Apôtres, le Baume uterin *de Charas*, l'Onguent d'Althæa, les Emplâtres de Galbanum, le Diachylon avec les Gommes, de Mucilage; dans l'Emplâtre diaphorétique, Manus-Dei, le Magnétique d'*Angelus Sala*, le Divin, celui pour la matrice, l'Oxicroceon, le Styptique, le Diabotanum *de M. Blondel*.

ARTICLE VI.

De la Myrrhe.

LEs anciens ont parlé de pluſieurs ſortes de Myrrhe, qu'ils ont décrites & diſtinguées les unes des autres peu éxactement. Et même préſentement on trouve dans les caiſſes de Myrrhe pluſieurs morceaux différens par le goût, l'odeur & la conſiſtence. Tantôt ils ont l'odeur agréa-

ble de la Myrrhe ; tantôt ils ont une odeur incommode & désagréable ; tantôt ils sont très-amers, & excitent des nausées ; tantôt ils ont une légere amertume, outre qu'ils sont mêlés de Bdellium & de Gomme Arabique. Par où l'on voit qu'il y a quelque différence entre les larmes de la Myrrhe, selon qu'elle vient de différens arbres, ou de différentes parties du même arbre, selon les différentes saisons de l'année où on la recueille, selon la différente culture, & selon qu'elles découlent d'elles-mêmes ou par incision.

Fuchs soupçonne que la Myrrhe des Boutiques n'est pas la véritable Myrrhe des anciens, mais l'espéce la plus vile, à laquelle Dioscoride donne le surnom de *Caucalis* & d'*Ergasine*. Mais je crois qu'on nous apporte présentement ces différentes sortes de Myrrhes confondues ensemble.

Brassavolus & d'autres Auteurs ont regardé notre Myrrhe comme le Bdellium des anciens : cependant on l'en distingue facilement ; parcequ'elle est amére, moins visqueuse, d'une odeur fort âcre, & plus piquante que celle du Bdellium. Langius & d'autres rejettent notre Myrrhe, & prennent le Benjoin pour la Myrrhe des

anciens. Cependant, de l'aveu même de Langius, le Benjoin n'a pas l'amertume que Dioscoride prétend qui doit être dans la Myrrhe. Ainsi nous pensons avec J. Bauhin & d'autres Auteurs, que l'on nous apporte encore à présent la véritable Myrrhe, quoique mêlée très-souvent avec de la Gomme.

Les anciens à la vérité comptoient la Myrrhe parmi les aromates les plus doux, & ils s'en servoient pour donner de l'odeur aux vins les plus précieux. Mais, comme nous l'avons déja dit ailleurs, on ne doit pas disputer ni des goûts, ni des odeurs; puisque les hommes sont en cela fort inconstans.

Les anciens distinguoient deux sortes de Myrrhe; savoir, celle qui étoit liquide, qu'ils appelloient *Stacte*; & celle qui étoit solide ou en masse. Ils distinguoient encore deux sortes de Myrrhe liquide; l'une qui étoit naturelle, & qui découloit d'elle-même des arbres, avant que l'on y fasse une incision : c'est, dit Pline, la plus estimable de toutes. Ou bien on l'exprimoit des morceaux de Myrrhe récens, dont la substance intérieure ne s'étoit pas encore durcie, & qui restoit encore liquide & huileuse. On trouve quelquefois dans les Boutiques de ces sortes de mor-

ceaux de Myrrhe récente, pleins d'un suc huileux, que les Parfumeurs appellent encore *Stacte*. L'autre, qui étoit faite par l'art, étoit une Myrrhe récente, pilée avec une petite quantité d'eau, que les anciens passoient en exprimant fortement. Cette préparation n'est plus en usage aujourd'hui, & elle est inconnue.

Il y a des Auteurs qui assurent que le Storax liquide des Boutiques est la larme qui découle de l'arbre de la Myrrhe, que les anciens appelloient *Stacte*. Ce sentiment ne s'accorde nullement avec la vérité. Car le Storax liquide des Boutiques est entiérement différent de la Myrrhe.

Les anciens font mention de plusieurs sortes de Myrrhe solide ou en masse, entre lesquelles est la Myrrhe *Troglodytique*, ainsi appellée du pays des Troglodytes d'où on l'apportoit. Galien regarde cette espéce comme la meilleure. La seconde s'appelloit *Minnæa*, du village de Minné. Cependant Dioscoride paroît désapprouver celle-ci; à moins que, comme quelques-uns le prétendent, la Myrrhe de Minné de Dioscoride ne soit différente de la Myrrhe Minnée de Galien; ce qu'il est très-difficile de décider.

Il ne faut pas omettre ce que Galien

rapporte de l'*Opocalpasum* ou *Opocarpasum*, qui ressembloit à la meilleure Myrrhe, que l'on mêloit avec elle très-souvent de son tems, & dont on ne pouvoit la distinguer facilement. C'étoit un suc empoisonné qui causoit l'assoupissement & l'étranglement subit. Et Galien dit qu'il a vû plusieurs personnes mourir, pour avoir pris de la Myrrhe dans laquelle il y avoit de l'*Opocarpasum*, sans qu'ils le sçussent. Aucun des anciens ne nous a appris de quelle plante, de quel arbre, ou de quelle herbe étoit tiré le suc que l'on appelloit *Opocarpasum*; & aucun des nouveaux Auteurs ne le sait encore aujourd'hui.

Dioscoride fait mention d'une certaine Myrrhe de Béotie, qui étoit la racine d'un certain arbre qui naît dans la Béotie. On ne la connoît point du tout aujourd'hui.

La Myrrhe donc, MYRRHA, *Off.* Σμύρνα, *Diosc.* Μύῤῥα, *Hippocr.* LER, MUR, seu MOR, *Arab.* est un suc résineux-gommeux en morceaux fragiles, de différente grandeur; tantôt de la grosseur d'une Aveline ou d'une Noix, tantôt plus gros; de couleur jaune, rousse, ou ferrugineuse; transparens en quelque manière, & brillans: lorsqu'on les brise, on

y voit des veines blanchâtres à demi circulaires, ou en forme de lune, à peu près comme des ongles : son goût est amer, un peu âcre, aromatique ; il cause cependant des nausées : son odeur est forte ; elle frape les narines, lorsqu'on la pile ; & quand on la brûle, elle répand une fumée agréable. On estime celle qui est friable, légere, de même couleur de tous côtés, amére, âcre, odorante. On rejette celle qui est noire, pésante, pleine d'ordures. On apporte la Myrrhe de cette partie d'Ethiopie que l'on appelloit autrefois le *pays des Troglodytes*.

On ne dit rien de certain sur l'arbre dont la Myrrhe découle.

Dans l'analyse chymique, ℔ij. de Myrrhe choisie distillées dans la cornue ont donné ʒiij. ʒiv. de flegme rousâtre, qui avoit l'odeur & le goût de la Myrrhe : ʒiv. ʒvij. gr. xxxiv. de liqueur acide & austére : ʒj. ʒv. de liqueur, soit acide, soit urineuse : ʒj. ʒvij. gr. xxxij. d'huile rousse, limpide & odorante : ʒiij. ʒvj. gr. xxxvj. d'huile brune, un peu empyreumatique, d'une consistence épaisse comme du Syrop.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ʒix. ʒvj. gr. liv. laquelle étant calcinée pendant 26. heures a laissé

℥ij. ℥iij. gr. xxxvj. de cendres rousses, dont on a retiré par la lixiviation xviij. gr. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vj. ℥ij. gr. lxx. & dans la calcination, de ℥vij. ℥iij. gr. xviij.

La Myrrhe s'enflâme comme les Résines : cependant elle ne se dissout pas parfaitement comme elles dans les liqueurs huileuses, mais elle se gruméle en partie : elle ne se dissout pas non plus facilement & entiérement dans l'eau comme les Gommes ; mais quand on l'y laisse, la plus grande partie devient semblable à du limon. L'Esprit-de-vin rectifié en tire une teinture, ou une partie résineuse, par une très-longue digestion ; & il ne reste que la partie gommeuse qui est sans odeur & sans aucune amertume, laquelle se dissout dans l'eau, ou du moins elle s'y amollit, & elle se change en une mucosité gluante & visqueuse. Elle se dissout totalement dans l'Esprit-de-vin tartarisé, ou uni avec l'esprit urineux de sel Ammoniac.

Ainsi la Myrrhe est une composition de Résine, de Tartre & de sel Ammoniacal mêlés si éxactement ensemble, qu'on ne peut les séparer.

Galien attribue à la Myrrhe la vertu

dessicative & modérément détersive : d'autres y reconnoissent une très-grande vertu résolutive. En effet elle dissout puissamment le sang grossier & visqueux, la bile grumelée, les humeurs gluantes & concrétes : c'estpourquoi on la recommende prise intérieurement pour les obstructions de la matrice & des viscéres. Elle excite les régles, les purgations des accouchées, & le flux hémorrhoïdal : elle chasse le placenta & le fétus qui est mort : elle dissipe l'engorgement des poumons. On la prescrit utilement dans l'asthme, la toux, & pour résoudre les tubercules des poumons ; dans la jauniſſe, les affections scorbutiques & cachectiques. Elle fait mourir les vers, soit par sa grande amertume, soit même en dissolvant & en chassant l'humeur visqueuse, dont l'estomac & les parois internes des intestins sont tapissés, & dans lesquelles se cachent les œufs de ces petits animaux. Elle fortifie l'estomac, elle aide la digestion, elle dissipe les vents. Elle est utile dans les fiévres malignes, putrides & pestilentielles, dans la petite vérole & la rougeole, en détournant la pourriture, en excitant une douce transpiration, & en accélerant l'éruption à la peau. On la recommende comme un

baume singulier dans les ulcéres, soit internes, soit externes. Elle corrige la corruption & la pourriture ulcéreuse, dans quelque partie du corps qu'elle soit : c'est pourquoi on l'emploie heureusement dans l'empiéme, l'ulcére des poumons, du foie, des reins, de la matrice ou des autres viscéres, & dans la dyssenterie. On la donne en substance depuis ʒß. jusqu'à ʒß. sous la forme de bol ou de pilules, & rarement en dissolution, à cause de sa grande amertume.

Appliquée extérieurement, elle attenue & résout, & c'est une excellent vulnéraire. Elle mondifie les plaies invéterées qui se tournent déja en ulcéres, & elle les préserve de la pourriture vermineuse. Elle remédie aussi à la gangrêne, & à la corruption des plaies qui vient du défaut des esprits animaux dans la partie blessée, soit qu'on l'employe avec des décoctions, des teintures, des emplâtres, ou des onguens.

Mais la Myrrhe n'est pas toujours sans danger ; puisque l'odeur de la Myrrhe, comme J. Bauhin l'observe après Galien, cause le mal de tête à plusieurs personnes qui se portent bien. D'ailleurs la Myrrhe excite non-seulement les mois des femmes, mais encore toutes les au-

tres éruptions de sang dans quelque partie du corps qu'elles se fassent, & même elle les augmente : c'est pourquoi son usage rappelle le crachement, & le pissement de sang, & toutes les autres hémorrhagies qui étoient comme assoupies. Il ne faut pas non plus la donner témérairement & sans précaution aux femmes grosses, de peur qu'elle ne cause l'avortement.

Les préparations de Myrrhe les plus usitées sont les teintures & les huiles.

La teinture se tire avec de l'Esprit-de-vin rectifié, ou seul ; & alors il n'y a que la partie résineuse qui se dissolve, & non la partie gommeuse, insipide & sans odeur : ou bien on mêle l'Esprit-de-vin avec de l'esprit volatil urineux de sel Ammoniac ; & alors toute la substance de la Myrrhe se dissout. On donne cette teinture depuis v. gout. jusqu'à ʒß.

On fait l'huile de Myrrhe en la distillant dans la cornue, à un feu doux que l'on augmente par degrés : car de cette maniére on retire une huile épaisse avec un esprit acide ; laquelle étant séparée de la liqueur spiritueuse se distille de nouveau avec beaucoup d'eau, pour en retirer une huile tenue & odorante. Il y a encore dans les Boutiques une autre

liqueur, que l'on appelle improprement huile de Myrrhe *per deliquium*, puisque ce n'est autre chose que le suc de la Myrrhe fondue par le moyen de l'humeur sulfureuse & saline des blancs d'œufs. Voici comme on la prépare.

On coupe des œufs frais durs, par la moitié, selon leur longueur; on en ôte le jaune, & on met à la place de la Myrrhe choisie en poudre: on réunit ces moitiés d'œufs; on les lie avec un fil, & on les suspend dans un cellier ou dans un lieu humide; de sorte que le suc de la Myrrhe découle peu-à-peu dans un vaisseau de verre qui est au dessous.

On fait exhaler cette liqueur à un feu doux dans un vaisseau ouvert, jusqu'à la diminution de la quatriéme partie, & on la garde pour l'usage. On la recommende pour détruire les rousseurs du visage, les rides & les cicatrices difformes des plaies. Il faut s'en froter souvent.

℞. Myrrhe choisie, gr. xij.
Safran de Mars apéritif, Gomme Ammoniac, ana gr. x.
Syrop d'Absynthe, s. q.
F. un bol, que l'on prendra matin & soir pour la suppression des régles.

℞. Myrrhe, gr. xv.
Borax, ℈j.
Canelle, gr. xviij.
F. une poudre.

M. avec ſ. q. de Conſerve d'Abſynthe ou de Souci. F. un bol pour la ſuppreſſion des régles, ou pour rappeller les purgations des femmes accouchées, ou pour chaſſer le fétus qui eſt mort.

℞. Myrrhe, Oliban, ana gr. xv.
Safran en poudre, gr. vj.
Baume d'Egypte, ſ. q.

M. F. des pilules pour la phthiſie qui commence, pour réſoudre les tubercules des poumons, & guérir les petits ulcéres.

℞. Myrrhe choiſie, ℈ß.
Diaphorétique minéral, Vipérine de Virginie, ana ℈j.

M. F. un bol avec ſ. q. de Syrop d'œillets de Jardins, pour la petite vérole, la rougeole & les fiévres d'un mauvais caractére.

℞. Racine d'Ariſtoloche ronde, Iris de Florence, Euphorbe, ana ʒj.
Myrrhe, Aloës, ana ʒjß.

M. F. une poudre pour ſaupoudrer les os cari

Ou bien, l'on tirera une teinture de

cette même poudre par le moyen de l'Esprit-de-vin, pour empêcher la pourriture des chairs.

La Myrrhe a donné le nom aux Trochisques de Myrrhe. On l'emploie dans la Thériaque *d'Andromaque*, la Thériaque Diatessaron, le Mithridat *de Damocrate*, la Confection d'Hyacinthe, le Philonium, les Pilules de *Rufus*, celles d'Agaric, les Pilules catholiques de *Potérius*, l'Elixir des Propriétés *de Paracelse*, l'Huile de Scorpion composée, l'Onguent de Mars, des Apôtres, le Mondificatif, l'Onguent de Résine, l'Emplâtre de Mélilot, le Divin, l'Oxicroceon, le Stypti-que, & autres.

ARTICLE VII.

De l'Opopanax.

L'OPOPANAX & OPOPANACUM, *Off.* Ὀποπάναξ, *Grec.* est un suc gommeux & résineux, en grumeaux, environ de la grosseur d'un Pois; tantôt plus grands, tantôt plus petits; rousâtres en dehors, & d'un jaune blanchâtre en dedans; fort amers, âcres, de mauvaise odeur; d'un goût qui excite un peu la nausée; gras, & cependant friables.

On l'apporte quelquefois en masses très-sales, d'un roux-noirâtre, mêlé des squilles de la tige, ou d'autres ordures.

On doit choisir les larmes brillantes, grasses, friables, de couleur de Safran en dehors, blanches ou jaunâtres en dedans, d'un goût amer, d'une odeur forte. On rejette celles qui sont noires & sordides.

On apporte l'Opopanax d'Orient; mais nous ne savons point du tout de quelle plante il vient. Il a été connu des Grecs.

On le tire, selon Galien, du Panax Heracleus, dont on coupe les racines & les tiges. Mais il n'y a rien de certain dans les Auteurs sur le Panax Heracleus.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. d'Opopanax très-pur il est sorti ʒiv. ziv. de flegme limpide, odorant, & un peu acide: ʒiv. zv. gr. xij. de liqueur rousâtre, acide, empyreumatique: ʒj. zvj. gr. lx. de liqueur, soit acide, soit urineuse: ʒj. zj. gr. lxvj. d'huile limpide, tenue, légere, rousâtre: ʒiv. zj. gr. xij. d'huile grossiére, épaisse, plus pésante que l'eau, & brune.

La masse noire rarefiée & spongieuse, qui est restée dans la cornue, pesoit ʒxj.

℥j. laquelle étant calcinée dans le creuſet pendant 26. heures, a laiſſé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. xlij. de ſel alkali fixe. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥iv. ʒiij. gr. lxvj. & dans la calcination, de ℥ix. ʒv. gr. xxxvj.

L'Opopanax s'enflâme comme les Réſines : il ſe diſſout dans l'eau comme les ſubſtances gommeuſes ; mais il rend l'eau laiteuſe, à cauſe de ſa grande quantité d'huile. Il eſt donc compoſé d'huile de Tartre & de ſel Ammoniacal étroitement unis enſemble.

Pris intérieurement il inciſe & diviſe les humeurs viſqueuſes & épaiſſes, il diſſipe les vents, & il purge ſans cauſer de peine. C'eſtpourquoi on le donne utilement depuis ʒß. juſqu'à ʒj. dans les maladies du cerveau & des nerfs, dans la paralyſie, l'épilepſie, l'aſthme humoral, la toux invéterée, les obſtructions du méſentére & des viſcéres, & la ſuppreſſion des régles. Extérieurement il amollit les tumeurs ; il diſcute, il réſout les ſquirrhes, les nœuds & les ganglions.

℞. Opopanax, ʒß.
Safran, gr. vj.
Canelle, ℈j.

M. avec ſ. q. de Syrop d'Abſynthe. F. un bol pour la ſuppreſſion des régles.

℞. Opopanax, Racine d'Iris de Florence, Agaric leger, ana ʒß. Syrop d'Etyſimum, ſ. q. M. F. un bol pour l'aſthme.

On emploie l'Opopanax dans la Thériaque, le Mithridat, la Sacrée amére de Coloquinte, les Trochiſques de Myrrhe, les Pilules d'Opopanax, les Pilules fétides, l'Electuaire antihydropique *de Charas*, l'Onguent des Apôtres, l'Emplâtre de Mucilage, de Manus-Dei, le Divin, le Styptique, & le Diabotanum. *Collectan. Pharmaceuticor. Penicher.*

Article VIII.

Du Sagapenum.

Le Sagapenum & Serapinum, *Off.* Σαγάπηνον, *Græc.* Sachabenigi ſive Sechbenigi, *Arab.* eſt un ſuc qui tient le milieu entre la Gomme & la Réſine; tantôt il eſt en grandes gouttes comme l'Encens, tantôt en gros morceaux. Il eſt rouſsâtre en dehors, & d'une certaine couleur de corne en dedans:

il plie & il blanchit sous la dent, & même entre les doigts : il est d'un goût mordant & âcre ; d'une odeur puante, forte & qui approche de celle du Porreau ou du Pin, & qui tient comme le milieu entre l'Assa fœtida & le Galbanum. Lorsqu'on l'approche de la chandelle, il s'enflâme ; & étant cuit sur le feu avec de l'eau, du vin, ou du vinaigre, il se résout entiérement. On en trouve dans les Boutiques des morceaux impurs & comme fondus, d'une couleur obscure ou sordide, & qui ont le même goût & la même odeur que le pur.

On estime le Sagapenum qui est transparent, roux en dehors, & qui paroît formé intérieurement de gouttes blanches ou jaunâtres lorsqu'on le brise, qui plie sous les doigts lorsqu'on le manie, & qui répand une odeur pénétrante & désagréable. Charas fait mention d'un certain Sagapenum blanc en dedans & en dehors, qu'il croît être récent & le plus excellent : mais on en trouve rarement de tel dans les Boutiques.

Les anciens Grecs connoissoient le Sagapenum. Dioscoride dit que c'est le suc d'une plante férulacée qui naît dans la Médie. On nous l'apporte encore aujourd'hui de Perse & d'Orient.

La plante d'où il découle, nous eſt inconnue. On conjecture par les parcelles de tiges, & les graines qui ſont ſouvent mêlées avec ce ſuc, que c'eſt une eſpéce de Férule.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Sagapenum très-pur il eſt ſorti ℥vj. ʒiij. gr. xviij. de flegme rouſsâtre, acide, d'une odeur de Porreau, d'un goût réſineux qui approche du Geniévre: ʒiij. ʒij. gr. xxxvj. de liqueur acide, brune, ou de couleur de Safran: ℥j. ʒj. de liqueur alkaline, urineuſe: ℥j. ʒvj. gr. xlij. d'huile limpide, fluide, verte: ʒiij. ʒij. gr. xlij. d'huile bleue: ʒiij. ʒiij. gr. xij. d'huile épaiſſe & d'un brun-rouſsâtre.

La maſſe noire qui eſt reſtée dans la cornue, peſoit ℥viij. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuſet pendant 20. heures, a laiſſé ℥j. ʒiij. gr. xxxvj. de cendres rouſſes, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix. de ſel fixe ſalé. La perte des parties dans la diſtillation a été de ℥viij. ʒvj. gr. xlij. & dans la calcination de ℥vj. ʒv. gr. xxx.

Le Sagapenum eſt donc compoſé de ſoufre, de ſel acide & urineux volatil, avec un peu de terre, ce qui fait un compoſé réſineux ſalé & ammoniacal.

Les Arabes mettent le Sagapenum

parmi les remédes purgatifs, quoique les Grecs ayent passé sous silence cette vertu. Il est vrai qu'il lâche le ventre, mais si foiblement & si lentement, qu'il a besoin d'être excité par d'autres purgatifs.

C'est un puissant apéritif; il résout & atténue, il déterge fortement. C'est pourquoi on le recommende dans les maladies de la poitrine qui viennent d'une pituite épaisse, & dans les tumeurs dures & calleuses, surtout des parties nerveuses, & dans les vieilles maladies de la tête, en un mot toutes les fois qu'il faut dissoudre & atténuer les humeurs crasses, épaisses & coagulées. On le prend intérieurement depuis ℈j. jusqu'à ʒj. L'usage a voulu qu'on ne le prît jamais seul, mais toujours mêlé avec d'autres remédes propres & convenables; & le plus souvent sous la forme de pilules, à cause de son goût désagréable. On le prescrit utilement dans l'asthme, l'obstruction & la tumeur de la rate; dans l'hydropisie, les maladies des nerfs, le spasme, l'épilepsie, le tremblement des membres & la paralysie.

Il excite les régles; mais on dit qu'il fait mourir le fétus: c'est pourquoi les femmes grosses doivent s'en abstenir,

De plus, Mésué assure qu'il nuit à l'estomac & au foie ; c'estpourquoi on le tempére avec les astringens & les stomachiques fortifians, comme l'Aspic, le Mastic, la Canelle, & autres. On le recommende aussi dans la fiévre quarte, & on en fait des Pilules décrites par Quercetan, que l'on appelle *Pilules de Sagapenum de Camillus*, nom d'un célebre Médecin de Genes.

℞. Sagapenum choisi, ʒvj.
Gomme Ammoniac très-pure, ʒiij.
Extrait de Trochisque d'Alhandal, ʒj.
Diagréde, ʒß.
Sel gemme, ʒjß.
M. avec du Syrop violat rendu aigre par l'addition de quelque peu d'acide, comme avec de l'esprit de Vitriol.
F. une masse, dont on fera des Pilules de la grosseur d'un Pois.

On ne donnera qu'une de ces Pilules au commencement du paroxisme, & l'on continuera pendant quelques jours. Elles sont encore utiles pour guérir les maladies opiniâtres, les maladies hypochondriaques, & les engorgemens des viscéres qui viennent d'humeurs épaisses & gluantes.

Rolfincius attribue au Sagapenum une si grande vertu de lever les obstructions, que même appliqué extérieurement il les guérit comme par enchantement. Il adoucit les douleurs de côté; il remédie aux squirrhes de la rate; il leve la dureté & l'obstruction des viscéres.

On l'emploie dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, l'Electuaire apéritif & purgatif *de Charas*, l'Electuaire antihydropique *du même Auteur*, la Sacrée amére de Coloquinte, les Trochisques de Myrrhe, les Pilules fétides, les Emplâtres Diachylon avec les Gommes, de Mucilage, le Manus-Dei, le Magnétique *d'Angelus Sala*, le Styptique *de Crollius*, le Diabotanum *de M. Blondel.*

ARTICLE IX.

De la Sarcocolle.

LA Sarcocolle, SARCOCOLLA, *Off.* Σαρκοκόλλη, *Græc.* ANSAROT, ANAZARON & AUZURUT, *Arab.* est un suc gommeux, un peu résineux, composé de petits grumeaux ou de petites parcelles comme des miettes blanchâtres, ou d'un

blanc-roux, ou rougeâtres; ſpongieuſes, friables : ces miettes jettent un éclat qui les fait briller par intervalle.

Ce ſuc eſt d'un goût un peu âcre, amer, avec une certaine douceur fade, déſagréable, qui excite des nauſées. Ces parcelles paroiſſent être des fragmens de larmes, de la groſſeur d'un Pois ou d'une Aveline; elles ne ſont guéres plus groſſes que des graines de Pavot.

La Sarcocolle obéit ſous la dent, elle ſe diſſout dans l'eau: lorſqu'on l'approche d'une chandelle, elle bout d'abord; enſuite elle jette une flamme brillante. On doit choiſir celle qui eſt ſpongieuſe, blanche, amére. On l'apporte de Perſe & d'Arabie.

Il y a une autre eſpéce de Sarcocolle brune, ſordide, & en maſſes, dont Pomet fait mention; mais on doit la rejetter.

La plante qui donne ce ſuc, n'a été décrite par aucun Auteur, ſoit ancien, ſoit nouveau; & on ne la connoît pas encore aujourd'hui.

Dans l'analyſe chymique, ℔ij. de Sarcocolle ont donné ℥ij. ʒvj. de flegme limpide, jaunâtre; d'un goût un peu ſalé, fade, qui a donné des marques légeres d'un alkali urineux: ℥v. ʒj. gr. xxxvj. de liqueur acide rouſsâtre: ℥ij. ʒiij. gr. xxxvj. de

de liqueur soit acide, soit urineuse : ʒiij. ʒvj. d'huile fluide & brune : ʒiv. gr. xxxvj. d'huile épaisse.

La masse noire raréfiée & spongieuse, qui est restée dans la cornue, pesoit ʒvij. ʒvj. gr. lxvj. laquelle étant calcinée dans un creuset pendant 24. heures, a laissé ʒvij. gr. liv. de cendres d'un roux-brun, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. ix de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ʒv. ʒij. gr. xlij. & dans la calcination, de ʒvj. ʒvij. gr. xij.

Ainsi la Sarcocolle est composée de beaucoup d'huile, d'une petite portion de sel acide, d'un sel alkali, soit volatil, soit fixe en grande quantité, & de terre; dont il résulte un composé gommeux ou savoneux, & un peu résineux.

Les Auteurs ne conviennent pas entr'eux des vertus de la Sarcocolle.

Les Grecs n'ont pas fait mention de sa vertu purgative, & ils ne s'en servoient qu'extérieurement. Les Arabes lui donnent la faculté de purger la pituite épaisse & gluante. Galien rapporte qu'elle dessèche sans mordre, & qu'elle ferme les plaies. Sérapion la place parmi les cathérétiques : il assure qu'extérieurement elle mange les chairs des ulcéres,

& qu'intérieurement elle exulcére les intestins, & qu'elle rend chauve. Cependant il en propose l'usage intérieur depuis ʒj. jusqu'à ʒiij. pourvû qu'on la tempére avec l'huile de Noix ou d'Amandes, comme l'on fait pour l'Euphorbe. Mais C. Hoffman en condamne entiérement l'usage interne.

Cependant presque tous recommendent la Sarcocolle macerée dans du lait d'ânesse ou de femme, pour l'ophtalmie ou les fluxions des yeux, qu'elle adoucit en tempérant l'acrimonie des larmes. De plus elle déterge les plaies, elle les consolide & les cicatrise. C'est même de-là qu'elle a pris son nom.

℞. Sarcocolle macerée dans du lait, ʒj.
Tuthie préparée, ʒß.
Mucilage de graines de Coings extrait dans l'Eau rose, ʒiij.
M. F. un collyre pour l'inflammation des yeux.

℞. Myrrhe, Aloës, Sarcocolle, ana q.v.
M. F. une poudre, pour consolider les plaies.

On l'emploie dans l'Onguent mondificatif de Résine.

CHAPITRE HUITIE'ME.

Des Sucs extraits des Plantes par l'art.

NOUS avons parlé des Sucs liquides & concrets, qui découlent des plantes d'eux-mêmes, ou par l'incision que l'on y fait. Il nous reste à traiter de quelques autres Sucs concrets, que l'on retire par l'art; soit qu'ils conservent la consistence d'Extrait solide, tels que sont l'Aloës, la Scammonée, la Gomme Gutte, l'Opium, l'Acacia, l'Hypociste, le Cachou; soit qu'ils ayent la figure de sel, comme le Sucre & le Tartre.

ARTICLE I.

Du Suc d'Aloës.

L'Aloës, ALOE & SUCCUS ALOES, *Off.* Ἀλόη, *Dioſc.* LABER, & CEBUR, *Arab.* est un suc épaissi, dont on distingue plusieurs espéces dans les Boutiques, soit par rapport au pays, soit par rapport aux

plantes dont on le tire, soit par rapport à sa propre substance.

Les anciens en distinguoient seulement deux sortes, selon Dioscoride; l'un sabloneux, grossier & impur, qui étoit la lie du plus pur; l'autre pur, que l'on appelloit hépatique, ou qui tiroit sur la couleur du foie, c'est-à-dire, d'un roux tirant sur le rouge.

Mais aujourd'hui la plus commune distinction de l'Aloës dans les Boutiques est par rapport à sa substance pure ou impure, en soccotrin, hépatique & caballin. Les nouveaux Auteurs ont fait une distinction entre l'Aloës soccotrin, ou comme d'autres disent, sycotin, & l'hépatique; quoiqu'il paroisse que ce soit la même chose chez les anciens. En effet l'Aloës hépatique appellé par les anciens Grecs Ἡπατις & Ἡπατιζουσα, étoit nommé par les Barbares, Sycotin, d'un mot des nouveaux Grecs συκωτὸν, qui signifie *le foie.* Mais comme le meilleur Aloës hépatique étoit apporté de l'Isle de Soccotora, alors ils ont dit *Aloës soccotrin*, & *sycotrin*, au lieu de dire *sycotin* : nom qui ne désigne plus comme autrefois l'Aloës hépatique, mais seulement le meilleur Aloës; savoir, l'Aloës le plus pur, d'un roux tirant sur le rouge, ou jau-

nâtre, brillant & transparent: c'eſt pourquoi on l'appelle auſſi Aloës brillant, luiſant: ſon goût eſt amer, aſtringent; un peu aromatique: ſon odeur eſt forte, non déſagréable.

On appelle *Aloës hépatique* celui qui eſt compacte, ſec, opaque, qui approche de la couleur du foie; d'un goût plus amer & aſtringent, & d'une odeur plus forte.

Enfin l'*Aloës caballin* eſt l'eſpéce la moins eſtimée; il eſt peſant, compacte, noir, plein de terre & de ſable, très-amer; d'un goût qui excite des nauſées, puant, & que l'on doit laiſſer pour les animaux.

Pour nous, nous ſuivons les Botaniſtes les plus éxacts, & nous diſtinguons avec eux, d'après Commelin, trois ſortes d'Aloës; ſavoir, l'Aloës excellent ou ſoccotrin, le commun ou moins excellent, & le fétide ou caballin. Le commun eſt ou pur, & il s'appelle *hépatique*; ou impur & vile, & il ſe nomme *caballin*; de même que le fétide ſe diviſe en hépatique ou pur, & en ſordide ou caballin.

Le meilleur Aloës, ou le ſoccotrin & le luiſant, eſt très-pur, brillant, tranſparent, gras, friable en Hyver, un peu plus mol en Eſté, fléxible dans les doigts, jaune ou d'un pourpre rouſsâtre; lequel étant

réduit en poudre a la couleur brillante de l'or ; d'un goût amer, aromatique ; d'une odeur forte, aromatique cependant, qui n'eſt pas fort déſagréable, & qui approche de la Myrrhe.

On ne tire pas l'Aloës ſoccotrin de la même plante que l'hépatique & le caballin, comme l'a obſervé Samuel Dale *dans le Supplément de ſa Pharmacologie* d'après Commelin.

La plante dont on le retire s'appelle ALOE SOCCOTRINA, anguſtifolia, ſpinoſa, flore purpureo, *Breyn. 2°. Prodr. H. Amſt. rarior.* 91. ALOE INDIÆ ORIENTALIS SERRATA, ſive SOCCOTRINA VERA, floribus Phæniceis, *H. Beaum.* ALOE AMERICANA, Ananæ folio, floribus ſuaverubentibus, *Pluk. Phyt. tab.* 240. *fig.* 4. Sa racine eſt tubéreuſe, couverte d'une écorce cendrée. Ses feuilles ſont d'un verd foncé, longues d'un pié & demi, étroites, épaiſſes, ſucculentes, terminées en pointe, garnies de beaucoup de petites épines pâles & tendres. Du milieu de ces feuilles s'éleve une tige d'un pié & demi & davantage, cylindrique, liſſe, chargée dans ſa partie ſupérieure de beaucoup de petites feuilles écailleuſes, de couleur brune, & d'un grand nombre de fleurs diſpoſées en épi ; elles ſont en lys, d'une ſeule piéce,

en forme de tuyau, découpées en six quartiers, de couleur purpurine, pendantes, garnies de six étamines rougeâtres, saillantes hors de la fleur, attachées à la base du pistile, & non pas à la fleur comme dans les autres fleurs, d'une seule piéce. Quand elles sont passées, il leur succéde des fruits triangulaires, & à trois loges remplies de graines. La tige étant desséchée, il sort des côtés de cette plante, des bourgeons ou de nouveaux piés, qui dans la suite donnent dans le même tems plusieurs tiges de fleurs. Quand on coupe transversalement les feuilles, il en découle un suc jaune & amer, dont l'odeur est plus agréable que celle de l'Aloës ordinaire.

Pour retirer cet Aloës, après avoir arraché les feuilles de la racine avec la main, ou avec quelque instrument, on les presse légerement, & on en fait couler le suc dans un vaisseau convenable, dans lequel on le laisse pendant une nuit; afin que les parties les plus grossiéres tombent au fond. Le lendemain on verse la liqueur qui surnage dans un autre vaisseau, on l'expose au soleil; afin qu'elle s'épaississe, & se durcisse. Alors ce suc acquiert une couleur fauve. On nous l'apporte dans des cuirs de l'Isle de Soccotora.

L'Aloës hépatique qui est moins bon, est d'une couleur plus foncée, moins brillant, plus compacte & plus sec, de la couleur du foie, d'une odeur plus désagréable, & d'un goût plus amer.

On retire l'Aloës hépatique d'une plante qui est nommée ALOE VULGARIS, *C. B. P.* 286. Sa racine est d'un pié de longueur, épaisse de plus de deux pouces, garnie de fibres un peu jaunâtres ; d'où sortent des feuilles disposées en rond, longues d'une coudée, larges de trois ou quatre pouces, épaisses d'un pouce, terminées insensiblement en pointe, dentées à leur circonférence, légerement épineuses, & couvertes d'une poussiére bleuâtre. La chair intérieure en est molle, douceâtre, gluante, semblable à de la gelée ; transparente, traversée de côté & d'autre de quelques vaisseaux qui répandent un suc jaune & fort amer. L'écorce des feuilles est tissue de pareils vaisseaux, remplis du même suc, qui s'épaissit & devient sec, & d'un roux foncé. La tige monte jusqu'à deux coudées ; elle est droite, & ordinairement partagée en deux ou trois. Les fleurs y sont rangées par une longue suite : elles sont pendantes, d'une seule piéce, de plus d'un pouce de longueur, en forme de tuyau par leur base, & divi-

sées à leur extrémité supérieure en six quartiers, jaunâtres, & panachées de quelques lignes verdâtres. Le pistile qui se trouve au fond de la fleur, se change en un fruit triangulaire, à trois loges remplies de graines plates.

Cette plante croît dans l'Orient, & l'Occident ; & on tire le suc, non-seulement dans plusieurs endroits des Indes, comme à Camboge & à Bengale ; mais encore dans plusieurs Provinces de l'Amérique, comme dans le Méxique, la nouvelle Espagne, le Brésil, les Isles Barbades, &c.

On coupe fort menu les feuilles de cet Aloës ; on les pile, on les met dans un vaisseau long, de forme cylindrique ; & on les y laisse pendant 25. jours : il s'en éleve une écume inutile, & qu'on doit jetter ; on enléve ensuite la partie supérieure du suc, on la sépare de la lie, on la fait sécher au soleil : & c'est ce qu'on appelle *Aloës hépatique*. La lie étant séche forme un extrait moins pur, que l'on appelle *Aloës caballin*.

L'Aloës caballin, proprement dit, se distingue facilement des autres espéces par son odeur désagréable & forte, quoique d'ailleurs il ressemble assez à l'Aloës commun. Bien plus, on en prépare quelquefois de si transparent & si pur, qu'on

ne peut le distinguer de l'Aloës soccotrin que par sa mauvaise odeur. On l'appelle *caballin*, parcequ'on le laisse aux Maréchaux pour l'usage des bêtes, à cause de son mauvais goût, & de son odeur puante. L'Aloës commun est aussi quelquefois pur, d'autres fois fort sale.

Presque tout le monde recherche l'Aloës soccotrin pour l'usage intérieur, & l'hépatique pour appliquer extérieurement; quoique quelques-uns pensent différemment, & assurent que l'hépatique est plus excellent pour l'usage, soit intérieur, soit extérieur.

En effet, le savant Simon Boulduc, de l'Académie Royale des Sciences, a observé beaucoup de différence dans les diverses espéces d'Aloës; car il a découvert en faisant l'extrait de ces Aloës, que le soccotrin luisant contenoit moins de résine ou de soufre, & plus de substance gommeuse ou saline, que l'Aloës hépatique; puisqu'ayant versé une s. q. d'eau bouillante sur ℥iv. d'Aloës soccotrin, & l'ayant fait macerer au feu de sable, toute sa substance a été dissoute. Mais ayant mis cette dissolution dans un lieu frais pendant quelques heures, une certaine portion résineuse, plus épaisse & plus pésante, est tombée au fond du vaisseau, & la liqueur

aqueuſe ſurnageoit. Après l'avoir ſéparée, & fait ſécher aux rayons du ſoleil le ſédiment réſineux, il peſoit ʒvij. gr. xij. Il a fait diſſoudre cette réſine ſéche dans de l'Eſprit-de-vin, & il eſt reſté une portion ſemblable à du ſable ou à de la terre, qui ne s'eſt pas diſſoute, & qui peſoit lx. gr. Mais l'Eſprit-de-vin s'étant évaporé à une douce chaleur du feu, l'extrait réſineux qui eſt reſté, & qui étoit entiérement inflammable, peſoit ʒvj. gr. xxiv. La liqueur aqueuſe ou gommeuſe deſſéchée au bain de cendres, a laiſſé un extrait gommeux qui peſoit ℥ij. ʒj.

Ayant diſſout de la même maniére ℥iv. d'Aloës hépatique dans l'eau bouillante, & ayant laiſſé refroidir la diſſolution, une certaine portion plus peſante, plus épaiſſe & plus réſineuſe, eſt tombée avec le tems au fond du vaiſſeau. Les deux liqueurs étant ſéparées, le ſédiment réſineux ſeché peſoit ℥ij. dont il a retiré par le moyen de l'Eſprit-de-vin ʒxj. de réſine inflammable; & il eſt reſté une portion ſaline & terreuſe qui peſoit ʒiv. gr. xxxv. que je ſoupçonne être un ſel eſſentiel preſque ſemblable au Tartre. La ſolution aqueuſe étant évaporée, il a retiré ʒxj. d'extrait gommeux.

Il y a eu beaucoup de perte de parties

dans ces solutions & ces extraits; savoir, dans l'opération de l'Aloës soccotrin, la perte a été de ʒvij. gr. lx. & dans celle de l'Aloës hépatique de ʒv. D'où l'on pourroit conclure que l'Aloës soccotrin contient une plus grande quantité de parties volatiles, soit salines, soit sulfureuses, que l'hépatique; la moitié moins de portion résineuse; presque le double de substance gommeuse, & très-peu de terre ou de sel fixe.

Le même Auteur a reconnu par l'expérience que la résine ou la partie sulfureuse n'est presque point purgative, & qu'il n'y a que la partie gommeuse qui le soit, & même plus fortement lorsqu'elle a été séparée de la substance résineuse. Il assure que l'Aloës soccotrin purge plus violemment que l'hépatique. En effet le soccotrin a beaucoup plus de parties volatiles & actives, d'où dépend principalement sa vertu purgative. De plus, la partie saline dans l'Aloës hépatique est suffisamment temperée par les parties résineuses: mais il n'en est pas de même dans l'Aloës soccotrin. Outre cela, l'Aloës soccotrin n'est pas le meilleur pour l'usage extérieur; au contraire il est inférieur à l'hépatique, qui a beaucoup plus de parties sulfureuses & balsamiques. Il a aussi

éprouvé que la substance résineuse de l'Aloës a une grande vertu balsamique; & qu'ayant été appliquée extérieurement dans les plaies, elle avoit produit un très-bon effet. D'où il faut conclure que l'Aloës hépatique doit être préferé à l'Aloës soccotrin, soit pour l'usage externe, soit même pour l'usage interne. C'est ce que quelques-uns ont déja essayé de soutenir & de prouver contre l'opinion vulgaire; comme Jubera, Apoticaire Espagnol, dans *Zacutus Portugais*, & plusieurs autres, comme on le peut voir dans Rolfincius, p. 36. *Des Purgatifs.*

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. d'Aloës hépatique distillées dans la cornue il est sorti ʒiv. gr. xxxvj. de flegme limpide, sans odeur & sans goût : ʒv. gr. xxvj. de liqueur limpide, un peu astringente, qui a cependant donné des marques d'un alkali volatil : ℥x. ʒiv. gr. xviij. de liqueur, soit acide, soit urineuse, d'abord limpide, & d'une odeur de bitume; ensuite rousâtre & empyreumatique: ℥j. ʒvij. gr. xlvj. d'une huile épaisse, & de la consistence du Syrop ; d'un goût âcre, piquant, sans amertume, & plus pésante que l'eau.

La masse noire, raréfiée, légere, sans goût, qui est restée dans la cornue, pesoit

℥xv. ʒij. laquelle étant calcinée pendant quelques heures, a laissé ℥ij. ʒv. gr. xlij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiij. gr. xxxiij. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. gr. xvij. & dans la calcination, de ℥xij. ʒiv. gr. xxx.

On voit par cette analyse, que l'Aloës est composé d'un soufre grossier & abondant, d'une grande portion de sel Ammoniac, de peu de Tartre, unis avec beaucoup de terre. D'où il résulte un composé salin, gommeux & résineux.

L'Aloës est un remède fort recommendé de tout tems, soit pour l'usage interne, soit pour l'externe. Les anciens lui ont attribué la vertu de purger, de fortifier les viscéres, d'ouvrir les veines, de fermer les plaies & les ulcéres, & d'arrêter les flux de sang. Mais ce n'est pas cependant sans controverse.

1°. On doute si l'on doit placer l'Aloës parmi les remédes laxatifs, ou parmi les purgatifs. Galien, l. 6. *des facultés des Remédes simples*, chap. *de l'Aloës*, place l'Aloës parmi les remédes qui font sortir les grosses matiéres des intestins; & Paul Eginete est de son avis. Le même Galien, l. 8. *de la composition des Remédes selon les lieux*, chap. 2. dit que ce remède a

une foible vertu purgative, & qu'il ne purge que ce qui se trouve dans le ventre: & dans le liv. 6. *de la maniére de conserver la santé*, chap. 10. il dit qu'il ne purge que la bile qui se trouve dans le ventre; & dans un autre endroit, il exclut la pituite, lorsqu'il enseigne que l'Aloës n'est pas utile à ceux qui ont les tuniques de l'estomac farcies de pituite.

Mais les Arabes sont d'un sentiment tout différent : & Mésué assure que ce reméde purge la bile, la pituite, les autres humeurs visqueuses, tenaces & épaisses ; qu'il nettoie la tête & l'estomac, & délivre le foie de ses engorgemens.

En effet, non-seulement l'Aloës chasse les grosses matiéres du ventre ; mais encore il remédie aux vices de la bile, en divisant & atténuant celle qui est trop grossiére, en excitant celle qui est sans action ; de sorte qu'elle coule ensuite plus facilement & plus abondamment par les intestins. Mais si on en donne une trop grande dose pour exciter une purgation plus abondante, alors il n'évacue pas tant les humeurs que le sang, en le faisant fermenter & raréfier dans les vaisseaux hémorrhoïdaux. Ainsi l'Aloës pris en petite dose doit être placé parmi les remédes qui font sortir les grosses matiéres

des intestins ; mais étant donné à une trop grande dose, ce n'est pas tant un violent purgatif qu'un remède dangereux. Si l'on veut augmenter sa vertu purgative, il faut l'unir avec d'autres purgatifs, que l'on choisit, & que l'on mêle avec lui selon l'occurrence.

2°. Les Auteurs ne sont pas plus d'accord entre eux sur la vertu de fortifier les viscéres, l'estomac & le foie, & de corriger les autres purgatifs. Dioscoride rapporte que l'Aloës mêlé avec les autres purgatifs, est moins nuisible à l'estomac. Galien, l. 6. *des facultés des Remédes simples*, décide qu'il n'y a rien qui soit plus convenable à l'estomac. Paul Eginete est du même sentiment. Tous les purgatifs, dit-il, sont ennemis de l'estomac ; il n'y a que l'Aloës qui lui soit agréable. Mésué donne un bon témoignage de son opération salutaire. Car il propose l'Aloës comme un purgatif bien plus excellent que les autres ; qui bien-loin d'affoiblir le corps, comme ils le font, le fortifie au contraire ; qui corrige les défauts des autres, guérit le mal qu'ils peuvent avoir fait, & en augmente la vertu. Enfin d'autres l'ont décoré du nom de Baume d'une nature salutaire ; puisqu'il conserve les humeurs naturelles, qu'il évacue celles

qui ſont contre nature, qu'il corrige celles qui tiennent le milieu entre les unes & les autres, & qu'il empêche qu'elles ne ſe corrompent & ne ſe pourriſſent toutes. C'eſt de-là qu'eſt venu ce proverbe : *Qui vult vivere annos Noe, ſumat pilulas de Aloe ;* c'eſt-à-dire, que celui qui veut vivre autant que Noé, prenne des pilules d'Aloës.

Cependant tous les Auteurs ne ſont pas de même ſentiment ſur les vertus de l'Aloës ; puiſque quelques-uns au contraire aſſurent qu'il nuit à l'eſtomac & au foie, & que même il abrége les jours.

Galien, l. 3. *Aphoriſm.* 15. condamne en ces termes le trop fréquent uſage des purgatifs, même adouciſſans : „ Celui qui „ ſe purge deux fois ou même une fois le „ mois, de peur qu'il ne s'amaſſe beau„ coup d'excrémens dans ſon corps, non„ ſeulement lui fera prendre une mau„ vaiſe habitude, mais encore il l'affoi„ blira, & le rendra plus malade. " Quoiqu'il n'ait pas dit cela ſpécialement de l'Aloës, on doit pourtant l'entendre autant de ce reméde que de tout autre purgatif.

Cardan & Scaliger s'élevent fortement contre ceux qui répondent avec Galien, que l'Aloës eſt très-ami de l'eſtomac. Car

ils assurent qu'une infinité de personnes étant dans cette erreur, & espérant que par ce secours elles parviendroient à une heureuse vieillesse, sont péris avant l'âge de maturité, ou sont tombés dans de très-grandes maladies, pour en avoir fait usage.

Le jugement de Fernel sur l'Aloës, l. 3. *de la Méthode de guérir*, chap. 9. n'est pas plus favorable. L'Aloës, dit-il, nuit au foie; il en irrite les petites veines par son amertume & son acrimonie; il corrode l'anus, & ouvre les hémorrhoïdes. Il est très-contraire à ceux qui vomissent ou crachent du sang, ou en qui il y a quelque hémorrhagie par les selles ou par la matrice. Il est inutile aux constitutions chaudes & séches, & aux corps qui sont exténués, si ce n'est lorsqu'il y a une grande quantité d'excrémens humides. Il ne convient pas aux enfans; il n'est pas sûr pour les femmes grosses, & il n'est pas propre aux vieillards qui ne sont pas remplis d'excrémens.

C. Hoffman, *dans son traité des Remédes officinaux*, dit après Helidé, que l'usage intérieur de l'Aloës est suspect, à moins qu'on ne le donne pour exciter le mouvement du sang. Il croit aussi qu'il faut prendre dans un bon sens les grands éloges

que Méſué & les autres lui donnent, ſurtout quand on dit qu'il eſt ami de l'eſtomac, non-ſeulement par l'aſtriction qu'il y cauſe, mais encore par une propriété occulte. Car premiérement c'eſt un purgatif proprement dit, ce qui marque qu'il contient quelque choſe de contraire à la nature; & en voulant le corriger par le Maſtic, le Safran & la Canelle, on avoue tacitement qu'il n'eſt pas innocent. Il ne faut donc pas, comme nous l'avons déja dit, le compter parmi les lénitifs, mais parmi les purgatifs, quoique dans un degré inférieur, comme la Manne & la Rhubarbe.

Voici le moyen d'accorder ces différens ſentimens. L'uſage immoderé & illégitime de l'Aloës eſt nuiſible: mais lorſqu'il eſt moderé & légitime, il eſt utile, ſurtout aux grands & aux riches qui vivent dans la bonne-chere, & qui ſe rempliſſent continuellement l'eſtomac de tant d'eſpéces de mets & d'aſſaiſonnemens différens; de ſorte que l'eſtomac fatigué & affoibli par le travail continuel de la digeſtion, & par la quantité énorme de viandes, a quelquefois beſoin d'être animé par ce reméde amer, ſoit pour inciſer & réſoudre, ſoit même pour chaſſer avec les groſſes matiéres, dont les inteſtins ſont

farcis, un amas de matiére crue, tenace, attachée aux parois de l'eſtomac. L'Aloës, dis-je, convient très-bien à ceux qui menent une vie oiſive, ſans éxercice; ce qui fait que des humeurs épaiſſes, viſqueuſes & comparables à de la boue, croupiſſent dans les vaiſſeaux du bas ventre, & s'y accroiſſent de plus en plus. Alors l'Aloës ſoulage l'eſtomac & les inteſtins, en chaſſant les matiéres dont ils ſont remplis, & en aidant la digeſtion: il eſt utile pour le foie, en diſſolvant le ſang épaiſſi & la bile viſqueuſe, en les rendant fluide l'un & l'autre, & en augmentant leur mouvement. Et ſi les grands mangeurs ſouffrent quelque incommodité du trop fréquent uſage de l'Aloës, elle doit être regardée comme peu de choſe en comparaiſon du dommage que cauſeroit l'amas des humeurs ſuperflues. Mais il faut penſer tout autrement de ceux qui ſont ſobres. Car ce reméde nuit aux corps vuides d'excrémens; il deſſéche de plus en plus les corps ſecs & bilieux, & il les conduit à l'atrophie: il enflâme les viſcéres qui ſont déja échauffés, il cauſe des hémorrhagies, & il augmente de plus en plus le bouillonnement du ſang.

Les Arabes & pluſieurs des nouveaux attribuent à l'Aloës la vertu d'ouvrir les

orifices des vaisseaux, & de faire sortir le sang. Mais les Grecs gardent un profond silence sur cette vertu : & au contraire Dioscoride lui attribue le pouvoir d'arrêter les crachemens de sang. Mais l'expérience journaliére confirme que le long usage de l'Aloës excite les hémorrhoïdes, les régles abondantes, & chasse le fétus. C'estpourquoi tous les Médecins l'emploient utilement, ou seul, ou avec d'autres remédes convenables, pour rétablir les régles, ou l'écoulement ordinaire des hémorrhoïdes qui est arrêté.

Cela étant ainsi, on demande si l'Aloës qui a la vertu d'ouvrir les vaisseaux inférieurs, ne peut pas aussi ouvrir les vaisseaux supérieurs, & surtout ceux des poumons. Dioscoride dit que l'Aloës mêlé avec de l'eau ou du petit lait, arrête les crachemens de sang : Pline rapporte aussi la même chose. Mais quoique Galien reconnoisse dans l'Aloës appliqué extérieurement la vertu astringente & celle de fermer les ulcéres, il ne le propose cependant pas pris intérieurement pour arrêter le crachement de sang. Parmi les Arabes, Sérapion suit Dioscoride, & défend son sentiment : mais Mésué n'a pas fait mention de sa vertu, pris intérieurement. Quelques nouveaux Auteurs, comme

Monard, attribuent l'une & l'autre vertu au suc d'Aloës pris intérieurement ; savoir, d'ouvrir les orifices des veines inférieures, comme de la matrice & des hémorrhoïdaux, & en même tems de fermer les vaisseaux ouverts du poumon. On observe à la vérité ces vertus contraires dans plusieurs remédes. Cependant les plus habiles Praticiens, après Fernel, redoutent l'usage interne de l'Aloës dans le vomissement ou le crachement de sang. Nous croyons qu'il est au moins plus sûr de s'en abstenir dans ces occasions ; puisqu'il y a d'autres remédes moins dangereux, & plus excellens.

4°. La quatriéme qualité que l'on attribue à l'Aloës, est celle de fermer les plaies & les ulcéres, & d'arrêter les flux de sang. C'est ce qu'il faut éxaminer présentement.

Presque personne ne révoque en doute la vertu que l'on attribue à l'Aloës, appliqué extérieurement, de fermer les plaies & les ulcéres, & de les conduire à cicatrice, aussi-bien que d'arrêter le sang qui coule des plaies, & même les hémorrhoïdes. Les Arabes & les nouveaux conviennent en cela avec les Grecs. „L'Aloës, „(dit Galien, l. 6. *des vertus des Remé-* „*des simples*) est un remède qui ferme les

„ sinus, qui guérit les ulcéres difficiles à „ cicatriser, & surtout ceux qui sont à „ l'extrémité du gros intestin & dans les „ parties de la génération. " Et dans le l. 5. *de la Méthode de guérir*, chap. 4. & 5. il fait entendre que l'Aloës a une vertu surprenante d'arrêter le sang. Voici ses termes. „ Mêlez une partie d'Encens „ avec une demie partie d'Aloës; agitez- „ les avec un blanc d'œuf, pour lui don- „ ner la consistence de Miel : ensuite met- „ tez sur du poil de liévre le plus fin, & „ appliquez sur le vaisseau ouvert ou sur „ l'ulcére. " Avicenne approuve le même reméde dans les hémorrhoïdes. Les nouveaux Auteurs ne vantent pas moins l'Aloës comme un reméde balsamique & un très-grand vulneraire : car les Chirurgiens en font un très-grand usage pour mondifier les plaies externes qui ont coutume de se changer en ulcére; soit qu'on le fasse bouillir dans le Vin avec l'Aristoloche, la Nicotiane, la Myrrhe, &c. soit qu'on le mêle avec des Emplâtres & des Onguens convenables ; soit qu'on employe sa teinture avec de l'Eau-de-vie, ou de l'Esprit-de-vin, pour laver les ulcéres sordides.

Outre les vertus que nous avons déja rapportées, on attribue encore à l'Aloës

celle de faire mourir les vers des intestins, soit qu'on le prenne intérieurement, soit qu'on l'applique sur l'ombilic.

Les anciens & les nouveaux Médecins, du moins ceux de ces pays-ci, ne conviennent pas de la dose de l'Aloës. Dioscoride en propose ʒß. ou ʒj. pour une dose, afin de lâcher le ventre, & ʒiij. pour purger. Mais aujourd'hui cette dose paroît trop grande. On le donne seulement en substance depuis ϑj. jusqu'à ϑij. sous la forme de bol ou de pilules : car il est si amer & si dégoûtant, qu'il est très-difficile de trouver quelqu'un à qui on puisse le faire avaler étant dissout.

On n'est pas moins partagé sur le tems de le donner. Paul Eginete décide qu'il faut prendre l'Aloës le matin à jeun. Car ceux qui le donnent le soir, dit-il, ou après le repas, causent du mal : car il corrompt les alimens. Cependant on prescrit aujourd'hui l'Aloës ou à jeun, & il purge très-bien; ou avec des alimens au commencement du dîner ou du souper, & alors il lâche & aiguillonne les ventres paresseux.

Les anciens ne le prescrivoient que rarement, sans être préparé par la lotion

ou

ou la nutrition. On le lave ordinairement de cette maniére :

On le réduit en une pouſſiére très-fine, ſeul ou avec de la Craye bien pulvériſée, comme le veut Jacque Silvius ; & on l'agite pendant quelque tems avec une ſpatule de bois, dans de l'eau de fontaine très-pure : enſuite on le laiſſe précipiter pendant un quart-d'heure, ou davantage. Alors on verſe dans un autre vaiſſeau par inclination ce qui eſt plus clair & ce qui ſurnage, & on le laiſſe ſecher au ſoleil. Si cette lotion ne le rend pas encore aſſez pur & luiſant, on le lave de nouveau comme la premiére fois, & même juſqu'à trois & quatre fois, ſi l'on veut. Car les anciens croyoient que par ces lotions l'Aloës perdoit preſque toute ſon acrimonie & ſa vertu purgative.

Cependant quelques nouveaux ſont d'un ſentiment contraire, parmi leſquels Etmuller reconnoît deux ſubſtances dans l'Aloës ; l'une mucilagineuſe, d'où dépend ſa vertu purgative & laxative ; & l'autre réſineuſe, d'où lui vient ſa vertu aſtringente, ou celle de fortifier les fibres de l'eſtomac & des inteſtins.

C'eſtpourquoi lorſque l'on n'a beſoin que de purger, la ſubſtance mucilagi-

neuſe convient ſpécialement : & alors l'Aloës lavé, ou l'extrait gommeux préparé par la lotion, vaut mieux que l'Aloës qui n'eſt pas lavé, & purge plus fortement. Mais lorſqu'il eſt néceſſaire de retenir la ſubſtance réſineuſe & balſamique, ſoit pour moderer la vertu purgative, ſoit pour une autre raiſon ; alors il faut employer l'Aloës ſans être lavé : c'eſt auſſi ce que les expériences de M. Boulduc confirment. Et s'il arrive que l'Aloës préparé & lavé à la maniére des anciens eſt moins purgatif, cela vient peut-être de ce que les particules alkalines de la Craye ont émouſſé les parties ſalines de l'Aloës, & l'ont rendu entiérement incapable de ſolliciter les fibres des inteſtins.

Ainſi nous conclurons avec M. Boulduc, que cette lotion eſt inutile pour adoucir la vertu purgative de l'Aloës ; au contraire elle l'augmente plutôt qu'elle ne la diminue. Il ſuffit de choiſir l'Aloës, ou ſoccotrin ou hépatique, pur & dépouillé de toutes particules héterogénes.

Nous ne dirons pas la même choſe de la nutrition, ou, comme on l'appelle de l'*Aloës temperé*, qui eſt une préparation uſitée dans les Boutiques. On diſſout

de l'Aloës choisi en poudre, dans le suc de Roses, de Violette, de Scariole, de Fumeterre, ou quelque autre, ou dans une décoction de médicamens purgatifs ou aromatiques, ou de quelques autres.

On fait ensuite sécher au soleil, ou à un feu doux, sans faire de colature. On répete cela deux ou trois fois, & l'on a un Aloës rosat ou violat; c'est-à-dire un Aloës mêlé & temperé avec l'Extrait de Roses ou de Violettes. Quelques-uns donnent aussi le nom de *lotion* à cette préparation, mais improprement.

Quelques-uns demandent aussi de l'Aloës brûlé, pour fortifier davantage le ventre & en arrêter le flux. Mais cette préparation est inutile; car elle détruit la substance de l'Aloës, & elle ne le corrige pas.

Ainsi l'Aloës pris intérieurement purge les humeurs bilieuses & pituiteuses: il excite les régles & les hémorrhoïdes: il leve les obstructions de la matrice, du foie & du mésentére: il fortifie l'estomac & les intestins: il aide la digestion, & excite l'appétit: il fait mourir & chasse les vers, & empêche la pourriture.

Il convient dans les maladies qui sont causées par l'atonie & l'obstruction des viscéres, dans la cachéxie & les tempé-

ramens froids & humides : mais il nuit à ceux dont les viscéres sont chauds & brûlans, dont le sang est bilieux & bouillant, aux hectiques, aux phthisiques & à ceux qui crachent ou vomissent du sang, ou qui ont quelque hémorrhagie. Il est très-nuisible dans les maladies aigües & inflammatoires ; & & les femmes grosses doivent s'en abstenir. On le prescrit utilement à l'extérieur, pour déterger & guérir les ulcéres sordides. On le recommende aussi dans les ulcéres des yeux.

℞. Aloës choisi, en poudre très-fine, ℔ß.

Versez dessus du suc de Rose à la hauteur de quatre travers de doigts. Mêlez & réduisez en une bouillie. Couvrez-la d'un tamis, & l'exposez aux rayons du soleil, & faites épaissir jusqu'à la consistence de Miel. Versez de nouveau suc, & évaporez : répetez neuf fois la même chose. Enfin faites sécher cette masse, & renfermez-la dans une vessie. C'est ce que l'on appelle *Aloës rosat*, dont on forme de petites pilules, qui opérent d'autant mieux qu'elles sont plus petites. On peut préparer l'Aloës violat de la même maniére.

℞. Aloës rosat, Extrait de Rhubarbe, ana ʒj.
Mastic, ℈j.
Extrait de Gentiane, & d'Absynthe, ana ʒß.
M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'estomac, & aider la digestion.
La dose est ʒj. avant de manger.

℞. Aloës hépatique, Jalap en poudre, ana ℈ß.
Trochisques d'Alhandal, gr. ij.
Trochisques d'Agaric, gr. x.
Huile d'Anis, gout. ij.
Syrop de fleurs de Pêcher, s. q.
M. F. des Pilules purgatives & céphaliques, que l'on donnera le matin à jeun.

℞. Aloës brillant, gr. xv.
Gomme Gutte, gr. ij.
Aquila alba, gr. vj.
Syrop de Nerprun, s. q.
M. F. des Pilules hydragogues, que l'on aromatisera avec une goutte d'huile de Canelle.

℞. Aloës hépatique, Scammonée, ana ʒij.
Mastic, Suc de Réglisse, ana ℈ij.
Syrop de Roses solutives, s. q.
M. F. des Pilules purgatives, que l'on

aromatisera avec de l'Huile de Clous de Girofle. La dose est ℈j. ou ʒß.

℞. Aloës brillant, ʒj.
Myrrhe, ʒß.
Safran, gr. xv.
Syrop d'Absynthe, s. q.

M. F. des Pilules, pour lâcher le ventre, fortifier l'estomac, & exciter les régles. La dose est ʒß.

℞. Aloës soccotrin, Gomme Ammoniac, ana ʒvj.
Safran de Mars apéritif, ʒv.
Extrait de petite Centaurée, ʒiv.
Syrop d'Absynthe, s. q.

M. F. une masse de Pilules apéritives, pour les pâles couleurs & la cachéxie. La dose est ʒj. le matin & le soir.

℞. Aloës soccotrin, ʒß.
Vitriol blanc, gr. v.
Eaux de Fenouil, & d'Euphraise, ana ʒiij.

M. F. un collyre selon l'art.

On fait une Teinture de l'Aloës, & l'Elixir des Propriétés *de Paracelse*.

La Teinture d'Aloës se tire en versant sur l'Aloës en poudre, de l'Esprit-de-vin jusqu'à la hauteur de deux ou trois doigts, & en digerant ensuite au bain de sable jusqu'à ce que l'Esprit-de-vin ait acquis

une couleur d'un rouge foncé. On le sépare de la lie, & on le garde pour l'usage. Cette Teinture est purgative, mais moins que la dissolution de l'Aloës que l'on fait dans l'eau: elle fortifie l'estomac, elle tue les vers; & appliquée extérieurement c'est un bon vulnéraire qui empêche la pourriture.

L'Elixir des Propriétés *de Paracelse* se fait par le moyen de l'Esprit-de-vin, ou sans acides ou avec des acides, ou avec de l'Esprit volatil urineux.

℞. Aloës soccotrin, Myrrhe choisie, Safran excellent coupé par petits morceaux, ana ℥j.
Esprit-de-vin rectifié, ℥xx.
Digerez ensemble au bain Marie, ou dans du fumier de cheval, pendant 15. jours.
Ensuite versez la liqueur qui surnage, & placez-la dans un lieu chaud pendant un ou deux jours, jusqu'à ce que tout le marc soit tombé au fond du vaisseau; & ensuite conservez-la pour l'usage.

Quelques-uns ajoutent à cette Teinture ℥j. d'Esprit de soufre retiré par la cloche. Ils laissent encore en digestion pendant trois semaines; après lequel tems on sépare la liqueur du marc, s'il s'y en

trouve: & c'eſt ce que l'on appelle Elixir préparé avec un acide. D'autres mettent juſqu'à ʒj. d'Eſprit volatil de ſel Ammoniac à la place de l'Eſprit acide, & ils préparent de cette façon l'Elixir des Propriétés avec un alkali.

Cet Elixir lâche doucement le ventre; il tue les vers; il pouſſe par les ſueurs; il fortifie le ton des fibres de l'eſtomac & des viſcéres; il fait venir les régles, & il ouvre les veines hémorrhoïdales. C'eſt un excellent préſervatif contre la pourriture, le ſcorbut, la peſte, les maladies malignes & contagieuſes, ſurtout lorſqu'il eſt préparé avec un acide. Il eſt utile aux hyſtériques & aux hypochondriaques. La doſe eſt depuis vj. gouttes juſqu'à xx. une ou deux fois le jour pour altérer & fortifier, & depuis ʒj. juſqu'à ʒij. pour exciter une évacuation raiſonnable. Il faut apporter les mêmes précautions pour ſon uſage, que pour l'Aloës.

On emploie l'Aoës dans l'Hiera picra *de Galien*, l'Hiera d'Agaric *de Nicolas Myrepſe*, l'Hiera Logudii *du même Auteur*, les Pilules Aloëphangines *de la Pharmacopée de Londres*, celles d'Hiera ſimple, d'Hiera compoſée, les Pilules aggrégatives ou polychreſtes,

d'Ammoniac *de Quercetan*, & *de Rufus*; les Pilules cochées, fétides, d'or, *sine quibus*, ſtomachiques, ou que l'on prend avant le repas, Angeliques, Mercuriales, de Rudius *de la Pharmacopée de Londres*, Impériales *de Lyon*, hyſtériques & méſentériques *de Charas*, Hydropiques & Tartareuſes *de Bontius*, les Tartareuſes *de Schroder*, l'Extrait panchymagogue *de Charas*, l'Huile de Scorpion compoſé *de Matthiol*; dans l'Onguent d'Arthanita *de Méſué*, le Mondificatif d'Ache, l'Emplâtre *de Paracelſe*, de Charpi, le Styptique *de Charas*; le Collyre *de Lanfranc*, pour déterger les ulcéres vénériens, & dans la Poudre pour embaumer les corps morts.

ARTICLE II.

De la Scammonée.

LA Scammonée, SCAMMONIUM, SCAMMONIA & SCAMMONEA, *Off.* Σκαμμωνία, *Dioſc.* Διαγρύδιον, *Trall. & Quorumd. Græc. recent.* DIACRIDIUM, *Aurel.* SCAMMONEA & SACHMUNIA, *Arab.* eſt un ſuc concret, réſineux & gommeux, purgatif, & fort uſité chez les anciens & les modernes. On en trou-

ve de deux sortes dans les Boutiques ; savoir, la Scammonée d'Alep, & celle de Smyrne.

La Scammonée d'Alep est un suc concret, leger, rare, fongueux, friable. Lorsqu'on la brise, elle est d'un gris noirâtre, & brillante : lorsqu'on la manie dans les doigts, elle se change en une poudre blanchâtre ou grise : elle a un goût amer avec une certaine acrimonie ; & son odeur est puante. On l'apporte d'Alep, qui est l'endroit où on la recueille.

La Scammonée de Smyrne est noire, plus compacte, & plus pésante que celle d'Alep. On l'apporte à Smyrne, d'une ville de Galatie appellée présentement *Cuté*, & de la ville de *Cogni* dans la Province de Licaonie ou de Cappadoce, près du mont Taurus, où l'on en fait une récolte abondante, comme la raconté l'illustre & savant Botaniste Anglois nommé Sherard, qui a été à Smyrne pendant treize ans en qualité de Consul pour la nation Angloise. On préfere la Scammonée d'Alep.

On doit choisir la Scammonée brillante, facile à rompre, & très-aisée à réduire en poudre ; qui ne brûle pas fortement la langue ; qui étant brisée & mêlée avec la salive de la langue, ou avec

quelqu'autre liqueur, devient blanche & laiteuse. On rejette celle qui est brûlée, noire, pésante, remplie de grains de sable, de petites pierres ou d'autres corps hétérogénes.

La plante qui produit ce suc, s'appelle CONVOLVULUS SYRIACUS, & SCAMMONIA SYRIACA, *Moriss. Hist. Oxon. part.* 2. 12. Sa racine est épaisse, de la forme de celle de la Bryone, charnue, blanchâtre en dedans, brune en dehors, garnie de quelques fibres, & remplie d'un suc laiteux: elle pousse des tiges gresles de trois coudées de longueur, qui montent & se roulent autour des plantes voisines. Les feuilles sont disposées alternativement le long de ces tiges; elles ressemblent à celles du petit Lizeron; elles sont triangulaires, lisses, ayant une base taillée en façon de fléche. De leurs aisselles naissent des fleurs en cloche, d'une couleur blanche tirant sur le pourpre ou le jaune. Leur pistile se change en une petite tête ou capsule pointue, remplie de graines noirâtres & anguleuses. Cette plante croît en Syrie autour d'Alep, & elle se plaît dans un terroir gras.

M. Tournefort observe que Dioscoride décrit autrement cette plante. „ La Scam-

„ monée (dit-il) pouſſe d'une même
„ racine beaucoup de tiges de trois cou-
„ dées de longueur, moëlleuſes, & un
„ peu épaiſſes, dont les feuilles ſont
„ ſemblables à celles du Blé noir ſauvage,
„ ou du Lierre, plus molles cependant,
„ velues & triangulaires : ſa fleur eſt blan-
„ che, ronde, creuſée en maniére d'en-
„ tonnoir; d'une odeur forte : ſa racine
„ eſt fort longue, de la groſſeur d'une
„ coudée, blanche; d'une odeur déſagréa-
„ ble, & pleine de ſuc. "

Le même Dioſcoride approuve la Scammonée que l'on apporte de Myſie, Province de l'Aſie; & il rejette celle de Syrie & de Judée, qui de ſon tems étoit peſante, épaiſſe, falſifiée avec la farine d'Orobe & le lait du Tithymale. L'illuſtre Tournefort a obſervé cette eſpéce de *Convolvulus* hériſſé de poils dans les campagnes de Myſie, entre le mont Olympe & le Sipyle, & même auprès de Smyrne, & dans les Iſles de Leſbos & de Samos, où l'on recueille encore aujourd'hui un ſuc concret qui eſt bien au deſſous de la Scammonée de Syrie.

Ainſi M. Tournefort paroît nous porter à croire que la Scammonée des Boutiques vient de plantes au moins de différente eſpéce, ſi elles ne ſont pas différen-

tes pour le genre ; que celle de Syrie ou d'Alep vient de la plante appellée SCAMMONIA FOLIO GLABRO, Scammonée à feuilles liſſes ; & celle de Smyrne ou de Dioſcoride, de la plante appellée SCAMMONIA FOLIO HIRSUTO, Scammonée à feuilles velues. C'eſt cependant ce qu'il n'aſſure pas.

J'ai demandé à l'illuſtre M. Sherard ce qu'il en étoit. Il m'a répondu qu'il avoit auſſi obſervé le même *Convolvulus* hériſſé auprès de Smyrne, dont on ne retiroit aucun ſuc : il a ajouté que la Scammonée de Syrie ou le *Convolvulus folio glabro* y croiſſoit en ſi grande abondance, qu'il ſuffit ſeul pour préparer toute la Scammonée dont on ſe ſert ; & qu'on n'emploie pas même pour tirer ce ſuc toutes ſortes de Scammonée, mais on choiſit ſurtout celle qui croît ſur le penchant de la montagne qui eſt au deſſous de la forteresſe de Smyrne. On découvre la racine, en écartant un peu la terre ; on la coupe, & on met ſous la plaie, des coquilles de moules, pour recevoir le ſuc laiteux, que l'on fait ſécher & que l'on garde. Cette Scammonée ainſi renfermée dans des coquilles eſt réſervée pour les habitans du pays, & il eſt très-rare que l'on en porte aux étrangers. Toute la

Scammonée qui nous vient par Smyrne, est apportée, comme je l'ai déja dit, de Cuté & de Cogni; & les Marchands assurent qu'on la retire dans ces endroits du Convolvulus à feuilles lisses.

Les Grecs & les Arabes rapportent les différentes maniéres de recueillir ce suc.

1°. On coupe la tête de la racine: on se sert d'un couteau pour y faire un creux hémisphérique, afin que le suc s'y rende; & on le recueille ensuite avec des coquilles.

2°. D'autres font des creux dans la terre: ils y mettent des feuilles de Noyers, sur lesquelles le suc tombe; & on le retire, lorsqu'il est sec. Mésué rapporte quatre maniéres de tirer ce suc, qui le rendent tout différent. 1°. Aussitôt que la racine s'éleve au dessus de la terre, on coupe ce qui en déborde, & elle donne tous les jours un suc gommeux, que l'on garde lorsqu'il est seché. 2°. On arrache ensuite toute la racine; & après l'avoir coupée par tranches, il en sort un lait que l'on fait sécher à un feu doux, ou au soleil: on en fait des pastilles, sur lesquelles on imprime un cachet; leur couleur est blanchâtre ou variée. 3°. On pile les morceaux des racines, on les exprime; on fait sécher le suc qui en sort, & on le

marque d'un cachet : celui-ci est grossier, noir & pesant. 4°. Il y a aussi des personnes qui tirent du suc des feuilles & des tiges, après les avoir pilées ; on le sèche ensuite, & l'on en fait de petites masses : mais ce suc est d'un noir verdâtre, & d'une mauvaise odeur. On ne nous apporte plus de Scammonée marquée d'un cachet, ni celle qui découle d'elle-même en larmes de la racine que l'on a coupée, & que l'on recueille dans des coquilles près de Smyrne. Elle est la meilleure ; mais elle est très-rare en ce pays. Sa couleur est transparente, blanchâtre ou jaunâtre, & elle ressemble à de la résine ou de la colle forte. Lobel & Pena en font mention dans leurs observations. Celle que l'on nous apporte à présent, est en gros morceaux, opaques & gris. Nous ne savons point du tout quelle est la manière de la recueillir : mais il est vrai-semblable que les masses sont formées de sucs tirés, soit par l'incision, soit par l'expression ; c'est ce qui fait que l'on voit tant de variété de couleurs dans le même morceau.

Dans l'analyse chymique, la Scammonée donne un peu de liqueur âcre & tenue, laquelle s'éleve la premiére dans la distillation, & qui ne donne point de

marques d'acide ou d'alkali : enſuite on en retire une aſſez grande portion de liqueur acide ; & très-peu de liqueur, ſoit acide, ſoit urineuſe ; enfin beaucoup d'huile groſſiére & empyreumatique, & très-peu de terre & de ſel fixe. De tout cela il réſulte un compoſé gommeux & réſineux ; de ſorte cependant que de ℥vj. de Scammonée on retire par le moyen de l'Eſprit-de-vin ℥v. de réſine. Sa plus grande partie ſe diſſout dans l'Eſprit-de-vin ; & il reſte quelques parties mucilagineuſes, ſalines & terreuſes. Mais toute ſa ſubſtance ſe diſſout dans des menſtrues aqueux, qui prennent la couleur de lait après la diſſolution, à cauſe des parties réſineuſes mêlées avec les parties ſalines & aqueuſes.

Les Grecs & les Arabes ont connu & employé la Scammonée. Méſué la regarde comme le plus grand purgatif ; de ſorte qu'en nommant ſimplement le purgatif, on entend la Scammonée, par excellence. Oribaſius la regarde comme le plus violent de tous les purgatifs. Cependant Galien n'en a pas fait mention *dans le livre des facultés des Remédes ſimples*, quoiqu'il en parle ſouvent ailleurs.

Les nouveaux Auteurs ne ſont pas d'un ſentiment différent des anciens ſur les

vertus de ce remède, & ils n'en font pas moins d'usage pour tirer les humeurs bilieuses & pituiteuses, ou séreuses, des extrémités. On en vante les vertus dans les corps froids & séreux, dans les fièvres intermittentes, & dans les crudités: mais on l'estime plus pour les personnes robustes & d'un âge affermi; & moins pour les enfans, les personnes foibles, les femmes grosses, celles qui viennent d'accoucher, dans les fièvres ardentes, & dans les maladies où il y a de la chaleur, & dans les constitutions chaudes.

Or il me paroît que la Scammonée purge de deux manières; savoir, d'abord en irritant par ses parties âcres & fixes les membranes de l'estomac & des intestins, & en les excitant à se contracter; ensuite en picotant les nerfs par ses parties volatiles, huileuses & âcres, & en exprimant ainsi un peu les glandes des viscéres du bas ventre. Au reste la Scammonée ne dissout pas la masse du sang & la lymphe visqueuse, aussi-bien que la Manne, le Jalap, & les autres hydragogues; c'est pourquoi elle ne tire pas une si grande quantité de sérosité tenue & très-fluide. Fernel décrit éxactement & élégamment cette opération de la Scammonée, l. 5. c. 9. *de la Méthode de guérir.*

Elle tire, dit-il, la bile tenue & citrine, auſſi-bien qu'une eau citrine & les humeurs ſéreuſes ; & comme ſa vertu eſt violente & qu'on ne peut la retenir, elle évacue promtement les humeurs qui ſont dans les lieux les plus éloignés : cependant elle n'enléve aucune humeur un peu épaiſſe, ſoit pituiteuſe, ſoit bilieuſe, qui eſt attachée & comme adhérente autour des entrailles & des viſcéres. Mais ſon action étant promte & précipitée, elle entraîne ſeulement celles qui ſont tenues & propres à couler ; ſoit du bas ventre, comme dans les hydropiques ; ſoit des veines & du haut du corps : & c'eſt ce qui fait que l'on rend peu d'urine après en avoir pris.

Mais comme tous les purgatifs ſont ennemis du corps, la Scammonée qui eſt le plus violent, eſt auſſi le plus dangereux. Et en effet les Médecins en rapportent beaucoup d'inconvéniens très-conſidérables ; parmi leſquels on lui reproche ſurtout cinq ou ſix défauts. 1°. C'eſt un reméde fort infidéle, & dont l'opération eſt très-incertaine ; puiſque quelquefois une petite doſe excite une ſuperpurgation, & au contraire une doſe convenable & proportionnée eſt ſouvent ſans effet & inutile. 2°. Elle produit des vents ſi pi-

quans, qu'ils irritent l'eſtomac, & cauſent des nauſées. 3°. Sa grande acreté cauſe l'inflammation ; ce qui fait qu'elle excite une ſoif inſatiable & la fiévre, ſurtout à ceux qui ſont ſujets à l'obſtruction des viſcéres & à la pourriture des humeurs. 4°. Cette même acreté ouvre les veines ; de ſorte qu'il en ſurvient de trop grandes évacuations : ce que l'on appelle *ſuper-purgations.* 5°. Par ſon acrimonie elle ratiſſe les inteſtins, & ulcére les autres viſcéres, & elle excite le teneſme ou la dyſſenterie. 6°. Par une certaine malignité ſpéciale elle porte la guerre dans les parties principales, & elle bleſſe conſidérablement le cœur, l'eſtomac, le foie, &c.

Or on peut corriger ces vices de la Scammonée par quelques précautions : 1°. En la donnant dans un tems convenable, c'eſt-à-dire, au commencement de la maladie, lorſque la matiére eſt en mouvement ; & alors il faut la donner auſſitôt, ſans quoi il faut attendre que les humeurs ſoient cuites & fluides. 2°. En la donnant à une doſe convenable. 3°. En la préparant avec ſoin & comme il convient.

Les Auteurs ne conviennent pas de la doſe de ce reméde. Les anciens Grecs

avoient coutume de donner les purgatifs avec beaucoup de prudence & de précaution, mais en grande dose. Pour nous, nous sommes plus hardis pour purger, mais plus timides sur la dose. C'est ce qui fait que nous ne retirons pas le même effet des purgatifs. Il est vrai que les corps sous le climat dans lequel nous vivons, sont purgés plus facilement que ceux des Grecs, & de ceux qui demeurent dans les pays chauds, qui sont robustes & éxercés aux travaux. Ainsi Dioscoride en donne ʒj. ou le poids de quatre oboles, avec du Vin miellé, pour évacuer par en bas la bile & la pituite. Paul Eginete & Aétius vont jusqu'à ʒij. Mésué la donne depuis v. gr. jusqu'à xij. ou xvj. seulement. Bodæus à Stapel écrit qu'il en a donné très-souvent xx. & même xxv. gr. dans du Syrop violat avec un très-heureux succès : xij. ou xv. gr. aux enfans de huit, dix, & douze ans : vj. ou vij. gr. aux enfans de cinq ans. Vedelius fait une distinction : „ On donne la Scammonée (dit-il) „ ou comme servant de base, ou comme „ un stimulant, & comme un reméde qui „ aide les autres purgatifs. Comme stimu- „ lant, on en donne ij. ou iij. gr. Mais si „ on la donne comme le reméde princi- „ pal & comme la base, on en donne jus-

„ qu'à xv. gr. & quelques-uns juſqu'à „ Ʒj. " Enfin Fallope leve le différend ſur la doſe de la Scammonée. „ Je vous conſeille (dit-il) d'en donner toujours une „ petite quantité, plutôt pour ſervir d'aiguillon, que pour autre choſe. " Il donne le nom d'*aiguillon* à cette petite quantité de Scammonée que l'on ajoute aux purgatifs des payſans & des gens robuſtes, ou même des moines. Pour moi, je donne la Scammonée bien choiſie & bien pulvériſée, depuis ij. ou iij. gr. juſqu'à x. ou xij. gr. tout au plus, mais très-rarement; & ce n'eſt pas ſans inquiétude ſur ſon opération, qui eſt toujours incertaine. Car lorſque l'eſtomac ou les inteſtins ſont couverts d'une mucoſité groſſiére, abondante & tenace, alors la Scammonée en eſt envelopée, & coule le long des inteſtins, ſans produire aucun effet. Au contraire, lorſque la membrane des inteſtins n'eſt couverte d'aucune mucoſité, la Scammonée s'arrête dans les rides de l'eſtomac & dans les cellules des inteſtins; elle s'attache à leurs membranes par ſes parties réſineuſes; elle en irrite les fibres; elle y cauſe des ſecouſſes, des inflammations & des ulcéres: c'eſt ce qui fait qu'une très-petite doſe cauſe des ſuperpurgations, des teneſmes & des dyſſenteries.

La Scammonée étant, comme nous l'avons déja dit, une ſubſtance réſineuſe & gommeuſe, dans laquelle la réſine domine, elle ne ſe diſſout pas parfaitement dans les liqueurs aqueuſes ; mais la partie réſineuſe ſe grumele peu-à-peu, & va au fond de l'eau. Par cette raiſon il n'eſt pas ſûr de la donner dans des liqueurs aqueuſes. C'eſtpourquoi on la prend très-ſouvent ſous la forme de bol ou de pilules, & rarement en boiſſon ; & alors on ne la donne qu'après l'avoir délayée dans quelque Eſprit, ou dans de l'huile, ou avec des ſels.

On a imaginé pluſieurs corrections & pluſieurs préparations, pour tempérer l'acrimonie de la Scammonée, & pour corriger ſes autres défauts.

La premiére maniére de corriger la Scammonée eſt rapportée ainſi par Galien, l. 1. *des Facultés des Alimens.* On ôtoit la pulpe & les graines d'un Coing, enſuite on en rempliſſoit la cavité de Scammonée : on le couvroit tout-autour de pâte de farine ; on le faiſoit cuire, & on le donnoit à manger au malade. Aujourd'hui on jette communément la pulpe, & l'on garde la Scammonée cuite de cette maniére. D'autres ne conſervent que la pulpe, & rejettent la Scammonée ;

d'autres suivent Galien, & conservent l'une & l'autre.

De quelque maniére que la Scammonée soit préparée, on l'appelle *Diagréde*, & on la distingue par ce mot de la Scammonée crue ou non préparée. La préparation dont nous venons de parler, s'appelle *Diagréde de Coings*.

Les anciens tempéroient encore la Scammonée avec la crême de ptisane, comme on peut le voir dans Galien, dans l'endroit que nous avons cité plus haut. Mésué fait cuire la Scammonée avec les graines de Carotte sauvage, de Fenouil, & avec le Galanga, sous les charbons ou dans un four. Valerius Cordus verse dessus de l'huile de Violette, & il l'y fait macerer; ensuite il la met dans un Coing qu'il couvre de pâte, & il le fait cuire : enfin il verse dessus du suc de Coing, dans lequel on a fait infuser des Myrobolans; après quoi il la seche peu-à-peu dans un lieu chaud. Quelques-uns la mêlent avec du suc de Coing exprimé, & ils l'évaporent peu-à-peu.

Les nouveaux ont prétendu corriger la qualité maligne de la Scammonée par le suc de Régliſſe, ou par le Soufre : d'où vient le Diagréde de Soufre, ou Diagréde de Régliſſe. On fait le premier en laiſſant

bouillir une quantité suffisante de Réglisse dans de l'eau commune, que l'on passe ensuite, & que l'on fait épaissir jusqu'à la consistence de Miel. Alors on y ajoute une suffisante quantité de Scammonée choisie & bien pulvérisée; & en remuant continuellement on fait dessecher au B. M. jusqu'à la consistence d'Extrait.

On fait le Diagréde de Soufre de cette maniére : On étend sur du papier brouillard de la Scammonée en poudre ; on l'expose à la fumée du Soufre que l'on jette sur les charbons ardens : on remue continuellement, jusqu'à ce que la Scammonée paroisse se fondre par la chaleur. Plus la Scammonée est imbibée de Soufre, plus cette préparation passe pour être excellente.

Ce Diagréde soufré est la base d'une poudre fort vantée & très-usitée dans les Boutiques. On l'appelle *Pulvis de tribus*, à cause des trois drogues dont elle est composée. On la nomme aussi *Poudre du Comte de Varvic*, à cause de l'illustre Anglois Robert Dudlé qui en est l'inventeur. Elle s'appelle encore *Poudre Cornachine* ; parceque Marc *Cornachini*, Professeur de Médecine dans le Collége de Fise, l'a fort vantée dans une Traité qui a pour titre, *Méthode pour guérir sûrement*,

ment, promtement & agréablement toutes les maladies du corps, qui viennent des humeurs qui péchent par la quantité ou la qualité. Cette Poudre eſt compoſée de Scammonée ſoufrée, d'Antimoine diaphorétique & de Crême de Tartre. Les doſes ſont différentes dans cet Auteur, eû égard aux humeurs nuiſibles : car il preſcrit le Diagréde depuis vj. gr. juſqu'à xx. l'Antimoine diaphorétique depuis iv. gr. juſqu'à xx. la Crême de Tartre depuis ij. gr. juſqu'à vj. Mais préſentement les Apoticaires de Paris conſervent cette Poudre dans leurs Boutiques, compoſée de parties égales de Diagréde, d'Antimoine diaphorétique & de Crême de Tartre : & de cette maniére on en proportionne plus facilement & plus ſûrement la doſe aux différens âges & aux différens tempéramens, en connoiſſant combien il y a de Scammonée dans chaque doſe de la Poudre que l'on preſcrit. On l'ordonne depuis vj. gr. juſqu'à ix. pour les enfans qui ſont à la mammelle, & depuis ℈j. juſqu'à ʒß. pour les adultes. Cornachini la loue comme une Panacée pour prévenir & guérir toutes les maladies. Il la donne dans les fiévres intermittentes, putrides, aigües; dans le délire ſans fiévre; dans le flux de ventre bilieux, l'hydropiſie, la pleuréſie,

les diarrhées, la dyſſenterie, la goutte, la petite vérole, & contre les vers. Mais il ne faut rien outrer. Car il faut apporter les mêmes précautions dans l'uſage de cette Poudre que celles que l'on emploie pour la Scammonée même, & les autres purgatifs. Cependant il faut avouer que la Scammonée étant ainſi préparée, eſt moins ſujette aux inconvéniens dont nous avons parlé ci-deſſus. Le Médecin peut la preſcrire plus ſûrement, & le malade peut la prendre ſans dégoût.

C'eſt à l'induſtrie des Chymiſtes que l'on eſt redevable de la teinture & de l'extrait réſineux de la Scammonée, ce que l'on appelle improprement *Magiſtére*. La teinture ſe fait en diſſolvant la Scammonée dans l'Eſprit-de-vin, & en ſéparant la liqueur limpide de la lie qui reſte. L'extrait ou la réſine ſe fait en évaporant la teinture juſqu'à la moitié, & en y verſant de l'eau commune, ou quelque autre eau odorante ou convenable: de cette maniére l'Eſprit-de-vin qui tenoit en diſſolution & fluide la réſine, l'abandonne, & les particules réſineuſes tombent au fond de l'eau ſous la forme de la Térébenthine. On lave cette réſine dans pluſieurs eaux, & enfin on la ſéche à la chaleur du ſoleil. Mais la réſine pu-

ge moins que la Scammonée donnée à la même dose; cependant elle irrite plus fortement les intestins, & elle les enflâme souvent. C'est pourquoi il est plus sûr d'employer la Scammonée choisie que sa résine, comme nous l'avons déja observé sur quelques purgatifs.

On essaie aussi de corriger la Scammonée par des liqueurs acides; ou par le suc de Citron, en la dissolvant dans un bain bouillant, & passant la dissolution au travers d'un linge, & en la faisant secher jusqu'à la consistence d'extrait: ou bien on arrose la Scammonée en poudre avec de l'Esprit de Vitriol ou de Soufre, & on la fait secher ensuite. Mais ces corrections détruisent un peu la substance de la Scammonée, & en diminuent par conséquent l'effet. Il vaut mieux la mêler avec quelques Poudres, comme dans la Poudre Cornachine.

La maniére de corriger la Scammonée, que l'on observe dans plusieurs compositions de Pharmacie, est bien plus estimable. On l'étend & on l'adoucit dans le suc des plantes, la pulpe des fruits, & les parties huileuses des graines aromatiques & odorantes. Tels sont les Electuaires solutifs & les Pilules purgatives. On y emploie la Scammonée, ou comme

la baſe & le fondement, ou ſeulement pour ſervir d'aiguillon aux autres remédes; ſur quoi il faut obſerver ici que l'uſage de la Scammonée ſous la forme de pilules eſt bien moins ſûr, puiſque ſes parties réſineuſes ne peuvent pas s'y étendre ſuffiſamment. Il faut ſeulement l'y mettre pour ſervir d'aiguillon aux autres purgatifs.

Enfin j'ajouterai ici le jugement très-équitable qu'a porté le ſavant Hequet ſur ce remède, *dans ſon traité des Purgatifs*; ſavoir, qu'il n'y a aucune ſorte de remède qui demande plus de prudence de la part du Médecin, un tems plus convenable par rapport au malade, & plus de meſures & de préparatifs de la part de l'un & de l'autre.

Les anciens l'employoient extérieurement en linimens & en onguens pour la galle, & pour les maladies froides de la tête, pour réſoudre les tumeurs dures & ſquirrheuſes, pour les douleurs de la ſciatique, &c. & ils l'étendoient ſur de la laine pour faire venir les régles. Préſentement à peine en fait-on d'autre uſage que pour purger.

℞. Scammonée choiſie & réduite en poudre très-fine, gr. viij
Un peu de jaune d'œuf, ou ʒij

Broyez pendant quelque tems dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, jusqu'à ce que la Scammonée paroisse dissoute. Ajoutez Syrop de Capillaire, ʒj.

Le tout étant bien mêlé, versez-y peu-à-peu de la décoction d'Orge, ʒvj.

Quelques gouttes d'eau de fleurs d'Orange. F. une potion purgative, agréable à prendre.

℞. Scammonée choisie en poudre, gr. xv.

Amandes douces pilées, ʒiv.

Pilez & broyez ensemble, & réduisez-les en une bouillie fine, en versant peu-à-peu ʒxij. de décoction d'Orge. Passez en exprimant, délayez dans la colature du Syrop Violet ou de Capillaire, ʒjß.

Eau de Canelle ou de fleurs d'Orange, ʒß.

F. une émulsion purgative pour deux doses.

℞. Diagréde Regliſſé en poudre, gr. vj.

Sucre blanc, ʒj.

Tartre soluble, ʒij.

Pilez-les ensemble, & les mêlez avec soin. Versez-y de l'eau commune, ℔j.

Le suc exprimé de deux Citrons, & eau de fleurs d'Orange, gout. x.
F. une limonade purgative, que l'on prendra par verrées.

℞. Scammonée en poudre, ʒv.
Esprit-de-vin, ℔j.
Digerez pendant 9. jours. Passez au travers du papier brouillard. Distillez la liqueur jusqu'à la moitié. Tandis qu'elle est encore chaude, ajoutez-y du Sucre très-blanc. ℔ß.
F. un Syrop, que l'on aromatisera avec quelques gouttes d'huile de Canelle. La dose est depuis ʒß. jusqu'à ʒj. dans quelque liqueur convenable.

℞. Scammonée, ℈iv.
Canelle, ʒij.
Clous de Girofle, ʒß.
Esprit-de-vin rectifié, ℔j.
Digerez ensemble pendant 9. jours, en remuant de tems en tems. Versez peu-à-peu la liqueur limpide. Ajoutez-y du Syrop de Coings, ℔j.
M. & conservez pour l'usage. La dose est depuis ʒß. jusqu'à ʒiij.

℞. Diagréde Réglissé, gr. vj.
Rhubarbe en poudre, ℈j.
Conserve de Coings, f. q.
M. F. un bol.

℞. Diagréde Réglissé, gr. vj.
Jalap en poudre, gr. xv.
Aquila alba, gr. x.
Moëlle de Casse récemment tirée, ʒij.
M. F. un bol.

℞. Séné en poudre, Rhubarbe, Crême de Tartre, ana gr. xv.
Diagréde, gr. iij.
Conserve de Roses, ſ. q.
M. F. un bol.

℞. Diagréde soufré, Diaphorétique minéral, ana ʒß.
Safran de Mars apéritif, Canelle, ana ʒij.
Gomme Ammoniac, ʒj.
Syrop d'Absynthe, ſ. q.
M. F. une masse de pilules méſentérique, dont la doſe est depuis vj. gr. jusqu'à ℈j. dans la cachéxie, & les obstructions du méſentére.

℞. Diagréde Cydonié, ʒj.
Aloës luisant, ʒiij.
Trochisques d'Alhandal, ʒij.
Mastic, Macis, ana ʒj.
Safran, ʒß.
Syrop de fleurs de Pêcher, ſ. q.
M. F. des pilules purgatives. La doſe est depuis x. gr. jusqu'à ℈j.

℞. Diagréde Cydonié, Aquila alba, ana ℈j.

Extrait de Fumeterre, de Gentiane, ana ʒj.

M. F. des pilules. La dose est depuis ʒß. jusqu'à ʒij.

On emploie la Scammonée dans les Pilules aggrégatives ou polychrestes, cochées, fétides, dorées, *Sine quibus*, mésentériques, de *Charas ;* Mercuriales, pour l'hydropisie, de *Bontius ;* de Sagapenum, de *Camilli ;* la Sacrée de Coloquinte, de *Pachius ;* la Bénédicte laxative, le Diaprun solutif composé, le Diaphénix, la Confection Hamech, l'Electuaire de Psyllium, le Caryocostin, l'Opiate mésentérique, laxative, des *Médecins de Paris ;* l'Electuaire Diacarthame, de Citron solutif, de Suc de Roses, &c.

Article III.

De la Gomme Gutte.

Les plus excellens dons de la nature, dit Rolfincius, *dans son Traité des Purgatifs*, sont souvent cachés dans l'obscurité & même foulés aux piés les plus vils ; tandis que les dons médiocres sont souvent fort estimés, & même élevés jusqu'aux nues. Nous pouvons dire la même

chose du remède dont il s'agit présentement, qui est décoré de plusieurs noms & de plusieurs titres qu'il ne mérite que médiocrement.

La Gomme Gutte, GUMMI GUTTA, GUMMI GOTTA, GUMMI GUTTÆ, GUMMI GITTA, GUMMI GAMANDRÆ, GUMMI DE GAMANDRA, GUMMI DE GOA, GUMMI DE PERU, GUMMI PERUANUM, GUMMI DE JEMU, GUMMI LAXATIVUM, GUTTU GAMANDRA, GUTTA GAMU, GUTTA GEMAN, GHITTA JEMOU, CATTA GAMMA, CATTA GEMU, GUTTA AD PODRAGAM, SCAMMONIUM ORIENTALE, CHRYSOPUM, CAMBODIUM & CAMBOGIUM, *Off.* est un suc concret, résineux & gommeux, inflammable, sec, compacte, dur, brillant, opaque; d'une couleur de Safran jaunâtre, formé en masses rondes, ou en petits bâtons cylindriques, sans odeur & presque sans goût. (Au moins, quand on la retient dans la bouche, elle n'a d'abord d'autre goût que celui de la Gomme Arabique; mais peu de tems après elle laisse dans le gosier une légere acrimonie avec un peu de sécheresse.) Elle se dissout dans l'Esprit-de-vin comme dans l'eau, qu'elle rend laiteuse, ou plutôt trouble & jaunâtre. Quelques-uns doutent s'il se fait alors

une vraie dissolution, ou une simple séparation des parties; puisqu'elles tombent peu-à-peu au fond de l'eau, & la laissent limpide.

On apporte la Gomme Gutte de Camboge, du Royaume de Siam, de la Chine, & même de quelques Provinces de l'Amérique. Elle a reçu la quantité de noms qu'elle a, soit à cause de la *Goutte* que l'on dit qu'elle guérit, soit à cause du pays de Cambaye, Cambodje ou Camboge, selon que différentes nations prononcent, soit à cause des différens pays d'où on l'apporte.

Les anciens ne la connoissoient point du tout, & ce n'est que depuis peu d'années qu'elle est connue & employée beaucoup plus par les Peintres que par les Médecins. Elle fut envoyée pour la premiére fois à Clusius l'an 1603. & dans la suite elle commença à être employée peu-à-peu dans l'Europe. On estime celle qui est pure, qui n'est point mêlée de sable ni souillée d'ordures, d'une couleur fauve ou de Safran jaunâtre, qui s'enflâme sur le feu, & qui donne la couleur jaune ou de Soufre à la salive & à l'eau.

Les Auteurs ont été long-tems incertains sur l'origine de ce suc. Charles Clusius soupçonne que c'est le suc de l'Eu-

phorbe. D'autres croient que c'eſt le ſuc exprimé & épaiſſi de la Rhubarbe récente : les autres penſent que c'eſt le ſuc de la plante appellée *Beidelſar* de Proſper Alpin. Quelques-uns prétendent que c'eſt un certain compoſé de ſuc du Tithymale & de la Scammonée. C Bauhin *dans ſon Pinax* croit que c'eſt le ſuc exprimé du Ricin des Indes. Jean-Charles Roſenberge. *P.* 2. *Rhodolog.* c. 22. aſſure que c'eſt une larme qui découle de la racine du Ricin à laquelle on a fait une inciſion, que l'on teint enſuite avec du Safran des Indes, & que l'on fait ſécher. C. Hoffman conjecture que c'eſt le ſuc de la graine du Ricin teint du ſuc de la Rhubarbe. Jacque Bontius, c. 7. *de la Médecine des Indes*, dit que cette larme jaune découle dans Cambaye, pays voiſin de la Chine, d'une plante ſemblable à une eſpéce de Tithymale, qui eſt ſi haute qu'elle égale & qu'elle ſurpaſſe même les plus grands arbres, qu'elle embraſſe comme le Lierre. Mais Bontius paroît parler ici ſur le rapport d'autrui ; & il n'a jamais vû la plante qui donne la Gomme Gutte, puiſqu'elle vient de deux arbres appellés *Carcapulli*.

Le premier de ces arbres s'appelle CARCAPULLI, *Acoſt. Hiſt. Arom.* ch. 46.

Coddam-Pulli, *H. Malab.* t. 1. 41. Ghoraka Cingalensibus dicta, *Herm. not. ad. H. Malab.* C'est un grand arbre touffu, branchu, dont la racine est grosse, & qui répand au large dans la terre & au dessus des rameaux ou des branches. Son tronc est gros de dix ou douze piés; son bois est blanchâtre, son écorce est blanchâtre & un peu jaunâtre en dedans, rougeâtre en dehors, couverte d'une croute noirâtre. Ses feuilles sont conjuguées deux à deux, portées sur de petites queues; elles sont ovalaires, plus larges dans leur milieu, insensiblement plus étroites aux deux bouts, & terminées par une pointe un peu recourbée d'un côté, & dont les bords sont aussi un peu inclinés en dehors; d'une tissure épaisse & solide, d'un verd foncé & luisantes en dessus, d'un verd-gai en dessous; garnies d'une nervure dans leur milieu, & de quelques petites veines qui vont obliquement jusqu'aux bords, saillantes en dessous; d'un goût acide. Les fleurs sont placées aux sommets des tiges, portées sur des pédicules très-courts; de couleur de chair & jaunâtres, sans odeur, un peu acides; composées de quatre pétales, arrondies, un peu oblongues & concaves, épaisses, compactes, & sans veines. Au milieu des fleurs se trouve un

globule verd, qui est l'embryon du fruit, canelé à huit pans ; portant à son sommet une petite tête ou un nombril, composé de bourgeons blanchâtres ; environné d'étamines droites, blanchâtres, garnies de sommets d'un jaune rouge. Le calyce est composé de quatre feuilles pâles, concaves. Les fruits sont portés sur des pédicules d'un pouce de longueur ; ils sont de la grosseur d'une Orange, & à huit, neuf, ou dix côtes saillantes ; couronnés par une petite tête canelée & à petites côtes. Ces fruits sont verds d'abord, ensuite jaunâtres ; blanchâtres dans leur maturité, d'un goût doux acide. Au milieu de la pulpe de ces fruits sont contenues des graines oblongues de la grosseur d'un doigt, applaties, de couleur bleue foncée.

L'autre espéce s'appelle CARCAPULLI, *Linsch.* CARCAPULLI, *de Bry :* KANNA-GHORAKA, id est, GHORAKA dulcis, Cingalensibus, *Herm. not. ad H. Malab.* Cet arbre différe seulement du précedent par sa fleur & son fruit qui est doux, rond, & de la grosseur d'une Cerise ; car il lui est semblable en tout le reste.

Caspar Bauhin *dans son Pinax* renferme mal-à-propos ces deux arbres sous la même espéce. Ces deux arbres, dit

P. Herman, donnent la Gomme Gutte par l'incision que l'on fait à leur tronc: mais celle qui découle du Kanna-Ghoraka, vaut mieux; car elle est plus douce. Ils croissent dans Cambaye, la Chine & l'Isle de Ceylan.

M. Richer a observé dans quelques endroits de l'Amérique, & surtout dans l'Isle de Cayenne, un arbre aussi grand que le Chêne, qui donnoit de la Gomme Gutte. Mais je ne sçais pas si c'est le même arbre que ceux dont nous venons de parler, ou s'il en est différent.

P. Herman, dans sa Matiére Médicale manuscrite, rapporte qu'il découle un suc laiteux & jaunâtre des incisions que l'on fait aux arbres dont nous venons de parler; que ce suc s'épaissit d'abord à la chaleur du soleil, & que lorsqu'on peut le manier, on en fait de grandes masses orbiculaires ou des bâtons cylindriques, que l'on séche ensuite parfaitement.

Arnoul Syen, dans ses Commentaires sur l'*Hortus Malabaricus*, croit qu'il faut distinguer cette sorte de Gomme Gutte de la Gomme Gutte ordinaire, qu'il croit que l'on recueille de la plante de *Bontius*, qui ressemble au Tithymale Indien. Mais nous nous en rapportons plutôt à P. Her-

man qui a été témoin oculaire, qu'à M. Syen. La Gomme Gutte n'eſt point en uſage en Médecine chez les Indiens: ils ne s'en ſervent que pour la peinture. Ils la diſſolvent dans l'huile de Lin; & quand ils ont le ventre reſſerré, ils avalent cette couleur. On porte des côtes de Malabar dans les autres Provinces le fruit ſec du Coddam-pulli. On s'en ſert dans la nourriture, & les habitans lui donnent de grands éloges pour la guériſon des maladies: mais parmi toutes celles qui ſont approuvées par l'expérience, la vertu d'arrêter toute ſorte de flux de ventre eſt la plus remarquable, ſurtout dans ceux qui ont contracté ce mal par le trop grand éxercice de l'amour. Il eſt ſurprenant que ce fruit ait la vertu de reſſerrer, tandis que le ſuc du même arbre eſt purgatif.

Dans l'analyſe chymique, de ℔ij. de Gomme Gutte, il eſt ſorti d'abord ℥ij. ʒij. de liqueur un peu trouble, un peu acide, auſtére, & qui avoit le goût & l'odeur des Amandes améres: ℥iij. ʒj. gr. xviij. de liqueur rouſsâtre, acide, auſtére, & qui piquoit la langue: ℥ij. ʒiij. gr. vj. de liqueur brune, ſoit acide, ſoit urineuſe: ℥iv. ʒij. gr. lx. d'huile limpide, fluide & brune: ℥j. ʒiv. d'huile groſſiére & plus péſante que l'eau.

La masse noire qui est restée dans la cornue, raréfiée & spongieuse, pesoit ℥xj. ℥vj. laquelle étant calcinée pendant 38. heures dans un creuset, a donné ℥j. ℥v. gr. xxiv. de cendres grises, dont on a retiré par la lixiviation xxiv. gr. de sel fixe salé. La perte des parties dans la distillation a été de ℥vj. ℥iv. gr. lx. & dans la calcination, de ℥viij. gr. xlviij.

La Gomme Gutte étant approchée de la flamme, s'allume, brûle & jette une flamme brillante, comme les Résines, & elle répand beaucoup de fumée. Elle se dissout dans l'Esprit-de-vin, mais non pas entiérement : car la sixiéme partie environ ne se dissout pas ; savoir, la partie gommeuse, laquelle se dissout promtement dans l'eau chaude ou l'huile de Tartre. Cette Gomme se dissout aussi dans les menstrues aqueux, & elle se change en un lait blanchâtre ou jaunâtre ; mais elle ne s'y dissout pas entiérement, puisque les particules résineuses se réunissent peu-à-peu, & vont au fond du vaisseau, & l'eau demeure claire & limpide. On voit par-là que ce suc est un composé salin sulfureux, ou résineux & gommeux, formé d'un Soufre leger, qui donne l'amertume & l'odeur au flegme qui sort le premier; d'un Soufre grossier qui ne s'éleve

& ne se sépare de la terre que par un feu violent & ouvert; & d'un sel tartareux, un peu ammoniacal, lequel par le moyen de la distillation se résout partie en acide, & partie en sel urineux. La dissolution aqueuse de la Gomme Gutte acquiert la couleur du sang, en y versant de l'huile de Tartre par défaillance, ou de l'eau de Chaux; parceque les parties sulfureuses se dévelopent, comme l'on peut voir dans la dissolution du Soufre minéral, par une forte lessive alkaline.

Je crois que la vertu purgative de la Gomme Gutte dépend d'une substance sulfureuse tenue, mêlée avec une certaine portion de sels volatils; en ce que ces particules salines-sulfureuses dévelopées par le suc stomacal, & séparées des principes grossiers & fixes, irritent les membranes de l'estomac & des intestins, entrent dans les pores des nerfs, leur donnent des secousses; d'où viennent les nausées, le vomissement & les selles.

Quelques-uns ont crû que cette Gomme contenoit une grande abondance de sel alkali; parceque sa dissolution dans l'eau mêlée avec le Syrop Violat prend une couleur verte.

Cette couleur ne vient pas d'un sel

alkali contenu dans cette Gomme; mais du mélange des molécules jaunes & bleues, qui se trouve dans cette liqueur: c'est ce que les Peintres éprouvent tous les jours, en mêlant des poudres jaunes & bleues, aussi-bien que les Physiciens en unissant des verres jaunes & bleus.

La Gomme Gutte est mise parmi les violens purgatifs hydragogues. Elle évacue surtout les humeurs séreuses & bilieuses tenues, par haut & par bas, aussitôt qu'on en a pris; car elle ne reste pas long-tems dans le corps, & elle ne cause ni peine, ni tranchées. C'est pourquoi on en fait un fréquent usage dans l'hydropisie, la cachéxie, la toux, la difficulté de respirer, l'asthme, la jaunisse, les catarrhes, la goutte, la galle & autres maladies de cette sorte.

Quelques-uns ont été d'abord timides dans l'usage de ce remède, parcequ'ils en redoutoient la violence. De ce nombre étoit Grégoire Horstius; lequel, *dans la Section 9. de ses lettres*, a crû qu'il n'en falloit pas faire usage, de peur de faire des expériences en faisant souffrir de cruelles douleurs. Cependant ce même Auteur étant ensuite devenu premier Médecin à Ulme, commença à avoir des sentimens plus moderés sur la Gomme Gutte,

& il ajouta différentes corrections à ce qu'il en avoit dit. D'autres ayant éprouvé d'heureux succès de ce remède, ne firent pas de difficulté de le donner à pleines mains, aux enfans même, aux vieillards, aux femmes grosses & aux phthisiques : entre lesquels Philippe Hechstetter, Médecin d'Ausbourg, a prescrit dans l'espace de neuf ans plusieurs livres de Gomme Gutte, & en a fait prendre à une infinité de malades. En effet ceux qui savent administrer ce remède avec précaution & à propos, y trouvent cet avantage qu'il est sans goût & sans odeur, qu'on le donne en petite dose, qu'il fait son effet en peu de tems, qu'il dissout puissamment les sucs visqueux & tenaces en quelque partie du corps qu'ils croupissent, & qu'ils soient attachés, & enfin qu'il chasse par le vomissement ceux qui sont dans l'estomac, & tous les autres fort abondamment par les selles.

Les Auteurs proposent différentes doses. Les Américains, selon le rapport de Nicolas Monard, en macérent pendant la nuit la grosseur d'une Aveline, ou environ ʒij. dans ℥ij. de quelque liqueur aqueuse ; ensuite ils la passent le matin, & la boivent. Ce morceau ne se dissout pas entiérement ; cependant cette dose seroit

grande pour nous. Les tempéramens sont différens les uns des autres, comme les pays le sont des autres pays. Les Américains forts & robustes résistent mieux à la vertu des remédes. On prescrit la Gomme Gutte depuis ij. v. ou vij. gr. jusqu'à xv. tout au plus, quoique Clusius en étende la dose jusqu'à xx. gr. J'ai souvent donné ce remède depuis ij. gr. jusqu'à iv. sans causer de vomissement : quelques-uns qui en avoient pris iv. gr. ont souffert des coliques d'estomac, mais ce n'est qu'un petit nombre. Si l'on réitére cette dose pendant plusieurs jours, dès la seconde ou la troisiéme fois il n'y a plus de vomissement. Depuis iv. gr. jusqu'à viij. ou x. ce remède purge par haut & par bas doucement, abondamment & sans aucune violence : & quand on le donne à cette dose, il n'a pas besoin de correctif, surtout si on le délaye & qu'on le dévelope dans beaucoup de liqueur. Si on le donne sous la forme de bol ou de pilules, il excite plus facilement le vomissement, mais très-rarement lorsqu'il est joint avec le Mercure doux.

La Gomme Gutte est sujette aux mêmes inconvéniens que les violens purgatifs ; savoir, au bouleversement de l'estomac, au vomissement & à la superpurga-

tion : ce que l'on prévient en apportant les mêmes précautions que l'on a coutume d'employer dans l'administration des autres purgatifs & des émétiques.

Lorsque Philippe Hechstetter veut empêcher le vomissement, & rendre ce reméde plus propre pour l'estomac, il ajoute de l'eau de Bouleau avec quelques gouttes d'Esprit de Vitriol. D'autres essayent de le corriger par l'Esprit de Vitriol, le suc acide de Citron, le suc de Coings, la fumée de Soufre, les huiles de Canelle, de Macis, & autres, l'eau de Canelle, ou bien avec des Syrops & des sels. Mais ces correctifs n'empêchent pas que les matiéres contenues dans l'estomac ne soient rejettées par le vomissement. De plus, il n'est pas besoin de correctif, comme nous l'avons déja dit, pourvû qu'on le donne à une dose convenable, & suffisamment délayé. Ceux qui vomissent difficilement ou qui ne sont pas accoutumés au vomissement, doivent s'en abstenir.

Les Chymistes préparent une résine & un Magistére avec ce suc : mais ces préparations sont inutiles ; elles causent plus de mal que de bien : car les résines des purgatifs purgent moins, & allument un plus grand feu dans les viscéres.

Le même Hechſtetter a encore obſervé que lorſque la Gomme Gutte eſt ſeule & naturelle, elle agit mieux que lorſqu'on la mêle avec les autres purgatifs; qu'elle agit peu en pilules, & qu'elle opére beaucoup en infuſion.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
F. diſſoudre dans ℥xij. de décoction d'Orge.
Ajoutez Syrop Violat, ℥ij.
F. une potion verte, que l'on partagera en deux doſes, & que l'on donnera dans l'hydropiſie anaſarque & l'amas des humeurs ſéreuſes.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Eau commune, ℥vj.
Le ſuc d'un Citron,
Sucre très-blanc, ℥ß.
M. F. ſelon l'art une Limonade hydragogue.

℞. Manne de Calabre, ℥jß.
F. diſſoudre dans ℥vj. d'eau bouillante.
Paſſez, & diſſolvez dans la colature
Gomme Gutte, gr. iv.
Ajoutez eau de Canelle, ℥ß.
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Manne de Calabre, ʒjß.
Dissolvez dans ʒvj. d'eau d'Endives,
Ajoutez Esprit de Vitriol, gout. iij.
Esprit de Citron, ʒß.
F. une potion.

℞. Gomme Gutte, gr. iv.
Eau des trois Noix, & de fleurs d'Orange, ana ʒiij.
Sucre fin, ʒß.
F. une potion hydragogue.

℞. Gomme Gutte, gr. vij.
Aquila alba, gr. x.
Conserve de Roses, f. q.
M. F. un bol, pour la galle & les maladies de la peau.

℞. Gomme Gutte, gr. vj.
Eleosaccharum de Canelle, ʒij.
M. F. une poudre purgative.

℞. Gomme Gutte, gr. x.
Huile de Geniévre, gout. ij.
Mithridat, f. q.
M. F. des pilules hydragogues.

℞. Jalap en poudre, gr. xij.
Gomme Gutte, gr. iv.
Crême de Tartre, ʒß.
Syrop de Nerprun, f. q.
M. F. un bol hydragogue.

On emploie la Gomme Gutte dans l'Electuaire antihydropique *de Charas*, l'Extrait catholique *de Sennert*, l'Extrait catholique & cholagogue *de Rolfincius*, les Pilules hydropiques *de Bontius*, les Pilules de Gomme Gutte *de Lemort*, & celles *de la Pharmacopée de Londres*.

Article IV.

De l'Opium.

L'Opium & le Meconium, *Off.* Ὄπιον & Μηκώνειον, *Græc.* Affion & Amsion, *Arab.* est un suc concret, qui est tout à la fois résineux & gommeux, pésant, compacte, pliant, inflammable & d'un roux-noirâtre; d'une odeur puante, assoupissante; d'un goût amer, âcre, formé en gâteaux arrondis, applatis, de la grosseur d'un pouce, qui pésent une demi-livre, ou une livre, & sont envelopés dans des feuilles de Pavots.

On apporte l'Opium de la Natolie, de l'Egypte, & des Indes.

Les Arabes & les Boutiques ont recommendé sur tous les autres l'Opium de Thébes, ou celui que l'on recueilloit en Egypte

Egypte auprès de Thébes : mais on ne fait plus à préſent cette diſtinction. De quelque endroit que vienne l'Opium, on eſtime celui qui eſt naturel, un peu mol, qui obéit ſous les doigts, qui eſt inflammable, d'une couleur brune ou noirâtre; d'une odeur forte, puante & aſſoupiſſante. On rejette celui qui eſt ſec, friable, ou brûlé, mêlé de terre ou de ſable, ou d'autres ordures.

Les anciens diſtinguoient deux ſortes de ſuc de Pavot. L'un étoit une larme qui découloit de l'inciſion que l'on faiſoit à la tête des Pavots, & elle s'appelloit Μηκώνος Ὄπος, & par les Médecins Ὄπιον par antonomaſie. L'autre s'appelloit Μηκώνειον ou Μηκώνιον. C'étoit le ſuc épaiſſi que l'on retiroit de toute la plante. Ils diſoient que le Méconium étoit bien moins actif que l'Opium.

Mais préſentement on ne nous en apporte que d'une ſorte ſous le nom d'Opium; ſavoir, un ſuc qui découle de l'inciſion des têtes de Pavots blancs; & on n'en trouve aucune autre eſpéce parmi les Turcs & à Conſtantinople, que celui que l'on nous apporte en gâteaux. Cependant chez les Perſes on diſtingue les larmes qui découlent des têtes auſquelles on fait des inciſions, & ils recueillent

avec grand soin celles qui coulent les premières, qu'ils estiment beaucoup comme ayant plus de vertu, comme nous le dirons plus bas.

La plante dont on retire ce suc, s'appelle PAPAVER HORTENSE semine albo, sativum Dioscoridi, album Plinio, *C. B. P.* 170. Sa racine est environ de la grosseur du doigt, remplie, comme le reste de la plante, d'un lait amer. Sa tige a deux coudées; elle est branchue, le plus souvent lisse, quelquefois un peu velue, sur laquelle naissent des feuilles semblables à celles de la laitue, oblongues, découpées, crêpues, de couleur de verd de mer. Ses fleurs sont en rose, composées le plus souvent de quatre pétales blancs, & qui tombent bientôt, placés en rond. Le calyce est composé de deux feuilles; il en sort un pistile ou une petite tête, entourée d'abord d'un grand nombre d'étamines; laquelle se change ensuite en un fruit ou une coque de la figure d'un œuf, qui n'a qu'une seule loge, garnie d'un chapiteau, ridée ou étoilée, munie intérieurement dans toute sa longueur de plusieurs lames minces qui tiennent à ses parois; auxquelles lames est attaché comme à des placenta un grand nombre de graines très-petites, arrondies, blan-

ches ; & d'un goût doux & huileux.

Dans plusieurs Provinces de l'Asie mineure on seme les champs de Pavots blancs, comme nous semons le Froment. Aussitôt que les têtes paroissent, on y fait une légere incision, & il en découle quelques gouttes de liqueur laiteuse, qu'on laisse figer, & que l'on recueille ensuite. M. Tournefort rapporte que la plus grande quantité d'Opium se tire par la contusion & l'expression de ces mêmes têtes. Mais Belon n'en dit rien, non plus que Kæmpfer, qui a fait une dissertation sur l'Opium que l'on recueille dans la Perse. Ces deux derniers Auteurs distinguent trois sortes d'Opium, mais tirées seulement par l'incision, comme nous le dirons tout-à-l'heure.

Dans la Perse on recueille l'Opium au commencement de l'Esté. On fait des plaies en sautoir à la superficie des têtes qui sont prêtes d'être mûres. Le couteau qui sert à cette opération, a cinq pointes ; & d'un seul coup il fait cinq ouvertures longues, paralléles. Le lendemain on recueille avec des spatules le suc qui découle de ces petites plaies, & on le renferme dans un petit vase attaché à la ceinture.

Ensuite on fait la même opération de

l'autre côté des têtes, pour en tirer le suc de la même maniére. La larme que l'on recueille la premiére, s'appelle *Gobaar :* elle passe pour la meilleure; elle a plus de vertu pour calmer le cerveau: sa couleur est blanchâtre, ou d'un jaune pâle; mais elle devient brune, lorsqu'elle est exposée trop long-tems au soleil, ou qu'elle est trop séche. La seconde larme que l'on recueille, n'a pas tant de vertu, & elle n'est pas si chere; sa couleur est le plus souvent obscure, ou d'un roux-noirâtre. Il y en a qui font une troisiéme opération, par laquelle on retire une larme très-noire, & de peu de vertu.

Après que l'on a ainsi recueilli l'Opium, on y fait une préparation en l'humectant avec un peu d'eau ou de miel, en le remuant continuellement & fortement avec une grosse spatule dans une assiette de bois plate, jusqu'à ce qu'il ait acquis la consistence, la viscosité & l'éclat de la Poix que l'on a préparée avec soin.

Après avoir ainsi remué long-tems & fortement l'Opium, on le manie un peu dans la main; & enfin on en fait de petits cylindres ronds, que l'on met en vente. Lorsque les Marchands n'en veu-

lent que de petits morceaux, on la coupe avec des ciseaux.

L'Opium ainsi préparé s'appelle chez les Perses THERIAACK MALIDEH, c'est-à-dire, Thériaque préparée par le broyement; ou bien THERIAACK AFIUUN, c'est-à-dire, Thériaque opiée, pour la distinguer de la Thériaque d'Andromaque qu'ils nomment *Theriaack faruuk*. Car ces peuples regardent l'Opium comme le remède vanté par les Poëtes, qui donne la tranquillité, la joie & la sérénité, γαλήνη, ἵλαςη & εὐθία : triple éloge dont on honoroit autrefois l'Antidote Thériacal d'Andromaque.

Cette maniére de préparer l'Opium est le travail perpétuel des revendeurs qui sont dans les carrefours & dans les places, & qui éxercent fortement leurs bras à ce travail.

Ce n'est pas là la seule maniére de préparer ce suc : très-souvent on broye l'Opium, non pas avec de l'eau, mais avec une si grande quantité de Miel, que non-seulement il l'empêche de se sécher, mais encore il tempére son amertume. Et c'est ce que l'on appelle spécialement *Bœhrs*.

La préparation la plus remarquable est celle qui se fait en mêlant éxacte-

ment avec l'Opium, la Noix Muſcade, le Cardamome, la Canelle, & le Macis, réduits en poudre très-fine. On croit que cette préparation eſt très-utile pour le cœur & le cerveau. Elle s'appelle *Polonia*; &, comme d'autres prononcent, *Pholonia*; ſavoir, le Philonium de Perſe ou de Méſué. D'autres n'emploient point les aromates dont nous venons de parler, mais ils mettent beaucoup de Safran & d'Ambre dans la maſſe de l'Opium. Pluſieurs font leur préparation chez eux à leur fantaiſie, pour leur uſage.

Outre ces préparations, dont on ne fait uſage qu'en pilules, Kæmpfer fait mention d'une certaine liqueur célebre chez les Perſes, que l'on appelle *Coconar*, dont on boit abondamment par intervalle.

Les uns préparent cette liqueur avec les feuilles de Pavots, qu'ils font bouillir très-peu de tems dans l'eau ſimple. D'autres la font avec les têtes pilées & macerées dans l'eau; ou bien ils en mettent ſur un tamis, & verſent deſſus ſept ou huit fois la même eau, en y mêlant quelque choſe qui y donne de l'agrément, ſelon le goût d'un chacun.

Kæmpfer ajoute une troiſiéme ſorte d'Opium, qu'il qualifie d'Electuaire, qui réjouit, & qui cauſe une agréable yvreſſe.

Les Parfumeurs & les Médecins préparent différemment cet Electuaire, dont la base est l'Opium ; & on le destine par les différentes drogues que l'on y mêle, à fortifier & à recréer les esprits. C'est-pourquoi on en trouve différentes descriptions, dont la principale & la plus célebre est celle dont on est redevable à Hasjem-Begi ; puisque l'on dit qu'elle excite une joie surprenante dans l'esprit de celui qui en avale, & qu'elle charme le cerveau par des idées & des plaisirs enchantés.

Quelques-uns estiment les têtes de Pavots les plus tendres, confites dans du Vinaigre, pour les servir au dessert.

Dans l'analyse du Pavot blanc, de ℔v. de feuilles avec les tiges il est sorti d'abord ℔j. ℥vj. ʒvj. gr. iij. de flegme limpide, jaunâtre, un peu acide ; d'une odeur & d'un goût désagréable, puant, narcotique, & tel que celui qui sort des feuilles, quand on les pile : ensuite, ℔ij. ℥xv. ʒj. de liqueur limpide, rousâtre, fort acide, & austére, d'une odeur empireumatique : de plus, ℥j. ʒj. gr. liv. de liqueur d'un brun-obscur, alkaline, urineuse, avec très-peu de sel volatil : enfin, ℥j. ʒij. gr. lxvj. d'huile d'une consistence épaisse.

La masse noire qui est restée dans la

cornue, pesoit ℥iv. ʒiij. laquelle étant calcinée au feu de réverbére, a laissé ʒj. ʒiij. gr. xlviij. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. lx. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iij. ʒj. gr. xxj. & dans la calcination, de ℥ij. ʒvij. gr. xxiv.

De ℔ij. ℥xv. de têtes ou de fruits de Pavots blancs récemment cueillis, & qui n'étoient pas parfaitement mûrs, distillés dans la cornue, il est sorti d'abord ℥xj. ʒvij. gr. xlij. de flegme limpide, un peu acide; d'une odeur & d'un goût désagréable & puant, tel qu'est celui que l'on retire des feuilles de la plante, que l'on pile: ensuite ℔j. ℥xiij. ʒj. gr. xj. de liqueur qui étoit d'abord limpide, rousâtre sur la fin, d'un goût acide & austére, d'une odeur empyreumatique: enfin ʒiij. gr. xxiv. de liqueur d'un roux-obscur ou brune, alkaline urineuse, avec très-peu de sel urineux.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥ij. gr. xxxvj. laquelle étant calcinée au feu de réverbére, a laissé ʒiij. gr. lj. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒj. gr. xviij. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥iv. ʒvj. gr. vij. & dans la calcination, de ℥j. ʒiv. gr. lvij.

Il est clair par ces analyses, que les parties du Pavot sont composées de sel tartareux & ammoniacal mêlés ensemble, & d'une huile fort épaisse; & qu'il y a moins de terre dans les têtes, que dans les feuilles & les tiges.

Mais dans l'analyse de l'Opium, ℔ij. de ce suc pur & naturel ont donné ℥xij. ʒij. de liqueur, soit acide, soit urineuse: ℥ij. ʒiij. d'huile grossiére. Le *caput mortuum* qui est resté dans la cornue, pesoit ℥xv. ʒiv. lequel étant calciné au feu de réverbére a laissé ℥ij. gr. lx. de cendres, dont on a retiré par la lixiviation ʒiv. gr. xlv. de sel fixe purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥j. ʒvij. & dans la calcination, de ℥xiij. ʒiij. gr. xij.

Ainsi il y a plus de sel volatil urineux dans l'Opium que dans les feuilles, ou dans les têtes. On ne trouve pas seulement du sel alkali urineux dans l'Opium, comme Pitcarne l'a crû, mais encore un sel acide, & même puissant: ce que l'on prouve, soit par l'analyse, soit même en versant la solution de l'Opium sur la teinture de Tourne-sol; car elle donne la couleur d'un rouge de feu à cette teinture.

Du sel, soit acide, soit alkali, & de l'huile unis ensemble, il résulte un composé résineux & gommeux, inflammable,

dont la plus grande partie se dissout dans l'eau, & une portion médiocre dans l'Esprit-de-vin. Le soufre grossier que l'on découvre dans l'Opium, est susceptible d'une très-grande raréfaction, comme on le voit évidemment dans les distillations que l'on en fait, qui répandent une odeur très-violente d'Opium. C'est de ce soufre condensé & fort rarefcible, que je crois que dépend la vertu de l'Opium, comme nous le dirons dans la suite.

Tout le monde n'est pas du même avis sur les qualités de l'Opium. Les uns considérant que si l'on en donne quelques grains, il appésantit la tête, excite le sommeil, appaise la douleur, arrête la respiration, & fait mourir en procurant le sommeil, ont crû non-seulement qu'il étoit froid, mais encore qu'il l'étoit au quatriéme dégré. D'autres faisant attention à son goût amer, âcre & caustique, ont dit qu'il étoit chaud. On n'est pas moins partagé sur ses vertus. Les uns l'accusent d'être un somnifére empoisonné, & le rejettent. D'autres en font grand cas, & le comblent de plusieurs titres & de plusieurs éloges. Beaucoup d'anciens Grecs, selon que le rapporte Dioscoride, en ont redouté l'usage, même employé extérieurement.

„Il est rare (dit Galien, l. 2. *de la composition des Remédes selon les pays*, en parlant du mal de tête) que nous soyons „obligés de nous servir de remédes composés d'Opium, lors même que la violence du mal met un homme en danger „de perdre la vie ; puisque l'usage de „l'Opium blesse les parties solides, de „sorte que l'on est obligé alors d'user de „correctif. C'est ainsi que les collyres „composés d'Opium ont été funestes à „plusieurs, en affoiblissant l'œil, & en „diminuant la vûe. C'est de la même „maniére que les remédes composés de „suc de Pavot, que l'on emploie pour les „violentes douleurs des oreilles, causent „la difficulté de l'oüie. Car les remédes „composés de suc de Pavot engourdissent „le sentiment : & c'est à cause de cela „que nous sommes obligés de nous en „servir, lorsqu'aucun autre remédе n'a „pû adoucir le mal."

Plusieurs des anciens & des nouveaux ont suivi Galien ; tels sont Fernel, Matthiol, Ruellius, Taberna-Montanus, Rhodius, De Renou, Zacutus Lusitanus, Quercetan, Schroder, &c. Cependant Dioscoride n'en a pas tant redouté l'usage. „L'Opium (dit-il) pris à la grosseur „d'une orobe, fait cesser la douleur,

„ digére & procure le ſommeil : il eſt pro-
„ pre dans la toux & dans le flux cœlia-
„ que. Mais ſi l'on en prend trop, il eſt
„ nuiſible ; il cauſe la léthargie, & fait
„ mourir. Il eſt efficace pour les douleurs
„ de tête, lorſqu'il eſt mêlé avec de l'huile
„ Roſat : on le mêle avec de l'huile d'A-
„ mandes douces, de la Myrrhe, & du
„ Safran ; & on en fait découler quelques
„ gouttes dans les douleurs d'oreilles. Il
„ eſt utile dans les inflammations des
„ yeux avec un jaune d'œuf cuit. Dans
„ le feu ſacré & les plaies, on le mêle
„ avec du Vinaigre ; & pour la goutte,
„ avec du lait de femme & du Safran.
„ Il fait dormir ; appliqué en ſuppoſi-
„ toire."

Parmi les nouveaux, Félix Platerus a remis en uſage l'Opium que l'on avoit, dit-il, négligé long-tems & preſque foulé aux piés. François Sylvius le Hollandois, ou De le Boë a ſuivi le ſentiment de Platerus ; & il diſoit qu'il ne voudroit pas exercer la Médecine, ſi on lui ôtoit l'Opium : c'eſt pourquoi on l'appelloit *Doctor Opiatus*, le Docteur de l'Opium. Mais pour mieux connoître la nature & les forces de l'Opium, il faut conſiderer quels ſont ſes effets, lorſqu'on le donne en petite doſe ; ce qu'il produit dans les

malades, lorsque la dose est trop grande; & enfin les symptomes qui suivent, quand on en fait un trop long usage.

On emploie l'Opium intérieurement ou extérieurement. Appliqué extérieurement il incise, il résout, il discute les tumeurs; il amollit, il relâche; il fait meurir & cause la suppuration. Appliqué long-tems sur la peau, il en fait tomber les poils; il y excite de la démangeaison, il l'ulcére quelquefois, & y fait élever des vésicules, s'il est récent, & si la chair est trop délicate. Appliqué sur le périnée, il excite quelquefois à l'amour; quelquefois il éteint cette passion, en engourdissant le sentiment dans cet endroit. Souvent en l'appliquant seulement à l'extérieur, il cause le sommeil, & appaise les douleurs, quoique ces effets soient fort incertains. Il fait quelquefois mourir, si on l'applique sur les sutures de la tête: il relâche les nerfs, il cause la stupeur & la paralysie.

L'Opium se prend intérieurement, ou à une juste dose, ou à une dose trop forte. La juste dose de l'Opium surpasse rarement deux ou trois grains, quoiqu'on la porte quelquefois jusqu'à un gros, & même au-delà. On le donne en substance sous la forme de pilules, ou dissout

dans quelque liqueur. Il agit bientôt après qu'on l'a pris ; environ une demi-heure après, si on l'a dissout ; & une heure & demie après, plus ou moins, si on l'a avalé en forme de bol.

L'Opium donné à une dose convenable excite dans les entrailles une certaine sensation agréable : il cause la joie, il dissipe les soins & la tristesse, comme il arrive lorsqu'on a bû du vin modérément : souvent il donne à l'esprit plus de vigueur pour exercer ses fonctions ; d'où naît le plus souvent l'audace, la confiance en soi-même, le courage, la magnanimité, & le mépris des dangers. C'est pour cela que les Turcs en prennent une grande dose pour se préparer au combat. Il appaise les mouvemens déreglés du sang & des esprits ; il calme les douleurs, il soulage le corps accablé de lassitude.

Il arrête les hémorragies qui viennent du bouillonnement du sang : il arrête, au moins pour un tems, les autres évacuations, excepté les sueurs & la transpiration ; car il les excite, il rend le pouls plein, élevé & lent ; il cause la sécheresse de la bouche : il excite de la rougeur & une légere démangeaison à la peau : il augmente la semence, & il

excite les desirs de l'amour, surtout si l'on en prend une grande dose.

Il a plus d'effet dans les tems chauds & humides, & dans les corps mollasses, comme dans les femmes & les enfans.

L'Opium à une dose convenable produit encore très-souvent d'autres effets, quoique ce ne soit pas constamment. Il cause très-souvent l'assoupissement; mais ce n'est pas toujours. Car quelques-uns dorment moins après avoir pris de l'Opium. Le plus souvent il excite des songes agréables; il appaise le vomissement & le hoquet, & quelquefois il excite l'un & l'autre, aussi-bien que les spasmes & les mouvemens convulsifs: il retarde la digestion des alimens dans l'estomac; il diminue l'appétit; il excite les sueurs; il provoque quelquefois les régles & les lochies qui se sont arrêtées par l'éréthisme des fibres & leur convulsion: il aide quelquefois la sortie du placenta; il est souvent utile pour chasser le calcul & les sables; il fait cesser quelques hémorragies: il augmente le lait des nourrices; il cause le gonflement des mammelles, le priapisme, les songes amoureux, la sortie de la semence pendant le sommeil, la rougeur & la démangeaison de la peau, l'écoulement & quelquefois la

ſuppreſſion d'urines. Tous ces effets ne ſont pas conſtans.

Il y a encore d'autres effets que produit l'Opium, mais moins fréquemment ; tels ſont les paralyſies de peu de durée, ſurtout de la veſſie, le bégayement, le relâchement de la mâchoire inférieure, la ſuppreſſion des ſueurs, la liberté du ventre, l'évacuation de l'eau des hydropiques, comme Willis l'a obſervé, la guériſon de l'engourdiſſement des membres, cauſé par le froid extérieur ; les ſuffocations, l'anxiété, le hoquet, le vomiſſement, les mouvemens ſpaſmodiques, les ſyncopes, les défaillances, & quelquefois la mort ; ce qui arrive cependant très-rarement, & ſeulement dans les corps fort pléthoriques, ou dans les corps fort affoiblis, & qui ſont exténués depuis long-tems : c'eſtpourquoi il faut craindre d'en faire uſage après les grandes hémorragies & après toutes les grandes évacuations. Au contraire l'on voit quelquefois les forces & la vie revenir à ceux qui étoient à demi-morts & réduits à l'extrémité.

Quelquefois auſſi l'Opium reſte trop long-tems dans l'eſtomac ſans produire aucun effet, étant envelopé dans des humeurs épaiſſes & viſqueuſes.

Après que l'opération de ce narcotique est finie, voici les effets qui suivent le plus souvent : le retour des maladies & des douleurs qu'il avoit calmées, qui sont souvent plus considérables qu'auparavant, à moins qu'elles n'ayent été détruites ou chassées par le bienfait de la sueur, ou de quelque autre maniére ; la sueur survient, quoiqu'elle n'arrive pas toujours ; les urines coulent souvent ; quelquefois le ventre s'ouvre ; la tristesse & le défaut des esprits prennent la place de la joie ; le pouls est languissant & abbatu, & l'on sent de la démangeaison dans la peau.

Lorsque l'on prend une trop grande dose d'Opium, il survient ordinairement les mêmes effets que l'yvresse a coutume de produire ; sçavoir, la belle humeur, les ris immoderés, le relâchement & la foiblesse des membres, l'aliénation de l'esprit, la perte de la mémoire, les vertiges, l'obscurcissement de la vûe, le relâchement de la cornée, la dilatation de la pupille, le bégayement, l'assoupissement, le battement de pouls élevé & lent, la rougeur du visage, le relâchement de la mâchoire, le gonflement des lévres, la difficulté de respirer, la fureur, l'ardeur de l'estomac, & quelque-

fois la pésanteur; la passion de l'amour, le priapisme, la chaleur & la démangeaison de la peau; les nausées, le hoquet, le vomissement; l'inégalité du pouls, qui est tantôt foible, tantôt élevé; les convulsions, les sueurs froides, les syncopes, les défaillances, & la mort.

Tous ces symptomes n'attaquent pas tous ceux qui prennent de l'Opium, ni avec la même violence; mais ils en sont attaqués plus ou moins, selon la différente constitution du corps, la différente dose de l'Opium, & les différentes circonstances.

Ceux qui ne périssent pas, sont délivrés le plus souvent par un abondant flux de ventre, ou par des sueurs copieuses, qui ont l'odeur de l'Opium, & qui sont accompagnées d'une grande démangeaison de la peau.

Il faut observer que le flux de ventre délivre plus sûrement ceux qui ont pris une trop grande dose d'Opium: que ceux dont la peau est d'un tissu plus lâche, & qui ont l'estomac foible, sont plus dangereusement malades: & que comme les uns sont furieux, & les autres stupides; ceux qui sont furieux, évitent plus facilement la mort que ceux qui sont stupides.

L'usage de l'Opium immoderé & continué trop long-tems produit le relâchement & la foiblesse de toutes les parties, la négligence, la langueur, la nonchalance, la fainéantise, l'engourdissement du corps, la stupidité, comme l'on peut voir dans les yvrognes, excepté le tems qu'on digére l'Opium que l'on vient d'avaler. Il produit encore le dégoût, la lenteur de la digestion, l'hydropisie, la diminution du mouvement & du sentiment, le tremblement des membres: le corps se courbe, la vieillesse vient de bonne-heure, le sang se dénature & devient âcre. Enfin il cause des envies continuelles d'uriner, le penchant à l'amour, le priapisme, & les gonorrhées fréquentes pendant le sommeil.

Ceux qui se sont accoutumés depuis long-tems à un usage immoderé de l'Opium, & qui viennent à le quitter tout-à-coup, sont attaqués de symptomes plus ou moins considérables selon la différente constitution de leur corps, selon qu'ils en ont fait un usage plus ou moins long & immoderé. Ces symptomes sont la tristesse insupportable, l'anxiété, la langueur & le défaut des esprits: tous ces facheux accidens tourmentent cruellement le malade, le portent aux derniéres

extrémités, & quelquefois à la mort même, qui paroît plus désirable que la vie, à moins qu'il ne retourne à l'usage de l'Opium ou du vin, dont la vertu n'est pas comparable à celle de l'Opium. Très-souvent aussi les anciens maux que l'Opium n'avoit fait que pallier & arrêter pour un tems, reviennent avec plus de violence.

Après avoir rapporté les principales opérations de l'Opium, qu'il nous soit permis de faire quelques conjectures sur la maniére dont il agit. Il paroît que les effets de l'Opium que nous venons de rapporter, sont une suite de sa grande action sur le sang. Or il le dissout, le dévelope & le raréfie d'une maniére surprenante. C'est de-là que naissent tant de phénoménes différens, & souvent même contraires. Ce qui prouve la dissolution & la raréfaction du sang, c'est l'élevation du pouls qui est mollet, & non fréquent, la bouffisure & la rougeur du visage, la chaleur répandue par tout le corps, la fluidité du sang de ceux qui usent assiduement de l'Opium : car à peine se fige-t-il après qu'il est refroidi. En effet on a observé que le sang des Turcs & des Indiens qui ont été tués dans le combat, est aussi fluide un ou deux jours

après leur mort, que s'ils venoient d'être tués.

Le sang étant ainsi étendu, les artéres se distendent par tout le corps, & il paroît alors différens effets & différentes scènes, selon les différens viscéres dans lesquels se fait cette promte raréfaction. Aussitôt que le sang qui coule dans les vaisseaux du cerveau, se raréfie; les petites artéres se distendent, elles occupent un plus grand espace, & elles compriment les canaux des nerfs dont elles sont entrelassées; ce qu'elles font plus ou moins, selon que la dilatation des artéres est plus grande ou plus petite. Les nerfs étant ainsi trop comprimés, il y entre une moindre quantité du suc nerveux, & il en aborde moins dans les parties du corps; c'est pourquoi les fonctions se font moins bien, les artéres battent plus lentement, quoiqu'elles soient plus dilatées que de coutume, à cause de la raréfaction du sang: ainsi le pouls est plein, & élevé, mais moins fréquent.

Il s'allume dans tout le corps une chaleur qui n'est pas naturelle; parceque le mouvement circulaire ou progressif du sang étant diminué, & sa fluidité augmentée, son mouvement intestin ou de fermentation, d'où dépend la chaleur,

s'augmente: le suc nerveux abordant en moindre quantité aux parties, & réfluant aussi en petite quantité dans le cerveau, l'engourdissement des membres, la diminution du mouvement & du sentiment suivent bientôt.

Le sommeil est aussi plus ou moins profond, selon que les nerfs ou les principes des nerfs destinés aux fonctions animales sont plus ou moins comprimés par les artéres. Enfin la mort s'ensuit quelquefois, si le gonflement subit des artéres resserre tellement la plus grande partie des fibres nerveuses du cerveau, que le suc nerveux n'y puisse entrer en aucune maniére. C'est de la même maniére que l'Opium soulage les douleurs, ou les appaise entiérement: non qu'il ôte la cause du mal; mais c'est qu'empêchant le suc nerveux de couler dans les nerfs, il empêche en même tems que la sensation n'aille de la partie blessée jusqu'au principe des nerfs, ou jusqu'à l'ame.

Par le défaut du suc nerveux ou des esprits animaux, les secrétions & les excrétions sont diminuées ou entiérement détruites, comme on peut le remarquer surtout dans le foie & dans les reins. De plus, la même chose arrive dans

ces viscéres, que dans le cerveau : car les artéres étant excessivement distendues, les vaisseaux excrétoires de la bile ou des urines sont comprimés, & l'excrétion de ces humeurs est arrêtée. Il n'y a que la seule transpiration par les pores de la peau & des membranes, qui subsiste après avoir pris de l'Opium, & même elle augmente. Car il n'y a aucun vaisseau sécrétoire destiné à la transpiration; mais la matiére de la transpiration se cherche une issûe par tous les pores des membranes distendues des vaisseaux. La sueur survient aussi quelquefois; parceque les tuyaux de la sueur placés à l'extrémité des vaisseaux & sous la peau, ne sont point envelopés d'artéres ou d'autres vaisseaux dilatés, qui puissent les comprimer & s'opposer à cette évacuation.

Il est vrai que l'Opium rétablit quelquefois des évacuations supprimées; ce qui arrive, lorsque cette suppression vient d'une trop grande irritation des membranes nerveuses : de sorte que les esprits animaux abordant continuellement & abondamment, crispent & agitent fortement ces membranes. Cette affluence des esprits animaux étant arrêtée ou diminuée par l'Opium, les fibres nerveuses se relâchent, & les évacuations suppri-

mées se rétablissent au moins pour quelque tems. C'est ainsi que quelquefois l'Opium fait agir un purgatif, excite la transpiration, les régles & les lochies, la sortie de l'arriére-faix, celle du calcul des reins, ou d'autres évacuations. C'est de la même maniére qu'il a coutume de calmer les mouvemens spasmodiques des femmes hystériques, ou des hypochondriaques.

Ceux qui usent pendant long-tems de l'Opium, éprouvent souvent que la même dose qui étoit suffisante pour exciter l'assoupissement, devient dans la suite inutile & sans effet. Il en faut une plus grande, & même il faut l'augmenter tous les jours pour procurer le sommeil. Or cela vient de ce que les premiéres doses que l'on a prises, ont donné au sang un certain dégré de fluidité, que la même dose ne peut pas augmenter : car les récrémens superflus du sang étant dissipés par les sueurs ou par la transpiration, la masse du sang est diminuée, les artéres ne sont plus assez distendues pour pouvoir comprimer les nerfs & causer le sommeil.

La même portion d'Opium ne suffit pas pour distendre suffisamment les artéres ; il en faut une plus grande quantité pour dissoudre & raréfier davantage

la masse du sang; & même il faut augmenter de plus en plus cette dose, jusqu'à ce que le sang ait acquis toute la fluidité qu'il peut avoir. Quand on en est venu à ce point, les plus grandes doses d'Opium que l'on augmenteroit de plus en plus, ne seroient pas capables d'exciter le sommeil.

On demandera ici quels sont les principes par lesquels l'Opium peut exciter cette grande dissolution & ce dévelopement du sang? Je réponds que l'Opium est composé de sels, soit acides, soit alkalis-urineux, & d'un soufre grossier fort condensé, mais capable d'une très-grande divisibilité & d'une très-grande expansion: & je crois que sa vertu somnifére ne dépend pas tant des sels, que du soufre; puisque nous observons que les corps qui sont remplis d'un tel soufre, comme le Safran, la Muscade, le Castoreum, &c. procurent l'assoupissement.

Or l'Opium & les Aromates somnifères étant dans l'estomac, s'y dissolvent par sa liqueur fermentative, & fermentent aussi eux-mêmes. Les soufres narcotiques étant à demi dévelopés par cette fermentation, passent dans la masse du sang: non-seulement ils conservent le mouvement de fermentation qui a com-

mencé dans l'estomac, mais encore ils recoivent un plus grand mouvement par le moyen des parties spiritueuses du sang; ils se mêlent avec ses parties sulfureuses, ils les font fermenter avec eux, ils les divisent, & les atténuent; & par-là ils le dissolvent & raréfient totalement. C'est de-là que vient l'assoupissement, & l'Opium n'opére qu'après que ses soufres sont divisés & parvenus dans la masse du sang. Il est vrai que peu de tems après que l'Opium est entré dans l'estomac, on y sent une certaine chaleur qui n'est pas désagréable, qui vient d'une douce irritation causée par les parties salines-huileuses que le suc de l'estomac a développées; mais le sommeil ne survient qu'une demi-heure ou une heure après, qui est le tems nécessaire pour que les parties sulfureuses de l'Opium soient portées jusque dans la masse du sang.

S'il arrive par hazard que les particules de l'Opium soient retenues trop longtems dans l'estomac ou que l'on en ait pris une trop grande quantité; alors le chatouillement & l'irritation trop forte & incommode qu'il cause dans les fibres nerveuses, excite les nausées, le hoquet, ou même le vomissement.

Toutes ces choses étant bien éxami-

nées, on voit assez clairement la raison des autres effets de l'Opium : c'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas plus long-tems à les expliquer.

Lorsque l'on a pris une trop grande dose d'Opium, & qu'il produit des symptomes fâcheux & qui menacent de la mort, on y remédie d'abord par la saignée, & ensuite par l'émétique ; lequel fait non-seulement rejetter les restes de l'Opium qui sont dans l'estomac ; mais encore les membranes nerveuses sont secouées par les efforts du vomissement, & par-là le cours des esprits dans les parties se rétablit. Les vaisseaux sanguins, excessivement distendus par le sang trop rarefié, se vuident & reprennent leur diamétre ordinaire. Quant à l'un & à l'autre reméde, il faut prendre garde que les forces du malade soient encore suffisantes ; sans quoi le reméde seroit pire que le mal. Ensuite il faut donner des potions acides de sucs de Citron, d'Orange, de graine d'Epine-vinette, de Vinaigre, ou faites avec l'Esprit de Vitriol ou de Soufre : ces remédes empêchent l'expansion des soufres ; ils en répriment la force, & coagulent le sang qui est trop rarefié. On injecte des lavemens âcres : on souffle dans les narines de la poudre de

Pyréthre ou d'Euphorbe. On fait prendre intérieurement des sels volatils. On emploie heureusement des véficatoires, des sinapismes, des épispastiques aux plantes des piés ou à la nuque du col. On se sert aussi des ventouses, des scarifications, des brûlures, des piqueures, & des frictions douloureuses. Ces remédes secouent fortement les fibres des membranes nerveuses; les esprits abordent en plus grande quantité dans les parties, leur ton se rétablit; les fluides des conduits des reins pressés plus fortement, sortent par où ils trouvent un passage; les secrétions & les excrétions se rétablissent.

Alexandre Thomson Anglois, *dans ses dissertations médicales de l'Opium*, observe sur l'opération des épispastiques, que l'on emploie dans les délires qui viennent de l'Opium, que les malades en sont guéris dans la premiére opération de l'épispastique, aussitôt qu'ils se plaignent d'un froid qui tombe du devant de la tête dans le col. C'est une très-grande preuve que l'aiguillon que ce reméde porte dans la substance nerveuse du cerveau, la délivre d'une trop grande quantité de liquide; ce qui fait finir le délire.

Les anciens qui croyoient que l'Opium étoit très-froid, ont essayé de le corriger

par des remédes chauds & qui dissolvoient le sang coagulé. C'est de-là que viennent la Thériaque, le Mithridat, le Philonium, & les autres compositions de l'Opium.

Les nouveaux ont établi différentes maniéres de tempérer l'Opium selon les différentes opinions qu'ils en avoient. Les uns corrigent sa vertu narcotique par le Castoreum & le Safran : les autres par le Vinaigre, le suc de Citron, l'Esprit de Vitriol ou de Soufre, ou par d'autres liqueurs acides semblables : les autres par des sels alkalis, soit fixes, soit volatils : d'autres par l'Eprit-de-vin, l'Eau-de-vie, le Vin ou d'autres liqueurs fermentées : d'autres par la fermentation même : d'autres enfin par le feu & la torréfaction. Mais puisque l'on ne prescrit l'Opium que pour exciter le sommeil & appaiser les douleurs, c'est mal-à-propos que l'on veut corriger ou diminuer sa vertu anodine. On veut un somnifére, & on le redoute. On donne un remède somnifére ; & l'on voudroit, s'il étoit possible, lui ôter sa qualité assoupissante. N'est-ce pas là se contredire ?

Si on excepte cette vertu, l'Opium ne contient aucun poison ; il n'a donc pas besoin de correctif. Il ne faut que le purifier des ordures, de la terre, du sable &

autres impuretés avec lesquelles on a coutume de nous l'apporter; & il n'est point à craindre, pourvû qu'on le donne comme il convient & à une juste dose.

On purifie l'Opium, ou, pour me servir du terme ordinaire, on le prépare en le dissolvant dans quelque liqueur convenable, que l'on passe ensuite. Souvent on en garde la colature, & on le donne par gouttes sous le nom de teinture d'Opium ou de Laudanum liquide: quelquefois aussi on fait évaporer cette dissolution jusqu'à la consistence d'extrait solide, & on le donne sous la forme de pilules ou de poudre.

Comme il y a deux substances dans l'Opium, l'une gommeuse, & l'autre résineuse; ce suc ne se dissout pas également dans toutes les liqueurs. La substance gommeuse se dissout seulement dans l'eau, & la substance résineuse reste entiére. L'Esprit-de-vin ne tire que la substance résineuse: le Vin ou le Vinaigre dissolvent l'une & l'autre substance. De cette diversité de menstrues naissent différentes teintures d'Opium, qui sont différentes non-seulement par leur nature, mais encore par leurs effets.

Car la teinture de l'Opium tirée par l'Esprit-de-vin, du consentement de pres-

que tout le monde, a une vertu narcotique beaucoup plus forte; elle affecte plus violemment le cerveau, & cause souvent le délire, comme je l'ai observé dans un hypochondriaque, qui dormoit d'un sommeil tranquile lorsque dans les insomnies il faisoit usage de la teinture d'Opium tirée avec l'eau; & qui au contraire devenoit phrenétique, lorsqu'il prenoit de la teinture d'Opium préparée avec de l'Esprit-de-vin.

La teinture d'Opium faite avec le Vinaigre supprime quelquefois les urines, comme l'a observé Jacque Le Mort, très-habile Chymiste & Médecin. Celle qui se fait avec les sels alkalis, est peu utile pour exciter le sommeil; puisque les sels en irritant les membranes nerveuses par leur acrimonie, dissipent le sommeil qui est excité par l'Opium. Il est vrai que la teinture d'Opium unie avec les sels urineux-volatils excite les sueurs; & étant ainsi préparée, elle convient dans quelques maladies. Mais nous croyons avec le savant Wedelius & Le Mort, que l'Opium préparé avec l'eau est le plus sûr & le plus efficace de tous: car on ne doit rien craindre de ce menstrue; & l'Opium préparé de cette maniére est purifié non-seulement des parties hétérogénes qu'il

contient, mais il est encore dépouillé de sa résine que quelques Médecins redoutent si fort. Jean Jones, Médecin de Londres, fait tant de cas de cette simple teinture, qu'il lui donne le nom & le titre de Panacée, *dans son Traité Anglois de la découverte des mystéres de l'Opium.*

En effet, puisqu'il est certain que l'Opium n'est pas froid, & qu'il ne coagule pas le sang, comme les anciens le croyoient; qu'est-il besoin de mêler avec lui tant de remédes chauds ou aromatiques? Prétend-on aider par-là la vertu de l'Opium? Mais je demande ce qu'il peut recevoir du Safran, du Castoreum, & des autres aromates qui sont bien au dessous de l'Opium, soit pour procurer le sommeil, soit pour exciter les sueurs? Quelques-uns mêlent encore ces aromates dans les préparations ordinaires pour d'autres raisons, pour corriger l'odeur puante de l'Opium, ou même pour le développer davantage; afin de pouvoir le donner en une plus petite dose. C'est pour cette même raison que Sydenham préfere l'Opium liquide à l'extrait solide; parcequ'un grain d'Opium dissous se partage plus facilement en quinze ou vingt petites gouttes, que l'Extrait solide ne se partage en vingt parties d'un grain.

La purification ou la préparation de l'Opium par le moyen de l'eau se fait ainsi :

℞. Opium coupé en petits morceaux, q. v.

F. dissoudre dans s. q. d'eau limpide distillée, en le digerant au B. S. Séparez la solution, de la masse qui reste au fond du vaisseau; laissez-la refroidir, & passez-la au travers d'un papier gris. Versez de nouvelle eau sur la masse qui est restée; faites-la digerer. Séparez la solution, de la lie; passez. Réiterez ainsi ces infusions, jusqu'à ce que vous ne tiriez plus de teinture.

Mêlez toutes les solutions.

Faites-les évaporer au B. M. jusqu'à la consistence d'Extrait solide. La dose de l'Opium ainsi préparé est depuis le quart d'un grain jusqu'à un ou deux grains.

Lorsque l'on veut de l'Opium liquide, on dissout un grain de cet Extrait dans la quantité que l'on veut d'eau convenable; & on le donne à plusieurs fois, selon qu'on le juge à propos.

La teinture de l'Opium préparée avec l'eau ne se conserveroit pas long-tems dans les Boutiques; mais elle se moisiroit

bientôt. C'eſtpourquoi, ſi l'on veut conſerver du Laudanum liquide, on prépare cette teinture avec du Vin, ou avec de l'Eau-de-vie; c'eſt ce qui fait qu'il y a deux préparations de Laudanum fort uſitées à Paris; ſavoir, le Laudanum liquide de Sydenham, & les gouttes anodines du Chevalier Talbot ou Tabor.

Le Laudanum liquide de Sydenham ſe fait ainſi:

℞. Opium coupé en petites tranches, ʒij.
Safran coupé par petits morceaux, ʒj.
Canelle, Clous de Girofle pilés, ana ʒj.
Vin d'Eſpagne, ℔j.
Digerez enſemble au bain Marie pendant deux ou trois jours. Paſſez, & gardez pour l'uſage.

Les gouttes anodines du Chevalier Talbot ſe préparent ainſi:

℞. Opium coupé en petites lames, ʒjß.
Ecorce de Saſſafras, ʒß.
Racine de Cabaret, ʒß.
Eau-de-vie, ℔j.
Digerez aux rayons du ſoleil dans un vaiſſeau fermé pendant neuf jours. Gardez la colature pour l'uſage. La doſe eſt depuis iv. gouttes juſqu'à xv. ou xx.

L'Opium préparé a reçu dans les Boutiques le nom de *Laudanum*. C'eſt Paracelſe qui l'a nommé ainſi le premier; comme s'il eût dit *Laudandum*, c'eſt-à-dire, reméde que l'on doit louer.

Quelques-uns propoſent de torrefier l'Opium pour lui ôter ſa puanteur narcotique. Il eſt vrai que la vertu de l'Opium torrefié eſt moindre, non pas à cauſe de l'évaporation du ſoufre narcotique, comme ils l'appellent; mais parceque pluſieurs particules de l'Opium ont été détruites & réduites en charbons par la combuſtion. Ainſi cette correction nous paroît inutile.

D'autres tâchent de diviſer & d'atténuer le ſoufre groſſier de l'Opium par la fermentation. Effectivement, lorſqu'il a fermenté, il n'eſt pas ſi aſſoupiſſant, & il excite plutôt les ſueurs & la tranſpiration, à la maniére des aromates, en agitant le ſang & les humeurs.

Voici comment l'on fait cette fermentation.

℞. Opium,	℔j.
Eau commune,	℔iij.
F. la diſſolution. Enſuite :	
℞. Miel excellent,	℔iij.
Eau commune,	℔xij.
F. la diſſolution.	

M. avec celle de l'Opium dans un vaisseau convenable.

Mettez le tout dans un poële chaud, pour le faire fermenter. Lorsque la liqueur fermente, & qu'elle répand une odeur de Vin, séparez l'écume & la lie: distillez, & tirez l'esprit. Passez la liqueur qui est restée dans l'alambic: évaporez-la à un feu doux, & la réduisez à la consistence d'Extrait. F. dissoudre de nouveau avec la liqueur spiritueuse qui est sortie la premiére, & gardez pour l'usage la teinture réduite à la consistence d'un Syrop clair.

On peut à la vérité donner cette teinture à plus grande dose, que celle qui est simple, ou que celle qui est faite avec l'Eau-de-vie: mais on retire peu d'avantage de cette pénible préparation. Et nous ne croyons pas que celle de Van-Helmont, qui suit, & qui est faite avec l'Opium fermenté & le suc de Coings, soit plus utile & plus profitable.

℞. Suc de Coings récemment exprimé, ℔x.
Opium coupé en lames fines, ℔j.
Expofez-les à une douce chaleur, pour faire fermenter pendant deux ou trois semaines. Séparez ensuite

la liqueur limpide, de la lie qui eſt au fond du vaiſſeau; ajoutez à cette liqueur de la Canelle, ℥iij.
Clous de Girofle, Macis, Noix muſcade, Cardamome, ana ℥j.
Petit Galanga, ℥jß.

Digerez enſemble pendant deux ou trois jours. Paſſez la liqueur ſur du papier gris, & évaporez juſqu'à la conſiſtence d'Extrait ſolide.

Quelques-uns enlévent à l'Opium ſon odeur puante, par une longue digeſtion & par des diſſolutions & des diſtillations réiterées; & ils croient que de cette maniére ils dépouillent l'Opium de ſon poiſon narcotique.

Voici comment ils font cette opération.

℞. Opium, q. v.

Diſſolvez dans ſ. q. d'eau. Paſſez cette ſolution ſur le papier gris.

Digerez cette colature au B. S. pendant 8. jours: enſuite diſtillez à un feu doux dans un alambic de verre, juſqu'à la conſiſtence de Miel. Verſez de nouvelle eau ſur cet Extrait mielleux.

Digerez pendant 8. jours, & diſtillez de nouveau juſqu'à la conſiſtence de Miel. Verſez de nouvelle eau, &

réiterez les digestions & les distillations, jusqu'à ce que l'eau qui sort, & la masse qui reste, soient sans aucune odeur. Alors dissolvez dans de nouvelle eau; passez, & évaporez jusqu'à la consistence d'un Extrait solide, dont la vertu est si foible, que l'on en peut donner sûrement iv. v. vj. viij. ou x. grains.

Par ces digestions & distillations réiterées de l'Opium les soufres sont divisés, atténués, & s'envolent avec les parties de sel volatil : c'est pourquoi il ne reste que des molécules terrestres avec les soufres & les sels les plus grossiers, qui n'ont presque pas d'action. Ainsi nous regardons cette opération comme peu utile.

Après avoir rapporté les préparations les plus usitées de l'Opium, nous donnerons ici quelques avertissemens sur son usage.

1°. La Teinture ou l'Extrait de l'Opium faite avec des menstrues aqueux, vaut mieux que les autres préparations.

2°. On doit rejetter les Teintures & les Extraits résineux que l'on prépare avec l'Esprit-de-vin : car ils ont une trop grande vertu narcotique ; ils appésantissent la tête; ils enflâment le sang &

les esprits: quelquefois même ils s'attachent aux membranes de l'estomac, & excitent des pésanteurs, des nausées, des hoquets, & des vomissemens.

3°. On rejette les préparations de l'Opium faites avec les acides qui en émoussent & détruisent la vertu. Elles ne sont pas plus utiles avec les sels volatils, dont l'acrimonie empêche le sommeil, à moins que l'on ne veuille exciter les sueurs; car alors elles aident l'Opium. Elles ne sont pas meilleures avec les sels alkalis fixes, qui provoquent les urines, mais qui diminuent beaucoup la vertu somnifére de l'Opium.

4°. L'Opium est moins utile sous la forme de pilules; car son opération est incertaine. Il vaut mieux le donner sous la forme de bol bien mêlé & suffisamment étendu avec d'autres poudres, ou délayé dans quelque liqueur agréable: car il agit plutôt, & excite moins de nausées.

5°. Il ne faut jamais le donner, lorsque l'estomac est rempli d'alimens. C'est-pourquoi il faut attendre quatre heures après que l'on a mangé quelque chose de solide, ou du moins deux heures après un bouillon. On ne doit pas non plus donner des alimens solides, que lorsque

l'opération de l'Opium est entiérement finie; ni même des bouillons, si ce n'est dans un cas bien pressant, & seulement trois heures après avoir donné le narcotique.

6°. On ne doit pas le donner dans le tems que les régles coulent, dans les lochies des femmes accouchées, dans les hémorragies périodiques, ou les évacuations critiques : & ce n'est qu'avec précaution qu'on peut le donner après de grandes évacuations, quelles qu'elles soient; de peur que par le défaut d'esprits les malades qui sont déja portés au sommeil, ne dorment trop long-tems, & peut-être toujours, ou ne tombent dans la paralysie.

7°. Il faut le donner avec une très-grande précaution aux personnes d'une constitution foible, d'une texture lâche, qui sont affoiblies par une longue maladie; aux enfans, aux femmes grosses & aux vieillards; à ceux donc l'estomac est trop foible, & qui digére très-difficilement; à ceux aussi qui sont fort pléthoriques; de peur que le sang venant à se développer tout-à-coup, il ne survienne un sommeil mortel ou une hémorragie. On doit le donner très-rarement dans les maladies aigües, & surtout dans les

maladies inflammatoires; de peur qu'une diminution apparente de la maladie ne trompe le Médecin & le malade.

8°. Il faut en interrompre de tems en tems l'usage; de peur qu'étant continuel, il ne soit nuisible ou sans effet.

9°. Il y a principalement trois indications pour donner l'Opium; savoir, les grandes veilles, les douleurs vives & longues, les vomissemens énormes, ou les déjections considérables.

10°. Thomas Sydenham ajoute aussi les grands désordres des esprits animaux. C'est pourquoi il est quelquefois d'un grand secours dans les maladies spasmodiques des nerfs, & dans la passion hystérique.

11°. C'est principalement de cette vertu, que dépend celle que l'on découvre dans l'Opium, de provoquer quelques évacuations qui sont supprimées par la crispation convulsive des nerfs. C'est ainsi que Sydenham, *dans sa Lettre à M. Cole, p.* 488. propose le Laudanum, mais seulement une fois, pour rétablir les purgations supprimées des femmes accouchées, après avoir tenté en vain les autres remédes. „ Dans ce cas, „ (dit-il) quoique le Laudanum soit na-

„turellement astringent, cependant com-
„me il calme le trouble des esprits, qui
„est la cause de la suppression des lo-
„chies, il peut-être quelquefois très-
„utile pour en rappeller le cours ; &
„lorsque les emmenagogues ne servent
„de rien, il peut rappeller les vuidan-
„ges. Il faut bien observer (continue
„cet Auteur) que si nous n'arrivons pas
„à notre but par ce moyen, & que les
„lochies ne viennent pas, de ne point
„répeter l'usage de l'Opium. "

12°. Plusieurs Médecins vantent l'Opium comme étant non-seulement un somnifére dans toutes sortes de maladies, soit chroniques, soit aigües, mais encore comme un très-grand reméde altérant; & par cette raison, ils lui donnent de très-grands éloges. Mais ceux qui examineront attentivement les mouvemens de la nature dans les maladies, éprouveront bientôt combien cette pratique est peu sûre & illusoire. Car non-seulement l'Opium n'apporte qu'un soulagement passager & fugitif, en appaisant seulement les symptomes qui reviendront bientôt après, & sans toucher à la cause de la maladie; mais encore il envelope comme d'une nuée épaisse les signes par lesquels un Médecin peut re-

connoître la maladie, & tirer ſes indications pour la guérir. Il excite des ſymptomes étrangers; il affoiblit, ou plutôt il détruit les efforts que fait la nature pour faire une criſe parfaite; & le long uſage que l'on en fait, convertit des maladies ſans danger en des maladies très-conſidérables & ſouvent mortelles. C'eſt ainſi que ce ſuc aſſoupiſſant a coutume d'en impoſer au malade & au Médecin par des tréves trompeuſes; puiſque la maladie eſt ſouvent un effort de la nature pour vaincre la cauſe du mal, & que la douleur elle-même eſt quelquefois une ſenſation produite par cet effort, & le plus ſouvent une irritation de la partie malade par l'humeur nuiſible que la nature violemment agitée fait tous ſes efforts pour chaſſer. Certes un ſuc qui prive la nature de cet aiguillon, ne mérite pas le nom de reméde. Ainſi dans la néphrétique qui vient d'une petite pierre qui obſtrue les uretéres; les douleurs qui tourmentent le malade, ne doivent pas paſſer pour inutiles. Car les reins & les muſcles du bas ventre ſecoués par ces irritations, ſont tantôt en contraction, tantôt relâchés: & par ce moyen quelquefois le calcul eſt broyé, diminué, & par le ſecours de la Médecine chaſſé

enfin dans la veſſie. Il faut dire la même choſe des douleurs de la goutte : car l'humeur qui s'eſt figée & arrêtée dans les vaiſſeaux des articulations, eſt broyée & réſoute peu-à-peu par l'irritation & l'inflammation qui eſt dans cette partie ; de ſorte qu'elle paſſe enfin des petits vaiſſeaux dans ceux qui ſont plus grands : ou bien la chaleur de la partie excitée par la douleur, fait une douce effervescence qui rend plus tenue & plus capable de paſſer par les pores de la peau la matiére qui cauſe le mal.

Si l'uſage de l'Opium eſt nuiſible dans ces occaſions, que doit-il produire dans les autres ? C'eſt en vain que l'on nous oppoſe la pratique heureuſe des Médecine qui font grand uſage de l'Opium. Faiſons un peu d'attention à leur méthode, qui conſiſte en tant de remédes âcres, ſpiritueux, & irritans, comme les ſels volatils, les huiles eſſentielles, les odeurs, & les aromates : il n'eſt pas difficile de juger ou que cette méthode a été inventée pour corriger les mauvais effets de l'Opium ; ſavoir, pour diſſiper les affections ſoporeuſes, & pour réveiller la nature que l'Opium avoit engourdie ; ou bien, qu'ils ont employé utilement l'Opium, pour arrêter & réprimer

en quelque sorte le tumulte causé par une méthode inoüie jusqu'à présent & illégitime.

13°. L'Opium pris en lavement produit les mêmes effets que pris par la bouche, & même souvent de plus grands ; car il excite quelquefois des symptomes plus fâcheux. C'est pourquoi on le donne rarement en lavement : mais on donne plutôt des infusions & des décoctions de têtes de Pavots blancs, que l'on ne doit même employer qu'avec une très-grande précaution, & seulement pour arrêter les flux de ventre immoderés & très-violens, ou dans les douleurs excessives de la colique.

14°. La vertu de l'Opium appliqué extérieurement est très-incertaine & très-douteuse : c'est pourquoi on l'applique très-rarement pour procurer le sommeil ; ce que l'on ne doit pas faire aussi avec témerité. Très-souvent on applique aux artéres temporales un grain ou deux d'Opium pour appaiser le mal de dents ; & ce n'est pas sans en recevoir du soulagement.

Mais Galien avertit que les compositions d'Opium appliquées aux oreilles & aux yeux sont très-nuisibles : car elles causent l'obscurcissement de la vûe, &

la difficulté de l'oüie. Elles cauſent auſſi ſouvent la gangrenne, lorſqu'on les applique ſur les plaies.

15°. Il faut porter le même jugement des têtes de Pavots, que de l'Opium, quoique leur vertu ſomnifére ſoit beaucoup plus foible.

On n'emploie ordinairement ici que les têtes de Pavots blancs. On les cueille, lorſqu'elles ſont mûres : on les fait ſécher, & on les garde pour s'en ſervir dans l'occaſion. On les briſe, & on les déchire : on en rejette la graine comme inutile, & l'on en prépare des infuſions, des décoctions, & un Syrop que l'on appelle *Syrop de Diacode.*

Les graines ne ſont pas ſomnifére, elles ſont huileuſes & nourriſſantes ; & on en faiſoit autrefois du pain, ſelon le rapport de Dioſcoride. Non-ſeulement la graine de Pavot blanc eſt nourriſſante, mais encore celle de Pavot noir : car Matthiol écrit que ceux qui habitent dans la vallée du Trentin, dans la Styrie & la haute Autriche, ſe nourriſſent de gâteaux faits avec les graines de Pavots blanc & noir, & avec de la farine ; que quoiqu'ils uſent continuellement dans leur nourriture, de l'huile que l'on exprime de ces graines, cependant

il n'en dorment pas plus long-tems : & les Oliviers étant morts par le froid de 1710. on s'eſt ſervi ici d'huile tirée des deux ſortes de Pavots à la place d'huile d'Olives, & cela ſans aucun danger.

De plus, le ſavant Tournefort a obſervé qu'à Genes les Dames les plus nobles & les filles mangeoient beaucoup de graines de Pavots couvertes de Sucre, & qu'elles n'en étoient pas plus aſſoupies pour cela. C'eſt pourquoi pour préparer des émulſions pour adoucir l'acrimonie des humeurs, & en appaiſer le bouillonnement, on mêle ſouvent de la graine de Pavot blanc avec les quatre ſemences froides. On tire auſſi de l'huile de la graine de ce Pavot, pour employer extérieurement dans les linimens & les onguens.

℞. Une tête de Pavot blanc coupée par petits morceaux, & dont on aura jetté les graines.
F. bouillir dans ℥xij. d'eau de fontaine réduite à la moitié. Paſſez la liqueur. Faites-la prendre au malade à l'heure du ſommeil, pour le faire dormir.

℞. Deux têtes de Pavots blancs ; coupez-les par morceaux.
F. bouillir dans ℔j. d'eau claire,

jusqu'à la diminution de la troisiéme partie. Pilez peu-à-peu dans la colature graines de Pavots blancs & de Melons, ana ʒß.
Exprimez, & délayez-y du Syrop de Nénuphar, ʒj.
Partagez cette émulsion en deux doses, que l'on prendra pendant la nuit à quatre heures de distance l'une de l'autre.

℞. Des quatre semences froides, ʒß.
Pilez-les dans ʒvj. de décoction d'Orge, & de racine de Guimauve. Passez, & délayez dans la colature Syrop de Diacode, ʒß. ou ʒvj.
F. une émulsion, pour prendre à l'heure du sommeil, & loin du repas.

℞. Diacode, ʒx.
Eau distillée de Coquelicot & de Pourpier, ana ʒiv.
Eau de fleurs d'Oranges, ʒß.
M. F. une potion à partager en deux doses, dont on donnera la premiére à l'heure du sommeil, & la seconde quelques heures après, si le sommeil ne survient pas.

℞. Extrait d'Opium solide, gr. j.
Yeux d'Ecrévisses, pp. ʒß.
Pilez dans un mortier de marbre, &

& mêlez éxactement. Partagez cette poudre en six parties égales, que l'on donnera de six heures en six heures pour adoucir la toux violente.

℞. Laudanum opié, gr. ß.
Extrait de Safran, gr. j.
Syrop de Guimauve, ʒß.
Dissolvez dans ʒvj. d'infusion de Coquelicot,

F. une potion, que l'on donnera à l'heure du sommeil, pour appaiser la toux pendant la nuit, & procurer le sommeil.

℞. Laudanum opié, gr. j.
Corail rouge, Terre du Japon, ana ʒß.
Pilez, & mêlez éxactement.
Ensuite ajoutez Canelle, Noix muscade en poudre, ana ʒj.
Extrait de Geniévre, ʒj.
Syrop d'Absynthe, q. s.

M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doses, que l'on donnera de tems en tems dans les flux de ventre immoderés avec colique, ou dans les superpurgations.

. Castoreum, gr. v.
Laudanum opié, gr. j.
ou Laudanum liquide de Sydenham, gout. xij.
Dissolvez dans de l'eau de fleurs d'Orange, & d'Armoise, ana ℥iij.
Ajoutez à la dissolution Syrop d'Armoise, ℥j.

F. une potion, que l'on donnera par cuillerées, pour calmer les maladies hystériques.

On emploie l'Opium dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, le Diascordium, l'Antidot Orviétan *de Fréderic Hoffman*, le Philonium Romain *de Nicolas de Salerne*, le Philonium de Perse *de Mésué*, les Pilules de Cynoglosse, les Pilules de Matthieu ou de Starket, *de la Pharmacopée de Bates*, le Baume hypnotique *de Charas*, la Poudre appellée *le Repos de Nicolas d'Aléxandrie*, les Trochisques de Karabé.

On emploie les graines de Pavots blancs dans le Syrop de Jujubes *de Mésué*, la Poudre de Rose *de l'Abbé*, la Poudre d'Haly, le Diatragacant froid *de Nicolas d'Aléxandrie*, appellé *le Repos de Nicolas*; le Philonium *de*

Mésué, les Trochisques d'Alkekengi, de *Mésué*, & les Trochisques *de Gordon*.

ARTICLE V.

Du vrai Acacia, & de l'Acacia de notre pays.

LE vrai Acacia, ACACIA VERA, & SUCCUS ACACIÆ, *Off.* Ἀκακία *Gal. Damocr. & alior.* Ἀκακίας ἔγχυλισμα, *Dioſc.* Ἄκρυον κυαναυπὸν ἀκάνθης, *Androm.* eſt un ſuc épaiſſi, gommeux, de couleur brune extérieurement, ou noirâtre, rouſſâtre ou jaunâtre en dedans; d'une conſiſtence ferme, dure, s'amolliſſant dans la bouche; d'un goût auſtére, aſtringent, non déſagréable, formé en petites maſſes arrondies du poids de 4. 6. ou 8. onces, & envelopé de veſſies minces.

On eſtime celui qui eſt récent, pur, net, & qui ſe diſſout facilement dans l'eau. On rejette celui qui eſt très-noir, & très-ſec, de même que celui qui eſt mêlé d'ordures. On nous l'apporte d'Egypte par Marſeille.

On exprime ce ſuc des gouſſes qui ne ſont pas mûres, d'une plante qui s'ap-

pelle ACACIA folio Scorpioides leguminosæ, *C. B. P.* 392. ACATIA SANT, & AKAKIA, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* Nous en avons donné la description *à l'Article de la Gomme Arabique ;* car c'est le même arbre qui porte ce suc & la Gomme Arabique.

On arrose d'eau les gousses qui ne sont pas encore mûres. On les broye, on les exprime, & on fait épaissir le suc exprimé, en le faisant bouillir ; ensuite on en forme de petites masses.

Le suc d'Acacia est composé d'une portion médiocre de sel acide, de très-peu de sel alkali, de beaucoup de terre astringente, & de beaucoup d'huile, soit subtile, soit grossiére : d'où il résulte un composé salé, alumineux & mucilagineux.

On place ce suc parmi les remédes incrassans, astringens & répercussifs. Il affermit l'estomac ; il fait cesser le vomissement & les flux de ventre ; il arrête toutes sortes d'hémorragies, en épaississant le sang, en adoucissant l'acrimonie des humeurs, en fortifiant & affermissant les parties solides. On le donne intérieurement depuis 3ß. jusqu'à 3j. sous la forme de poudre ou de bol, ou dissout dans une liqueur convenable.

Les Egyptiens, selon le rapport de Prosper Alpin, font prendre tous les matins un gros de suc d'Acacia dissout dans quelque liqueur, à ceux qui crachent le sang. Ce même Auteur propose ce suc en injection dans la matrice, aux femmes qui y souffrent de grandes hémorragies.

Les Egyptiens en font fréquemment usage dans les collyres pour fortifier les yeux, & pour les garantir des inflammations qui sont fréquentes dans ce pays. On l'emploie utilement dans les gargarismes répercussifs, dans l'angine pour arrêter la fluxion qui commence. Le même Prosper Alpin assure que rien n'est plus utile pour la chûte de l'anus & de la matrice, que ce suc dissout avec la décoction des feuilles & des fleurs. Il le recommende en fomentation pour les douleurs de la goutte; mais il répercute en resserrant : c'est pourquoi il n'est pas trop sûr dans ces maladies ; puisqu'il arrête les humeurs, & qu'il les repousse souvent dans les parties intérieures.

℞. Vrai Acacia, 3ß.
Conserve de Roses rouges, 3j.
Corail rouge, ℈ß.
Syrop de grande Consoude, s. q.

M. F. un bol pour le crachement de sang.

℞. Acacia d'Egypte, ʒj.
F. dissoudre dans du suc de Plantain & de Lierre terrestre, ana ʒiij.
Ajoutez Syrop de Roses séches, ʒj.
M. F. une potion, que l'on donnera par cuillerées dans les hémorragies.

On emploie le suc d'Acacia dans la Thériaque, le Mithridat, les Trochisques de Karabé, l'Onguent stiptique *de Charas*.

Les Corroyeurs du grand Caire, dit Prosper Alpin, consument beaucoup de ce suc pour noircir les peaux.

Au défaut du vrai Acacia, on substitue souvent dans les Boutiques un autre suc que l'on appelle *Acacia de notre pays*, ou *Acacia d'Allemagne*, quoiqu'il soit un peu différent pour les vertus du vrai Acacia. C'est pourquoi les Apoticaires doivent avoir soin dans la composition de la Thériaque de rechercher le vrai Acacia, dont on fait un grand usage en Egypte, & que l'on trouve facilement parmi nous.

L'Acacia de notre pays, ACACIA NOSTRAS, & ACACIA GERMANICA, *Off.* est

un suc épaissi, sec, dur, pésant, noir, brillant en dedans, en masses envélopées dans des vessies; d'un goût acide, austére. On l'apporte d'Allemagne, & on le prépare aussi dans nos Boutiques.

La plante dont on tire ce suc, s'appelle PRUNUS SYLVESTRIS, *C. B. P.* 444. *Prunellier* ou *Prunier sauvage.* C'est un arbrisseau épineux, garni de beaucoup de branches, & fort commun dans les haies. Son écorce est cendrée, & tire sur le pourpre. Ses feuilles sont en forme de lance, dentelées à leur circonférence; d'un goût astringent. Les fleurs naissent plusieurs ensemble des tubercules des rameaux, & paroissent avant les feuilles. Ces fleurs sont d'une belle couleur blanche, tendres, amères, un peu odorantes, en rose, à cinq pétales; au milieu desquelles se trouvent des étamines blanches, garnies de sommets d'un jaune de Safran foncé, & qui environnent un style verd plus long, qui s'éleve du calyce, & qui se change ensuite en un fruit.

Comme cet arbre est chargé de beaucoup de fleurs, il donne aussi beaucoup de fruits petits & ovalaires, moins gros que les Cerises ordinaires, verds d'abord, d'un verd de mer avant leur maturité, enfin d'un bleu foncé, quand ils

sont mûrs ; fort astringens, contenant un noyau semblable à celui d'une Cerise, ou un peu plus petit, mais plus long, & une amande pareille. Sa racine est noire.

Les feuilles, l'écorce & les fruits non mûrs de cet arbrisseau rafraîchissent, dessèchent, & sont astringens. C'est pourquoi on en fait fréquemment usage dans les hémorragies & les flux de ventre.

Quoique Matthiol attribue à toutes les parties du Prunier sauvage la vertu astringente, il faut cependant en excepter les fleurs & les fruits mûrs qui ont la vertu de lâcher le ventre. C'est pourquoi quelques-uns donnent les fleurs macerées dans du Vin, ou dans un Syrop préparé par de fréquentes infusions, pour lâcher le ventre. Et même S. Pauli rapporte que les fleurs desséchées & avalées dans de la bierre chaude lâchent le ventre. Tragus recommende l'eau des fleurs, distillée & bue, pour la douleur de côté & la pleurésie : & il assure qu'elle est beaucoup plus efficace, si l'on macére les fleurs nouvelles dans de bon Vin, & qu'on les distille au bain Marie ; puisque cet Esprit pris intérieurement est sudorifique depuis ℥iv. jusqu'à ℥vj.

Les fruits bien mûrs lâchent le ven-

tre; mais quand ils ne sont pas mûrs, ils rafraîchissent & sont astringens: c'est pourquoi on les donne confits dans du Miel, à ceux qui sont attaqués de la dyssenterie ou du flux de ventre. En Allemagne on prépare des Vins & de la Bierre qui sont utiles dans les flux de ventre & les régles immoderées, avec des Prunes sauvages non mûres, que l'on fait sécher au four, & que l'on fait ensuite fermenter avec du moût ou de la Bierre.

On exprime encore le suc de ces Prunes non mûres & récentes; on le fait cuire & épaissir jusqu'à la consistence d'Extrait solide. On lui donne le nom d'*Acacia d'Allemagne*, & on le substitue au vrai Acacia. Cependant il est plus acide; aussi passe-t-il pour être plus rafraîchissant & plus astringent: il contient beaucoup moins d'huile; c'est pourquoi il ne tempére pas si bien l'acrimonie des humeurs que le vrai Acacia.

On le donne quelquefois contre les hémorragies & les flux de ventre jusqu'à ʒj. sous la forme de bol, ou délayé dans quelque potion. On le mêle utilement dans les gargarismes pour l'angine, aussitôt qu'elle commence.

℞. Acacia de notre pays, ʒj.
Sel de Prunelle, ʒß.
Miel rosat, ʒj.
Eaux distillées de Roses, & de Plantain, ana ʒiij.
M. F. un gargarisme pour l'angine qui commence.

On emploie les feuilles du Prunier sauvage dans l'Onguent de la Comtesse.

ARTICLE VI.

De l'Hypociste.

L'Hypociste, HYPOCISTIS, *Off.* Ὑποκιστις, *Dioſc.* TARASITH, *Arab.* est un suc desseché, noir, brillant, & d'un goût austére. On nous l'apporte de Provence, du Languedoc & des pays orientaux. On doit choisir celui qui est pur, brillant, noir, & qui n'est point brûlé.

La plante dont on retire ce suc, s'appelle HYPOCISTIS Offic. *C. B. P.* 465. Elle naît sur les racines de différentes espéces de Ciste, & ressemble par sa forme à l'Orobanche. Sa tige est grosse de quatre ou cinq lignes dans sa partie inférieure, & d'un ou deux pouces à son

extrémité supérieure, & elle en a trois ou quatre de hauteur. Elle est charnue, pleine de suc, facile à rompre, blanchâtre, purpurine ou de couleur jaunâtre; d'un goût amer & fort astringent; couverte de petites feuilles ou écailles épaisses, longues d'un demi-pouce, larges de deux ou trois lignes, terminées en pointe mousse, de différentes couleurs dans les différentes espéces. Elle porte beaucoup de fleurs à son sommet, garnies & envelopées de beaucoup de petites feuilles épaisses, ou d'écailles semblables aux précedentes.

La fleur ressemble à un calyce de la fleur du Grenadier; elle est d'une seule piéce, en cloche, longue de sept ou huit lignes, dont la partie inférieure peut être regardée comme le calyce, & dont la supérieure est divisée en cinq quartiers longs de deux lignes, & arrondis. Le milieu de cette fleur est occupé par un pistile long de deux lignes, terminé en un globule canelé; dont les canelures en s'ouvrant dans le tems convenable, jettent une poussiére très-fine: ainsi cette partie tient lieu de pistile, d'étamines & de sommets.

La partie inférieure de la fleur grossit peu-à-peu jusqu'à un demi-pouce d'é-

paisseur, & devient un fruit arrondi, de même couleur que la fleur : il est mol, partagé intérieurement comme par des rayons, en six ou huit parties, plein d'un suc visqueux, gluant, limpide; d'un goût fade, & de plusieurs graines très-menues & comme de la poussiére. Ce globule canelé qui termine le pistile, reste toujours attaché à ce fruit qui est sphérique. On arrache facilement cette tige des racines du Ciste sur lequel elle naît, & il reste sur la racine une petite fosse lisse & sans aucun vestige de fibres.

M. Tournefort a observé dans l'Isle de Créte des espéces d'Hypociste différentes par la couleur, comme on peut le voir dans le *Corollaire de ses Elémens de Botanique*. Il n'y avoit que l'Hypociste à fleurs jaunes, qui étoit odorant, & qui eût l'odeur du Muguet; les autres espéces étoient sans odeur.

Pour faire ce suc, on pile les fruits récens, & l'on exprime le suc, que l'on fait ensuite sécher au soleil, & que l'on épaissit jusqu'à la consistence d'Extrait solide. Outre cette préparation de l'Hypociste, quelques-uns du tems de Dioscoride séchoient les rejettons de la plante; ils les pilloient, les macéroient, les faisoient bouillir, les passoient, & en

faisoient épaissir le suc jusqu'à la consistence d'Extrait.

L'Hypociste est presque composé des mêmes principes que l'Acacia, & il a les mêmes vertus. C'est un puissant astringent, & on le recommende pour toutes les hémorragies, comme les crachemens de sang, les pertes de sang des femmes, & pour les dyssenteries & la passion cœliaque. Bien plus, si l'on a dessein de fortifier quelque partie, (dit Galien, l. 7. *des Remédes simples*) qui soit affoiblie par un peu trop d'humeurs, le suc de l'Hypociste lui rendra beaucoup de force & de fermeté. C'est pour cette raison certainement qu'on le mêle aux Epithémes stomachiques & hépatiques, & qu'on l'ajoute à l'Antidote fait de Vipére ; afin qu'il fortifie & affermisse le corps.

On le prend intérieurement depuis 3ß. jusqu'à 3j. On l'emploie dans les gargarismes répercussifs comme l'Acacia.

℞. Hypociste, 3ij.
Syrop de grande Consoude, & d'Epine-vinette, ana 3j.
Mucilage de Gomme Adragant, 3j.
Eau de Plantain & de Pourpier, ana 3ij.
F. un looch, selon l'art, dont le malade prendra souvent une cuillerée, dans le crachement de sang.

℞. Hypociſte, 3j.
Corail rouge, Terre ſigillée, Pierre Hématite, pp. ana ℈j.
Syrop de Lierre terreſtre, ℥j.
Eaux de Plantain & de Pourpier, ana ℥iij.
M. F. une potion à prendre par cuillerée.

℞. Hypociſte, Acacia de notre pays, ana 3j.
Conſerves de Roſes & de Cynorrhodon, ana ℥ij.
Syrop d'Epine-vinette, ſ. q.
M. F. un opiat, que l'on partagera en quatre doſes, & que l'on donnera de quatre heures en quatre heures, pour fortifier l'eſtomac, & pour arrêter la diarrhée, après avoir obſervé les choſes néceſſaires.

On emploie l'Hypociſte dans la Thériaque *d'Andromaque*, le Mithridat *de Damocrate*, les Trochiſques de Karabé, & dans l'Emplâtre royal pour les hernies.

ARTICLE VII.

Du Cachou, & du Lycion des anciens.

LE Cachou, CATECHU, & improprement TERRA JAPONICA, *Off.* est un suc gommeux, résineux, durci, d'un roux-noirâtre extérieurement, & d'un roux-brun intérieurement; d'un goût astringent, un peu amer d'abord, ensuite plus doux & plus agréable, & sans odeur. Il y en a de deux sortes: l'un plus pur, qui se fond promtement dans la bouche; l'autre plus grossier, terreux & comme plein de lie, & souvent rempli de terre, de sable, de petites pierres ou d'autres corps étrangers, & quelquefois brûlé. Celui-ci est le moins bon: l'autre est plus rare & plus excellent; c'est celui qu'il faut choisir, quand on en trouve.

On apporte le Cachou du Malabar, de Surate, de Pegu, & des autres côtes des Indes. On l'appelle improprement *Terre du Japon*, puisque l'on ne trouve dans ce pays que le Cachou qui y est apporté d'ailleurs.

Les Marchands trompés par la sécheresse & la friabilité de ce suc, ont crû que c'étoit de la terre : mais personne ne doute aujourd'hui que ce ne soit un suc épaissi, tiré de la famille des Végétaux ; puisqu'il se dissout facilement dans l'eau commune, & qu'en le passant on n'y trouve aucune terre, si ce n'est lorsqu'il est malpropre ; qu'il s'enflâme & brûle dans le feu, & ne laisse que peu de cendres. Mais les Auteurs ne conviennent pas de son origine, ni de la plante dont on le tire : ou plutôt c'est un suc que l'on retire par la décoction de plusieurs plantes, & on lui donne le nom de KHAATH, CATE, CATECHU, CAETCHU, & CASTJOE.

Si nous nous en rapportons à Garcias, l'arbre dont on retire le Cachou, est de la hauteur du Frêne ; il a des feuilles très-petites, & fort semblables à celles de la Bruyére ou du Tamaris ; il est toujours verd, & hérissé de beaucoup d'épines. Voici comment il rapporte la maniére de le tirer. On coupe par petits morceaux les branches de cet arbre ; on les fait bouillir ; ensuite on les pile : après cela on en forme des pastilles & des tablettes avec de la farine de *Nachani*, & avec la sçiure d'un certain bois noir qui

naît dans ce pays. On fait sécher ces pastilles à l'ombre ; quelquefois on n'y mêle pas cette sciure.

Jacque Bontius décrit ce même arbre, tout couvert d'épines sur le tronc & sur les branches, ayant des feuilles qui sont presque comme celles de la Sabine, ou de l'arbre que l'on appelle *l'Arbre de vie ;* mais elles ne sont pas si grasses, ni si épaisses. Il porte, dit-il, des Féves rondes, de couleur de pourpre ; dans lesquelles sont renfermées trois ou quatre noix tout au plus, & qui sont si dures, que l'on ne peut les casser avec les dents. On en fait bouillir les racines, l'écorce & les feuilles, pour en faire un Extrait que l'on appelle *Cate*, que ces Auteurs croient tous deux être le Lycion Indien de Dioscoride.

Mais Herbert de Jager, *dans les Ephémerides d'Allemagne, Decad. 2. An. 3.* écrit que le Lycion des Indes, ou le *Cate* de Garcias, ou le *Khaath* comme les Indiens l'appellent, & le *Reng* des Perses, est un suc tiré non d'un seul arbre, mais de presque toutes les espéces d'Acacia qui ont l'écorce astringente & rougeâtre, & de beaucoup d'autres plantes dont on peut tirer par l'ébullition un suc semblable : & tous ces sucs sont dési-

gnés dans ce pays sous le nom de *Kaath*, quoiqu'ils soient bien différens en bonté & en vertu. Il parle cependant d'un arbre qui porte le plus excellent & le meilleur Kaath : il l'appelle une espéce d'Acacia dont on fait le Kaath ou le Lycion Indien, KHEIR, *Indor. & Decanor.* KHADIRA, *Brachman.* TSAANRA, *Golcondens.* KARANGGALLI PATTI, *Malabar.*

C'est une espéce d'Acacia épineux, branchu, dont les plus grandes branches sont couvertes d'une écorce blanchâtre, cendrée. Les rameaux qui produisent des feuilles, sont couverts d'une peau rousſâtre, & ils sortent des plus grandes branches entre les petites épines placées deux à deux, crochues & opposées. Les feuilles ailées, portées sur une côte, sont semblables à celles de l'Acacia, mais plus petites. Cet Auteur n'a pas vû les fleurs ni le fruit. On retire de cet arbre par la décoction, dans le Royaume du Pegu, un suc dont on fait le Kaath si célebre dans toutes les Indes orientales.

L'arbre qui s'appelle ARECA, est aussi fort célebre parmi ceux qui donnent l'extrait Kaath ou le Cachou, selon le rapport d'Herbert de Jager dans l'endroit

ue nous avons cité, & selon Jean Otthon Helbigius, *Ephémerides d'Allemagne*, *Ann.* 9. & 10.

C'est une espéce de Palmier qui s'apelle PALMA CUJUS FRUCTUS SESSILIS *Faufel* dicitur, *C. B. P.* 510. FILFEL & FUFEL, *Avicen.* FAUFEL, sive ARECA Palmæ foliis, *J. B.* 1. 389. ARECA, sive FAUFEL, *Clus. exot.* 188. PINUNG, *Bont.* CAUNGA, *H. Malab.* 1. C'est un grand arbre, dont la racine est noirâtre, oblongue, épaisse d'un empan, garnie de plusieurs petites racines blanchâtres & rousses. Son tronc est épais d'un empan près de la racine, & un peu moins vers son sommet: son écorce est d'un verd gai, & si unie qu'on ne peut y monter, à moins qu'on n'attache à ses piés des crochets & des cordes, ou qu'on ne l'entoure par intervalle de liens faits de nattes ou de quelqu'autre matiére semblable.

Les branches feuillées sortent du tronc en sautoir, deux à deux: celles qui sont au dessus, sortent de l'entre-deux des inférieures: elles envelopent par leur base le sommet du tronc comme par une gaîne ou une capsule ronde & fermée; elles forment par ce moyen une tête oblongue au sommet, plus grosse que le tronc de l'arbre même.

Le pié des branches feuillées extérieures se fend & se rompt, & elles tombent successivement l'une après l'autre. Ces branches feuillées sont composées d'une côte un peu creuse en dessus, arrondie en dessous, & de feuilles placées deux à deux & opposées, longues de trois ou quatre piés, larges de trois ou quatre pouces, plus ou moins, pliées comme un éventail, vertes & luisantes. Au haut du tronc, il sort de chaque aisselle de feuille une capsule en forme de gaîne longue de quatre empans, plus ou moins, qui renferme les tiges chargées de fleurs & de fruits; concaves du côté du tronc, convéxes à l'extérieur, lisses & égales, sillonnées profondément au milieu de la partie concave, par où elles se rompent & s'ouvrent; d'un verd blanchâtre d'abord extérieurement, jaunâtres ensuite, & blanches en dedans.

Les tiges qui sont renfermées dans ces gaînes, sont les unes plus grosses & chargées vers le bas de fruits tendres; les autres sont plus gresles, & garnies des deux côtés des boutons de fleurs. Ces boutons sont petits, anguleux, blanchâtres, s'ouvrant en trois pétales, roides, pointus, & un peu épais; ils contiennent dans leur milieu neuf étamines blanchâtres, gref-

es, dont trois sont plus longues, d'un une blanchâtre, qui sont entourées des x autres plus petites & plus jaunes.

Les fruits encore tendres & mols sont lancs & luisans, attachés à des pédicu-es blancs, de figure anguleuse, & non rrondis; renfermés pour la plus grande artie dans les feuilles du calyce, qui sont valaires, & entrelassées les unes avec les utres: ils contiennent beaucoup de li-ueur limpide, d'un goût astringent, pla-ée au milieu de la pulpe qui s'augmente vec le tems; & la liqueur diminue, jus-u'à ce qu'il n'en reste plus: ensuite il naît ne moëlle blanchâtre, tandis que la pul-e s'endurcit, & l'écorce acquiert enfin a couleur de jaune doré.

Les fruits devenus assez gros, & n'étant as encore secs, sont ovalaires, & ressem-lent fort à des Dattes; ils sont plus errés aux deux bouts, & composés d'une corce épaisse, lisse, membraneuse, & 'une pulpe d'un brun rougeâtre, qui evient en séchant fibreuse ou cotoneuse, jaunâtre: la moëlle, ou plutôt le noyau u la semence qui est au milieu, est blan-hâtre.

Lorsque le fruit est sec, le noyau se épare aisément de la pulpe fibreuse: est de la grosseur d'une Aveline ou

d'une Muscade, le plus souvent en forme de Poire, ou applati d'un côté & sans pédicule, convéxe de l'autre; ridé, canelé extérieurement; d'une couleur rousse ou de Canelle; d'une matiére dure, difficile à couper, panachée de veines blanchâtres, rousses & rougeâtres; d'un goût un peu aromatique & légérement astringent.

Cet arbre croît seulement sur les bords de la mer, & dans les terres sablonneuses.

L'usage que les Indiens font tous les jours du fruit de cet arbre, lui a donné une très-grande réputation. Ils le mâchent continuellement, soit qu'il soit mol, soit qu'il soit dur, avec le Lycion Indien ou le Kaath, les feuilles de Betel, & très-peu de Chaux. Il avalent le suc ou la salive teinte de ces choses; & ils crachent le reste.

Voici la maniére de préparer l'Extrait d'Areca, que l'on appelle aussi Kaath, selon que le rapporte Herbert de Jager dont nous venons de parler, *dans les Ephémerides d'Allemagne, Dec. 2. An. 3.* On coupe en deux ou trois morceaux la Noix d'Areca ou *Faufel*, avant qu'elle soit tout-à-fait mûre, & lorsqu'elle est encore verte; & on la fait bouillir dans

de l'eau, en y ajoutant un peu de chaux de coquillages calcinés, pendant l'espace de quatre heures, jusqu'à ce que les morceaux de cette noix ayent contracté une couleur d'un rouge obscur. La Chaux y sert beaucoup. Alors on passe cette décoction encore chaude ; & lorsqu'elle est refroidie, on la sépare peu-à-peu de la matiére épaisse & de la lie qui va au fond du vaisseau. Cette lie étant épaissie s'appelle aussi *Kaath*, & on l'emploie de la même maniére que l'Extrait appellé *Cate*. Mais pour rendre cet Extrait plus excellent, ils y ajoutent l'eau de l'écorce encore verte du Tsianra ou de l'Acacia dont nous venons de parler, qu'ils pilent & font macerer pendant trois jours. Enfin, lorsque ce suc est épaissi, ils l'exposent au soleil sur des nattes, & ils le réduisent en petites masses ou en pastilles.

Les Grands du pays & les riches ne se contentent pas de ce Lycion ou de ce Cachou : ils y mêlent du Cardamome, du bois d'Aloës, du Musc, de l'Ambre & d'autres choses, pour le rendre plus agréable & plus flateur. Telle est la composition de quelques Pastilles que l'on prépare dans les Indes, qui sont rondes, plates, de la grosseur d'une Noix vomi-

que, que les Hollandois apportent en Europe sous le nom de *Siri Gata Gamber*. Telles sont aussi des Pastilles noires, qui ont différentes figures, qui sont tantôt comme des pilules, tantôt comme des graines, des fleurs, des fruits, des mouches, des insectes; tantôt comme des crotes de souris, ou d'autres choses semblables, que les Portugais font dans la ville de Goa, & que les François méprisent à cause de leur violente odeur aromatique. Mais comme les nations qui fabriquent ces Pastilles, sont fort trompeuses, il leur arrive souvent d'y mêler du sable, de l'argille ou d'autres corps étrangers, pour en augmenter le poids & le volume; de sorte qu'il est rare d'en voir sortir de pures & naturelles de leur mains.

Garcias & Bontius observent que si l'on mâche de l'Areca avant qu'il soit mûr; il cause tout-à-coup le vertige, de la même maniére que si l'on s'étoit enyvré avec du Vin. Mais cette incommodité se dissipe bientôt en prenant un peu de sel & de l'eau à la glace.

Les peuples orientaux recommendent la mastication du Cachou contre la puanteur de la bouche, pour affermir les dents & les gencives, pour fortifier l'estomac, pour arrêter le vomissement & les diarrhées.

rhées, pour exciter l'appétit, & aider la digestion. La bouche de ceux qui en mâchent, paroît toute en sang, & elle fait peur à voir.

Le Cachou naturel & sans aromates est moderément astringent ; il affermit les dents & les gencives ; il guérit les aphtes & les ulcéres de la bouche, l'angine & les amygdales ; il arrête le crachement de sang ; il empêche les catarrhes : il est utile dans la toux & l'enrouëment, il adoucit la pituite âcre ; il fortifie l'estomac, aide la digestion ; arrête les flux de ventre, le diabéte, & les hémorragies, & il diminue les régles trop abondantes. G. Volfgang. Vedelius rapporte *dans les Ephémerides d'Allemagne*, qu'un jeune homme a été guéri par l'usage du Cachou, d'une hernie variqueuse.

Il me paroît que l'on ne doit rien craindre d'une trop grande dose du Cachou : car l'on peut en retenir continuellement de petits morceaux dans la bouche, & en substituer de nouveaux à ceux qui sont dissous, sans accident fâcheux. Il faut observer que plus les morceaux sont petits, plus ils paroissent agréables au goût. On en prend de la grosseur d'une graine d'Anis, ou de Coriandre. On le

prend en substance sous la forme de bol ou de tablettes, depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. Vedelius en tire une Teinture de la maniére suivante.

℞. Cachou en poudre, q. v. Versez dessus six ou huit fois autant d'Esprit-de-vin rectifié : digerez. On retire une très-belle Teinture, que l'on sépare de la lie en la versant peu-à-peu, & on la garde pour l'usage. La dose est depuis xx. goutt. jusqu'à lx.

On emploie heureusement cette Teinture dans les gargarismes pour l'angine, de même que le Cachou en substance.

℞. Cachou, ʒj.
Sucre, ʒj.
Réduisez-les en poudre fine. M. avec du mucilage de Gomme Adragant, & une goutte ou deux d'huile de Canelle. F. des pastilles, que l'on tiendra dans la bouche dans les toux catarrhales & les diarrhées.

℞. Cachou, ʒß.
Noix muscade, Corail rouge pp. ana ʒj.
Syrop de Coings, s. q.
M. F. un opiat. La dose est de ʒj. trois fois le jour dans la superpurgation, la diarrhée & la dysenterie.

℞. Cachou, ʒj.
Pierre hématite pp. ʒß.
Diacode, ʒß.
Syrop de Roſes ſéches, ʒj.
Eau de Pourpier, Frais de Grenouilles, ana ʒiij.
M. F. un julep pour le crachement de ſang & les hémorragies.

℞. Cachou en poudre, ʒiij.
Mucilage de Gomme Adragant, Syrop de grande Conſoude, ana ʒj.
Eau de Plantain, ʒiij.
M. F. un looch contre l'hémophtiſie & la toux catarrhale.

On doute ſi le Cachou eſt la même choſe que le Lycion Indien de Dioſcoride. Cette queſtion n'eſt pas facile à réſoudre. Dioſcoride, Galien & Pline ont fait mention de deux ſortes de Lycion; ſavoir, de celui de Cappadoce, & de celui des Indes. Le premier étoit un ſuc tiré d'un certain arbre épineux, dont les branches ont trois coudées de long, & même plus; ſon écorce eſt pâle: ſes feuilles ſont ſemblables à celles du Buis; elles ſont toufues. Son fruit eſt noir comme le Poivre, luiſant, amer, compacte; ſes racines ſont nombreuſes, obliques, & ligneuſes. Cet arbre croît dans la Cappadoce, la Lycie & pluſieurs autres endroits. Les Grecs

l'appelloient Λύκιον, & Πυξάκανθα. On préparoit le Lycion, ou cet Extrait, avec les rameaux & les racines que l'on piloit. On les macéroit ensuite pendant plusieurs jours dans l'eau, & enfin on les faisoit bouillir. Alors on rejettoit le bois, on faisoit bouillir de nouveau la liqueur jusqu'à la consistence de Miel.

On en faisoit de petites masses noires en dehors, rousses en dedans lorsqu'on venoit de les rompre, mais qui se noircissoient bientôt; d'une odeur qui n'étoit point du tout puante, astringente, avec un peu d'amertume. On avoit aussi coutume de faire le Lycion de la même maniére, avec la graine que l'on exprimoit, & que l'on faisoit sécher.

L'autre Lycion, ou celui des Indes, étoit de couleur de Safran : il étoit plus excellent & plus efficace que le précedent. On dit, ajoute Dioscoride, que l'on fait ce Lycion d'un arbrisseau qui s'appelle *Lonchitis*.

Il est aussi du genre des arbres à épines: ses branches sont droites ; elles ont trois coudées, ou même plus ; elles sortent en grand nombre de la racine, & sont plus grosses que celles de l'Eglantier. L'écorce devient rousse, après qu'on l'a brisée; les feuilles paroissent semblables à celles de l'Olivier.

Ces descriptions ne conviennent point du tout avec celles que Garcias & Bontius font du Caté, ou avec celle que Herbert de Jager fait de l'Acacia Indien : d'où nous pouvons conclure que nous n'avons pas le Lycion Indien des Grecs. On ne trouve plus dans les Boutiques le Lycion de Cappadoce.

ARTICLE VIII.

Du Jus de Réglisse.

LE Jus de Réglisse, SUCCUS GLYCYRRHIZÆ, & SUCCUS LIQUIRITIÆ, *Off.* Γλυκυῤῥίζης χυλισμα, *Dioſc. & Gal.* est un extrait & un suc épaissi en petites masses ou en petits pains, du poids de quatre, six, ou huit onces, envelopés de feuilles de Laurier.

Il est compacte, noir, sec, fragile, brillant en dedans lorsqu'on le brise; il se fond dans la bouche; il est d'un goût doux avec quelque acreté. On regarde comme le meilleur celui qui est le plus doux, récent, pur, qui se fond entiérement dans la bouche. On rejette celui qui est brûlé, amer, souillé de sable ou

d'ordures. On l'apporte d'Espagne à Marseille, & d'Hollande.

La plante dont on retire le Jus de Réglisse, s'appelle GLYCYRRHIZA SILIQUOSA vel GERMANICA, *C. B. P.* 352. GLYCYRRHIZA RADICE REPENTE, VULGARIS GERMANICA, *J. B.* 2. 328. GLYCYRRHIZA VULGARIS, *Dod. Pempt.* 341. Nous en avons rapporté la description & les vertus dans le *Chapitre des Racines.* Cette plante croît dans l'Isle de Créte, l'Italie, l'Allemagne, & la France; & on en tire le suc dans ces pays. Mais on a coutume d'estimer celui qui vient d'Espagne, ou l'on en prépare une grande quantité, surtout auprès de Tortose & Lerida, villes de Catalogne.

Dans ces pays, selon que le rapporte M. Ant. de Jussieu très-habile Botaniste & Naturaliste, on tire les nouvelles racines au mois de Juillet; on les nettoie, & on les séche à l'air: ensuite on les coupe en petits morceaux, & on les fait bouillir dans l'eau; on les passe, & on les exprime. On fait épaissir au feu ce suc, jusqu'à ce qu'on puisse le manier dans les mains: alors on en forme de petites masses, que l'on envelope dans des feuilles de Laurier, & que l'on fait ensuite sécher parfaitement au soleil.

Ce Jus a les mêmes vertus que la Réglisse. C'est un excellent béchique, que l'on prend utilement tout seul pour les maladies des poumons & de la poitrine, & que l'on mêle aussi avec les autres remédes. Dioscoride le recommende pour la galle de la vessie, & les douleurs des reins.

℞. Jus de Réglisse d'Espagne, ℥ij.
Sucre fin, ℥iv.
Opium, ʒß.
Mucilage de Gomme Adragant, ſ. q.

M. F. des trochisques, que l'on retiendra dans la bouche, pour appaiser la toux violente, & pour dissiper les catarrhes.

℞. Jus de Réglisse, ℥j.
Safran coupé par petits morceaux ℈j.
Vin de Canaries, ℔ij.
Digerez à froid pendant 9. jours.

Donnez une ou deux cuillerées de cette teinture plusieurs fois le jour, pour inciser la pituite visqueuse, & exciter l'expectoration.

℞. Eau de fontaine, ℔ij.
Eau de Chaux, ℔j.
Safran coupé par petits morceaux, ʒß.

Jus de Réglisse d'Epagne, coupé en petites lames fines, ℥j.
Miel de Narbonne, ℥ij.

Digerez au feu dans un vaisseau fermé pendant 24. heures. Passez. Donnez cette liqueur chaude à la dose de ℥iv. toutes les trois ou quatre heures, dans la toux violente, dans le catarrhe, & l'asthme, pour adoucir la pituite âcre, pour inciser les humeurs épaisses, & pour exciter l'expectoration.

On emploie le suc de Réglisse dans la Thériaque *d'Andromaque*, & les Trochisques béchiques noirs *de Charas*.

ARTICLE IX.

Du Sucre.

LE Sucre, SACCHARUM, *Off.* Σάκχαρον, *Dioſc.* Σάκχαρ, *Gal.* Μέλι ἐν καλάμοις, *Theophr.* Μέλι καλαμίνον, *Arr.* Ἀλς Ἰνδικος, *P. Ægin.* ZUCCAR, *Arab.* SACCHARON, *Plin.* eſt un ſel eſſentiel, gras, huileux, roux ou gris, lorſqu'il n'eſt pas encore purifié; blanc comme la neige, & brillant comme le cryſtal; ſec & friable ſous les dents, quand il eſt bien purifié; qui

se dissout dans l'eau, & qui devient épais ensuite par l'ébullition; gras, & qui file comme le Miel; doux & agréable au goût, presque sans odeur, extrait des Cannes à Sucre.

Il étoit connu des anciens: cependant il n'étoit pas en usage parmi eux, comme il l'est aujourd'hui parmi nous; ce qui est évident par le témoignage de plusieurs Auteurs, quoiqu'on le tirât autrefois, de même qu'aujourd'hui, de différentes plantes, comme nous le dirons bientôt.

Strabon, l. 15. *de sa Géographie*, dit clairement que dans les Indes le Roseau produit du Miel sans le secours des abeilles. Lucain est aussi de son avis, & il s'exprime ainsi:

Les Indiens boivent le doux suc des tendres Roseaux.

M. Varron dit aussi:

Le Roseau qui croît dans les Indes, n'est pas fort grand. On exprime une liqueur de ses racines, à laquelle le Miel le plus doux ne peut le disputer.

Sénéque, *lettr.* 85. parle ainsi de ce Roseau: „ On dit que l'on trouve dans „ les Indes du Miel sur les feuilles des „ Roseaux, qui est la rosée du ciel, ou „ une liqueur douce & grasse qui sort du

„ Roseau même. “ Ce suc mielleux avoit le nom tantôt de *Miel*, tantôt de *Sel*, tantôt de *Sucre*.

„ Il y a (dit Dioscoride en rapportant les différentes sortes de Miel) „ une autre espéce de Miel concret, que „ l'on appelle *Saccharon*. On le trouve „ dans les Roseaux aux Indes, & dans „ l'Arabie heureuse : il a la consistence „ du Sel, & il est fragile sous les dents. “

Archigéne dit que le Sel Indien a la couleur & la consistence du Sel commun, le goût du Miel, la grosseur d'une Lentille, ou tout au plus d'une Féve.

Galien, l. 7. *des Remédes simples*, écrit que l'on apporte le *Saccharon* des Indes & de l'Arabie heureuse, & qu'il croît dans les Roseaux : il ajoute que c'est une sorte de Miel, moins doux à la vérité que le nôtre.

Pline dit aussi que l'Arabie porte le Saccharon, mais que celui des Indes est plus estimable : il ajoute que c'est un Miel que l'on retire des Roseaux ; lequel est gommeux, tantôt blanc, fragile sous la dent ; de la grosseur de la plus grande Aveline ; qui ne sert que pour l'usage de la Médecine. Le même Pline, l. 6. paroît avoir indiqué nos Cannes qui portent le Sucre, qui naissent dans les Isles de Ca-

naries, lorsqu'il rapporte, selon le témoignage de Juba, que dans les Isles fortunées il croît des arbres noirs & blancs, semblables à la Férule : on exprime de ceux qui sont noirs, une liqueur amére; & de ceux qui sont blancs, une liqueur agréable à boire.

Il est clair par ces témoignages, que dans les tems reculés quelques Roseaux donnoient par l'expression une liqueur mielleuse & douce, & qu'elle découloit même naturellement, & se formoit en larmes dures & fragiles; ce que l'on peut appeller *Sucre naturel*. Mais il faut avouer que les anciens ne font aucune mention du Sucre fait par l'art, ou de ce suc bouilli & formé en grandes masses, tel qu'on a coutume de nous l'apporter aujourd'hui.

Il est vrai-semblable que les peuples de ces tems ne connoissoient point cet art. Le Sucre a donc été connu des anciens. Mais quels étoient ces Roseaux qui donnoient le Sucre, ou cette liqueur mielleuse ? C'est sur quoi l'on est encore en dispute ; puisqu'on trouve aujourd'hui dans les Indes & dans les pays Orientaux deux sortes de Roseaux qui portent le Sucre ; savoir, la Canne à Sucre, & le Roseau en arbre, qui s'appelle *Mambu*,

& communément *Bambu* & *Bamboë*. Le Sucre découle de lui-même de ce dernier, mais en petite quantité: il se séche & se fige à la chaleur du soleil, & il y a long-tems que les Indiens l'appellent *Sacar Mambu*; mais on n'en fait point de Sucre par expression: au lieu que l'on exprime les Cannes à Sucre pour en avoir le suc, que l'on fait durcir ensuite par l'ébullition jusqu'à la consistence de sel. Ce qui a donné occasion au savant Saumaise de penser que le Sucre des anciens étoit seulement la larme du Roseau appellé *Mambu*, appuyé surtout de l'autorité de Varron, qui compare le Roseau qui porte le Sucre, aux arbres qui ne sont pas fort hauts; & sur l'autorité de Solin, qui, *Chap. 52. des Indes, p. 58.* parle ainsi: „ Les lieux maréca-„geux produisent un Roseau si gros, „qu'en le coupant & le fendant en deux „entre les nœuds, il sert de barques „pour ceux qui navigent. On exprime „de ses racines une liqueur qui a la dou-„ceur du Miel. " Mais quoique l'on doive rapporter ce que l'on dit ici du Roseau en arbre, au Roseau appellé *Mambu*, on n'exclut pas cependant le Roseau ordinaire qui porte le Sucre, qui devoit fournir une bien plus grande abon-

dance de larmes de Sucre, étant rempli de beaucoup plus de suc. Bien plus il paroît que Lucain a voulu désigner ce Roseau ordinaire, en lui donnant l'épithéte de *tendre*.

Quelques-uns demandent pourquoi ce Sucre naturel qui découle de lui-même du Roseau ordinaire, ne se trouve plus dans les Boutiques, & pourquoi l'on a cessé d'en apporter? Mais la réponse est facile; c'est qu'il en vient très-peu aujourd'hui. Car comme du tems de Discoride & de Galien, auquel on en apportoit en abondance, on ne savoit pas encore la maniére de l'exprimer & de le faire cuire; il étoit nécessaire que les Roseaux que l'on ne coupoit point, & qui avoient bien des années, répandissent d'eux-mêmes ce suc, comme la Gomme & la Résine découlent d'elles-mêmes d'un grand nombre d'arbres. Ainsi il n'est pas étonnant que les anciens ayent eu de ce Sucre naturel en abondance.

Mais depuis que l'appas du gain & la passion pour les richesses a appris aux hommes l'art & la maniére de tirer une plus grande quantité de Sucre de ces Roseaux, en les coupant & en les exprimant, il est arrivé que les Indiens ont coupé tous les ans les Roseaux, & en ont planté

d'autres à leurs places; & comme il ne restoit plus de vieux Roseaux qui fussent remplis de Sucre de plusieurs années, l'opération de la nature a été troublée, & par ce moyen le Sucre naturel des anciens s'est perdu.

Ceux qui croient que le Sucre des anciens est différent du nôtre, objectent le témoignage de Pline, qui dit que le Sucre est seulement utile pour la Médecine, & ne dit rien de son utilité pour la cuisine & les confitures. Mais cela vient de ce que du tems de Pline les Grecs & les Latins ne mêloient pas encore du Sucre avec leurs nourritures, peut-être à cause de sa rareté, qui faisoit que tout le Sucre qu'on leur apportoit, suffisoit à peine pour la Médecine. Cependant les Indiens, comme nous l'avons déja dit, préparoient avec le *suc des Roseaux*, des boissons, soit pour appaiser la soif, soit même pour flater le goût.

Les Arabes on fait mention de trois espéces de Sucre; qui sont le *Sacchar arundineum*, le Sucre de Roseau ou de Cannes, le *Tabaxir*, & le *Sacchar Alhusar*.

1°. On dit que le *Sacchar arundineum* d'Avicenne coule des Cannes, & se trouve dessus sous la forme de sel. Il ne paroît

pas être différent du Sucre des anciens, qui découloit de la Canne à Sucre. On lui donnoit encore le nom de *Tabarzed*, parcequ'on le trouvoit tout blanc.

2°. Le *Tabaxir* d'Avicenne, que les Interprétes ont mal rendu par le mot de *Spode*, ou *Cendre*, peut-être parcequ'il avoit la figure des cendres, n'eſt autre choſe chez les Perſes, les Turcs & les Arabes, que le *Saccar Mambu* des Indes, ou le Sucre naturel des anciens, qui venoit du Roſeau en arbre, dont nous parlerons dans la ſuite.

J'avouerai cependant que lorſque je fais attention aux termes d'Avicenne, je ſoupçonne fort que les Arabes ont déſigné par ce nom le premier Sucre qui a été cuit, & qui a éprouvé le feu. Car il dit que le Tabaxir eſt la cendre de quelques Roſeaux brûlés, dont il dit que l'on raconte cette fable; ſavoir, que les ſommités des Roſeaux pouſſées par le vent combattent les unes contre les autres, & que du frotement mutuel il s'éleve un feu qui les conſume.

Il paroît que cette fable eſt un peu fondée ſur la vérité. En effet lorſqu'on apporta pour la premiére fois du Sucre cuit, & qui n'étoit pas encore bien purifié, mais gris & de couleur de cendres,

tel qu'eſt encore aujourd'hui la Moſcouade, il n'eſt pas difficile de reconnoître que la couleur griſe de ce Sucre leur en a impoſé, & qu'ils l'ont pris pour de la cendre; non qu'il eût été brûlé, mais comme ayant éprouvé le feu & ayant été cuit; en quoi il différoit du Sucre naturel des anciens, qui couloit de lui-même. Cependant nous ne diſons ceci que par conjecture, & nous n'oſons pas l'aſſurer.

3°. Le *Saccharum Alhuſar* d'Avicenne, l'*Alhaſter* de Sérapion, que l'on appelle auſſi *Manne*, différe par ſon goût & par ſes vertus, des eſpéces de Sucre dont nous venons de parler, comme nous le dirons ci-après.

Le Sucre commun, ou celui dont nous faiſons un très-grand uſage, eſt tiré des Cannes à Sucre; il eſt de différente eſpéce, ſelon les différens dégrés de coction & de purification.

La plante dont on le retire, s'appelle Arundo Saccharifera, *C. B. P.* 4. *Sloan. Hiſt. natur. Inſt. Jamaïc. fol.* 108. *Tab.* 66. Arundo Saccarina, *J. B.* 2. 531. Arundo & Calamus Saccharinus, *Tab. Icon.* 257. Canna mellea, *Caſalp.* Viba & Tacomuree, *Piſon.* 108. Sa racine eſt oblique, épaiſſe, genouillée, fibrée, pleine de ſuc: elle pouſſe

un roſeau ou une canne genouillée, liſſe, luiſante, haute de neuf ou dix piés, épaiſſe de deux, trois, ou quatre pouces, ſelon la bonté du terrain où vient cette plante. Les nœuds ſont écartés les uns des autres d'environ quatre doigts; & on juge que le Roſeau eſt d'autant meilleur, que ſes nœuds ſont plus éloignés les uns des autres.

La couleur de ce Roſeau eſt d'un verd tirant ſur le jaune; ces nœuds ſont en partie blanchâtres & en partie jaunâtres, comme ſi deux anneaux dont l'un eſt jaune & l'autre blanc, entouroient chaque nœud; lequel eſt ſaillant, blanchâtre ou noirâtre, & eſt rempli de moëlle fongueuſe, pleine de ſuc, douce & blanche. Les feuilles ſortent du milieu de chaque nœud: elles ſont longues de deux coudées, & quelquefois davantage; pointues, droites, plus étroites que celles du Roſeau ordinaire, ſemblables pour la figure & la ſituation à celles de la Maſſe d'eau; d'un verd jaunâtre, raboteuſes, canelées dans leur longueur, & embraſſant les tiges. Son ſommet eſt orné de beaucoup de feuilles, & pouſſe une panicule longue de deux ou trois piés, branchue, partagée en pluſieurs autres rameaux ou épis, fragiles, greſles, noueux. Dans ces nœuds

naissent alternativement des fleurs, [sans calyce, mais renfermées chacune dans un duvet plus long qu'elles ne le sont : elles sont à deux bales oblongues, pointues en forme de lance, droites, concaves, égales, sans arrêtes ; garnies de trois filets déliés, de même longueur, chargés de longs sommets, placés autour d'un embryon aigu, surmonté de deux styles à poil : les bales tiennent lieu de calyce, & renferment une seule graine, oblongue, étroite, & pointue.]

La Canne à Sucre naît d'elle-même dans les Indes, dans les Isles des Canaries, & dans les pays chauds de l'Amérique. On la plante aussi ailleurs en plusieurs endroits : elle se plaît dans un terrain gras & humide. Il est constant par le témoignage de Pison, qu'il naît naturellement dans la Province *de Rio de la Plata*, des Cannes à Sucre ; qu'elles s'élevent jusqu'à la hauteur des arbres, & qu'elles donnent des cristaux de Sucre par la chaleur du soleil.

On plante ainsi ces Cannes. On laboure la terre, & on fait avec le hoyau des sillons paralléles ; de sorte que le second finit où le premier a commencé. On y place les Cannes à Sucre, & on les couvre de terre. Elles poussent des rejettons

à tous leurs nœuds, de sorte que chaque nœud donne une nouvelle Canne. Quand elles ont commencé à pousser, il faut nettoyer la terre tous les trois ou quatre mois, selon la nature du terrain, & en arracher l'herbe qui y croît en abondance, de peur qu'elle ne prenne plus de nourriture que la Canne elle-même. On recommence ce travail, jusqu'à ce que les Roseaux soient parvenus à une certaine hauteur, qu'ils acquiérent dans l'espace de huit, dix, ou douze mois après qu'ils ont été plantés, selon la nature du terrain; de sorte qu'après ce tems ces Roseaux sont propres à donner du Sucre.

Voici la maniére de faire le Sucre. Lorsque les Cannes sont mûres, on les coupe près de la racine, ou dans le nœud même; on jette les feuilles, & on en fait des fagots, que l'on porte au moulin, qui est composé de trois gros rouleaux droits, faits d'un bois très-solide, & garnis de bandes d'acier. Ils se touchent, & sont mûs avec une grande force, ou par l'eau, ou par des chevaux. On y introduit continuellement des Roseaux, qui étant crasés répandent une liqueur très-douce, que l'on fait cuire ensuite jusqu'à la consistence de Sucre. On ne peut conserver cette liqueur que pendant 24. heu-

res; après ce tems elle s'aigrit, & n'eſt plus propre à faire le Sucre: mais ſi on la garde plus long-tems, on a de bon Vinaigre. On doit laver deux fois le jour les axes & les planches par leſquelles le ſuc découle; de peur que la liqueur qui les humecte, ne s'aigriſſe & ne faſſe aigrir celle qui y coule enſuite. On fait couler cette liqueur exprimée, par des canaux & des rigoles de bois, dans de grandes chaudiéres de cuivre: on fait un feu doux deſſous; enſuite on la fait bouillir un jour entier, tantôt plus fort, tantôt plus doucement, en y verſant de tems en tems de l'eau, afin de diminuer l'ébullition. On l'écume, & on en ôte la lie abondante qui s'éleve dans cette premiére chaudiére; & cette lie ſert pour nourrir les animaux. Lorſque cette liqueur eſt écumée, on la verſe dans une chaudiére voiſine, dans laquelle on la fait bouillir plus fortement, & on ſe ſert d'une grande écumoire pour en ôter la craſſe. Pour la purifier davantage, on y verſe une forte leſſive faite de cendres de bois & de Chaux vive, & on écume continuellement: alors on paſſe la liqueur au travers d'une étoffe.

Le marc ſert en quelques endroits pour nourrir les eſclaves. Quelques-uns en

ont du Vin, en y mêlant de l'eau. Cette
iqueur étant passée, on la verse dans une
roisiéme chaudiére, & on la fait bouillir
grand feu, jusqu'à la consistence re-
uise, en la remuant continuellement
vec des cuilléres, en l'agitant, & en
écumant.

Tandis que le Sucre cuit & qu'il bout,
n prend bien garde qu'il ne s'éleve au
essus des bords des chaudiéres. C'est ce
ue l'on empêche, 1o. en agitant la li-
ueur avec de grandes cuilléres, en la
attant & en la laissant tomber de fort
aut dans les chaudiéres ; car de cette
aniére on refroidit & on tempére la li-
ueur qui bout : 2o. en y versant dans de
ertains tems un peu de beurre ou d'huile
outte à goutte ; car de cette maniére
mpétuosité du Sucre est aussitôt ap-
uisée.

Il faut encore observer que si l'on y
tte la plus petite quantité de suc de
imon ou d'un autre acide, le Sucre
acquiert jamais la consistence solide,
ne se forme point en grains.

La liqueur étant bien cuite, ce que
n reconnoît quand après en avoir pris
ne cuillerée, & l'avoir jettée en l'air, elle
fige & se change en une espéce de
ile, ou de plume ; alors on la verse de

la troisiéme chaudiére dans une marmite de cuivre, où on la fait chauffer doucement, jusqu'à ce qu'elle commence à se former en petits grains. Aussitôt on la verse toute chaude dans des moules ou vaisseaux de terre, qui sont comme des cones dont la base est large, & qui sont pointus à l'autre extrémité, ouverts des deux côtés, & dont le petit trou est bouché avec du bois ou de la paille. On y laisse le Sucre pendant 24. heures, afin qu'il se fige. On porte de ces moules, dont le nombre est très-grand, dans de vastes magasins: on les range par ordre sur d'autres vaisseaux de terre, & après avoir ouvert leur petit trou, afin de laisser couler le suc mielleux. On les laisse là pendant 40. jours, plus ou moins. On verse dessus à la hauteur de deux, trois, ou quatre doigts un lut fait avec de la terre argilleuse, plus claire que le Sucre qui est déja figé. L'eau qui découle peu-à-peu de ce lut, & qui passe au travers de la masse de Sucre, en lave les petits grains & les purifie de l'humeur mielleuse, grasse, tirant sur le brun qu'elle entraîne avec elle par les petits trous, & qu'elle fait sortir des moules pour tomber dans les vases qui sont dessous: la terre demeure séche à la partie supérieure des moules.

Toute l'humidité étant dissipée, on tire de ces moules le Sucre seché autant qu'il peut l'être. Il se brise en morceaux qui sont roux, gris, ou d'un gris blanchâtre; & c'est ce que l'on appelle Moscouade rousse ou grise. Il faut, pour être bonne, qu'elle soit d'un gris blanchâtre, seche; qu'elle ne soit point grasse, ni onctueuse; & autant qu'il se peut faire, elle ne doit avoir aucun goût empyreumatique. On ne fait pas beaucoup d'usage de ce Sucre crud, ou de la Moscouade, surtout si elle est de couleur rousse; mais c'est la matiére dont on fait toutes les autres espéces de Sucre.

La liqueur épaisse, grasse, rousse ou tirant sur le brun, qui tombe des moules, ne peut s'épaissir que jusqu'à la consistance de Miel: c'est pourquoi on l'appelle *Syrop de Sucre*, *Miel de Sucre*, *liqueur miellée*, *Remel*, & communément *Melasse* & *Doucette*. Elle est inutile pour la cuisine & la pharmacie, & on doit la rejetter. Cependant quelques Confiseurs dépurent bien le Syrop, & s'en servent pour confire les fruits rouges; mais mal-à-propos: car son odeur est peu agréable. Quelques-uns le réservent pour en faire de l'Esprit ardent, ou de l'Eau-de-vie.

Ils mêlent éxactement une livre de ce

Syrop dans huit livres d'eau chaude, avec un peu d'écume de bierre : ils laissent fermenter le tout dans des vaisseaux fermés, jusqu'à ce que ce mélange répande une odeur subtile, spiritueuse & vineuse. Alors ils distillent, & ils retirent un Esprit ardent.

On rafine la Moscouade dans les Isles d'Amérique, ou on la transporte en France pour la purifier : & on en fait la *Cassonade*, le *Sucre rafiné*, le *Sucre fin*, ou, le *Sucre Royal*, comme on l'appelle.

La *Cassonade* ou la *Castonade* est un Sucre en morceaux ou en miettes, blanc, un peu gras ; d'une odeur un peu mielleuse qui n'est pas désagréable, qui approche un peu de celle de Violette ; d'un goût qui surpasse celui du Miel par sa douceur.

Les Apoticaires choisissent la *Cassonade* pour faire leurs Syrops, les Electuaires, & les autres compositions, comme étant ce qu'il y a de meilleur, soit par son goût qui est doux, soit parcequ'elle rend les confections plus blanches & plus belles ; & que les Syrops que l'on en fait, conservent plus long-tems leur consistence, & ne forment pas si facilement des cristaux ou du Sucre Candi. La Cassonade qui est blanche, séche, odorante,

est

est la meilleure. Elle se fait de la Moscouade, de cette maniére:

On met la quantité que l'on veut de Moscouade dans une chaudiére de cuivre; on verse par dessus une forte lessive, autant qu'il en faut pour la despumation: alors on y jette peu-à-peu des blancs d'œufs bien battus; on écume, & on verse alternativement de ces blancs d'œufs, jusqu'à ce que le Syrop soit bien purifié & bien limpide: avant que l'humidité soit évaporée, on le passe dans un couloir, dans lequel les pailles & les ordures restent. Ensuite on le fait bouillir de nouveau, jusqu'à ce que toute l'humidité superflue se soit évaporée. Lorsque ce Syrop a acquis la dureté convenable, on le verse dans des moules de terre, que l'on a trempés auparavant dans l'eau de fontaine, & dont l'on a bouché le petit trou; & on les place d'abord dans un cellier ou dans une étuve séche & un peu chaude.

Lorsque le Sucre est durci, on verse sur la grande ouverture de ces moules une espéce de boue faite d'argille, que l'on tire en France près de Roüen, & dont on fait des pipes à fumer du Tabac: on la délaye dans l'eau, & on la verse sur le Sucre à la hauteur de deux ou trois doigts.

Lorsque cette boue, ou cette terre argilleuse délayée dans l'eau, est desséchée par la chaleur du lieu, & par la tiédeur & la sécheresse du Sucre qui l'a bû, on l'ôte, & on en met de nouvelle; ce que l'on répete deux ou trois fois.

Mais à chaque fois que l'on en change, on introduit la pointe d'un fuseau dans le petit trou des moules; afin que la partie glutineuse, que l'on appelle communément *Syrop*, s'écoule plus facilement. On retire ensuite ces masses pyramidales de Sucre, qui sont de couleur inégale, & on les partage communément en trois parties; savoir, la partie haute, la partie moyenne, & la partie basse. On les met chacune à part: la partie la moins estimable est celle qui se trouve près du petit trou. On étend ensuite cette Cassonade sur de grandes toiles; on la séche à l'air, & on nous l'apporte renfermée dans des caisses, ou dans des tonneaux.

Mais si l'on veut avoir du Sucre encore plus rafiné & en pyramide, après l'avoir tiré des moules, on le fond deux ou trois fois dans de l'eau de fontaine; on le fait cuire, & on le verse de nouveau dans les moules: on ouvre le petit trou, on ajoute du lut, & on observe les autres choses dont nous avons parlé sur la Cassonade.

De cette maniére on a du Sucre en pyramide de différentes eſpéces, ſelon qu'il eſt plus pur & plus blanc. Le plus excellent eſt celui qui ſurpaſſe tous les autres par ſa blancheur, ſa pureté, ſon éclat, ſa ſiccité, & qui étant frapé avec le doigt réſonne comme le marbre. On l'appelle *Sucre parfait*, parcequ'il eſt porté à ſa plus grande pureté; & *Sucre fin*, *Sucre Royal*, à cauſe de ſon excellence, & qu'on n'en peut faire de plus pur, ni de plus blanc.

Par rapport au pays où l'on faiſoit le Sucre, on le diſtinguoit autrefois en Sucre de Madére, des Canaries, du Breſil, &c. Mais préſentement tout le Sucre que l'on apporte en France, vient des Iſles d'Amérique de la domination de la France, dans leſquelles les Cannes à Sucre croiſſent en abondance.

Le Sucre Candi, SACCHARUM CANDUM, CANTUM vel CANTIUM, *Off.* Κάνθι, vel Κάνθιον, *Nicol. Myrepſ.* eſt un Sucre dur, tranſparent, anguleux, d'où lui eſt venu ſon nom. Il y en a de deux ſortes: l'un eſt ſemblable au cryſtal, & s'appelle *cryſtallin*, qui ſe fait avec le Sucre le plus pur, ou, comme on l'appelle, avec le Sucre rafiné. L'autre eſt rouſsâtre; il ne devient jamais clair, & il ſe fait avec la Moſcouade & la Caſſonade.

Il faut choisir celui qui est dur, sec, transparent & cristallin; quoique quelques-uns regardent celui qui est roussâtre, comme plus excellent, étant plus gras & plus propre à guérir les maladies des poumons.

Le Sucre Candi se fait ainsi. On fait fondre le meilleur Sucre dans une petite quantité d'eau, & on le cuit pour en faire un Syrop épais, que l'on verse dans un pot de terre, dans lequel on a arrangé de petits bâtons en treillis & en sautoir. On le place sur une tuile dans un lieu chaud, & on l'y laisse pendant 15. ou 20. jours. Alors on verse dans un autre vase le Syrop qui ne s'est pas figé : on jette un peu d'eau chaude pour laver la graisse que le Syrop a laissée : on jette cette eau, & on remet le vaisseau dans un lieu chaud, pour faire sécher les cristaux. Le lendemain on le casse, & on trouve les petits bâtons chargés de Sucre Candi brillant comme le cristal; on le sépare des petits bâtons & du vaisseaux; on le fait sécher, & on le conserve.

On prépare de la même maniére le Sucre Candi roussâtre; savoir, avec la Cassonade, ou avec la Moscouade.

Le Sucre rouge, ou *de Chypre*, SACCHARUM RUBRUM, *Off.* est un Sucre rous-

sâtre ou brun, un peu gras, cuit & fait de ce qui reste après que l'on a purifié la Cassonade. On l'emploie rarement dans les Boutiques, si ce n'est pour les lavemens.

Dans l'analyse chymique, de ℔ij. de Sucre très-blanc il est sorti ℥j. gr. xxxvj. de flegme limpide, sans odeur & insipide : ℥xij. ʒvj. de liqueur d'abord limpide, ensuite rousâtre & empyreumatique, soit acide, soit urineuse : ʒvj. d'huile rousâtre subtile : ʒij. ʒiij. gr. xliv. d'huile épaisse.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ℥viij. ʒj. gr. lxiij. Etant calcinée au feu de reverbére pendant 15. heures, elle a laissé ℥j. ʒj. gr. x. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. gr. lx. de sel alkali fixe. La perte des parties dans la distillation a été de ℥viij. ʒvj. & dans la calcination de ℥vij. gr. liij.

Le Sucre est un sel essentiel, composé d'un sel acide, d'huile & de terre. Lorsqu'il est bien purifié comme dans le Sucre Candi, il forme des cristaux prismatiques, composés de huit surfaces plates, dont les deux bases opposées sont égales & paralléles, les autres sont des parallélogrammes.

Il ne donne aucune marque d'acide ou d'alkali : il s'enflâme, & devient fort

ardent : il se dissout très-facilement dans des menstrues aqueux, & difficilement dans les menstrues spiritueux & huileux. Etant délayé dans l'eau il fermente, & il acquiert d'abord un goût vineux, ensuite aigre.

On fait donc une liqueur vineuse avec le Sucre bien fermenté. On dissout une livre de Sucre dans six ou huit livres d'eau; on y ajoute & on y mêle une cuillerée de bierre nouvellement fermentée : on expose le tout à une douce chaleur dans un vaisseau convenable & fermé, mais qui n'est pas tout plein : peu d'heures après, la liqueur commence à fermenter avec beaucoup de violence ; & trois ou quatre semaines après, plus ou moins, selon la quantité de liqueur, & la chaleur du lieu où on la place, on a une liqueur vineuse très-forte, qui n'est pas différente de l'hydromel. Si on la distille, on en retire un Esprit ardent très-violent. Mais si l'on expose trop long-tems toute cette matière à une chaleur continuelle, elle se change en peu de tems en un Vinaigre très-fort, & entiérement semblable à celui que l'on retire du Vin.

Quoique les anciens ayent connu le Sucre, cependant ils ne l'ont pas fort vanté; & même ils l'ont employé rarement, &

avec modération. Mais dans la suite ce don très-précieux de la nature est devenu commun chez les Apoticaires, dans les cuisines, dans la bonne & la mauvaise santé, à tous les âges, à tous les pays, dans le manger, & dans la boisson.

On l'apporte présentement en si grande quantité de l'Amérique en Europe, qu'on le met parmi les premiéres marchandises de ce nouveau monde; & le commerce que l'on en fait, égale ou même surpasse celui de l'huile, du vin, du sel, de la soie & de la laine.

Il est étonnant de voir combien l'on consume de Sucre dans les cuisines, & pour l'usage de la Médecine.

Il n'y a point d'alimens agréables, s'ils ne sont assaisonnés de Sucre, surtout dans les desserts. C'est de-là que sont venus les Confiseurs, nouveau genre d'hommes inconnus aux anciens. On ne donne presque point de remédes sans Sucre, soit pour les adoucir lorsqu'ils sont désagréables, & les rendre meilleurs au goût, soit pour conserver ceux qui se corromproient, soit pour corriger & tempérer ceux qui sont trop violens. Car le Sucre adoucit ce qui est âcre, émousse les acides, rend plus doux ce qui est âpre, & donne plus d'agrément à toutes les saveurs. On fait un très-grand

usage de Sucre dans les Syrops, les Confitures, les Electuaires, les Tablettes & les autres compositions. On en prépare aussi différentes sortes de boissons avec de l'eau, du vin, des liqueurs spiritueuses, les sucs des fruits, & dans une infinité de décoctions, soit pour flater le goût, soit pour la Médecine.

Les anciens avoient coutume de se servir de Miel dans leurs remédes. Actuarius paroît être le premier qui lui a substitué le Sucre dans ses compositions, & qui l'a mêlé avec les médicamens.

Le Sucre pris moderément avec les alimens fait une assez bonne nourriture. Car on assure que les cochons deviennent prodigieusement gras en se nourrissant des Roseaux dont l'on a tiré le Sucre; & que leur chair est si tendre & d'un si bon goût, qu'on la préfere à celle du chapon. Si l'on prend un petit morceau de Sucre à la fin du repas, après avoir beaucoup mangé, il aide la digestion.

Presque tous les Médecins l'ont recommendé pour les maladies de la poitrine & du poumon. On le prescrit pour adoucir l'acrimonie de la pituite, pour appaiser la toux, pour corriger la sécheresse de la gorge & des poumons: on laisse fondre pour cela dans la bouche du Sucre blanc

ou du Sucre Candi; car étant fondu par la salive, il tapisse les membranes de ces parties, & les défend de l'acreté de la pituite. Il aide l'expectoration, surtout s'il est réduit en consistence de Syrop, & mêlé avec l'huile de Lin, ou l'huile d'Amandes douces. Pris de la même maniére il appaise les douleurs de coliques, & les tranchées des enfans. Les boissons sucrées purifient la poitrine; elles appaisent la toux, en dissipant la pituite; elles guérissent l'enrouement; elles détergent l'ulcére des poumons; elles font couler les urines; elles lâchent le ventre, & elles sont salutaires dans la pleuresie & la péripneumonie.

Mais si l'on prend le Sucre seul & en trop grande quantité, il est nuisible, surtout aux bilieux : car il fermente alors plus fortement dans l'estomac & les intestins; il excite des vents, & il rend la bile plus fluide en l'atténuant par la fermentation. C'est pourquoi l'on dit que le Sucre & ce qui est doux, produit de la bile; laquelle étant chargée des pointes salines de Sucre, devient plus âcre : c'est pourquoi il excite de la chaleur non-seulement dans les intestins, mais encore par tout le corps, lorsqu'il passe dans la masse du sang. Il cause des vers aux enfans.

Il passe pour être infiniment contraire

aux dents; car il y cause de la noirceur & de la crasse, & il fait qu'elles branlent: c'est pourquoi ceux qui sont prudens, ont coutume de se rincer la bouche & les dents avec de l'eau, après avoir fait usage de Sucre.

Ces inconvéniens qui naissent du Sucre pris sans modération, sont les moins considérables.

Willis, Simon Pauli & Jean Rai lui en reprochent de bien plus grands. Ils imputent à l'usage immoderé que l'on en fait dans la nourriture & la boisson, le scorbut & la consomption, maladies si communes en Angleterre. „Et de peur „que quelqu'un ne soupçonne (dit J. Rai) „que ces maladies funestes qui régnent en „Angleterre, doivent être attribuées à „la constitution humide de l'air, c'est „qu'en Portugal qui est un pays chaud, la „consomption y est devenue épidémique „pour la même raison: car les Portugais „consument plus de Sucre que toutes les „autres nations, excepté les Anglois." Willis parle ainsi, c. 10. *Traité du Scorbut*:

„Je blâme tellement les sucreries, que „je crois que leur invention & leur usage „immoderé ont beaucoup contribué au „grand progrès qu'a fait le scorbut dans

„ ce dernier siécle. Car ce suc concret est
„ composé d'un sel âcre & corrosif, quoi-
„ qu'adouci par le soufre, comme on
„ peut le voir par l'analyse chymique. En
„ effet le Sucre distillé donne une liqueur
„ qui est à peine inférieure à l'Eau Régale.
„ Si on le détrempe dans beaucoup d'eau,
„ & qu'après qu'il aura fermenté on le
„ distille, quoique le sel fixe ne monte
„ pas facilement, cependant il en sortira
„ une liqueur aussi brûlante & aussi pi-
„ quante que la plus forte Eau de-vie.
„ Ainsi, comme nous prenons du Sucre
„ en si grande quantité avec presque tous
„ nos alimens, il est vrai-semblable que
„ l'usage journalier que nous en faisons,
„ rend le sang & les humeurs salées &
„ âcres, & par conséquent scorbutiques.
„ Théophile de Garenciéres, auteur célé-
„ bre, *T. de la Phthisie Anglicane*, rap-
„ porte la cause de cette maladie à l'usage
„ immoderé que nous faisons du Sucre :
„ mais je ne sçai si l'on ne doit pas lui
„ attribuer avec plus de raison la cause du
„ scorbut qui s'étend de plus en plus. "
Ainsi parle Willis.

Cependant Fréderic Slare Médecin de Londres, & de la Société Royale, répond très-bien à ces argumens, dans la défense du Sucre écrite en Anglois. 1°. Le scor-

but, dit-il, étoit déja répandu dans les pays septentrionaux, avant que l'on y apportât le Sucre. D'ailleurs cette maladie attaque plutôt le peuple & les pauvres qui font très-rarement usage du Sucre, que les riches & les grands, chez qui il est plus fréquent & plus familier. 2°. Par rapport à la phthisie que Théophile de Garanciéres appelle le fleau de l'Angleterre, il est manifeste que la cause premiére de cette maladie est l'air de Londres corrompu par la fumée du charbon de terre; puisque cette maladie dans son commencement se guérit souvent par le seul changement d'air. De plus, cette maladie épidémique en Portugal ne devroit pas tant être rapportée à l'abus du Sucre & des sucreries, qu'à l'usage presque continuel qu'on y fait d'alimens acides, si Fréderic Slare lui-même ne la rapportoit à un certain virus vérolique.

Mais ceux qui n'aiment pas les alimens doux, objectent que le Sucre contient du moins un sel acide fort corrosif, & par conséquent très-nuisible. Nous avouons qu'il y a dans le Sucre des pointes acides très-puissantes, qui sont dévelopées par la fermentation, ou séparées des autres principes dans la distillation, quoique l'on n'en retire pas une si grande quan-

tité que du Nitre & du Vitriol : mais on ne doit pas conclure pour cela que cet acide rende le Sucre nuisible. Si cette raison avoit quelque force, les hommes ne pourroient prendre aucune nourriture sans danger : il n'y a aucun mixte parmi les alimens, dans lequel on ne trouve ce principe.

Ce même acide n'est-il pas plus abondant dans le moût & dans le vin ? Ne se trouve-t'il pas dans l'orge, la bierre, le froment & le pain, & dans toute sorte de fruits, comme il est évident par la fermentation ou l'action du feu ? Doit-on regarder pour cela ces alimens comme mauvais & nuisibles ? Point du tout. On retire du Sucre comme de tous les autres sucs des Végétaux un esprit ardent après la fermentation ; mais ce n'est pas pour cela un mauvais aliment : au contraire les liqueurs acides les plus puissantes & les corrosives sont temperées & adoucies par cette même liqueur spiritueuse.

Ainsi dans le Sucre, comme dans le lait & les autres alimens tirés des Végétaux, l'acide est tellement lié & envelopé par les particules huileuses & terreuses, qu'il en résulte un aliment & un assaisonnement salutaire & agréable, & non une nourriture corrosive & funeste, comme

des Auteurs (qui ont rendu d'ailleurs de grands services à la Médecine) l'ont avancé un peu inconsidérément. Le même Fréderic Slare le recommende par beaucoup de titres : il le vante comme un remède béchique, stomachique, qui ranime le cœur & le cerveau ; qui est ophtalmique, sternutatoire, vulnéraire, & propre aux maux de dents. Il ne s'est point servi d'autre poudre que de celle du Sucre fin, dont il frotoit ses dents ; ce qui les a conservées saines & propres pendant plusieurs années, contre l'opinion de ceux qui assurent qu'il corrompt les dents, & les défigure par la crasse qu'il y produit.

Il lui attribue la vertu balsamique, ou celle de préserver les viscéres de la pourriture, de même qu'il a la vertu de préserver de la corruption pendant longtems les fleurs, les fruits, les racines & les autres parties des Végétaux ou des animaux.

Il confirme ces grandes vertus par deux belles observations. L'une est tirée du Duc de Beaufort, illustre Anglois, qui est mort d'une fiévre à l'âge de 70. ans, & qui pendant près de 40. ans mangeoit tous les jours une livre de Sucre, & même davantage. On ouvrit son corps, & on trouva tous ses viscéres sains & en

bon état, & ſes dents entiéres & fermes. L'autre obſervation eſt priſe de l'ayeul même de Fréderic Slare, qui s'appelloit Malory, & qui a vécu cent ans, jouiſſant d'une ſanté vigoureuſe & parfaite. Il aimoit le Sucre & le Miel, & il avoit coutume d'aſſaiſonner tous ſes alimens, les viandes même & les fruits, principalement avec du Sucre.

Nous pouvons conclure de-là, que l'on ne doit rien craindre de l'uſage moderé du Sucre : au contraire nous croyons que cet aſſaiſonnement donne aux alimens un agrément qui diſpoſe l'eſtomac à bien faire la digeſtion, qui aide le levain ſtomacal, & qui prépare les alimens à une fermentation convenable, ſoit dans l'eſtomac, ſoit dans les inteſtins ; & que par conſéquent il rend excellente la conſtitution du ſang & de toutes les autres humeurs du corps, laquelle dépend de la premiére digeſtion.

Tant s'en faut que l'on doive regarder le Sucre comme la cauſe de la conſomption des poumons, qu'au contraire le Sucre roſat eſt très-utile aux phthiſiques, & que plusieurs célebres Praticiens l'ont regardé comme le reméde ſpécifique de cette maladie.

Montanus, Valeriola & Foreſte témoi-

gnent qu'ils ont vû guérir quelques malades qui faisoient un grand usage, & qui prenoient une grande quantité de Sucre rosat. Riviére a connu un Apoticaire phthisique, qui se préparoit lui-même une grande quantité de Sucre rosat, qui en mangeoit perpétuellement, & qui a été guéri par ce seul reméde, comme il le rapporte *dans le Chapitre de la Phthisie.*

Il faut cependant observer que du consentement unanime des Médecins, les bilieux, les mélancholiques, les scorbutiques, & les femmes hystériques doivent s'abstenir du Sucre; car il fermente aisément, & il augmente l'effervescence & l'ardeur des humeurs qui bouillonnent & qui fermentent, & il rend plus fâcheux les symptomes de ces maladies.

Le Sucre appliqué extérieurement est un bon vulnéraire; il résiste à la pourriture, surtout en le délayant avec très-peu d'Eau-de-vie.

Les Turcs, dit Etmuller, ont coutume de laver tous les jours les plaies récentes avec du Vin; & après les avoir lavées, ils les saupoudrent de Sucre, & ils se guérissent ainsi fort bien eux-mêmes.

Le Sucre dissous dans de l'Eau-de-vie, ou dans de l'Esprit-de-vin qui n'est pas rectifié, est appellé par quelques-uns

Huile de Sucre. Ce mélange eſt recommendé pour exciter l'expectoration : on dit auſſi qu'extérieurement il eſt utile pour fermer les plaies, pour nettoyer & déterger les ulcéres, & pour empêcher la pourriture.

Le Sucre Candi ou le Sucre blanc, réduit en poudre fine, ſoufflé dans les yeux, diſſipe la taye de la cornée. Il fait le même effet, diſſous dans l'eau d'Eufraiſe, de Chélidoine ou de Fenouil ; il en déterge auſſi & guérit les ulcéres. Il empêche les fluxions de la tête, ſi on en jette ſur les charbons ardens, & que l'on en reſpire l'odeur & la fumée.

On prépare avec le Sucre les Pénides ou Sucre tors, le Sucre d'orge, le Sucre roſat, la Main de Sucre perlée, le Julep Aléxandrin, &c. En un mot on l'emploie preſque dans tous les remédes internes compoſés ; de ſorte qu'on peut appeller celui à qui il manque quelque choſe néceſſaire, un Apoticaire ſans Sucre.

Quelques-uns tirent du Sucre par la diſtillation un eſprit & une huile empyreumatique, mais qui ne ſont preſque d'aucun uſage.

Il y a d'autres eſpéces de Sucre, que l'on tire de différentes plantes ; parmi leſquelles le Roſeau dont nous avons

déja parlé, & qui n'étoit pas inconnu aux anciens, eſt la principale. Il s'appelle ARUNDO MAMBU, *Piſon. mant. arom.* 185. ARUNDO ARBOR, in qua humor lacteus gignitur, qui *Tabaxir* Avicennæ & Arabibus dicitur, *C. B. P.* 18. ILI, *H. Malab.* 1. 16. Ses racines ſont genouillées & fibrées : il en ſort des tiges fort hautes, cylindriques, dont l'écorce eſt verte, dont les nœuds ſont durs ; compoſées de filamens ligneux & blanchâtres, & ſéparées aux nœuds par des cloiſons ligneuſes : de ces nœuds ſortent de nouvelles branches, & des rejettons creux en dedans, garnis auſſi de nœuds armés d'une, de deux, ou d'un plus grand nombre d'épines oblongues & roides : les tiges s'élevent à la hauteur de dix ou quinze piés, avant de donner des rameaux.

Lorſqu'elles ſont tendres & nouvelles, elles ſont d'un verd brun, preſque ſolides, remplies d'une moëlle légere, ſpongieuſe & liquide, que le peuple ſuce avec avidité à cauſe de ſon goût agréable. Lorſqu'elles ſont vieilles, elles ſont d'un blanc jaunâtre, & luiſantes, creuſes en dedans, & enduites d'une eſpéce de chaux : car la ſubſtance, la couleur, le goût & l'efficacité de la liqueur qu'elles contiennent, ſe changent ; & cette liqueur

sort peu-à-peu ; elle se coagule souvent près des nœuds par l'ardeur du soleil, & acquiert la dureté de la Pierre ponce : elle perd bientôt sa douceur naturelle, & devient d'un goût un peu astringent, semblable à celui de l'Yvoire brûlé ; c'est ce que les habitans du pays appellent SACAR MAMBU, & que Garcias & Acosta nomment TABAXIR. Ce suc est d'autant meilleur, qu'il est plus leger & plus blanc ; & d'autant plus mauvais, qu'il est plus inégal & de couleur cendrée.

Les feuilles sortent des nœuds, portées sur des queues très-courtes ; elles sont vertes, longues d'un empan, larges d'un doigt près de la queue, plus étroites vers la pointe, canelées, & rudes à leurs bords. Les fleurs sont dans des épis écailleux, semblables à celles du froment, plus petites cependant ; posées en grand nombre sur les petits nœuds des tiges : elles sont à étamines, & pendantes à des filamens très-menus.

On trouve quelques-uns de ces Roseaux si grands & si solides, que l'on en fait des nacelles, dit G. Pison : on ne les creuse pas ; mais on les coupe par le milieu, & on laisse deux nœuds à chaque extrémité.

Les Indiens font grand cas des nou-

veaux rejettons, qui sont fort succulens & de bon goût ; parcequ'ils servent de base à cette célebre composition que l'on appelle *Achar*, qui sert de délices dans les Indes & dans l'Europe.

Quoique tous ces Roseaux soient remplis dans le commencement d'une liqueur agréable, cependant on ne la trouve pas dans tous les Roseaux ni dans toute sorte de terre ; mais elle est plus ou moins abondante, selon la force du soleil & la nature du terroir. Or, quoique le prix de ce Sucre varie selon la fertilité de l'année, cependant Pison rapporte qu'on le vend toujours dans l'Arabie au poids de l'argent. Ce qui en fait la cherté, c'est que par l'expérience & le consentement unanime des Médecins, des Indiens, des Arabes, des Maures, des Perses & des Turcs, il est constant qu'il convient dans les ardeurs, & dans les inflammations internes & externes, comme aussi dans les dysenteries bilieuses, en le donnant en trochisques, ou plutôt en forme de boisson. Les Indiens même s'en servent contre les stranguries, les gonorrhées & les hémorragies.

Les anciens connoissoient cette espéce de Sucre, quoiqu'on l'ait confondue avec le Sucre ordinaire que l'on tire des Cannes

à Sucre. Les Perſes & les Arabes l'appellent encore *Tabaxir*, mot que les Grecs & les Latins qui ont interprété les Arabes, ont rendu par celui de *Cendre* ou de *Spode*. Sur quoi il faut obſerver que le Spode des Arabes eſt bien différent de celui des anciens Grecs : car ceux-ci ont entendu par ce mot la cendre du Cuivre, & les Arabes entendent par le même mot de *Spode* le Sacar Mambu, ou même le Sucre commun.

On nous apporte du Canada, Province ſeptentrionale de l'Amérique, une autre eſpéce de Sucre gras, rouſsâtre & doux au goût, que l'on retire de quelques eſpéces d'Erable, dont la principale s'appelle ACER MONTANUM CANDIDUM, *C. B. P.* 430. ACER MAJOR multis, falsò Platanus, *J. B.* 1. 168. ACER MAJOR, *Dod. Pempt.* 840. C'eſt un grand arbre fort beau, dont l'écorce eſt médiocrement unie & polie, & le bois tendre & facile à travailler. Ses branches ſont nombreuſes, & s'étendent de toutes parts : elles ont de grandes feuilles, larges, anguleuſes, ſemblables à celles de la Vigne ; mais elles ſont plus unies & plus molles : en deſſus elles ſont d'un verd foncé, en deſſous elles ſont preſque blanches, attachées à une queue longue & rougeâtre.

Les fleurs sont en rose, d'un blanc verdâtre, & ramassées en grapes & pendantes. Les fruits qui leur succédent, sont composés de deux & quelquefois de trois capsules, qui se terminent en une aîle membraneuse, semblable aux aîles de l'Ephemére, ou aux aîles intérieures de la Cigale. Ces capsules sont remplies chacune d'une graine arrondie, blanche & petite. Cet arbre se plaît dans les lieux humides & dans les montagnes. Il fleurit au mois de May, & son fruit est mûr au mois de Septembre.

Au commencement du Printems, lorsque les nouveaux bourgeons se gonflent, & avant qu'ils s'épanouissent en feuilles, il découle abondamment du tronc, des branches, ou des racines, ausquelles on a fait une incision, un suc doux & bon à boire; & même en Automne après que les feuilles sont tombées, & pendant tout l'Hyver. Ce suc ressemble très-bien au Sucre par son goût. Les Canadiens font une incision à ces arbres sur la fin de l'Hyver: ils en reçoivent le suc pour en faire des boissons, & ils le font cuire & en retirent un Sucre qui n'est pas différent de celui des Cannes à Sucre. De huit livres de ce suc il reste une livre de Sucre brun, que l'on peut purifier

& rendre blanc comme le Sucre commun.

On fait avec ce Sucre bien écumé, & avec des feuilles de Capillaire de Canada, un Syrop que plusieurs estiment beaucoup, même en France, pour les maladies de la poitrine.

Ce n'est pas seulement les plantes terrestres qui donnent du Sucre, mais encore les plantes marines. Olaüs Borrichius *dans les Mémoires de Copenhague, des années 1671. & 1672.* fait mention d'une certaine Algue qui donne du Sucre, & qui se trouve sur les côtes de l'Islande. „ Il naît „ (dit-il) dans la mer d'Islande une espéce „ d'Algue qui n'a été décrite par aucun Au„ teur que je sache, & qui cependant n'est „ pas fort différente de l'Algue à petites „ feuilles des Vitriers, si ce n'est que sa „ feuille est un peu plus grasse & jaunâ„ tre. Lorsqu'elle a été jettée par les flots „ sur le bord de la mer, & qu'elle y est „ restée quelque tems, elle se charge peu„ à-peu par la chaleur du soleil de petits „ grumeaux de sel qui sont doux & de bon „ goût; & les habitans des côtes de cette „ Isle s'en servent à la place de Sucre: „ bien plus, comme ils connoissent très„ bien cette plante, ils la recueillent sou„ vent, même avant qu'elle soit couverte

„ de ce doux suc ; ils en font usage à la
„ place de salade, & ce mets n'est point
„ désagréable. "

Avant que de finir cet article, qu'il nous soit permis de faire quelques conjectures sur le Sucre *Alhaſſer* ou *Alhuſar* des Arabes ; auquel ils ont donné tantôt le nom de *Manne*, tantôt celui de *Sucre*, ne sachant à quelle espéce ils devoient le rapporter.

Avicenne distingue le Zuccar Alhusar, du Sucre que l'on tire des Roseaux.

Le Zuccar Alhusar, dit-il, est une Manne qui tombe sur l'Alhusar, & il ressemble aux grains de sel : il a quelque salure & quelque amertume, & il est un peu déterſif & résolutif. Il y en a de deux sortes ; l'un est blanc, & l'autre tire sur le noir. Il appelle le blanc *Jamenum*, & le noir *Agizium*. Il éclaircit la vûe ; il est utile pour les poumons, l'hydropisie anasarque, en le mêlant avec du lait de chameau qui vient de mettre bas : il est bon pour l'estomac, le foye, les reins & la vessie ; & il n'excite pas la soif, comme les autres espéces de Sucre, parceque sa douceur n'est pas grande.

Quoique Avicenne appelle ce Sucre, *Manne qui tombe du Ciel*, peut-être parcequ'il est formé en petits grains qui ressemblent

semblent à de la Manne, cependant il ne vient point du tout de la rosée; mais il découle d'une plante appellée Alhusar, de la même maniére que les Gommes & la Manne elle-même, comme Sérapion le fait voir manifestement en ces termes :

„ L'Alhasser (dit Sérapion, *Chap. du* „ *Sucre*,) a des feuilles larges, & il sort „ du Zuccar des yeux de ses branches & „ de ses feuilles ; on le recueille comme „ quelque chose de bon : il a de l'amer- „ tume. Cette plante porte des Pommes „ qui sont comme les testicules des cha- „ meaux, d'où découle une liqueur brû- „ lante, styptique, & très-propre pour „ faire des cautéres. Le bois de l'Alhasser „ est poli, gros, droit, & beau : c'est pour „ cela que les amans lui ont comparé dans „ leurs chansons les bras & les jambes de „ leurs maîtresses. "

On ne trouve point à présent dans nos Boutiques ce Sucre nommé Alhasser : cependant il n'est pas inconnu en Egypte ni dans l'Arabie; car c'est une larme qui découle d'une plante d'Egypte, qui s'appelle BEID EL OSSAR, *P. Alp. de Pl. Ægypt.* 86. APOCYNUM ERECTUM, incanum, latifolium, Ægyptiacum, floribus croceis, *Herman. Par. Bat.* APOCYNUM ÆGYP-

TIACUM lacteſcens, ſiliquâ Aſclepiadis; *C. B. P.* 303. Beidelſar Alpini, ſive APOCYNUM SYRIACUM, *J. B.* 11. 136. C'eſt une plante qui vient comme un arbriſſeau : elle a pluſieurs tiges droites qui ſortent de la racine, & s'élevent environ à la hauteur de deux coudées : ſes feuilles ſont larges, arrondies, épaiſſes & blanches ; d'où il découle une liqueur laiteuſe, quand on les coupe.

Ses fleurs ſont jaunes, ſafranées. Ses fruits ſont pendans, deux à deux, oblongs, de la groſſeur du poing, attachés chacun à un pédicule de la longueur d'un pouce, courbé, épais, dur, & cylindrique. L'écorce extérieure eſt membraneuſe, verte : l'intérieure eſt jaune, & reſſemble à une peau mince paſſée en huile : elles ſont liées enſemble par des filets ſemblables aux poils de la Pulmonaire.

Tout l'intérieur du fruit eſt rempli d'un duvet blanc, auſſi mol que de la ſoie, & de graines de la forme de celles de la Citrouille, mais la moitié moins groſſes, plus applaties, brunes ; la pulpe en eſt blanchâtre intérieurement, & d'un goût amer. Les tiges & les feuilles ſont blanches, couvertes de duvet ; & enfin toute la plante paroît être ſaupoudrée d'une

farine grossiére. L'écorce des tiges & la côte des feuilles sont remplies de beaucoup de lait amer & âcre. Cette plante s'appelle communément en Egypte *Ossar*: & son fruit *Beid el Ossar*, c'est-à-dire, œuf d'Ossar.

Honorius Bellus n'a pû rien savoir sur le Sucre que l'on dit qui se trouve sur cette plante, ou qui en découle, n'ayant pas pû l'observer sur les nouvelles plantes qu'il a cultivées. Il a seulement remarqué que le lait qui découle de la feuille que l'on a arrachée, se fige avec le tems à la plaie, & devient comme une certaine Gomme blanche fort semblable à la Gomme Adragant, sans avoir cependant de la douceur.

Il est vrai-semblable que cette larme, ou cette espéce de Sucre, découle d'elle-même seulement dans les pays chauds. Cette plante naît, selon P. Alpin, dans des lieux humides auprès d'Alexandrie, dans le bras du Nil appellé *Nili Calig*, & au Caire près de Mathare, qui est presque toujours humide, & marécageux à cause de l'eau du Nil qui y croupit long-tems.

On se sert, dit P. Alpin, de ses feuilles pilées, soit crues, soit cuites dans l'eau, en forme d'emplâtre pour les

tumeurs froides & les douleurs. On fait avec ſon duvet des lits ou des couſſins; on s'en ſert auſſi à la place d'amadou pour retenir le feu de la pierre à fuſil. Toute cette plante eſt remplie d'un lait très-chaud & brûlant, que pluſieurs ramaſſent dans quelques vaiſſeaux pour tanner le cuir, & en faire tomber les poils; car ſi on le laiſſe quelque tems dans ce lait, tous les poils tombent. Ce lait étant deſſéché lâche le ventre, & produit des flux de ventre dyſſentériques, qui ſont mortels.

C'eſt un excellent reméde pour guérir la dartre vive, & pluſieurs autres maladies de la peau, ou pour en ôter les taches; on en frote les parties affectées. Le tems nous apprendra peut-être ſi la larme qui découle d'elle-même, & à qui on a donné le nom de *Sucre*, a la même acrimonie.

* ARTICLE X.

Du Tartre, & de ses préparations.

* Cet Article a été mis dans le premier Volume, à la suite des autres Sels, *pag.* 258.

CHAPITRE NEUVIE'ME.

Des Champignons, des Galles & des insectes qui naissent sur les plantes.

ARTICLE I.

Des Champignons ou Truffes; appellés TUBERA CERVINA.

CE que l'on appelle TUBERA CERVINA & BOLETI CERVI, *Off.* TUBERUM GENUS quibusdam, CERVI BOLETUS *J. B.* III. 851. [LYCOPERDASTRUM TUBEROSUM, ARRHIZON, FULVUM, cortice duriore, crasso & granulato; me-

dullâ ex albo purpurascente; semine nigro, crassiore, *Mich. Nov. Gen. Pl.* 220. *n°.* 10. *Tab.* 99. *fig.* 4.] est une espéce de Champignon ou de Truffe de la grosseur d'une Noix, quelquefois d'une Aveline, & même plus petite; arrondie, raboteuse & inégale; d'une substance qui n'est ni dure, ni molle; d'un noir pourpré; couverte d'une écorce semblable au cuir; d'un gris qui tire sur le roux; parsemée de grains à sa superficie, & qui renferme une espéce de substance fongueuse, d'un blanc tirant sur le pourpre, [subdivisée & distribuée en des cellules qui ne sont pas luisantes, ni tenaces, mais cotonneuses & molles, remplies de très-petites graines, qui font une masse, & qui sont attachées par des filamens. Cette même substance ayant donné sa graine mûre, se resserre, & forme un petit globule.] Lorsque cette Truffe est récente, elle a un goût & une odeur forte, muriatique & spermatique; mais lorsqu'elle est séche & gardée depuis quelque tems, elle n'en a presque point de sensible.

Elle naît sous la terre comme les autres Truffes, sans racines, au moins visibles. On la trouve dans les forêts épaisses & les montagnes escarpées d'Allemagne & de Hongrie.

Les anciens n'ont fait aucune mention de ces Truffes. On les appelle *Truffes de cerf*, dit C. Bauhin, parcequ'on les trouve dans les lieux où les cerfs s'exercent à l'amour : & Matthiol rapporte que les chasseurs assurent que cette Truffe croît sous la terre comme les Truffes ordinaires, dans les endroits où est tombée la semence du cerf. Mais ce sont de pures fables, rejettées par J. Bauhin & autres Auteurs. Il est plus vrai-semblable que ce nom lui vient de ce que les cerfs sont très-avides de cette Truffe ; de sorte qu'étant attirés par son odeur, ils ne cessent de grater la terre où elle est cachée, jusqu'à ce qu'ils l'ayent découverte. Ces Truffes sont remplies de beaucoup de sel volatil.

Quoique l'on ne fasse pas usage de ces Truffes parmi les alimens, on leur donne cependant de grands éloges : car on s'en sert dans les remédes qui excitent à l'amour ; & pour cet effet on en donne ʒj. ou ʒjß. en poudre dans du Vin. On dit qu'elles font venir beaucoup de lait, si l'on en prend dans de la ptisane ou dans du lait de femme, & encore plus si l'on y mêle un peu de Poivre long. On dit encore qu'en fumigation elles sont apéritives pour les parties des femmes, &

qu'elles détournent les suffocations de la matrice.

Il ne manque pas de femmelettes superstitieuses qui abusent de ces Truffes pour faire des breuvages qui excitent à l'amour, après avoir marmoté entre leurs dents quelques paroles d'enchantement. Lonicerus & Cordus nient que ces Truffes ayent la vertu de porter à l'amour.

Et en effet on ne peut leur attribuer autre chose que ce qui convient aux autres Champignons, qui est de produire un suc grossier, d'exciter des vents, de gonfler un peu, & de causer par ce moyen l'érection des parties de la génération.

ARTICLE II.

De l'Oreille de Judas.

L'Oreille de Judas s'appelle FUNGUS SAMBUCINUS, sive AURICULA JUDÆ, *Off.* AGARICUS AURICULÆ FORMA, *I. R. H.* 562. [AGARICUM AURICULÆ FORMA, *Mich. p.* 124. *n°.* 1. *Tab.* 66. *fig.* 1.] FUNGUS MEMBRANACEUS AURICULAM

REFERENS, sive SAMBUCINUS, *C. B. P.* 372. SPONGIA SAMBUCI, *Schroder.* GUMMI SAMBUCI, *Dod. Pempt.* C'est une substance fongueuse, qui naît au bas du tronc des vieux Sureaux.

[Elle n'est percée d'aucun trou : elle n'a point de petites dents, ni de petites lames; mais elle est unie.] Elle est spongieuse, coriace & membraneuse, repliée comme une oreille, blanchâtre & grise en dessous, noirâtre en dessus, sans odeur; d'un goût de terre, & insipide. Elle est portée sur une queue très-courte, ou plutôt elle n'en a point du tout; mais elle est attachée à la souche de l'arbre. Quelquefois ce Champignon est unique, quelquefois il est double.

On lui attribue la vertu astringente & dessicative.

Il est rare qu'on le prenne intérieurement. Infusé dans du vin ou dans une eau convenable, il lâche beaucoup le ventre, & il évacue d'une maniére surprenante les eaux des hydropiques, comme le rapporte Simon Pauli. On a coutume de le donner en gargarisme & pour laver la gorge dans l'angine, dans le commencement des tumeurs & des inflammations qui y surviennent. On le fait bouillir alors dans de l'eau de Roses

ou de Plantain, ou dans une décoction de sommités de Roses rouges, ou de Chevrefeuille, ou dans du lait; ou on le macére dans du vinaigre. Il guérit aussi l'ophtalmie, en l'infusant dans de l'eau de Roses, de Bluet, de Frais de grenouilles, ou quelqu'autre.

℞. Oreille de Judas, ... q. v.
Infusez dans s. q. d'eau distillée de fleurs de Sureau.

Macérez pendant la nuit; séparez l'eau, & gardez-la pour arrêter les inflammations des yeux.

℞. Oreille de Judas, ℥ij.
Orge mondé, Régliſſe, ana ℥ß.
Fleurs de Mauve en arbre, pinc. ij.
F. bouillir dans ℥xviij. d'eau de Plantain jusqu'à la diminution de la troisiéme partie. Passez. Dissolvez dans la colature Sel de Prunelle, ... ℥j.
Miel rosat, ℥ij.
F. un gargarisme, pour les inflammations de la gorge.

ARTICLE III.

De l'Agaric.

L'Agaric, AGARICUM & AGARICUS ; *Off.* Αγαρικὸν, *Græc.* AGARICUS, sive FUNGUS LARICIS, *C. B. P.* 375. AGARICUS, *Dod. Pempt.* 486. est une substance fongueuse, arrondie, anguleuse, inégale, en morceaux tantôt plus grands, tantôt plus petits, de la grosseur du poing, & quelquefois de la tête d'un homme; très-légere, blanche comme de la neige, friable, & qui se change en farine lorsqu'on la manie dans les doigts, entrecoupée de quelque fibres.

Son écorce qu'on a coutume d'enlever, est calleuse, grise, rousâtre, [dont la partie inférieure est percée tantôt d'un grand trou, tantôt d'un petit nombre, dans lesquels sont attachées de très-petites graines;] d'un goût d'abord douceâtre, amer bientôt après, âcre, & qui cause des naufées avec une légere astriction. Il naît sur les troncs du Meléze, & rarement sur ses branches. Lorsqu'il croît sur cet arbre, il ne porte plus alors de Térébenthine, selon Paul Herman.

On estime l'Agaric qui est blanc, léger, friable ; & on rejette celui qui est pésant, noirâtre, moins friable : on n'estime pas non plus celui qui croît trop près de la souche de l'arbre, parcequ'il tire un peu de la couleur noire de l'écorce ; & même il est ordinairement plus aqueux, & par conséquent moins friable. On rejette l'écorce comme inutile ou nuisible.

Dioscoride & Pline distinguent deux sortes d'Agaric ; le mâle, & la femelle. Le mâle est rond & égal partout ; selon Pline, il est plus amer & plus hérissé. L'Agaric femelle a des veines droites en dedans comme des peignes, & qui font comme des cloisons. Selon le même Auteur, cette espéce se dissout plus facilement ; elle est douce d'abord, mais elle devient bientôt amére. Celle-ci est préferée, & le mâle est rejetté. On n'observe point à présent ces distinctions dans les Boutiques. On y choisit le plus blanc & le plus léger, & elles l'appellent *Agaric femelle*, & donnent le nom d'*Agaric mâle* à une autre espéce qui est plus pésante, & noirâtre. Celui-ci s'appelle encore AGARICUS pedis equini facie, *I. R. H.* 562. FUNGUS in caudicibus nascens, unguis equini formâ, *C. B. P.* 372. FUNGI IGNIARII,

Trag. 943. On n'en fait aucun usage en Médecine: il sert seulement pour la teinture.

Il naît sur les troncs des vieux Noyers, des Chênes, ou d'autres arbres. Sa substance est calleuse & ligneuse tout-autour; ses fibres sont droites; elle est molle à son milieu. Sa couleur est grise en dehors, obscure en dedans, & tirant sur le brun. On le rend mol & très-propre à prendre le feu, en le préparant de la maniére suivante.

On le fait bouillir dans de la lessive; on le séche, & on le pile: ensuite on le fait bouillir de nouveau dans l'eau nitrée, & on le séche.

Notre Agaric est la même chose que celui des anciens, quoique Saumaise soit d'un sentiment contraire. Les anciens Grecs ne savoient pas trop si c'étoit une racine, ou un Champignon qui naissoit de la pourriture des arbres. Pline & Mésué ont soupçonné que c'étoit une espéce de Champignon; car ils croyoient que l'origine de l'Agaric & des Champignons n'étoit pas différente, & que c'étoit le fruit des grands arbres qui commençoient à vieillir, ou à se pourrir. C'est pourquoi ils croyoient que l'Agaric naissoit par la pourriture, de même que les abcès. Parmi

eux, Pline a écrit qu'il venoit des arbres de la France, qui portent des fruits de la figure des pommes de Pin.

Braſſavolus & d'autres diſent qu'ils ont vû de l'Agaric naître ſur des Chênes ; d'autres, ſur le Chêne-verd, ſur le Sapin, & ſur la Peſſe : mais Matthiol & Belon aſſurent qu'ils n'ont jamais vû l'Agaric naître ſur d'autres arbres que ſur le Meléze. Et en effet il eſt certain que c'eſt un Champignon qui ne vient que ſur cet arbre : & les Champignons que d'autres ont vû naître ſur les Chênes ou ſur d'autres arbres, ſont des eſpéces d'Agaric bien différentes du vrai Agaric des Boutiques, ſoit pour la couleur, ſoit pour la forme & les vertus.

Ainſi l'Agaric eſt une plante qui de ſon naturel eſt paraſite, c'eſt-à-dire, qui naît ſur les autres plantes, & qui ſe nourrit de leur ſuc, & dont nous ne connoiſſons pas encore bien la fleur & les fruits, ou les graines.

Dioſcoride rapporte que l'Agaric naît dans l'Agarie, pays de la Sarmatie, d'où lui eſt venue ſon nom. On en recueille préſentement dans le Dauphiné, dans les Alpes & autres montagnes, ſur les Melézes.

Dans l'analyſe chymique, de ℔iij. ℥xj.

d'Agaric très-blanc, il est sorti ℥xvj. ʒiv. gr. xxxiv. d'une liqueur d'abord purement aqueuse, transparente, ensuite rousâtre, acide, après cela brune, empyreumatique, qui brûloit la langue comme le Poivre : ℥ij. ʒvj. gr. xxxvj. de liqueur rousâtre, remplie de sel volatil-urineux & très-peu acide : ℥xvj. ʒvj. gr. xxv. d'huile fluide.

La masse noire, compacte & dure, qui est restée dans la cornue, pesoit ℥xij. Etant calcinée pendant 19. heures dans un creuset, elle a laissé ℥j. ʒiij. de cendres d'un brun rousâtre, dont on a retiré par la lixiviation ʒij. de sel fixe, âcre & purement alkali. La perte des parties dans la distillation a été de ℥x. ʒvj. gr. lix. & dans la calcination il s'est dissipé, en fumée & en flamme, ℥x. ʒv.

On voit par cette analyse, que l'Agaric est composé d'un sel tartareux & ammoniacal, uni avec beaucoup d'huile, & avec une très-petite portion de terre : lesquels principes sont tellement mêlés entr'eux, qu'il en résulte un mixte salin-résineux ; puisque ℥ij. d'Agaric ont donné par le moyen de l'Esprit-de-vin ℥vjß. d'un Extrait résineux, d'un goût désagréable, & qui causoit des nausées : au lieu que l'eau dissout & extrait peu de

choſe de l'Agaric, & elle le change en un marc mucilagineux. Par où l'on voit que la macération ou la décoction de l'Agaric dans des menſtrues aqueux eſt peu utile. Cependant ſon infuſion dans l'eau donne la couleur de pourpre au papier bleu. La principale vertu purgative de ce reméde paroît dépendre de cet eſprit ou de cette huile ſubtile, âcre & brûlante, qui eſt ſortie d'abord dans la diſtillation, d'où vient le goût âcre de ce médicament.

Dioſcoride & Galien avec les anciens Grecs ont recommendé l'Agaric pour pluſieurs maladies différentes; mais ſurtout pour la jauniſſe, l'épilepſie, l'aſthme, la ſciatique & la goutte, & ils n'ont fait qu'effleurer ſa vertu purgative: de ſorte que l'on peut conjecturer que les anciens ont employé l'Agaric; non pas tant pour purger, que pour inciſer & pour ouvrir. Avicenne loue auſſi l'Agaric à une petite doſe, mêlé avec un peu d'Opium, comme un reméde inciſif & digeſtif. On lui attribuoit la vertu vermifuge & aléxitére. C'eſt ſous cette qualité qu'on le fait entrer dans la Thériaque & les autres compoſitions aléxitéres, comme on peut le voir dans Scribonius Largus: cependant pluſieurs Arabes le placent parmi les

évacuans. Les nouveaux le mettent aujourd'hui parmi les purgatifs, & il eſt recommendé ſurtout pour évacuer la pituite ; ce qui vient peut-être de ce qu'après avoir pris de l'Agaric, les déjections ont coutume d'être blanches. On l'emploie en qualité de purgatif dans pluſieurs compoſitions purgatives. On s'en ſert auſſi communément pour rendre fluide, & pour préparer à l'évacuation, la ſéroſité qui étoit prête à ſe coaguler : c'eſt-pourquoi on croit qu'il eſt utile dans les catarrhes, le coryza, les écoulemens d'eau, l'aſthme, la toux, la cachéxie, les fleurs blanches, la ſuppreſſion des régles, les fiévres quotidiennes & lentes, lorſqu'elles ſont entretenues par un amas d'humeur crues. On le donne non-ſeulement à ceux qui ſont robuſtes & forts, mais encore à ceux qui ſont foibles, aux jeunes gens, aux vieillards, & même aux femmes groſſes, ſans aucun danger, pourvû que la nature de la maladie le demande.

Quelques-uns lui refuſent la vertu de purger. Car Maſſaria, inſtruit par ſa propre expérience, aſſure que l'infuſion d'Agaric n'a aucune vertu purgative. Et en effet elle tire peu de l'Agaric, comme nous l'avons déja obſervé. Mais

cependant sa substance même lâche le ventre, quoique foiblement ; & c'est pour cette raison qu'on le mêle avec d'autres purgatifs, qu'il aide beaucoup, en incisant & en atténuant les humeurs épaisses & tenaces.

C. Hoffman croit qu'il n'a point ou n'a que très-peu la vertu aléxitére que les anciens lui attribuoient. Mais s'il sert de quelque chose dans la Thériaque & les autres antidotes, nous croyons que c'est en incisant & en détergeant.

Plusieurs observations des Médecins font voir que l'Agaric a aussi ses désavantages & ses dangers. Voici les trois reproches qu'on lui fait : il charge & appésantit l'estomac, d'où viennent les nausées & le vomissement ; il distend les viscéres, d'où vient le gonflement des hypochondres & du bas ventre, & quelquefois l'inflammation : enfin il agit avec une lenteur extraordinaire ; ce qui fait que les malades reçoivent peu de soulagement de ce reméde.

C'est pour ces raisons que Daniel Ludovic le rejette de son Droguier. Cependant il ne faut pas mépriser un reméde que les anciens ont fort vanté, & que les nouveaux emploient souvent avec avantage. On doit apporter des précautions

pour en faire usage, & l'employer à propos.

Les catarrhes, pour lesquels on le vante principalement, doivent être sans fiévre, & tels que la férosité épaisse & gluante ait besoin de ce remède, pour pouvoir être fondue & rendue coulante. Il faut dire la même chose des maladies de la poitrine, surtout de l'asthme & de la difficulté de respirer, qui viennent de l'engorgement des poumons.

Il faut s'en abstenir dans les maladies aiguës, & dans toutes celles où l'une & l'autre bile domine, ou lorsque le sang est trop vif & les viscéres brûlans, comme dans beaucoup de mélancholiques, dans les bilieux, les phthisiques, les femmes hystériques, ainsi que le savant Hecquet, Médecin de la Faculté de Paris, l'a très-bien observé *dans son Traité manuscrit des Purgatifs.*

L'Agaric en infusion ou en décoction a très-peu de vertu; mais il fait mieux son effet en substance. On en prescrit la poudre seule, ou préparée sous la forme de trochisques, depuis ʒß. jusqu'à ʒjß. ʒij. & en infusion ou en decoction, depuis ʒij. jusqu'à ℥ß.

Les anciens ont essayé de corriger les vices & les défauts de l'Agaric par des

ſtomachiques chauds & aromatiques ; ſurtout par le Gingembre, & par les inciſifs, comme le ſel Gemme, l'*Oxymel*, pour en émouſſer l'acrimonie. Les nouveaux le corrigent de différentes maniéres.

Pluſieurs redoutent l'Agaric en poudre, à cauſe de ſa légereté qui fait qu'il s'attache à l'œſophage & aux inteſtins : c'eſt pourquoi ils le prennent en trochiſques. Mais qui eſt-ce qui pourroit avaler cette poudre ſeule & ſéche ?

Si on la mêle avec quelque liqueur ou avec quelque Syrop, elle ne s'attachera plus aux membranes de l'eſtomac, ou du moins elle ne s'y attachera pas ſi facilement. Quelques-uns font un peu rotir l'Agaric, pour tempérer & détruire ſa vertu émétique & dangereuſe : mais de cette maniére on le détruit, & on le change en une terre ou en un charbon inutile. D'autres en propoſent un extrait réſineux, comme plus excellent que la poudre : mais cette réſine eſt d'un goût déſagréable, qui cauſe des nauſées ; elle nuit plus à l'eſtomac & aux inteſtins qu'en la donnant en ſubſtance même : ainſi cette correction eſt pire que le remède lui-même.

Il n'y a donc aucune correction qui

soit meilleure, que d'en faire des trochisques, dans lesquels on corrige par des aromates, son goût désagréable qui cause des nausées, aussi-bien que son acrimonie nuisible à l'estomac.

Quelques-uns croient diriger la vertu de l'Agaric par des remédes convenables au but que l'on se propose. Ainsi pour porter plus facilement sa vertu à la tête, ils ajoutent le Stécas Arabique, la Muscade, le bois d'Aloës, l'Aspic : ils conduisent sa vertu jusqu'à la poitrine, par le Capillaire, la racine d'Iris & l'Hyssope ; au foie, par la Chicorée ; à la rate, par l'écorce de Tamaris, & le Ceterac ; à la matrice, par la Matricaire, la Myrrhe ; à la vessie & aux reins, par les cinq racines apéritives. Ceux qui ne sont pas trop attachés à l'école des Arabes, jugeront aisément ce qu'il faut penser de ces directions.

On a coutume de préparer les trochisques d'Agaric dans les Boutiques de Paris, de cette maniére :

℞. Gingembre blanc pilé, ℥ij.
Vin blanc, ℥iv.
Macérez à froid pendant 24. heures ; passez. Ensuite,
℞. Agaric choisi, ratissé & réduit en une poudre très-fine, ℔ß.

Humectez-le avec le Vin ci-dessus, afin d'en faire une masse solide, dont on fera des trochisques que l'on séchera à l'ombre.

℞. Décoction de feuilles d'Aigremoine & de Pimprenelle, ℥vj.

F. dissoudre trochisques d'Agaric & Electuaire de Citron, ana ʒij.
Syrop de fleurs de Pêcher, ʒj.

F. une potion.

℞. Séné mondé, Trochisques d'Agaric & Turbith gommeux, ana ʒj.
Canelle pilée, ℈j.
Sel de Tartre, gr. xv.
Infusez pendant la nuit dans ℥vj. d'eau de riviére.
Dissolvez dans la colature du Syrop de Nerprun, ʒj.

F. une potion pour l'hydropisie.

℞. Agaric en petits morceaux, ʒiv.
Racine d'Iris de Florence, ʒij.
Feuilles séches de Nicotiane, ℈j.
Feuilles d'Hyssope & de Thym, ana poig. j.
F. bouillir dans ℔iij. d'eau commune jusqu'à la diminution d'un tiers.
Dissolvez dans la colature de l'Oximel simple, ℥iv.

Le malade en prendra deux ou trois fois tous les jours, à la dose de ℥vj. pour chaque fois.

℞. Trochiſques d'Agaric, 3ß.
Mercure doux, gr. vij.
Diagréde, gr. iij.
M. F. des pilules purgatives avec le Syrop de fleurs de Pêcher.

℞. Trochiſques d'Agaric, 3j.
Jalap en poudre, & Aloës lavé, ana gr. xij.
Aquila alba, gr. x.
Huile diſtillée de Succin, gout. ij.
De Marjolaine, gout. j.
Conſerve de fleurs de Sauge, ſ. q.
M. F. des Pilules pour les catarrhes.

On ſe ſert rarement d'Agaric à l'extérieur, quoique les anciens le recommendent pour les morſures & les bleſſures venimeuſes des animaux.

On emploie l'Agaric dans la Thériaque, le Mithridat, la Confection Hamech, l'*Hiera picra* avec l'Agaric, l'*Hiera* de Coloquinte, le Syrop de Roſes avec le Séné & l'Agaric, le Syrop d'Ellebore *de Quercetan*, les Pilules d'Agaric *de Méſué*, les Pilules *ſine quibus*, les Pilules Mercuriales *de Charas*.

ARTICLE IV.

Des Noix de Galle.

LEs Noix de Galle, GALLÆ, *Off.* Κηπιδες, *Græc.* HAFS, & HAFUS, *Arab.* ſont des corps qui naiſſent ſur les Chênes, dont il y a pluſieurs ſortes, qui différent par la groſſeur, la couleur, le poids, la figure, & leur ſuperficie qui eſt unie ou raboteuſe. Les Noix de Galle viennent à la vérité ſur des Chênes ou ſur des arbres qui portent du gland, mais non pas dans tous les pays; puiſqu'on n'en trouve point dans les pays froids. Car J. Rai obſerve que les Chênes n'ont jamais porté de Noix de Galle en Angleterre; & la raiſon qu'il en donne, c'eſt que l'on ne voit point dans ce pays les inſectes qui leur donnent naiſſance. Ce n'eſt pas le fruit d'un arbre, comme quelques-uns le penſent; mais des excroiſſances contre nature, qui doivent leur origine à la piqueure & à la morſure de quelques inſectes. Car ces animaux & ſurtout certaines mouches piquent les bourgeons, les feuilles, & les rejettons les plus tendres de ces arbres, [& ils en

en déchirent les vaisseaux les plus minces: le suc coule de la plaie: il y aborde avec plus d'abondance; parceque la résistance est diminuée, les vaisseaux se distendent de plus en plus par l'humeur qui s'y répand; ce qui forme ces tumeurs qui ont tant de figures différentes,] quoiqu'elles soient contre nature, eu égard à l'arbre qui les porte: cependant elles sont destinées à être comme la matrice qui doit recevoir les œufs de ces animaux, les conserver, les échaufer, les faire éclore & les nourrir.

Quand on ouvre les Noix de Galle mûres & récentes, on trouve à leur centre des vermisseaux, ou plutôt des nymphes; & tantôt il n'y en a qu'une, tantôt il y en a plusieurs logées en autant de différentes cellules. Ces nymphes se dévelopent après quelque tems, & se changent en mouches qui sont quelquefois de même genre, & quelquefois d'un genre différent.

Peu de tems après qu'elles sont formées, elles se cherchent une issûe en rongeant la substance de la Noix de Galle, & enfin elles font un trou rond à la superficie, par lequel elles sortent & s'envolent. Si les Noix de Galle ne sont pas percées, on y trouve le vermisseau ou la mouche: mais si elles sont ouvertes, on les trouve

vuides, ou remplies d'autres animaux qui ſont entré par hazard par ces petits trous, & qui ſe ſont caché dans ces petites taniéres.

On diſtingue deux ſortes de Noix de Galle dans les Boutiques; ſavoir, celles d'Orient que l'on appelle *Noix de Galle d'Alep*, ou *Alepines*, & celles de notre pays.

Les Noix de Galle d'Alep ſont arrondies, de la groſſeur d'une Aveline ou d'une petite Noix, anguleuſes, plus ou moins raboteuſes, péſantes; de couleur blanchâtre, verdâtre, ou noirâtre; compactes & réſineuſes en dedans, d'un goût aſtringent & acerbe.

Celles de notre pays ſont rondes, rougeâtres ou rouſſes, polies à leur ſuperficie, légeres, faciles à rompre, d'une ſubſtance plus raréfiée, ſpongieuſes, & quelquefois creuſes. Elles ſont moins bonnes, ſoit pour la teinture, ſoit pour la Médecine.

Les Noix de Galle n'étoient pas inconnues aux anciens. Les premiéres s'appelloient Ὀμφακῖτις, & les autres Ὀνικὴ; comme ſi l'on diſoit *Noix de Galle des ânes*.

Dans l'analyſe chymique, de lbv. de Noix de Galle d'Alep bien ſechées il eſt

sorti ʒviij. ʒvijß. de liqueur un peu jaunâtre & un peu acide: ʒvj. ʒvij. de liqueur rousâtre, acide, un peu empyreumatique: ʒxiv. ʒij. de liqueur brune, un peu salée, âcre, empyreumatique, soit acide, soit urineuse: ʒij. ʒv. gr. liv. d'huile visqueuse, épaisse, d'une consistence semblable à la Poix, de peu d'odeur, un peu fétide.

La masse noire qui est restée dans la cornue, pesoit ʒxxviij. ʒv. gr. liv. laquelle étant calcinée a laissé ʒij. gr. ij. de cendres brunes, dont on a retiré par la lixiviation ʒvij. gr. l. d'un sel alkali fort âcre. La perte des parties a été dans la distillation de ℔j. ʒij. ʒiv. & dans la calcination, de ʒxxvj. ʒv. gr. lij. On voit par cette analyse que les Noix de Galle contiennent beaucoup de soufre fixe & grossier, avec un sel ammoniacal.

Il faut observer de plus, que les Noix de Galle donnent à la solution du Vitriol la couleur noire, ou plutôt celle de violette foncée; savoir, lorsque le sel alkali des Noix de Galle se joint au sel acide vitriolique, & en fait séparer les parties métalliques: car alors ces particules ne vont pas au fond de la liqueur; mais elles s'unissent avec les particules sulfureuses des Noix de Galle, lesquelles nagent

dans le fluide, & soutiennent les particules métalliques. C'est pour cette raison que l'infusion ou la décoction de ces Noix, sert aux Chymistes & aux Physiciens, pour éxaminer les eaux minérales. Car si elles contiennent un sel vitriolique, ou un peu de fer ou de cuivre, cette infusion ou cette décoction donne à ces eaux la couleur noire, violette, de pourpre ou tirant sur le pourpre selon qu'elles contiennent plus ou moins de sel métallique.

Les Noix de Galle sont fort astringentes. C'est pourquoi plusieurs les louent prises intérieurement dans les dyssenteries, les flux de ventre & les hémorragies. On a découvert depuis peu qu'elles avoient la vertu fébrifuge: & c'est M. Reneaume Médecin de la Faculté de Paris, qui a rendu cette découverte publique *dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de l'année* 1711. On la donne depuis 3ß. jusqu'à 3j. au commencement de l'accès dans les fiévres intermittentes; surtout dans celles, dit M. Reneaume, qui dépendent du trop grand relâchement du ton de l'estomac.

On les emploie aussi extérieurement pour resserrer & repercuter, & pour affermir & fortifier les parties qui sont

trop relâchées. On s'en ſert en décoction pour guérir la chûte de la matrice, & pour empêcher celle de la vulve & de l'anus, & pour guérir les fluxions qui peuvent y arriver.

℞. Noix de Galle, & Ecorce de Grenade, ℥j.
Feuilles de Sauge, de Laurier, de Camomille, Fleurs de Balauſtes, ana pinc. ij.
F. bouillir dans du gros Vin & de l'eau chalybée.
Appliquez en fomentation pour la chûte de l'anus.

On emploie les Noix de Galle dans l'Emplâtre pour les hernies, appellé communément Emplâtre contre les ruptures *de Charas*.

Les Teinturiers en font ſouvent uſage. On en fait auſſi de l'encre à écrire, dont voici la meilleure maniére :

℞. Eau de riviére, ℔iv.
Vin blanc, ℔ij.
Noix de Galle d'Alep, pilées, ℥iv.
Macérez pendant 24. heures, en remuant de tems en tems.
F. bouillir enſuite pendant une demi-heure, en écumant avec une plume.
Retirez le vaiſſeau du feu, & ajoutez-y Gomme Arabique, ℥ijß.

Vitriol de Hongrie, ʒij.
Alun de roche, ʒß.
Sucre Candi, ʒß.

Digérez de nouveau pendant 24. heures.

F. bouillir pendant un quart-d'heure. Passez la décoction au travers d'un linge.

ARTICLE V.

De la Graine de Kermes, & de la Cochenille.

LA graine de Kermes, graine d'écarlate, Vermillon, s'appelle KERMES, CHERMES, GRANUM KERMES, GRANUM INFECTORIUM, COCCUM BAPHICUM, COCCUM INFECTORIUM, *Off.* Κόκκος Βαφικὸς, *Dioſc.* KERMES & KARMES, *Arab.* C'eſt une coque membraneuſe, de la groſſeur d'un Pois; unie, brillante, d'un rouge brun comme les Prunes, couverte d'un duvet très-fin ou d'une pouſſiére griſe remplie d'une infinité de petits œufs rougeâtres, ou même d'animaux qui étant preſſés entre les doigts répandent une liqueur de couleur d'écarlate, d'un goût

un peu âcre, un peu amer, & d'une odeur qui n'eſt pas déſagréable.

Cette coque vient ſur les feuilles & les tendres rejettons d'une certaine eſpéce de Chêne. On n'en trouve pas dans tous les pays, mais ſeulement dans les plus chauds; & ce n'eſt pas dans tous les tems, mais ſeulement aux mois de May & de Juin, & dans les années les plus chaudes.

La plante ſur laquelle s'attache cette graine, s'appelle ILEX ACULEATA COCCIGLANDIFERA, *C. B. P.* 4. 25. ILEX COCCIGERA, *J. B.* 106. [QUERCUS FOLIIS OVATIS, dentato ſpinoſis, *Van-Royen flor. Leyd. Prod.* 81. 8.] C'eſt un arbriſſeau dont la racine eſt ligneuſe, qui rampe au loin & au large, couverte d'une écorce de différente couleur ſelon la nature du terroir, tantôt noirâtre, tantôt rougeâtre: elle eſt greſle, épaiſſe de quatre ou ſix lignes, quelquefois fibrée: elle pouſſe pluſieurs jets de la hauteur de trois ou quatre palmes; ligneux, couverts d'une écorce mince, blanchâtre ou cendrée; partagés en pluſieurs rameaux chargés de feuilles placées ſans ordre, dont les bords ſont ſinueux, ondés, armés d'épines, fort ſemblables aux feuilles du Houx, mais plus petites, longues de huit ou dix

lignes, larges de six ou sept, lisses des deux côtés, d'un beau verd : elles ne tombent pas, & sont portées sur une queue longue d'environ une ligne. [Cet arbrisseau porte des fleurs mâles & femelles sur le même pié. Les fleurs mâles forment un chaton lâche ; elles sont sans pétales, & ont un calyce d'une seule piéce, partagé en cinq ou en quatre parties, dont les découpures sont partagées en deux & terminées en pointe, & plusieurs étamines (environ huit) très-courtes ; dont les sommets sont grands & à deux bourses. Les fleurs femelles sont aussi sans pétales, & sont sur un bouton, sans pédicule ; composées d'un calyce d'une seule piéce, coriace, hémisphérique, raboteux, entier, & que l'on a peine à appercevoir. L'embryon est ovoide, & très-petit : il porte deux ou cinq styles déliés, plus longs que le calyce, garnis de stigmates simples, & qui subsistent. Le fruit est un gland ovoide, lisse, couvert d'une coque coriace, dont la base est comme ratissée, attaché dans un petit calyce court & comme épineux.]

Cet arbrisseau croît dans les collines pierreuses autour de Montpellier, de Nismes, d'Avignon & autres endroits du

Languedoc, ou la graine d'écarlate est d'un grand revenu : il vient aussi en Provence, en Espagne, & en Italie.

Outre ses fruits naturels qui sont des glands, on voit sur ses différentes parties, au mois de May, une espéce de coque fort célebre, que l'on appelle *Graine d'Ecarlate*, sur l'origine de laquelle les Auteurs ont beaucoup disputé. Car les uns ont crû que c'étoit un fruit; d'autres, que c'étoit une sorte de récrement qui provenoit de la piqueure faite à cet arbre par un insecte : d'autres ont eu d'autres sentimens. Mais M. De Reaumur (*a*), le plus habile homme que l'on puisse trouver pour la recherche des secrets de la nature, a enfin découvert que la graine d'Ecarlate est une espéce d'insecte de la famille de ceux qu'il appelle *Gallinsectes*. Il distingue avec M. Emeric (*b*) Médecin d'Aix, trois tems dans l'accroissement de cette graine d'Ecarlate.

Le premier tems est vers le commencement du mois de Mars. Alors il s'attache sur le tronc, sur les branches & sur les feuilles de l'Ilex un animal plus petit

(*a*) Mémoires pour servir à l'histoire des Insectes. *Tom. 4. Mem. 1.*

(*b*) Histoire des Plantes qui naissent aux environs d'Aix, par M. Garidel.

qu'un grain de Millet; il y reste comme engourdi & immobile, & dans la suite il s'enfle peu-à-peu. Cet animal a la figure des cloportes; il est long, ovale, plus pointu vers la queue, convéxe sur le dos, rouge, parsemé de petits points brillans comme l'or, ayant quelques rides en travers, six pieds, & deux antennes qui se meuvent facilement, & qui égalent presque toute la longueur du corps; deux yeux noirs, & deux queues immobiles, lesquelles sont de la même longueur que le corps. Considéré dans ce tems au microscope il paroît d'un très-beau rouge, ayant dessus son ventre & tout autour une espéce de duvet qui représente la figure d'un nid; & dans les endroits du dessous du corps du Kermes, qui ne sont point couverts de duvet, le microscope fait voir quantité de points qui ont le brillant de l'or. Son dos est convéxe, & forme un hémisphére ridé; & dans la partie antérieure de son corps il y a trois grosseurs qui tiennent la place de tête: celle du milieu est la plus considérable & un peu arrondie; les deux latérales sont plus menues, & recourbées vers leur milieu.

Le second tems de la division que fait M. Emeric, est dans le mois d'Avril;

alors cet animal est entiérement changé, & il est devenu rond & gros comme un Pois. Sa peau est plus ferme; & le coton qui dans le premier tems étoit dessus par intervalles & par petits floccons, y est partout étendu en forme de poudre : il ne paroît plus qu'une coque ou un gousse remplie d'une liqueur rougeâtre, semblable à du sang dissous.

Enfin le troisiéme tems tombe vers le milieu ou vers la fin de May, & c'est celui où l'on trouve dans cette espéce de coque, sous le ventre de cet animal, des œufs une fois plus petits que les graines de Pavots blancs: ils sont remplis d'une liqueur d'un rouge pâle; vûs au microscope, ils semblent parsemés d'une infinité de points brillans de couleur d'or.

Ils sont composés d'une membrane mince, blanche, transparente, & d'une liqueur d'un rouge pâle. Chaque coque contient environ 2000. de ces petits œufs, qui sont le fruit du premier animal; lesquels étant secoués, il en sort autant de petits animaux entiérement semblables au premier, qui se disperſent sur les branches & sur les feuilles de l'Ilex, jusqu'à ce qu'au Printems suivant ils se fixent dans les divisions du tronc & des rameaux pour y faire leurs petits.

Lorsque le Kermes acquiert une grosseur convenable, alors la partie inférieure du ventre s'éleve & se retire vers le dos, & laisse une espace vuide entre le ventre & le duvet qui y étoit attaché ; & de cette maniére il devient semblable à un cloporte qui est à demi roulé. C'est dans cette espace vuide qu'il dépose ses œufs, après quoi il meurt & se desséche.

Quand ces œufs sont éclos, les petits animaux demeurent cachés pendant quelque tems sous le cadavre de leur mere : ils en sortent ensuite pour chercher leur nourriture sur les feuilles, non en les rongeant comme les chenilles, mais en les suçant avec leurs trompes.

M. De Reaumur distingue deux sexes dans ces animaux ; savoir, les femelles dont nous venons de parler, & les mâles qui en sont très-différens.

Car, selon M. Emeric, ce sont de petites mouches qui ressemblent en quelque maniére à des cousins, qui ont six piés, dont les quatre qui sont en devant, sont plus courts & les deux postérieurs sont plus longs, partagés par quatre articulations, & armés de trois petits ongles courbés. Ils ont deux antennes sur la tête, longues d'une demi ligne, mobiles, cane-

lées obliquement & articulées. Une espéce de queue est attachée à la partie postérieure du corps ; elle est longue d'une demi-ligne, & elle s'ouvre de tems en tems en deux. Tout leur corps est couvert de deux aîles transparentes. Ils sautent avec impétuosité comme les puces, & ils servent à donner la fécondité aux femelles.

La récolte de la graine de Kermes est plus ou moins abondante, selon que l'Hyver a été plus ou moins doux. Des femmes arrachent avec leurs ongles le Kermes avant le lever du soleil ; & de peur que les petits insectes ne se perdent, elles jettent du Vinaigre dessus : ensuite elles l'exposent au soleil pour le faire sécher ; ce qui lui donne la couleur rouge.

Garidel & Emeric font mention d'une autre espéce de Kermes blanchâtre, qu'ils disent que les gens du pays appellent *la mere du vermisseau*. Mais ils ajoutent que cette espéce produit des œufs blanchâtres, d'où naissent des animaux qui sont aussi blanchâtres, parsemés de petites taches argentées, & que ces animaux ne sont pas rouges comme Quiqueran le raconte ; de sorte que, selon leur sentiment, c'est une autre espéce de

Kermes peu différent du rouge.

Hyacinthe Ceſtoni a obſervé en Toſcane, auprès de Livourne, une autre eſpéce de Kermes noirâtre ſur de petits Ilex, qui eſt ſemblable à celui dont on ſe ſert pour la teinture. Lorſqu'il eſt mûr, il eſt rempli d'un ſuc blanchâtre & de petits œufs blancs : il en ſort de petits animaux, qui ne ſont pas différens de ceux du Kermes ordinaire; mais ils ſont blanchâtres. On en peut lire l'hiſtoire étendue dans les ouvrages de Valliſnieri.

On peut conclure de-là qu'il y a pluſieurs eſpéces de Kermes, qui ne ſont différentes que par la couleur, & dont on ne choiſit que celle qui eſt rouge pour la teinture & la Médecine.

Pluſieurs Botaniſtes on crû que le Kermes qui ſert à la teinture, ne venoit que ſur l'*Ilex*. Mais le ſavant Liſter, ſelon que le raconte J. Rai, a obſervé de ces ſortes de graines en Angleterre, qui naiſſoient ſur les rejettons des Cerifiers & des autres arbres.

La graine de Kermes ſert à la Médecine, & à teindre la laine & la ſoie.

Pour l'uſage de la Médecine on pile ces graines nouvelles & bien mûres dans un mortier de marbre; on les laiſſe en-

suite digérer dans un lieu frais pendant sept ou huit heures, afin que ce suc se divise un peu, & soit moins tenace : alors on l'exprime, & on le met à l'écart pendant quelques heures, afin que les parties grossiéres aillent au fond du vaisseau. On verse la liqueur par inclination, & on la sépare de la lie qui est épaisse. On mêle avec ce suc dépuré une partie égale de Sucre, & on le fait cuire à un feu doux jusqu'à la consistence d'un Syrop épais. On appelle ce mélange *Conserve*, *Suc* ou *Syrop de Kermes*, & on en fait la célebre Confection d'Alkermes.

D'autres préparent ce même Syrop sans feu, de cette maniére : On mêle trois parties de Sucre avec une seule partie de suc de Kermes pilé, & on macére pendant un jour dans un lieu frais. Ce suc étant passé & exprimé, acquiert la consistence de Syrop. Il passe pour être meilleur que le précedent, auquel le feu a enlevé une grande portion de particules volatiles. Ce suc ainsi préparé en Languedoc est envoyé en grande quantité dans les pays étrangers, sous le nom de *Suc* ou de *Syrop de Kermes*.

Mais si l'on veut conserver les grains entiers, on les recueille lorsqu'ils sont

mûrs, & on les expose dans une chambre ouverte de tous côtés, sur des toiles. Dans les commencemens où cette graine est pleine d'humidité, on la retourne deux ou trois fois le jour; de peur qu'elle ne s'échauffe trop. Mais si ces petits animaux, venant à sentir la chaleur, sortent & s'efforcent de s'enfuire; celui qui les garde, secoue la toile & les rejette vers le milieu jusqu'à ce qu'ils meurent.

Alors on se sert d'un crible pour séparer des coques ces sortes d'animaux, qui ont la figure de poussiére; ensuite on les presse doucement entre les doigts, & on les réduit en boules ou en pastilles, que l'on fait sécher au soleil. On les appelle *Pastel d'Ecarlate*, ou *Ecarlate de graine:* on fait sécher à part les coques à demi vuides, & on les garde.

On prépare le Kermes de la même maniére pour les Teintures, avec cette seule différence que les coques étant vuides & mises dans des paniers, on les plonge deux ou trois fois dans de fort Vinaigre: ensuite on les étend sur de la toile, & on les séche; ce qui leur donne une couleur rubiconde & plus brillante. On arrose aussi de fort Vinaigre la poudre rouge, ou les petits animaux, aussitôt

qu'ils commencent à se mouvoir : on en fait des masses, que l'on réduit en pastilles: on les fait bien sécher, & on les envoie dans les pays étrangers. Les Teinturies de France s'en servent rarement, depuis que l'on nous a apporté la Cochenille.

Dans l'analyse chymique, de ℔j. de graine de Kermes récente il est d'abord sorti beaucoup de flegme sans odeur & sans goût, ensuite empyreumatique : ʒvj. de sel volatil concret : un peu d'une huile citrine ; & enfin une grande portion d'huile épaisse de la consistence du beurre, de couleur roussâtre, d'une odeur empyreumatique, qui n'étoit cependant pas fort puante, qui n'a donné aucune marque de sel acide.

La masse noire qui est restée dans la cornue après la distillation, n'a point donné de sel fixe par la lixiviation ; de sorte que cette graine d'Ecarlate paroît venir de la famille des animaux.

Les anciens Grecs, selon le témoignage de Dioscoride & de Galien, reconnoissoient seulement dans la graine d'Ecarlate une vertu astringente. C'est pourquoi ils la broyoient avec du vinaigre, & ils l'appliquoient sur les plaies & sur les nerfs qui étoient blessés. Les Arabes sont

les premiers qui ont fait mention de sa vertu cordiale. Mésué l'a recommende pour la palpitation de cœur, la syncope, l'aliénation d'esprit, & la mélancholie. Mais présentement la poudre de Kermes est fort célebre pour l'acouchement difficile, pour rétablir & soutenir les forces abbatues, pour appaiser le vomissement & fortifier l'estomac. On la donne dans du vin, ou dans une eau cordiale, ou dans un œuf à la coque. On a coutume de l'employer heureusement pour empêcher l'avortement des femmes grosses qui se sont blessées, ou qui sont prêtes à faire de fausses couches.

Bien plus, les femmes grosses qui craignent l'avortement, avalent souvent de la soie teinte dans la graine de Kermes. On donne le Kermes en poudre depuis ℈ß. jusqu'à ʒß. & le Syrop depuis ʒß. jusqu'à ʒj. J'ai connu plusieurs femmes qui n'avoient jamais pû parvenir à leur terme sans avorter, & qui sont heureusement accouchées au bout de neuf mois, sans aucun accident, après avoir pris pendant tout le tems de leur grossesse les pilules suivantes.

℞. Graine de Kermes récente en poudre, & Confection d'Hyacinthe, ana ʒj.

Germes d'œufs desséchés & en poudre, ℈j.
Syrop de Kermes, f. q.
M. F. neuf pilules pour trois doses.

Les femmes grosses qui se sont blessées par hazard, ou qui craignent l'avortement pour d'autres raisons, doivent avaler aussitôt trois de ces pilules, bûvant par dessus un verre de bon Vin mêlé avec de l'eau, ou une eau cordiale convenable, ou de l'Eau vulnéraire.

On doit répeter la même dose six heures après, & une troisiéme dose encore six heures après la seconde; de sorte que la malade prendra ces neuf pilules dans l'espace de douze heures. Ensuite elle prendra tous les mois, les trois derniers jours du déclin de la lune, trois pilules semblables le matin à jeun; ce qu'elle continuera jusqu'à ses couches, en observant les précautions convenables.

℞. Graine de Kermes en poudre, ʒj.
Santal rouge, & Sang-Dragon, ana ʒß.
Corail rouge, pp. ʒjß.
Germes d'œufs desséchés & en poudre, ℈j.
Confection d'Hyacinthe, ʒij.
Syrop de Grenade, f. q.
M. F. une opiate. La dose est ʒj. le

matin pendant neuf jours, pour prévenir l'avortement.

℞. Syrop de Kermes, ℥iij.
Sucre Candi, ℥j.
Poudre de Joie de Galien, ʒij.
Huile de Noix muſcade, diſtillée, gout. iv.
Eau de Canelle, ℥iv.
Eau Roſe, ℥ij.
Vin d'Alicanthe, ℔ß.

M. F. en boire ℥ij. le matin & le ſoir, contre l'avortement & l'accouchement difficile, ou pour rétablir les forces qui ſont affoiblies par une longue maladie, ou par la vieilleſſe.

Quelques-uns refuſent à la graine d'Ecarlate la vertu cordiale, ne lui attribuant que la vertu aſtringente. Mais s'ils faiſoient attention à ſon analyſe, ils comprendroient que cette graine étant remplie de ſel volatil, elle eſt propre à fournir des parties actives à la maſſe du ſang deſtituée d'eſprits.

Garidel *dans l'Hiſtoire des Plantes d'Aix* obſerve que les Pigeons mangent avec avidité la graine de Kermes, & en donnent à leurs petits; mais que cette nourriture leur eſt contraire, de ſorte qu'elle fait mourir les plus jeunes; & que ceux

qui ſont plus forts, ſont attaqués d'un flux de ventre qui eſt rouge.

Nous pourrions conclure de cette obſervation, que le Kermes ne ſeroit pas tout-à-fait éxemt de danger, ſi l'uſage fréquent que l'on en fait, ne prouvoit le contraire. Mais il peut ſe faire que ce qui eſt nuiſible aux Pigeons, ſoit ſalutaire aux hommes en quelques circonſtances.

Quant à ce que Simon Pauli rapporte d'après Rondelet, qu'une perſonne fut attaquée de la dyſſenterie pour avoir fait un trop grand & trop fréquent uſage de la Confection d'Alkermes; nous croyons que l'on doit attribuer cette maladie non à la graine de Kermes, mais plutôt à la pierre d'Azur qui entre dans cette compoſition.

Le Syrop de Kermes a les mêmes vertus que la graine de Kermes. On l'emploie dans la célebre Confection d'Alkermes, & la graine de Kermes dans la Confection d'Hyacinthe, la Poudre de Perles rafraîchiſſante, &c.

Outre la graine de Kermes, il y a d'autres graines ſemblables que l'on trouve ſur les racines de différentes plantes; telles ſont la graine d'Ecarlate de Pologne, dont les Polonois ſe ſervent pour donner

une belle teinture d'écarlate à la soie & la laine. Elle se trouve sur les racines d'une certaine herbe appellée *Knavel.* On en trouve aussi de semblable sur les racines de la Pimprenelle, du Plantain, de la Pariétaire, de la Piloselle & autres. On n'emploie jamais, ou très-rarement, ces graines dans l'usage de la Médecine.

[Nous ajouterons ici ce qui regarde la Cochenille; parcequ'elle a beaucoup de rapport à la graine de Kermes.

La Cochenille s'appelle Coccinella, Cochinilla & Cocciniglia, *Off.* Cochenilla Hispanis, *Breyn. Hist. Coc. 6.* Cochinille, sive Fici Indici grana, *Park. Theatr.* 1498. Ficus Indicæ grana, *C. B. P.* 458. Nocheznopalli, seu Nopalnochaztli, id est, Coccus Indicus in tunis quibusdam nascens, *Hernand. Hist. Mexic. Pl.* 78. Scarabeolus Hemisphericus, Cochineeliser, *Gaz. Petiv.* 1. fig. 5. & *Sloane. Hist. Jam.* 2. 208.

Les graines de Cochenille des Indes, telles qu'on les trouve communément dans les Boutiques, ont une figure tout-à-fait irréguliére, convéxes d'un côté, applaties de l'autre, & même un peu concaves, marquées de canelures ou de

rides transversales; de couleur de pourpre intérieurement, & à l'extérieur tantôt d'un roux noirâtre, tantôt d'un gris de cendres un peu mêlé de rouge. Celles qui ont cette couleur, passent pour les meilleures. On nous les apporte du Royaume du Méxique, où elles produisent un grand revenû.

Elles ont passé long-tems pour des fruits; mais les recherches éxactes des nouveaux Auteurs ont fait voir que c'étoit une sorte d'insecte qui s'attache à l'*Opuntia* qui est une plante d'Amérique, & que l'illustre De Reaumur croit qu'il faut placer au nombre des *Progallinsectes*.

La Cochenille est donc un insecte qui a la figure d'un œuf, de la grosseur d'un petit Pois, vivipare, qui a six piés, & une trompe qui lui sert à tirer le suc des plantes pour s'en nourrir; dont le corps est composé d'anneaux; restant immobile sur les plantes sur lesquelles il se nourrit, lorsqu'il s'y est une fois fixé, n'étant sujet à aucun changement.

On en distingue communément de deux sortes. L'une est domestique, & plus excellente, (c'est la *Cochenille Mesteque*) qui donne une teinture plus pure & plus copieuse, & qui se vend plus cher. L'autre

eſt celle des forêts, & qui donne une couleur moins belle : mais il eſt très-vrai-ſemblable que l'on ne doit pas en faire deux eſpéces. Car la différence qui ſe trouve entr'elles, doit être priſe de ce que celle-ci naît d'elle-même & ſans le travail des hommes, & qu'elle ſe nourrit ſur des arbres incultes ; & l'autre au contraire eſt élevée avec un très-grand ſoin dans le tems convenable, & placée ſur des arbres que l'on cultive avec beaucoup d'attention ; ce qui fait qu'elle ſuce un ſuc plus pur & plus convenable.

Car ceux qui ont ſoin de la Cochenille, placent des *Opuntia* dans un certain ordre ; ils les cultivent avec ſoin, ils les défendent contre les injures des autres animaux ; & s'il s'en gliſſe quelques-uns, ils les chaſſent très-ſoigneuſement, en nettoyant les arbres avec des queues de renard, de peur de faire du tort en même tems aux nouvelles pépiniéres de ces inſectes.

D'ailleurs, quelques-uns croient avec beaucoup de vrai-ſemblance que la différence qui ſe trouve entre ces deux ſortes de Cochenille, peut venir du différent tems de la récolte, ou de la différente condition de la Cochenille, ſelon qu'on

qu'on la recueille, ou pleine ou ayant fait ses petits; de sorte que celle qui a été recueillie dans un tems plus convenable, doit passer pour la meilleure.

Sur la fin de l'année, lorsque les pluies & le froid qui sont très-contraires à ces animaux, approchent, on cueille les branches ou les feuilles (car il importe peu comment on les appelle,) chargées de Cochenilles qui n'ont pas encore acquis leur dernier dégré d'accroissement. On conserve ces branches à la maison, jusqu'à ce que l'Hyver soit passé. Elles se nourrissent pendant ce tems du suc abondant dont ces feuilles sont remplies. Lorsque la saison devient plus douce, & que ces petits animaux sont prêts à faire leurs petits, les Indiens font des nids semblables à ceux des oiseaux, mais plus petits: ils se servent pour cela de mousse qui naît sur les arbres, ou de foin mollet, ou de duvet de Coco: ils mettent dans chacun de ces nids douze ou quatorze insectes; ils attachent ces nids aux épines des Opuntia. Trois ou quatre jours après, les Cochenilles font leurs petits, qui sortent de leurs nids peu de jours après, & s'attachent aux arbres, se promènent sur leurs branches, & s'y fixent enfin pour s'y nourrir & grossir; & les

femelles y dépoſent leurs petits, après avoir été rendues fécondes par les mâles.

Lorſque la ſaiſon eſt convenable, on fait trois fois la récolte de la Cochenille dans un an.

Premiérement, lorſque les meres ont fait leurs petits, on recueille leurs corps morts qui ſont reſtés dans les nids. Trois ou quatre mois après on fait une autre récolte ; ſavoir, lorſque les Cochenilles qui avoient été comme ſemées ſur les arbres, ont acquis leur accroiſſement. Car alors avant que de faire leurs petits, les Indiens les détachent doucement avec un petit pinceau, & n'en laiſſent que quelques-unes pour fournir une troiſiéme récolte de leur poſtérité.

Lorſque les Indiens ont recueilli les Cochenilles, ils les font mourir, ou en les plongeant dans l'eau bouillante après les avoir renfermées dans des corbeilles, & ils les font enſuite ſécher au ſoleil ; ou bien ils les mettent ſur des nattes dans un four que l'on a fait chaufer comme il convient, ou enfin ſur des lames chaudes. C'eſt de cette différente maniére de faire mourir les Cochenilles, que viennent les différentes couleurs. Tandis qu'elles vivent, elles

sont couvertes d'une poussiére blanche : celles que l'on fait mourir dans l'eau bouillante, perdent cette poussiére, & acquiérent une couleur d'un noir-brun : celles que l'on fait mourir dans les fours, gardent cette poussiére, & elles ont une couleur de gris de cendre ; enfin celles que l'on fait mourir sur des lames, deviennent noires.

La Cochenille a les mêmes vertus que la graine de Kermes. Elles passe pour un excellent remède cordial, sudorifique, aléxipharmaque & antifébrile, guérissant toutes les fiévres quelque malignes qu'elles soient ; c'est pourquoi on la donne dans la peste & les fiévres pétéchiales.

Hernandez assure qu'étant pilée dans du Vinaigre, elle est astringente, & qu'elle est d'un grand secours appliquée sur les plaies en forme d'emplâtre. Il ajoute qu'elle fortifie la tête, le cœur & l'estomac, & qu'elle nettoie très-bien les dents. Mais on en fait rarement usage en Médecine. Elle entre dans la Confection d'Alkermes. Elle sert beaucoup plus aux Peintres & aux Teinturiers, non-seulement pour donner la couleur de pourpre appellée *Lacca*, mais encore pour tirer la cou-

leur vive, semblable à du sang, que l'on appelle communément *couleur d'écarlate*; laquelle étant mêlée avec du bleu, fait la couleur violette.]

Fin du Traité des Plantes éxotiques.

TABLE

DES CHAPITRES ET ARTICLES Contenus dans le Traité des Médicamens éxotiques.

TOME SECOND.

SECTION I. Des Médicamens éxotiques tirés de la famille des Végétaux, *Page* 3

CHAPITRE I. Des Racines, *Ibid.*

ARTICLE I. Du vrai Acorus, de l'Acorus des Indes, & du faux Acorus, *ib.*

ART. II. De l'Angelique, 9

ART. III. De l'Anthore, 14

ART. IV. Des Aristoloches, ronde, longue, Clématite, & de la petite, 17

ART. V. Du Behen blanc & rouge, 29

ART. VI. Du Butua, 33

ART. VII. De la Carline, 40

ART. VIII. Du Cassummuniar, 47

ART. IX. De la Squine, 49

ART. X. Du Contrayerva, 60

ART. XI. Du Costus, 67

ART. XII. Du Curcuma, ou Terra Merita, 75

ART. XIII. Du Souchet long & rond, 81
ART. XIV. Du Dictame blanc, ou de la racine de la Fraxinelle, 86
ART. XV. Du Doronic, 91
ART. XVI. Du petit & du grand Galanga, 99
ART. XVII. De la Gentiane, 105
ART. XVIII. De la Réglisse, 109
ART. XIX. De l'Ellébore blanc & noir, 115
ART. XX. Des Hermodactes, 134
ART. XXI. Du Jalap, 139
ART. XXII. De l'Impératoire, 149
ART. XXIII. De l'Ipécacuanha, 153
ART. XXIV. De l'Iris de Florence, & de celle de notre Pays, 167
ART. XXV. Du Méchoacan, 174
ART. XXVI. Du Meum Athamantique, 179
ART. XXVII. Des différens Nards, 183
ART. XXVIII. Du Ninzin, & du Gins-eng, 192
ART. XXIX. De la Pyréthre, 205
ART. XXX. De la Rhubarbe, & du Raponтic, 211
ART. XXXI. De la Sarsepareille, 228
ART. XXXII. Du Seneka, 237
ART. XXXIII. De la Serpentaire de Virginie, 244
ART. XXXIV. Du Turbith, 251
ART. XXXV. De la Zédoaire, & du Zérumbeth, 258
ART. XXXVI. Du Gingembre, 270
CHAPITRE II. Des Ecorces, 277
ART. I. De la Canelle, *ibid.*
ART. II. De la Casse en bois, 296
ART. III. De la Casse qui sent le Clou de Girofle, 299
ART. IV. De la Canelle blanche, 301
ART. V. De l'Ecorce de Winter, 305

ART. VI. De l'Ecorce du Pérou, appellée Quinquina ; & de la Caſcarille, 308
ART. VII. De la Codaga-pale, 359
ART. VIII. Du Simarouba, 363
CHAP. III. Des Bois, 368
ART. I. Du bois d'Aloës, ou Agallochum, *ibid.*
ART. II. De l'Aſpalathe, & du bois de Rhodes, 378
ART. III. Du Gayac, 385
ART. IV. Du Bois Néphrétique, 410
ART. V. Des Santaux citrins, blancs & rouges, 414
ART. VI. Du Saſſafras, 422
CHAP. IV. De quelques Plantes maritimes, 428
ART. I. Du Corail, & du Madrepore, *ib.*
ART. II. De la Coralline, 446

TOME TROISIE'ME.

Suite de la Section I. des Médicamens éxotiques.

CHAPITRE V. DEs Tiges, des Feuilles & des Fleurs, *Page* 1
ARTICLE I. Du vrai Calamus aromaticus, *Ib.*
ART. II. Du Jonc odorant. 5
ART. III. Du Malabathrum, ou Feuille Indienne, 10
ART. IV. Du Séné, 12
ART. V. Du Dictame de Créte, 23
ART. VI. Du Thé, 27
ART. VII. Du Stéchas, 38
ART. VIII. Du Safran, 41
CHAP. VI. Des Fruits & des Graines, 56

ART. I. Des Dattes, *ibid.*
ART. II. Des Jujubes, 85
ART. III. Des Sebeſtes, 93
ART. IV. Des Raiſins ſecs, 99
ART. V. Des Figues ſéches, 107
ART. VI. Des Myrobolans, & de la Féve de Bengale, 120
ART. VII. De la Coloquinte, 132
ART. VIII. De la Caſſe ſolutive, 149
ART. IX. Des Tamarins, 169
ART. X. De la Vanille, 178
AKT. XI. Du Cardamome, & de ſes eſpéces, 184
ART. XII. De l'Amome, 197
ART. XIII. Des Cubébes, 202
ART. XIV. Du Poivre, & de ſes eſpéces, 206
ART. XV. Des Clous de Girofle, du Clou matrice, & du Clou de Girofle Royal, 227
ART. XVI. De l'Anacarde, 237
ART. XVII. De la Noix d'Acajou, 243
ART. XVIII. De la Noix appellée Ben, 248
ART. XIX. Du Cacao, 261
ART. XX. Des Piſtaches, 272
ART. XXI. Des Pignons doux, 277
ART. XXII. Du Ricin, & du Médecinier, 281
ART. XXIII. Du Café, 298
ART. XXIV. De la Noix muſcade, & du Macis, 309
ART. XXV. De la Noix Vomique, du Bois de Couleuvre, & de la Féve de Saint-Ignace, 328
ART. XXVI. Du Cartame. 353
ART. XXVII. De la Poudre à vers, 360
ART. XXVIII. De l'Anis de la Chine, appellé Semence de Badiane, 365
CHAP. VII. Des Sucs liquides & concrets des Plantes, 369

TABLE
DES RESINES LIQUIDES.
ARTICLE I. Du Baume de Judée, 371
ART. II. Du Baume du Pérou, blanc & brun, 386
ART. III. Du Baume de Tolu, 390
ART. IV. Du Baume de Copahu, 393
ART. V. Du Liquidambar, 401
ART. VI. Du Storax liquide, 404
ART. VII. De la Térébenthine, & de ſes différentes eſpéces, 409

TOME QUATRIE'ME.

Suite de la Section I. des Médicamens exotiques.

DES RESINES SOLIDES.
ARTICLE I. DEs Réſines Animé, & Copal, *Page* 1
ART. II. Du Benjoin, 10
ART. III. Du Camphre. 17
ART. IV. De la Caragne, 34
ART. V. De la Réſine Elémi. 36
ART. VI. De la Larme, que l'on appelle communément Gomme de Lierre, 42
ART. VII. Du Labdanum, 50
ART. VIII. Du Maſtic, 58
ART. IX. De l'Oliban, ou de l'Encens, 67
ART. X. De la Sandaraque, 75
ART. XI. Du Sang-Dragon. 82
ART. XII. Du Storax ſolide, 95
ART. XIII. De la Tacamaque, 103
DES SUCS GOMMEUX.
ARTICLE I. De la Gomme Arabique, de celle du Sénégal, & de celle de notre Pays. 108
ART. II. De la Gomme Adragant. 117

ART. III. De la Manne solutive. 125

DES GOMMES RESINES.

ARTICLE I. De la Gomme Ammoniac, 162
ART. II. De l'Assa fœtida. 169
ART. III. Du Bdellium, 197
ART. IV. De l'Euphorbe. 204
ART. V. Du Galbanum, 213
ART. VI. De la Myrrhe, 219
ART. VII. De l'Opopanax. 231
ART. VIII. Du Sagapenum, 234
ART. IX. De la Sarcocolle, 239
CHAP. VIII. Des Sucs extraits des Plantes par l'art. 243
ART. I. Du Suc d'Aloës, *ibid.*
ART. II. De la Scammonée, 273
ART. III. De la Gomme Gutte, 296
ART. IV. De l'Opium, 312
ART. V. Du vrai Acacia, & de l'Acacia de notre Pays, 363
ART. VI. De l'Hypocisse, 370
ART. VII. Du Cachou, & du Lycion des anciens. 375
ART. VIII. Du Jus de Réglisse, 389
ART. IX. Du Sucre, 392
CHAP. IX. Des Champignons, des Galles & des insectes qui naissent sur les Plantes. 437
ART. I. Des Champignons ou Truffes, appellés *Tubera Cervina*, ib.
ART. II. De l'Oreille de Judas. 440
ART. III. De l'Agaric. 443
ART. IV. Des Noix de Galle. 456
ART. V. De la Graine de Kermes, & de la Cochenille. 462

Fin de la Table.

ERRATA DU IV. VOLUME.

Page	Ligne	Lisez
24	5	Caryophylli.
25	12	de Camphre, on le coupe en morceaux.
65	9	l'Hiera Picra,
75	30	le Vernis,
78	17	LeCedre qui porte des bayes.
93	15	du Benjoin.
102	11	Par la distillation il sort d'abord de l'eau, ensuite une huile jaune, excellente pour.
132	18	dans le Corasseni.
160	21	Cuscute.
167	10	ana gr.
176	20	C'estpourquoi quelques-uns lui donnoient le nom de feuille, φυλλον
177	4	ριζίας
184	2	on ne l'y recueille pas.
274	20	comme l'a raconté.
277	10	ce qui en étoit.
278	14	Feuilles de Noyer.
284	14	par bas.
313	11	deux sortes d'Opium.
339	28	répriment la force.
354	4	il peut être.
362	1	℞.
363	9	Εγχυλίσμα
380	11	aisselle des feuilles.
381	16	se durcit.
401	17	succulente.
405	18	par ce moyen.
407	25	bien ce Syrop.
418	25	Willis s'exprime ainsi.
421	21	& les plus corrosives:

ERRATA DU III. VOLUME.

Page 20	*Ligne* 22	*Liſez* en infuſion.
25	14	& le ſommet de longs bouquets de fleurs purpurines.
35	28	l'on peut.
40	15	*Effacez* en.
42	13	la partie ſupérieure.
44	14	nouveau.
58	30	Chou.
125	27	ſubcinericio.
146	29	d'un nom.
155	20	du Tourne-ſol.
185	25	των λοβων
187	22	au Millet.
188	26	*Le grand Cardamome, le Méleguette.*
235	10	l'avortement.
269	19	paroîtroit.
287	13	du Ricinoïde.
331	18	*Effacez* en.
333	24	Wepfer.
342	21	Schaffouze.
385	9	de l'eau.
415	7	Appliquée.
429	4	C'eſt.